

L'ONCLE
MATTHIAS



PAR URBAIN OLIVIER

SAMIZDAT

L'Oncle Matthias: nouvelle par Urbain Olivier (1810-1888) fut publié initialement en 1868. Les italiques proviennent de l'édition originale et, à moins d'avis contraire, il en est de même des notes. Si des accents ont été ajoutés aux majuscules, l'orthographe du texte original est intacte. [NdE = Note de l'Éditeur]

Issu d'une famille protestante de La Sarraz et d'Eysins, **Urbain Olivier** est né le 3 juin 1810 à Eysins. En 1832 il épouse Louise Prélaz, fille de médecin, sa cousine germaine. Mobilisé, il écrit un *Journal de la campagne de Bâle* (1831). Il fut également clerc de notaire (1832) et syndic d'Eysins (1838). Régisseur du domaine des Saint-Georges, à Changins et Duillier (1839-1861), il s'installe à Givrins en 1842, où sa femme a hérité d'un petit domaine. Il prend part à la guerre du Sonderbund (1847) et rédige un nouveau *Journal*. De 1854 à 1887, il publie trente-cinq romans et nouvelles, édités dès 1857 par Georges-Victor Bridel. Il décrit son pays natal et ses habitants. Le vif succès populaire de ses œuvres lui permet de vivre de sa plume après 1861, modestement toutefois. Urbain Olivier est décédé le 25 février 1888 à Givrins.

Source : GoogleBooks (domaine public), avec corrections d'erreurs de reconnaissance de caractères.

La licence GoogleBooks précise : *Make non-commercial use of the files: We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.*

Avertissement : ce document est interdit de revente.

Ebook Samizdat 2014

*«Supposons que cette personne commence par observer les activités chrétiennes qui sont, en un sens, orientés vers le monde actuel. Il trouverait que, sur le plan historique, cette religion a été l'agent par lequel a été conservé une bonne part de la civilisation séculière ayant survécu la chute de l'Empire romain, que l'Europe y doit la sauvegarde, dans ces âges périlleuses, de l'agriculture civilisée, de l'architecture, les lois et de la culture écrite elle-même. Il trouverait que cette même religion a toujours guéri les malades et pris soin des pauvres, qu'elle a, plus que tout autre, béni le mariage, et que les arts et la philosophie tendent à se développer sous sa protection.»**

(CS Lewis — Some Thoughts — 1948)

*«Il serait possible d'affirmer que dans un sens les âges à qui nous devons notre civilisation chrétienne estimaient moins que nous la civilisation. Sans doute ils ne la sous-estimaient pas, mais lui donnaient simplement une place secondaire. On pourrait dire que cette civilisation a été engendrée comme le sous-produit d'une chose bien plus estimée encore.»**

(John Baillie — What is Christian Civilisation? — 1945)



Où est votre trésor, là sera aussi votre coeur. Luc XII, 34

Monsieur Georges Bridel.

Monsieur et cher éditeur,

Depuis longtemps nous travaillons ensemble à ces petits livres populaires auxquels votre nom a donné un appui moral dont je m'honore. Combien de fois aussi, sans que le lecteur ait pu en faire la remarque, vous êtes venu à mon aide pour maint détail touchant au fond ou à la forme! Que de fautes votre œil exercé au dur labeur des corrections, a fait disparaître des épreuves! Enfin, les volumes sortis de vos presses ont un extérieur agréable, élégant même, tandis qu'il nous vient de l'étranger des éditions incorrectes et d'un goût souvent fort peu judicieux au point de vue de l'art typographique.

En disant ce qui précède, je n'ai point l'intention de vous adresser en public un compliment; je tiens à payer une dette d'amitié; et pourquoi ne pourrais-je le faire ici, où chacun profite du travail consciencieux que vous vous imposez chaque fois que vous publiez un de mes ouvrages?

Jusqu'à présent, aucune de mes nouvelles n'avait dépassé la matière d'un volume ordinaire. Ce format présente bien des avantages: le livre est moins cher et se lit plus rapidement. Les traits sont peut-être plus directs. Mais il résulte aussi des inconvénients d'un tel mode. Souvent l'auteur est gêné par le manque d'espace; le récit se coupe quand il demanderait à être continué; et si, en général, les longueurs sont chose fatale dans une œuvre de ce genre, — les descriptions écourtées, les caractères vus de profil seulement, les dialogues hâtés, laissent beaucoup à désirer. — Dans *l'Oncle Matthias*, j'ai voulu répondre au désir qui m'a été plus d'une fois exprimé à ce sujet, et essayer en même temps de satisfaire aux exigences de la critique littéraire. Puissé-je avoir réussi, sans rien négliger pour cela du but sérieux que je me suis proposé dans ce nouvel écrit.

Veillez agréer, Monsieur et cher éditeur, l'expression du cordial attachement de

Votre compagnon d'œuvre,

U. OLIVIER.

Table des matières

VOLUME I

I. Une noce d'autrefois.

	1
Chapitre Premier	2
Chapitre II	8
Chapitre III	15
Chapitre IV	22
Chapitre V	28
Chapitre VI	37
Chapitre VII	44
Chapitre VIII	51
Chapitre IX	58
Chapitre X	65
Chapitre XI	73
Chapitre XII	79

II. Le Crêt des Érables.

	87
Chapitre XIII	88
Chapitre XIV	95
Chapitre XV	103
Chapitre XVI	109
Chapitre XVII	116
Chapitre XVIII	122
Chapitre XIX	129
Chapitre XX	137
Chapitre XXI	143
Chapitre XXII	150
Chapitre XXIII	158
Chapitre XXIV	166
Chapitre XXV	174

VOLUME II***III. Les grandes décisions.*****181**

Chapitre XXVI	182
Chapitre XXVII	190
Chapitre XXVIII	197
Chapitre XXIX	206
Chapitre XXX	212
Chapitre XXXI	218
Chapitre XXXII	225
Chapitre XXXIII	233
Chapitre XXXIV	239
Chapitre XXXV	247
Chapitre XXXVI	254

IV. Le Gérant.**261**

Chapitre XXXVII	262
Chapitre XXXVIII	269
Chapitre XXXIX	277
Chapitre XL	286
Chapitre XLI	294
Chapitre XLII	300
Chapitre XLIII	308
Chapitre XLIV	315
Chapitre XLV	322
Chapitre XLVI	328
Chapitre XLVII	335
Chapitre XLVIII	342
Chapitre XLIX	349
Chapitre L	356

VOLUME I

I. UNE NOCE D'AUTREFOIS.

Chapitre Premier



Le village d'Arpel est situé dans la plaine vaudoise du Léman, entre une ancienne voie romaine qui la traverse en long, et le Jura. Cette chaîne de montagnes se présente ici dans son caractère général : une pente sévère, uniforme, que le regard embrasse tout entière, du pied jusqu'au sommet. Elle est couverte de belles forêts ; des routes faciles serpentent sur ses flancs, et, çà et là, une raie blanche indique le dévaloir dans lequel on fait glisser les bois en hiver, lorsqu'il y a de la neige. À la lisière inférieure, on remarque de grands espaces de terrains incultes ou qui commencent à se boiser. Parfois, c'est un marais tufier, tout à côté de replains secs et graveleux. Mais peu à peu la forêt s'établit sur ces terres, depuis qu'elles ne servent plus de pâturages communaux. Les buissons de genièvre sont les premiers indices de ce grand travail de transformation ; leurs branches traînantes abritent la graine du pin rustique apportée par les vents, et, trente ans après, le conifère aux bourgeons résineux cède la place aux hêtres et aux chênes. Dès lors, la conquête forestière est achevée ; il ne reste plus à lui donner que les soins appropriés à la nature de ses produits. Dans la contrée dont je parle, c'est un fait constant que les bois empiètent sur la plaine, partout où la culture du sol et les défrichements ne viennent pas les brider.

À mesure qu'on s'élève au-dessus d'Arpel, le hêtre se mélange de sapins branchus et voraces ; peu à peu ces derniers deviennent plus nombreux ; ils s'allongent, prennent des tiges remarquables et finissent par occuper entièrement le sol. Sur sa crête la plus haute, la montagne laisse voir une ligne de ces grands arbres, entre lesquels passent les rayons du soleil, lorsqu'il descend sur la plaine de France avant de se plonger dans l'Océan.

Du pied des bois jusqu'au village d'Arpel, les terres cultivées sont disposées en collines successives comme des vagues dont la dernière s'arrête à quelques cents pas des habitations. Plutôt légers

que forts, ces terrains sont ornés de cerisiers qui naissent et croissent dans les haies, en attendant que les propriétaires viennent les greffer sur place ou leur assigner un lieu plus convenable dans le pré voisin. Les noyers, les châtaigniers réussissent aussi très bien dans cette exposition à la fois sèche et humide. On en voit des bouquets de dix ou vingt ensemble, dans quelque enfoncement abrité, où ils forment une espèce d'oasis ; ailleurs, au penchant des collines on en remarque de forts grands, qui montrent de loin leurs dômes arrondis, portés sur des troncs couverts de mousse brune. La poire et la pomme sauvage font aussi partie des fruits récoltés sur cette zone un peu froide. Au printemps, la fleur charmante du *croissonnier*¹, attire les regards du promeneur.

Plus près du village, le sol est meilleur. Ce sont des prairies naturelles qui, sans autre arrosage que celui des pluies, donnent chaque année un excellent fourrage. Excepté quelques chênes clairsemés et deux ou trois peupliers, il n'y a pas d'arbres. Mais ces grands végétaux font un bel effet dans le paysage. Leurs propriétaires ont au moins le bon goût de ne pas les émonder.

La commune compte environ quatre-vingts maisons et une moyenne de cinq cents âmes. Les habitations sont largement espacées. Comme les Arpelliens sont, en général, riches, ils se construisent des demeures nouvelles plutôt que de réparer les anciennes, et ne craignent pas de quitter la rue pour se placer au milieu d'un verger ou à côté d'un jardin. Peu à peu le vieux village disparaît ; les maisons des grands-pères, là où elles sont encore debout, ont l'air de baraques en présence des logements larges et commodes de la nouvelle génération. — On remarque en Arpel trois classes de bâtiments : les vieux, à teinte rougeâtre, dont les toits couverts en tuiles courbes, viennent finir à hauteur d'homme et assombrir les petites fenêtres placées près de terre. La porte d'entrée est de forme ogivale, à large chanfrein tout autour ; sa pierre de taille jaune, ainsi que les deux ou trois marches d'escalier par lesquelles on arrive sur le seuil. Dans l'intérieur, on trouve des chambres basses, chaudes, mais la plupart du temps malsaines et enfumées. Les parois sont de bois bruni par les siècles et vermoulu. Ainsi bâtissaient nos pères à l'époque de la Réformation.

La seconde classe des bâtiments d'Arpel, — et c'est la plus nombreuse, — date de notre siècle. C'est la forme carrée, le haut pignon pointu, le roc à tous les angles et aux encadrements des portes et des fenêtres ; la *remise*, à côté du corridor ; puis, la grange et l'écurie. Contre le mur extérieur de celle-ci est un vaste appentis qui

1 - Pommier sauvage.

sert de hangar et termine la construction. C'est là un genre solide, mais lourd et disgracieux. Le toit, fort incliné, est en tuiles plates, avec un bon chéneau de fer-blanc pour recevoir les eaux.

Enfin, les maisons neuves ont emprunté leur architecture aux gares des chemins de fer. Toiture en ardoise, bordages festonnés, balcon en fer, peinture à l'huile, portes ouvragées, c'est bien, en effet, le style de l'industrie importé au village. Où cela nous mènera-t-il en fait de simplicité ? Heureusement que, de cette maison élégante, se dégage encore la vapeur chaude d'une étable, et que, tout à côté ou droit devant elle, le *père* fumier en est toujours le plus proche comme le plus indispensable voisin.

Ça et là jaillissent de belles fontaines, publiques ou particulières. Cette eau fraîche va, par de solides aqueducs, arroser les vergers qui s'étendent plus bas et sont garnis d'arbres fruitiers. Enfin, plus bas encore, on trouve des champs et des vignes qui finissent à la voie romaine dont j'ai dit un mot en commençant.

Un jeudi au soir, en octobre 183., on était bien occupé dans la maison de Josué Gauty, l'un des riches paysans d'Arpel. Et certes, il fallait se remuer, puisque Josué mariait son fils aîné Moïse, avec la fille du capitaine Chantzeron, personnage fort au large aussi dans ses affaires. La noce avait lieu le lendemain ; il fallait donc préparer le repas et penser à ceux des jours suivants, car il y aurait encore de nombreux invités le samedi et le dimanche, parmi les parents, les amis et les voisins des deux familles.

La mère Gauty, sa fille Alinde et une ancienne cuisinière nommée Pernelle, travaillaient à la confection des différentes crèmes qui devaient figurer sur les tables. Il y en avait d'un jaune clair, au citron ; de plus foncées au sucre brûlé ; une brune, au chocolat, si épaisse qu'une cuiller, plantée le manche en l'air au milieu du plat, s'y tenait droite toute seule. — On rapporta du four quatre gros pâtés. Comme il faisait frais, la gelée qu'on leur verse à l'intérieur par la bonde, aurait le temps de se *prendre* pendant la nuit. Mais, entre ces richesses gastronomiques, rien n'était de plus belle apparence que deux énormes jambons fumés. On avait entouré le manche de découpures en papier violet qui se recoquillait en dehors ; la surface des jambons, débarrassée de la peau, était saupoudrée d'une panure appétissante ; et le tout reposait sur deux plats entourés de renoncules d'automne.

Tous ces différents produits culinaires étaient disposés dans une chambre transformée en office, avant d'être arrangés avec symétrie à leurs places définitives. L'époux était allé à la ville, une lieue plus bas, chercher ses habits de noce et la viande de boucherie. On avait commandé des pièces de résistance : deux demi-longes de quarante

livres, et deux tranches de bœuf de soixante livres. Il y avait aussi d'autres morceaux destinés spécialement aux domestiques et aux employés : des poitrines de veau, des épaules de mouton, etc.

Pendant que les femmes allaient et venaient dans la maison, les mains enfarinées, les manches retroussées jusqu'au coude, Josué et son fils cadet étaient à la cave, occupés à mettre du vin en bouteilles. En général, les paysans se contentent de tirer leur vin au tonneau ; ils n'ont pas de caveau proprement dit, mais cela viendra plus tard. Cette année-là, Josué Gauty avait gardé sa récolte de vin nouveau, dans trois vases contenant ensemble quinze mille bouteilles, soit quinze *chars*. En outre, il avait un gros tonneau de petit vin vieux, et deux pièces plus anciennes, dont une était destinée à la noce. C'était à la feuillette en question que Josué mettrait la boîte. Laquelle fallait-il prendre ? la meilleure, évidemment. Il tira donc un verre plein à la première, et vint l'examiner au grand jour. Oh ? malheur ? ce vin si beau, si limpide en septembre, s'était dès lors plombé et filait comme de l'huile, au lieu de tomber en gouttelettes rondes, lorsqu'on penchait le verre un peu de côté.

— Coquin de sort ? fit Josué en goûtant ce vin : le voilà gras. Que diantre a-t-il eu ? c'est fini : pas moyen de le boire ? Cela dit, il jeta le contenu du verre dans un baquet où le liquide fit entendre un bruit sourd, comme celui d'un corps gluant. Josué redescendit l'escalier et ouvrit brusquement le guillon de l'autre tonneau. Le vin se précipita dehors, frappa le fond du verre et remonta, en bondissant, jusqu'au bord, où il forma un cordon de perles dorées.

— Haha ? reprit le paysan : Charles, nous sommes de Berne. Je te réponds que celui-ci est fameux. Allons le voir dehors.

Au grand jour, l'épreuve fut encore plus décisive. Le vin était excellent. Après l'avoir suffisamment dégusté, Josué donna le reste du verre à Charles, et bientôt la boîte fut mise au tonneau. Le jeune garçon tendait les bouteilles à son père pendant que celui-ci les remplissait et les bouchait. Charles les disposait ensuite debout, par longues files. On ne tirerait le vin nouveau que peu avant le repas, de peur qu'il ne devînt roux sur table, au lieu de conserver sa couleur presque laiteuse et son bon goût de raisin.

Lorsque Moïse Gauty fut de retour, il essaya son habit neuf. On trouva qu'il allait bien, mais que le tailleur avait fait le collet un peu étroit pour de si fortes épaules. Le gilet, de satin noir, était à grand châle ouvert ; il aurait une façon superbe sur une chemise bien repassée. Les bottes brillantes étaient longues de reste ; cela valait mieux que si elles eussent été trop courtes. Le chapeau d'une forme agréable, était un castor bien étoffé, à grands poils.

— Maintenant, dit Alinde à son frère, te voilà aussi bien équipé qu'un ministre : tu ne saurais pas faire un sermon ? essaye un peu, pour voir. Étends la main droite et dis : « Mes très chers et bien-aimés frères ? »

— Non, reprit la mère : pas de ces plaisanteries.

— Quel mal y a-t-il là ? reprit sa fille ; c'est pour badiner, voilà tout. Moïse n'a pas la mémoire aussi bonne que le cousin Eugène. Vous souvenez-vous de ce qu'il nous récita le jour de l'Ascension ? jamais je n'ai ri comme le soir où il fit la comédie à lui tout seul. Ce temps est déjà bien loin de nous. — Mère, es-tu sûre que Marianne ait fait ta commission à Clara Félice ? il faut absolument que Clara vienne nous aider à servir. Cela l'égayera un peu, la pauvre petite. Ah ? que je la plains d'être enfermée du matin au soir dans sa chambre, à tirer l'aiguille ? Quelle pénible chose que la pauvreté ? Mais c'est la faute de son indigne père. — La robe de Marianne a réussi d'une manière admirable ; elle va en perfection. — Moïse, viens avec moi chez Clara, pour savoir si l'on peut compter sur elle demain et samedi. Pour dimanche, elle n'en voudra rien, j'en suis sûre. Allons, va te déministrer bien vite : « Mes très chers et bien-aimés frères, nous sommes ici rassemblés pour...pour...eh ? c'est clair ? pour marier Moïse Gauty avec Marianne Chantzeron. »

Ce fut par cette singerie qu'Alinde termina son discours ; elle se mit ensuite à siffler comme un garçon, sur un ton très peu sentimental, l'air d'une vieille romance :

Quand le bien-aimé reviendra...

À vingt-deux ans, Alinde Gauty était ce qu'on appelle une « vive la joie. » Aimable fille, très franche, avec des allures peut-être un peu libres, blonde aux yeux brillants, le nez retroussé et les joues roses. Elle avait beaucoup plus de moyens que ses deux frères et sa sœur. Si elle avait été élevée en demoiselle et qu'on lui eût fait donner une éducation soignée, Alinde eût sans doute remporté de remarquables succès à l'école supérieure d'abord, et plus tard à la tête d'une opulente maison. Chez son père, elle était le boute-entrain de la famille, et aussi un peu celui de la jeunesse féminine du village. Elle fut prête à sortir avant Moïse, dont la nature était lente et passive.

— Allons ? allons, monsieur l'époux ? monsieur le ministre, descends donc ? tu me fais perdre mon temps, lui cria-t-elle du bas de l'escalier.

— Oui, répondit le gros garçon ; mais j'ai une peine du diantre à tirer cette botte.

— Apporte-la ici, je l'arracherai assez.

Moïse arriva, une botte à la main et l'autre au pied. Alinde l'eut bientôt débarrassé de cette dernière : — il fallut mettre ensuite des souliers. Enfin, le frère et la sœur sortirent ensemble : il était nuit.

Située à vingt pas de la rue et presque au centre du village, la maison de leur père était bâtie sur une pente au soleil levant. On arrivait à la porte d'entrée par quelques marches de grès dur, disposées en perron, et l'on entra à la grange par derrière, de plain-pied. La demeure de Josué Gauty faisait donc nombre parmi les maisons d'Arpel au genre lourd et massif dont nous avons parlé. Sur la longueur de l'avant-toit, au-dessus de la grange et de l'écurie, étaient suspendues des gerbes de paille de seigle, bien peignée et liée en bottes. Cette paille sert à lier le blé et à attacher la vigne à l'échalas. Le nombre des gerbes indique aux passants la quantité présumée des récoltes du propriétaire. Aucuns prétendent qu'on l'outrepasse ; mais le mal n'est pas grand, car cette paille est à l'abri des souris et des rats et peut se conserver plusieurs années.

Alinde et Moïse suivirent d'abord la rue ; ils entrèrent ensuite dans un sentier étroit, enfermé entre deux haies. Cette dernière voie les amena vers un jardin dont la terre était soutenue par un mur de quelques pieds de hauteur, au milieu duquel une vieille porte fermait l'entrée d'un escalier de pierre. Alinde tira la porte et gravit la première les degrés. Dans le jardin, un sentier menait tout droit à la maisonnette où demeuraient Clara et sa mère. Le contrevent de la fenêtre était fermé, mais par les fentes du bois et les mauvais joints des battues, on apercevait la lumière dans la chambre. Alinde mit une main sur le loquet :

— Clara ? dit-elle, c'est moi et mon frère Moïse ; ouvrez-nous, s'il vous plaît.

On entendit un pas léger dans l'appartement : la clef tourna dans la serrure.



Chapitre II



Clara ouvrit la porte d'entrée.

— Bonsoir, dit-elle. Excusez-moi d'avoir fermé de si bonne heure ; mais la nuit est sombre, et ma mère s'inquiète dès que le soir vient.

Entrez, je vous prie.

— Merci, Clara, répondit Alinde. Nous ne voulons pas vous déranger. Moïse et moi, nous sommes venus vous prier de nous aider pendant les trois jours de la noce. «Vous nous serez bien utile. Marianne vous a déjà parlé de la part de ma mère, n'est-ce pas ?

— Oui ; je lui ai dit que, si ma mère est assez bien pour rester seule, j'irai volontiers vous aider un peu demain et samedi. Dimanche, je tiens à aller au culte le matin, et le soir je resterai à la maison.

— Très bien, ma chère. Vous êtes bonne et gentille. Au reste, chacun le sait au village. Mais tâchez de rester avec nous dimanche, pour le goûter. Vous pourrez revenir ici vers les huit heures.

— Pour dimanche, je ne promets pas. Nous verrons. Demain et après-demain, je ferai de mon mieux pour vous être agréable.

— Vous serez charmante, comme toujours. Merci. Adieu. Embrassons-nous. — Bonsoir, madame Félice ? dit-elle à haute voix : bonsoir ? bonne nuit ? puis se ravisant : il faut que j'aille lui serrer la main.

Alinde entra donc dans la chambre, salua la mère de Clara et lui dit de ne pas s'inquiéter les jours suivants, si sa fille restait un peu tard avec eux.

— C'est pour revenir de chez vous ici que j'aurai du souci. De nuit, comment faire ? on a peine à voir son chemin, même avec une lanterne.

— On accompagnera Clara. Nous ne la laisserons pas revenir seule, bien qu'il n'y ait pas le plus petit danger à courir.

— Merci, ma chère demoiselle Alinde ; cela me tranquillise. La nuit, on peut tomber sur du verre et se blesser grièvement ; on rencontre

des hommes ivres, c'est terrible, je vous assure.

— Non, vous verrez que tout ira bien. Bonne nuit. Clara revint avec sa lampe jusqu'à la porte ; elle sortit même de la maison pour éclairer le sentier du jardin, et ne rentra chez elle que lorsque le frère et la sœur eurent descendu le petit escalier vers le chemin.

— Je vais dire bonsoir à Marianne, dit Moïse ; viens-tu avec moi ?

— Non, il y a trop de choses à faire chez nous. Embrasse Marianne pour moi, si tu veux. Adieu.

Malgré la nuit sombre, Alinde revint seule à la maison, posant le pied avec une sûreté parfaite, même dans les passages où des dépôts de bois séjournent en tout temps.

Rentrée chez elle, Clara reprit son ouvrage. Cette jeune fille vivait donc avec sa mère, dans la vieille maisonnette où nous venons de l'entrevoir. Son père avait dépensé dans de mauvaises entreprises tout ce qu'il possédait, ainsi que le bien de sa femme. Criblé de dettes, sans courage moral, habitué à ne prendre conseil de personne, sans crainte de Dieu, hélas ? il mit fin lui-même à son existence. L'événement tragique eut lieu dans la ville où il habitait, à une assez grande distance d'Arpel, qui était sa commune d'origine. Sa mort amena la discussion de ses affaires. Il ne resta rien à la veuve, qui, malade et ne voulant pas se séparer de sa fille unique, vint se fixer avec elle en Arpel. Là, elles auraient au moins les répartitions communales, qui leur aideraient à vivre. Comme Clara avait fait un apprentissage de tailleuse, et qu'il n'y avait personne de cette profession à Arpel dans ce moment, on pensa que la jeune fille gagnerait le nécessaire pour les deux. Elles étaient donc là depuis quelques mois et s'y trouvaient heureuses. Clara s'était acquis l'estime de tous et une sympathie générale. Du même âge qu'Alinde et aussi réservée que celle-ci l'était peu, elle restait à sa place avec chacun. Son air doux et gracieux, malgré une conversation plutôt sérieuse, attirait à elle. On lui accordait tout de suite un respect que d'autres auraient eu bien de la peine à obtenir. D'une tournure distinguée, maigre et pâle avec de grands yeux noirs, on voyait qu'elle avait beaucoup souffert et beaucoup réfléchi. Sur ses traits fatigués par l'angoisse, par le travail et la pensée, la beauté de son âge n'avait pas encore eu le temps de se former et de se reposer. Mais on comprenait ce qu'elle aurait pu être en des jours meilleurs, plus libres de labeurs absolument obligatoires et surtout moins chargés de cruels souvenirs. On payait, hélas ? très peu pour les robes qu'elle faisait pourtant si bien. On eût désiré qu'elle allât en journée ; elle refusa, préférant ne pas quitter sa maison. De cette manière, elle perdait la nourriture qu'elle aurait eue chez ses pratiques, mais elle y trouvait le grand avantage

de rester avec sa mère. Comme Alinde Gauty et Marianne Chantzeron lui avaient été fort utiles en lui procurant de l'ouvrage, elle ne voulut pas leur refuser le service en question, bien que la vue d'une noce joyeuse fût loin de l'attirer.

— Mais, ma chère fille, lui dit sa mère lorsque Clara fut de nouveau à son ouvrage, tu as accepté bien facilement l'invitation de la famille Gauty. N'aurais-tu pu donner une autre réponse, ou tout au moins ne pas t'engager à ce point ? Je serai bien seule pendant ton absence. Ce n'est pourtant pas cela qui m'inquiète le plus. Il y aura beaucoup de jeunes gens qui voudront s'amuser à leur manière ; tu devras peut-être consentir à des choses qui te seront désagréables... Je regrette que les Gauty t'aient demandé d'aller chez eux demain.

— Ne te fais pas du souci à cet égard, ma mère. Si je puis rendre service dans cette occasion, pourquoi n'irais-je pas ?

— Tu n'as jamais assisté à une noce de village, ni, hélas ? à aucune autre. Tu ne sais pas, chez les paysans, comme on tient parfois des propos peu convenables, grossiers même, lorsque les hommes ont beaucoup bu. On risque d'entendre là des choses...

— Je tâcherai de ne pas les écouter. Mais je pense, en tout cas, qu'il vaut mieux supposer le bien que le mal. Je resterai avec les jeunes filles, et dès que les repas seront terminés, dès qu'on n'aura plus besoin de moi, je reviendrai. N'oublions pas que nous avons des obligations à ces deux familles. Alinde, sa mère, Marianne Chantzeron, m'ont donné beaucoup d'ouvrage et m'en ont procuré parmi leurs relations.

— Oui, ma fille, c'est vrai. Hélas ? j'aurais bien préféré que tu fusses maîtresse tailleuse dans une ville. Tu aurais pu gagner le double et le triple sans te fatiguer autant qu'ici. Mais il ne faut pas s'insurger contre la destinée.... Après de si grands malheurs...

— Ma chère mère, ne retournons pas en arrière. Acceptons la volonté de Dieu pour ce qui nous concerne. Nous pourrions avoir une vie bien plus difficile. Si, comme je l'espère, tu retrouves la santé, nous aurons encore des jours paisibles et heureux dans cette jolie habitation.

— Qu'appelles-tu jolie, ma pauvre enfant ? Une vraie tanière, tout enfouie et d'où l'on ne voit personne. À la ville, on a au moins l'agrément de la rue. Les passants vont et viennent. Il y a les musiques de cuivre, les voitures. Ici, c'est d'une tristesse incomparable, les jours de pluie surtout. Que sera-ce donc en hiver ? Et puis, mon enfant, quel avenir pour toi ? aucun : pas le moindre avenir. Si j'étais morte, tu pourrais t'établir dans une ville, ou occuper une place de première femme de chambre dans une grande maison. Tant que je suis là, je

vois que tu dois gagner péniblement notre pain, dans ce triste village d'Arpel. Ne penses-tu pas, Clara, que cette habitation est malsaine ?

— Non, ma mère ; je la crois, au contraire, chaude et agréable en hiver, comme elle est, en été, fraîche et commode. Remarque une chose : le chemin au bout du jardin, est beaucoup plus bas que le niveau de ce plancher, sous lequel passe une coulisse qui enlève toute humidité. Les murs sont toujours secs, et la preuve, c'est que rien ne moisit dans notre armoire. Le papier se conserve jusqu'à la hauteur du soubassement. La fenêtre de cette chambre est, il est vrai, un peu enfoncée, mais le jour suffisant pour mon travail. Notre cuisine est bonne ; il n'y fume jamais. Dès le mois prochain, nous mettrons un poêle ici ; tu verras comme nous y serons bien pendant l'hiver. Et ce joli jardin nous est précieux pour nos soupes. Au printemps j'y sèmerai des fleurs tout le long du mur et des deux côtés du sentier.

— Il ne faudra pas y mettre des jacinthes : l'odeur en est trop forte ; je ne pourrais la supporter.

— On n'en mettra pas.

— J'aime assez les grosses pivoines et les pétunias rouges.

— On sèmera des pétunias, puisque tu les aimes. C'est une fleur assez vive, qui dure longtemps. Aimes-tu le réséda ?

— Oui, mais pas trop rapproché.

— Et les pensées ? On en a de si belles maintenant. Alinde en a eu de magnifiques et m'a offert de la graine.

— Je ne puis pas dire que j'aime beaucoup les pensées ; je préfère les verveines.

— Mais les verveines sont délicates. On les hiverne difficilement. Craindrais-tu d'en voir sur la tablette de la fenêtre ?

— Oui ; plusieurs vases nous ôteraient trop le jour.

— Dans ce cas, on tâchera de les conserver à la cuisine, si nous en avons. Es-tu disposée à me lire quelque chose, pendant que j'achève cette taille ? On dit qu'il y a un morceau intéressant dans la dernière *Feuille Religieuse*.

— Je pourrais peut-être essayer ; donne-la-moi. Clara se leva promptement, alla prendre le numéro du journal et le présenta à sa mère avec un couteau d'ivoire devenu jaune de vieillesse. La mère Félice mit ses lunettes rondes à monture d'argent, coupa le premier feuillet et lut à haute voix le commencement d'une instruction sur le devoir de la patience dans les maux. Elle s'arrêtait de temps en temps pour ajouter une réflexion personnelle, ou bien un jugement que sa fille acceptait sans contradiction. Bientôt la bonne femme s'interrompit plus d'une fois pour bâiller à son aise.

— Tu es fatiguée, ma mère, lui dit Clara. Veux-tu manger ta soupe

et dormir ?

— Je crois qu'oui, mon enfant.

Clara se leva de nouveau, alla chercher la petite soupière qui se tenait chaude à la cuisine près du foyer, et servit sa mère.

— Mets-m'en très peu ; seulement du bouillon avec deux tranches de pain ; pas de pommes de terre.

Le frugal repas terminé, M^{me} Félice se coucha. Clara veilla encore jusqu'à minuit. Puis la taille de robe étant finie et soignée, elle lut quelques versets dans la Bible et ne tarda pas non plus à goûter le repos nécessaire après une journée bien remplie.

En quittant sa sœur vers le jardin de Clara, Moïse Gauty allait donc souhaiter le bonsoir à sa fiancée. Il la trouva s'entretenant avec son père et l'amie de noce, arrivée le soir même de Genève où elle était femme de chambre chez M^{me} de Quirieux. Adèle Saint-Gy apportait la couronne de l'épouse, une guirlande de fleurs d'oranger. Moïse la trouva bien belle. Adèle avait aussi apporté des petits pains en grande réputation dans le quartier du Bourg-de-four, habité par ses maîtres. On en offrit à Moïse, avec un verre de vin. — Le capitaine questionna son futur gendre sur ce qu'on disait à la ville, et lui demanda s'il y avait de belle viande à la boucherie.

— Oh ? pour ça oui ? répondit le jeune homme. Impossible de voir quelque chose de plus beau. Au banc de M. Grume, c'était tout en graisse. Il m'a servi où j'ai voulu. Vous verrez si je n'ai pas bien choisi. Je lui ai dit que vous auriez des bœufs pour la foire de novembre ; il viendra les voir avec ceux de mon père, dans la quinzaine. On a été prendre un verre au café du Midi-vrai ; c'est un bel établissement, tout neuf et dans le grand genre. On dit qu'on peut avoir un bon dîner à l'Aigle-double, pour huit batz.

— As-tu vu le colonel ?

— Oui ; on a été boire une bouteille de vingt-cinq chez Lagnon ; du pur Tartegnin, qui vient des caves du château de Vincy.

— Avez-vous causé de l'affaire en question ?

— Oui, j'en ai soufflé un mot.

— Et puis ?

Le colonel a dit qu'il penserait à moi pour la première présentation d'officier. Il vous fait bien saluer. Le commis² Ducroisy a été nommé sous-lieutenant de la 1^{re}. Va-t-il s'en croire ! Mais il commande bien ; il a une bonne voix. Marianne, dis-moi un peu : Alinde prétend qu'il faut mettre une cravate blanche ; qu'en penses-tu ?

— Certainement, s'empressa de répondre l'amie de noce. L'époux

2 - Sous-officier, commandant la milice dans un village.

doit avoir une cravate blanche, à nœud plat.

— Faut-il renverser le col de chemise ?

— Il n'y a pas de règle à cet égard ; c'est selon le goût de la personne, dit de nouveau Adèle. À vous, Moïse, le col rabattu ira mieux que droit, parce que vous avez le collier de barbe.

— Eh bien, on le rabattra. Je me réjouis que tout cela soit fini.

— Moi aussi, dit Marianne.

— C'est pourtant joli une noce bien organisée, reprit Adèle. À celle de notre jeune monsieur, c'était splendide ; le salon parfaitement illuminé ; il y avait là de si riches toilettes.

— Pardi, chez de grands messieurs qui sont barons, je crois bien que ce doit être beau. Mais pas moins, chez nous autres, une noce donne bien du tracas.

— Il n'y a qu'à s'en passer, dit Marianne.

— Et même, ajouta le capitaine, si cela vous fait plaisir, vous n'avez qu'à ne pas vous marier.

— Oh ! pour ça, beau-père, on n'y renonce pas de sitôt. Je me ferais fendre en quatre plutôt que de ne pas épouser Marianne. Ce qu'on dit des embarras d'une noce n'est qu'une manière de parler. Il en faut une ; on tâchera donc qu'elle aille bien, du commencement à la fin. Nous comptons sur une douzaine de personnes de votre côté ; du nôtre nous serons bien le double. Ça fera une *rude* tablée. On a mis des planches et des bancs de trois côtés dans la grande chambre. Il y a place pour cinquante personnes. Ainsi, invitez seulement des amis de plus si cela vous est agréable. M^{lle} Clara viendra nous aider à servir ; elle nous l'a promis. Pernette et Isaac Duc seront aussi là.

— Ce brave Zaquedu, comment va-t-il ? demanda l'amie de noce.

— Toujours le même bon enfant, avec ses vieilles histoires. Il vit de ses rentes et de celles de sa femme. En hiver, son temps se passe à lire au coin du feu ; en été, il va à la pêche ou travaille au jardin. C'est l'homme le plus heureux du village : mange bien, boit bien, dort bien et cause bien. — Mais c'est déjà un peu tard, me semble-t-il ; il faut retourner à la maison. — Bonsoir donc, beau-père ; bonsoir, Adèle ; à demain. Adieu Marianne.

— Attends une minute, dit celle-ci ; j'irai t'éclairer jusqu'à la cour, à cause du char que le domestique y a laissé.

Marianne alluma une chandelle et accompagna Moïse, qui, dès qu'ils furent seuls dans le corridor, passa un bras autour de la taille de sa fiancée et ralentit considérablement le pas. Il lui dit quelques douceurs tout en marchant, puis, arrivés sur le seuil, il lui donna deux baisers sans bruit et lui souhaita une bonne nuit. Au moment de la quitter, il lui dit encore avec un accent passionné :

— Ah ? va-t-on être heureux nous deux ? Adieu, Marianne.

— Adieu, Moïse ; bonsoir. Prends garde à la limonière du char : la vois-tu ?

— Oui, va seulement, merci.

Chapitre III



dix minutes au-dessus d'Arpel, on trouve plusieurs maisons construites à l'abri des vents du nord et des rafales qui descendent le soir de la montagne. D'assez beaux arbres les protègent aussi de leur ombrage. Les jardins y sont excellents pour la culture des légumes vigoureux. Dans les meilleures expositions, le pêcher et l'abricotier y donnent de bons fruits, pourvu qu'on prenne les précautions nécessaires. Les abeilles y font d'abondantes récoltes de miel, lorsque la saison est favorable : pour cela, il faut que la plaine jouisse d'un chaud soleil au temps des fleurs, et que les bois de montagne conservent leur fraîcheur pendant l'été. Ces maisons, bâties à une portée de fusil les unes des autres, appartiennent à des familles de bûcherons montagnards. Ils les ont construites ainsi à l'écart pour être plus à portée des forêts. Le dimanche, ils descendent au village pour s'enquérir un peu de ce qu'on dit et de ce qu'on fait ; les enfants viennent chaque jour à l'école, et chaque soir et matin, on apporte le lait aux fromageries. Mais ces gens conservent une vie à part ; en général ils se tiennent sur la réserve avec leurs combourgeois d'Arpel. À l'époque de ce récit, plusieurs d'entre eux passaient encore pour des espèces de demi-sauvages, dont la conscience n'était pas des plus délicates à l'endroit des bois sur plante ou des troncs qui séjournaient longtemps au bord des chemins. Lors du système prohibitif de Napoléon I^{er}, les maisons des Prâlettes, de la Pontraille, des Fougères et de Brazelan (ce sont les noms qu'elles portent) servirent souvent d'étapes nocturnes aux caravanes de contrebandiers qui traversaient la montagne pour introduire en France leurs marchandises. Les propriétaires eux-mêmes ne craignirent pas, dit-on, de porter le ballot de tabac sur le dos, dans les rudes sentiers peu fréquentés par les douaniers et les gendarmes impériaux. Jérôme Chardon, entre autres, eut plus d'une aventure avec ces derniers et entendit siffler plus d'une balle à ses oreilles. Son fils, Jean, se voua spécialement

à la fabrication du bois de chauffage et de construction. Grâce à l'influence de sa femme, il mena une vie plus régulière que celle du vieux Jérôme. Ils n'eurent qu'un seul enfant, nommé François, qui suivit de bonne heure les conseils de sa mère. Devenu grand, il continua l'industrie du bûcheron, jointe à la culture de champs et de prés disséminés dans le territoire de la commune.

Le lendemain du jour par lequel nous ouvrons cette histoire, François Chardon partit de grand matin pour la Combe du Fort, où il allait chercher des sapins destinés à la fourniture d'un devis de bâtisse. À vingt-cinq ans, de taille moyenne, robuste et vigoureux, comme la race dont il était le dernier représentant, brun de visage avec des yeux doux et intelligents, il suivait à pas allongés son attelage, et pensait à la noce où il devait figurer dans l'après-midi, quand il serait de retour. De temps en temps, il ordonnait à son vaillant cheval de s'arrêter pour reprendre haleine ; lui-même s'asseyait sur la tête de la hache dont le manche lui servait de bâton. Le vieux chemin montagnard était glissant ; un brouillard épais s'était abaissé sur les bois durant la nuit, et l'on voyait encore, çà et là, les longues piaffées des vaches dans la terre noire, entremêlée de cailloux roulants. Peu de jours auparavant, les troupeaux venant des pâturages supérieurs avaient passé là en descendant à la plaine.

— Allons, Britto ? marche ? encore une heure et nous serons là-haut ; dans un moment nous aurons le soleil ; courage, mon vieux ?

Britto empoignait de plus belle, faisant sonner sa clochette de cuivre et balancer fortement la longue queue flexible qui relie les deux trains du char et dépasse de 15 pieds les roues de derrière. De temps à autre, le bûcheron se retournait du côté de la plaine, cherchant à découvrir les Alpes à l'orient.

— Que c'est beau ? toujours beau ? s'écria-t-il en arrivant dans la région brillante de lumière matinale, avec le ciel si frais et si pur au-dessus. — Puis se parlant à lui-même tout bas : « Il faudra donc aller à cette noce, dit-il.... En route ! reprit-il à haute voix : À quoi songes-tu là, Britto ? il vaut bien la peine de s'arrêter pour ce petit *grépillon*, n'est-ce pas ? »

En ce moment, la cloche de sept heures retentissait à Arpel. Sur toute la ligne des villages et jusqu'aux bords du lac, les sons s'échappaient aussi des autres clochers, tantôt faibles et indistincts, tantôt se prolongeant avec force au-dessus des bois. Les enfants se rendent aux écoles, et les ouvriers vont déjeuner. Les vaches sortent lentement des étables, aspirant l'air, avant d'aller au pâturage couvert de rosée. Le berger qui les conduit porte du chanvre sous le bras, à moins qu'il n'ait décidé de tondre ses génisses, lorsque le troupeau ruminera,

tranquille, dans le milieu du jour.

De l'endroit où il se trouvait, François Chardon n'avait qu'à se tourner à l'est, pour voir briller au loin une vieille tour. C'était dans cette localité éloignée que demeurait son ami d'enfance Eugène Torin. Le cousin Eugène, comme l'appelait Alinde, était orphelin de père et de mère. Son oncle et tuteur, Matthias Torin, vieux paysan riche, l'avait placé depuis deux ans et demi chez un notaire, pour y étudier cette profession et y faire le stage légal. Outre les occupations ordinaires de son bureau, M. Gamaliel Bottand cumulait d'autres fonctions publiques et faisait aussi le courtage des vins. Pour la rédaction de ses actes, il était la routine personnifiée ; presque toutes ses lettres se terminaient par cette formule.

« J'ai l'honneur, Monsieur, de vous présenter mes honneurs empressés.

» G. BOTTAND, not : »

L'oncle Matthias ne prenait pas avec lui, ni avec personne, les mêmes ménagements épistolaires. Il lui avait écrit :

« Monsieur Bottand, » Mon neveu est invité par ma sœur Gauty à la noce de son fils aîné. Veuillez lui donner congé pour vendredi, samedi et dimanche prochains, si vous êtes satisfait de son travail et de sa conduite. » Je vous salue.

» MATTHIAS TORIN. »

Le notaire avait répondu :

« Monsieur et ami Matthias Torin, en Arpel,

» Étant content du travail et de la conduite de monsieur Eugène, je consens avec plaisir à lui accorder le congé demandé par votre estimée lettre du 9^e courant. En conséquence de quoi, le dit, votre neveu, se rendra chez vous le vendredi 16, et devra être de retour à mon bureau le lundi 19.

» Que dit-on des vins dans votre localité ? Ici, l'on s'attend à une baisse générale. Si vous êtes vendeur, ce n'est pas le cas de garder. J'ai traité les trois caves de Barbaz, la Fleurette et Garnigoin, à 82 et cinq, logé un an, 3, 6 et 9. C'est le bouquet de la contrée.

» J'ai l'honneur, Monsieur, de vous présenter mes honneurs empressés. » G. BOTTAND, not :

» P. S. Les rouges sont-ils bons chez vous ? Si vous en avez, je pourrais les placer à 86, payable comptant. Échantillon réservé. Réponse

par le retour de M. Eugène. J'aurais aussi un placement excellent, première et toute belle hypothèque pour fr. 5000.

» LE DIT. »

Pendant que François Chardon gravit avec son cheval les *râpilles*³ de la Combe du Fort, Eugène Torin descend vers un port du Léman, pour y prendre passage sur un bateau à vapeur qui l'amènera vis-à-vis des collines d'Arpel. Comme il devait être ami de noce, il n'oublia ni le bouquet d'usage, ni la boîte de bonbons. Outre ces présents destinés à Adèle Saint-Gy, il mit dans sa poche un cornet de caramels de toutes couleurs, pour les offrir à sa cousine Alinde. Il arrivait à midi chez son oncle Matthias.

— Bonjour, mon oncle ? heureux de vous revoir : comment allez-vous ? lui dit-il en l'embrassant.

— Ça va bien. Et toi ? depuis quatre mois qu'on ne t'a vu, il me semble que tu n'as pas pris mauvaise mine. Seulement cette barbiche te rend bien laid.

— Vous trouvez ?

— Ma foi, oui, je trouve. Rafle-moi tout ça, tu auras meilleure façon.

Le neveu passa la main gauche sous son menton, d'où sortaient trois ou quatre bouquets inégaux de barbe, puis, se regardant au miroir, il dit en riant :

— Il est sûr que cela ne vaut guère la peine d'être conservé : mais je n'ai pas de rasoir ici.

— Je t'en prêterai. Nous allons manger un morceau, car on ne se mettra à table chez ton oncle Josué que vers les cinq heures, lorsque vous serez de retour.

Matthias appela sa domestique et lui dit de servir le dîner pendant qu'il allait à la cave.

— Et monsieur Eugène se porte bien ? demanda la brave fille à notre jeune homme.

— Oui, Nanon ; et vous aussi ?

— Mais oui, pas trop mal. On s'est fatigué pendant les vendanges ; on se reposera en filant, l'hiver prochain. Il faut que monsieur Eugène se dépêche de venir demeurer avec l'oncle, pour le remettre en gaieté. Il est parfois d'une humeur bien difficile. Quoi qu'on fasse et quoi qu'on dise, il n'est jamais content.

— Qui est-ce qui n'est jamais content ? demanda Matthias en ouvrant la porte.

— Oh ? vous savez, notre maître, aussi bien que moi, qu'il n'est pas

³ - Rampes très inclinées.

facile de nourrir les ouvriers à présent.

— Oui, oui, je sais les affaires, et je te connais : tu as beau marcher lentement, ta langue fait du chemin en peu de temps. Voyons, mets-toi là, Eugène. Voici des choux qui ne sont pas mauvais, et un manche de jambon comme on n'en cuit pas tous les jours chez ton patron.

Le plat de choux exhalait, en effet, une odeur forte, très appétissante pour l'estomac d'un garçon à jeun depuis le matin ; quant au prétendu manche de jambon, il pesait bien sept ou huit livres : la partie où Matthias avait fait une section avec sa hache, montrait une surface rouge entremêlée de veines d'un blanc rosé. Le pourtour était resté noir, à la suite d'un long séjour dans la cheminée.

— Et que dit le père Bottand ? demanda l'oncle, entre deux bouchées.

— Ah ? voici une lettre qu'il m'a remise pour vous. Matthias posa son couteau et sa fourchette pour lire la missive du notaire, après quoi il la mit dans sa poche.

— Il paraît donc, reprit-il, qu'il a fait d'assez gros marchés de vins.

— Oui, nous avons *traité* plusieurs caves dernièrement.

— Que veut-il chanter en parlant de 3, 6 et 9 ?

— Ce sont les termes des paiements, qui se font par tiers, à 3, 6 et 9 mois dès la date du marché.

— Ah ? c'est ça ? tu lui diras que je n'ai pas de vin rouge à vendre. Comme il sera bon, je le garderai. Quant au placement dont il me parle, je voudrais savoir de qui et de quoi il est question. Je ne me fie pas plus à lui qu'à un autre ; l'argent une fois livré, ne revient pas si vite. Il est plus difficile de conserver ce qu'on a que de le gagner. Sers-toi de jambon, mange ; ma foi, c'est tout ce qu'on a.

— Merci, mon oncle ; je n'ai plus faim.

— Oui, tu lui diras cela. Si c'est une commune qui emprunte, on pourra voir ; si c'est un particulier qui ait déjà d'autres dettes, j'aime autant garder mon argent dans une marmite que de le lui confier. Là, il ne court au moins pas le risque de tomber entre les mains des Philistins. — À propos, j'ai donc loué ta baraque à la veuve et à la fille de cet ostrogoth qui s'est tué à V**. Ce sont de braves femmes, aussi pauvres qu'on peut l'être. La mère est une *piorne*, une *quinquerne* finie, mais la fille est une personne de mérite, qui fait bien tout ce qu'elle peut pour gagner leur vie. Elle m'a apporté dernièrement le premier semestre du loyer : 30 francs ; je te les remettrai, si tu en as besoin.

— C'est comme vous croirez, mon oncle.

— Comme je croirai ? parbleu, je croirai volontiers que ta bourse est assez plate. Cette noce va te faire dépenser quelques sous, mais

je suppose que tu ne feras pas le grand seigneur. Tu sais que tu n'as rien, ou à peu près rien, et je t'ai toujours dit de ne pas compter sur les héritages : car celui qui compte là-dessus, compte sur une planche pourrie. Comptez sur votre travail et sur l'économie, à la bonne heure ?

— Oui sans doute, mon oncle. Lorsque je serai établi pour mon propre compte, j'espère bien, par mon travail, gagner honorablement ma vie. Dans huit ou dix mois, j'aurai mon acte de capacité au notariat, et je pense pourtant que mes étrennes seront suffisantes, d'ici là, pour fournir à l'entretien de mes habits. Mais j'aurai peut-être une école militaire ; alors, il faudra bien que je vous prie de m'avancer quelque argent.

— Le gouvernement est plus fou que le..., avec ses camps et tout son militaire⁴ : À quoi est-ce que cela sert dans notre pays ? à faire gagner les aubergistes et ceux qui louent les cantines. Ils gagnent déjà bien assez. Ah ? pardine oui ? une belle armée, pour tenir tête à des troupes réglées ? Nous n'avons qu'à rester tranquilles chez nous, et personne ne viendra nous tracasser. On se met dans l'esprit qu'avec dix bataillons de milices, on va renverser vingt régiments de ligne ? ah ? oui, les beaux renverseurs ?

— Je vous assure, mon oncle, que notre bataillon est superbe, et que dans l'occasion...

— Ton bataillon ? mon pauvre ami ; seulement cent gaillards comme je l'étais à quarante ans lui donneraient la chasse d'une belle manière. Des enfants ? des éclopés ? des jeunes gens qui portent de la flanelle, et ainsi de suite ? Est-ce là des soldats ? De notre temps, nous étions des hommes, nous ; et nous savions manier un fusil. Moi, je pouvais tenir le mien à bras étendu, rien qu'en mettant le petit doigt dans la gueule du canon. Trouve-moi des jeunes gens capables d'en faire autant aujourd'hui ?

Comme pour appuyer son argumentation d'une preuve irrésistible, l'oncle Matthias posa sur la table sa main droite toute ouverte. Elle était aussi large qu'une assiette, avec des doigts formidables. Le pouce était bien aussi épais qu'un manche de râteau.

— On m'a toujours dit, en effet, que vous étiez l'homme le plus fort de la commune, reprit Eugène.

Satisfait de la réponse de son neveu, Matthias dit à la Nanon de faire une tasse de café à l'eau, puisqu'il faudrait se tenir éveillé le reste du jour.

— Après ça, Eugène, il conviendra que tu ailles saluer tes parents

4 - Le lecteur comprendra que la sortie de Matthias Torin ne saurait être approuvée. Il faut la supporter de la part d'un vieux paysan bizarre et entêté.

Gauty ; mais va te raser. Voici mes rasoirs anglais, dit-il en lui présentant un étui de peau noire. Tu prendras celui dont le manche est foncé, et tu verras s'il ne va pas bien.

Le jeune homme entra dans la chambre voisine, où Nanon lui apporta de l'eau chaude et une serviette. Resté à la cuisine, Matthias Torin s'assit dans le grand fauteuil vert, au coin du feu. Il s'y endormit au bout d'un instant, comme il en avait l'habitude, chaque jour après son dîner, depuis que l'automne était arrivé. Le café noir tombant goutte à goutte, faisait entendre un léger bruit auquel le vieillard prenait plaisir, parce qu'il contribuait à son assoupissement momentané. — La Nanon lavait les assiettes dans un cabinet adjacent, et le neveu promenait le rasoir sur son jeune visage, non sans regretter de voir tomber la barbe blonde qu'il soignait avec amour depuis trois mois. Lorsque le sacrifice fut accompli, il convint pourtant lui-même qu'il n'y perdait rien ; et puis, ajouta-t-il mentalement, cela ira mieux pour embrasser la cousine Alinde. Comme je la connais, elle eût été capable de se moquer de moi devant tout le monde.

— As-tu fini ? cria Matthias déjà éveillé.

— Oui, mon oncle, à l'instant.

— Eh bien, viens prendre ton café.

Chapitre IV



'était chose convenue que la noce partirait de chez l'épouse, pour se rendre de là au temple de Bersonnier, où le mariage serait célébré. Bersonnier est un village de la contrée, à quarante minutes d'Arpel, mais situé plus bas. L'usage est qu'on s'y marie. La route est bonne ; on peut arriver devant l'auberge au grand trot des chevaux. Le pasteur était complaisant ; il n'adressait pas une allocution trop sérieuse aux époux, mais se bornait essentiellement à la lecture de la liturgie. La commune étant pauvre, on laissait volontiers tomber la pièce blanche dans le tronc, et celle de cuivre dans le chapeau du sonneur. En remerciant monsieur le ministre, la mariée lui mettait dans la main un mouchoir de poche blanc, et tout était dit. Les gens remontaient sur leurs chars, puis repartaient pour l'habitation du nouveau ménage, par un chemin différent de celui qu'ils avaient pris en venant à l'église.

La noce de Moïse Gauty se composait de cinq chars à bancs et d'une voiture fermée. Dans celle-ci était Marianne et son père, l'amie et l'ami de noce. L'époux se plaçait sur un char, à côté du conducteur. En général, on se met deux sur le premier banc, et trois sur le second, savoir un garçon et deux filles. Pour empêcher de trop forts balancements, le garçon s'assied au milieu, bien en arrière, et il a soin d'entourer de ses bras la taille de ses compagnes. Alors, tous trois sont à l'aise, et les filles ne risquent pas de tomber. Il y a de jeunes paysans qui s'en iraient ainsi jusqu'au bout du monde. Aussi la place de cavalier du second banc est-elle discutée d'avance, peut-être même disputée.

À l'heure convenue, les équipages furent prêts. Les cousins d'Arpel, qui prêtaient leurs chevaux pour la circonstance, les avaient étrillés jusqu'à ne pas leur laisser un grain de poussière. Plusieurs avaient tressé la crinière dès la veille, afin qu'elle frisât, ou, tout au moins, qu'elle présentât des ondulations gracieuses sur le cou de l'animal. La queue était aussi ornée d'une manière qui consiste à plier et tortiller

la moitié du crin. On y met un nœud de ruban dont on laisse flotter les bouts. Les œillères sont enguirlandées de rose ou de blanc, et les fouets des conducteurs portent des banderoles. Comme les chevaux ont été gorgés d'avoine, ils piaffent et montrent une impatience que leurs jeunes maîtres font semblant de modérer. Tout cela est fort amusant, surtout lorsque les filles ont peur de verser, et passent aussi leurs bras autour de la taille de leur joyeux compagnon. Probablement celui-ci est d'accord avec le conducteur, qui se contente de fumer un cigare sans rien dire ; l'autre lui rendra le même service le lendemain, quand on ira faire une course de plaisir dans les environs.

Avant de se rendre à l'église, on offre, au dernier moment, une collation qui se prend debout. Chacun se sert à sa guise ; on boit dans les verres les uns des autres, à moins qu'on veuille n'en prendre qu'un et le garder jusqu'à la fin. On voit là de braves fils de paysans, très honnêtes, qui sont d'une discrétion remarquable et ne mangent guère que pour la forme, parce qu'il n'est pas de bon ton de refuser. D'autres avalent en une bouchée le biscuit dont la moitié trempait dans leur verre, après quoi ils se secouent les mains, avant de prendre une demi-douzaine d'autres gâteaux.

— Ça, qu'est-ce que c'est, Marc ?

— Je ne sais pas, mais c'est fameux : *agoûte-z'y voir*, Simon.

— Pas mauvais : c'est un pain d'anis. À ta santé ? vive la noce ? va-t-on s'en donner ? Julie et Henriette, je vais avec vous, c'est entendu.

— Bien si l'on veut, répond l'Henriette, mais ne bois plus pour le moment, Simon : tu nous *renverseras*.

Simon cligne de l'œil du côté de Marc ; ils choquent leurs verres et boivent une dernière rasade à la santé de leurs chevalières.

Mais voici l'épouse qui sort de la maison conduite par son père, dont la figure est sérieuse et triste. Elle est en robe de taffetas noir, une couronne sur ses tresses brunes, et de là jusqu'à ses pieds un voile blanc. Toute la noce, même le père Chantzeron, a des gants. Ce dernier est en frac, ainsi que son gendre Moïse. Les autres hommes ont généralement des redingotes noires, quelques-uns des vestes brunes avec des boutons fédéraux. Les filles ont des robes de toutes couleurs ; depuis le gris passant au vert, de là au bleu de ciel et jusqu'au violet le plus téméraire.

— Cousine Alinde, dit Eugène à celle-ci, je voudrais bien aller en char avec toi ; faut-il absolument que je sois de la voiture ?

— Oui, mon très cher ; ça ne peut se faire autrement aujourd'hui ; demain, à la bonne heure.

— En ce cas, Alinde, puis-je espérer que vous accepterez une place

sur mon banc ?

Ces mots étaient prononcés par François Chardon, qui, très bien habillé et tenant d'une main un beau fouet orné de rubans roses, offrait de l'autre un charmant bouquet.

— Eh ? le délicieux bouquet ? merci, François. Quel cheval conduisez-vous ?

— Celui de votre père, à la place de Moïse.

— Qui se met avec vous sur le banc ?

— Personne.

— Eh bien, je vais. Nous serons au large.

Les yeux de François brillèrent de plaisir ; il conduisit Alinde à la place désignée.

— Oh ? diantre, dit le garçon qui montait derrière, nous avons le sage François Chardon pour cocher ; alors, nous ne risquons pas de tomber dans les épines. Ami François, dis donc ? il s'agit pourtant de faire une cabriole ; ton cheval a l'air presque aussi pieux que toi. Ne te fâche pas, au moins ; aujourd'hui, nous disons tout ce qui nous passe par la tête. — Montez, Julie. À toi, Henriette. Bien, nous y sommes. Voilà ceux de devant assis commodément, l'un à droite, l'autre à gauche. François pourrait placer un gros livre entre eux deux. Maître cocher, nous sommes à tes ordres.

— Nous partons tous ensemble, répond François. Le signal est donné par la voiture ; les chevaux s'élancent ; les grelots sonnaillent ; les coups de pistolet se font entendre à droite et à gauche.... les chars roulent dans le lointain.

Pendant la route, si courte soit-elle, il faut pourtant causer un peu avec son voisin. Alinde eut bientôt trouvé un sujet de conversation :

— Où avez-vous été ce matin ? demanda-t-elle à François.

— À la Combe du Fort.

— Aussi haut que ça ? vous devez être bien fatigué.

— Non, je vous assure ; nous sommes pressés pour une commande. Quelle belle journée, n'est-ce pas ? Dieu veuille la bénir pour les époux et pour toute votre famille.

— Merci du souhait, François. Mais il faudra pourtant se divertir aujourd'hui et demain, et encore dimanche. Je compte que vous nous aiderez un peu, tout grave et sérieux que vous êtes à l'ordinaire.

— Je ferai de mon mieux pour vous être agréable, Alinde ; vous savez qu'en général on me reproche de n'être pas très gai. Je suis pourtant bien heureux de vous voir à côté de moi ; merci encore d'avoir accepté cette place.

— Mais, moi aussi, mon brave François, je m'y trouve très bien ; on y est à l'aise.

François prit les guides dans la main droite et posa la gauche sur celle d'Alinde, qu'il serra vite, une bonne fois.

— Oh ? cousin François ? lui cria le garçon de l'autre banc, prends garde à toi ? je te vois. Ces choses-là ne sont pas permises quand on conduit. Veux-tu bien piquer un peu le cheval, sans quoi nous avons les autres sur nous.

François ne répondit rien ; il toucha de son fouet le gros noir de Josué qui fit une élancée.

— Là ? voilà qui va bien, reprit le déterminé compagnon ; et il donna, en même temps, une forte *brannée* au banc suspendu, pour effrayer ses deux voisines.

— François, reprit Alinde, si vous alliez à noce pour votre propre compte, seriez-vous bien joyeux ?

— Oui et non ; si j'épousais la personne que j'aime ; si elle partageait mon amour et que nous eussions les mêmes espérances pour la vie future, oh ? alors, ma joie serait trop grande, trop profonde pour oser se montrer. Mais je n'en suis pas là ; j'en suis même si loin que je pense n'y jamais arriver.

— Allons donc ? et pourquoi pas ? un bon garçon comme vous, et encore que vous êtes fils unique ? Tenez-vous beaucoup à la fortune ? Cela m'étonnerait de votre part ; voyez, je vous parle avec amitié et tout simplement.

— Non, grâce à Dieu, je n'y tiens pas ; je n'y tiendrai jamais. Mon père, oui, sans doute, mais on épouse une femme pour soi.

— C'est parfaitement clair. Voulez-vous que je vous en cherche une ? je vous garantis de bien trouver.

— Merci, Alinde. Mon choix serait bientôt fait ; mais on ne voudrait pas de moi. Ainsi je n'ai qu'à me résigner, et à attendre.

— Voyez-vous, François, ce sont vos idées religieuses qui vous noircissent l'esprit de cette manière. Amusez-vous donc avec nous pendant qu'on est jeune. Pourquoi ne pas danser et faire un peu comme nous ? Ah ? si vous étiez dans la position de Clara Félice, oui, vous auriez sujet d'être triste. Eh bien ? je vous assure qu'elle est gentille et gaie, malgré son immense chagrin.

— On dit que c'est une jeune personne aimable et pieuse ; je ne la connais pas. Je passe rarement dans le quartier qu'elle habite. La laiterie où je vais est à l'autre bout du village.

— Vous la verrez chez nous aujourd'hui et demain, elle vient nous aider à servir.

— Citoyen de là-devant, donne donc de l'avoine à Coco ? Nous marchons comme des limaces. Réfléchis que nous allons à noce et non au sermon. Mais je crois vraiment que tu récites un psaume à ta

chevalière.

— Non, dit Alinde en se retournant, il me raconte une histoire. — François, reprit-elle, j'entrerai avec vous à l'église ; cela me donne de l'émotion.

— C'est bien naturel ; j'en ai aussi. Nous voici arrivées, dit-il en sautant à terre. Voulez-vous me permettre de vous aider à descendre ?

— Attendez un peu : comment faut-il faire ? Ces chars sont désagréables, avec leurs échelles et leurs grandes roues.

— Mettez le pied là, et appuyez vos mains sur mes épaules.

Alinde suivit le conseil de François, qui, la prenant par la taille, la déposa doucement à terre, comme un léger fardeau. Les deux filles du second banc sautèrent au beau milieu du chemin, chacune de son côté, et faillirent tomber en avant sur le visage.

— Ah ? ma foi ? dit Léon, puisque vous voulez sauter toutes seules, tant pis ? vous auriez bien pu me laisser descendre le premier. Je vous aurais tendu les bras, comme François l'a fait à Alinde. Il faut avoir un peu de patience dans le monde. Dis-moi, Henriette, t'es-tu *faite* mal ?

— Ahouah ?

— Et vous, Julie ?

— Vous m'ennuyez : laissez-moi tranquille. Voilà déjà ma robe salie, grâce à vous.

Une demi-heure après, nos gens sortaient du temple. L'époux et l'épouse avaient répondu *oui* à la question du pasteur, lorsqu'il demande si, devant Dieu et devant les hommes, on se prend pour mari et pour femme. Mais ni l'un ni l'autre ne se représentaient sérieusement que Dieu les entendît. Ils avaient trop d'émotion et n'étaient pas de ces époux qui placent toute la vie dans la main du Père céleste, pour la recevoir de lui jour après jour. Alinde fut sérieuse durant toute la cérémonie. Elle aurait voulu être placée à côté de son cousin Eugène qui était entré, selon l'usage, en donnant le bras à l'amie de noce. Alinde ne pouvait souffrir les grands airs affectés d'Adèle Saint-Gy, et ne se souciait pas beaucoup non plus du voisinage si rapproché de François Chardon, bien qu'elle eût pour ce dernier une grande estime. François fut le seul, peut-être, qui priât sincèrement pour le bonheur des deux époux. Son expression était simple, grave, comme celle d'un homme à bonne conscience, qui se recueille dans la maison de Dieu et met sa confiance en lui. Pendant que la plupart des assistants pensaient aux divertissements de la journée et aux bons repas qu'on donnerait dans les deux maisons, le bûcheron écoutait avec attention la lecture de notre belle liturgie et les paroles chrétiennes que le pasteur y ajouta. Il pensait que l'acte auquel il assistait en ce moment est le plus important de toute la vie, puisque le bonheur

ou le malheur en résulte pour ceux qui s'engagent ainsi à vivre ensemble jusqu'à la mort et à mettre tout en commun.

En considérant combien il existe peu de mariages heureux, même aux champs où tout est pourtant plus facile qu'ailleurs, il était effrayé de la légèreté avec laquelle se contractent la plupart des unions. Il est rare, en effet, qu'on ait égard au caractère, aux sentiments, aux convictions, à la santé de la personne qu'on épouse. On consulte les convenances des deux familles, le plus souvent ; parfois on ne songe qu'à former un tout de deux vergers ou de deux maisons. Mais l'amour véritable, on ne se demande pas même s'il existe ; on se connaît un peu, on s'aime un brin, cela suffit. C'est un bon mariage qu'il s'agit de boucler, comme on boucle un lien à la crèche de l'écurie. Après cela, si l'on a un cœur et une âme, s'il y a sur la terre le mal et le bien, s'il existe un Dieu d'amour en qui l'on peut avoir confiance et qu'on doit prier ensemble à deux genoux, — les époux ne s'en préoccupent guère. Et voilà pourquoi tant de mariages ne produisent que des fruits amers. Dans *le monde*, c'est, dit-on, bien autre chose encore en France, en Prusse, en Italie, un peu partout. Parfois, plus la classe de la société à laquelle appartiennent les époux est haut placée ; plus les hommes sont riches, honorés, grands à l'extérieur, moins l'union sainte du mariage est heureuse. Dieu veuille encore qu'elle ne soit pas considérée par l'un des deux, peut-être par le couple entier, comme une lourde chaîne, dont il faut rompre chaque jour quelque anneau. Au commencement, Dieu fit un homme et une femme ; il donna à Adam une aide semblable à lui, parce qu'il n'était pas bon que l'homme fût seul. Mais le péché fut introduit sur la terre par ces deux créatures libres, et, avec le péché, toutes les autres misères. Après avoir causé la perte de l'innocence de nos premiers parents, la plus noire action de l'auteur du mal fut peut-être de fausser l'institution divine du mariage, en n'en faisant plus qu'une alliance de convention mondaine et charnelle. Le Christ la remit à sa place ; mais hélas ! il faut appartenir de cœur à Jésus pour que sa vie devienne aussi notre vie. Les enfants du siècle voudraient-ils aller à lui pour trouver le vrai bonheur ?

Chapitre V



Lorsqu'on entendit le bruit des chars et le claquement des fouets, la plupart des femmes d'Arpel sortirent de leurs maisons pour voir le retour de la noce. Il y en avait qui, un petit enfant aux bras et deux pendus à la robe, se tenaient devant leur porte; d'autres, réunies à des voisines, formaient des groupes au bord du chemin; on en voyait aussi dans les jardins plus élevés que le passage public, montrant leurs têtes derrière les murs et causant comme des pies.

— Oui, oui, ma chère: je vous dis que c'est une noce bien conditionnée. Ils ont tous bonne façon. La Marianne est une jolie épouse et Moïse ne lui cède en rien. Je les ai tous vus comme ils montaient en char.

— Et où étiez-vous placée pour les voir si bien, Jeannette?

— Derrière le *boiton* de Josué. Mais celle de toutes qui a la meilleure façon, c'est Alinde.

— Est-ce pas au moins? dit une femme nommée Ister: quel joli caractère de fille? Toujours gaie, toujours en train; vont-ils s'amuser avec elle?

— Et vous ne dites rien d'Eugène Torin? ça fait un beau garçon, à présent.

— Est-ce pas, au moins? Le vieux Matthias sait bien ce qu'il fait; allez seulement. Vous verrez que l'Alinde sera pour lui, et...

— Bonjour, mademoiselle Clara?

— Bonjour, mademoiselle; — bonjour, mademoiselle; — bonjour, mademoiselle?

Clara passait, allant chez Josué; elle rendit gracieusement la salutation de ces femmes et continua. Les autres reprirent.

— Quelle aimable fille que cette Clara?

— Et puis, dit Ister, trouvez-moi une personne aussi bien faite. Elle a une taille si souple et si ronde et se tient si bien en marchant, que c'est un plaisir de la regarder.

— Avez-vous remarqué, Ister, comme elle est bien coiffée ?

— Ses cheveux ont l'air de se tenir tout seuls, et en a-t-elle ? les tresses sont aussi longues qu'une *quelougne* de rite et de la couleur brillante des châtaignes fraîches. Elle n'a pas besoin de les gonfler, comme tant d'autres, maintenant qu'on a beaucoup d'orgueil pour les cheveux.

— Pour ça, c'est vrai : la Fanny à Georges, par exemple, met dans les siens un gros torchon de crin, — à ce qu'on dit, — car je ne l'ai pas vu.

— Est-ce pas, au moins ? reprit l'Ister, qui commençait tous ses discours par la même question approbative : quel malheur, pour cette pauvre demoiselle Clara, d'avoir eu un père qui ne savait pas se conduire et a si mal fini ? Sa mère, la Sophie, avait eu joliment de bien. Tout ça est parti ; on dit qu'il y a eu plus de trente mille francs de mauvais dans la faillite. C'est pourtant terrible pour une femme, quand elle se trouve dans une pareille position ? Si maintenant elle n'avait pas sa fille pour travailler, la veuve serait à la charge de la commune. — Voici la noce, approchons-nous pour bien voir.

Ce fut Clara qui vint recevoir l'épouse, sur le perron, la mère Gauty redoutant les émotions.

— Que Dieu vous bénisse, dit Clara à Marianne, en l'embrassant. Recevez aussi tous mes vœux, monsieur Moïse. Soyez heureux l'un et l'autre du plus vrai bonheur.

Puis elle emmena la mariée dans une chambre, où Alinde, Eugène Torin, l'amie de noce et cinq ou six autres jeunes filles ne tardèrent pas à arriver, pour adresser aussi quelques mots affectueux aux époux et leur serrer la main. La mère Gauty vint embrasser sa belle-fille, après quoi elle dit que si l'oncle Matthias était là, on pourrait se mettre à table. Il ne manquait plus que lui, le cousin Motte et le greffier Tracelet. Ceux-ci étant d'ordinaire en retard, on ne les attendait pas ; mais l'oncle Torin serait blessé si l'on commençait à manger avant qu'il fût là.

— J'irai le chercher, dit Eugène.

— Eh bien, oui, va ; ne lui dis pas qu'on l'attend.

— Pourquoi donc ?

— Il ne faut pas risquer de le mettre de mauvaise humeur.

— Sait-il exactement à quelle heure il doit être ici ?

— On lui a dit de venir quand la noce serait de retour, reprit Alinde. Attends-moi un instant, cousin, j'irai avec toi. Mais non, je réfléchis qu'il vaut mieux que tu ailles seul. Fais en sorte qu'il se dépêche.

En sortant de la maison, le jeune homme alluma un cigare et se rendit chez son oncle. Celui-ci se faisait la barbe, dans sa cuisine. Un

petit miroir suspendu à l'espagnolette de la fenêtre, reflétait le visage de Matthias tout barbouillé de savon. Le vieillard n'avait jamais été rasé que par sa propre main ; pour rien au monde, il n'eût consenti à livrer son menton au barbier du village, ni à qui que ce fût. Lorsque Eugène entra vers lui, Matthias se tirait le bout du nez pour faire tendre la peau de la lèvre supérieure, du côté opposé.

— Que veux-tu ? dit-il brusquement à son neveu.

— Je viens vous chercher pour le dîner.

— Je n'ai pas besoin qu'on vienne me chercher ; je connais assez le chemin de la maison. Tais-toi ; tu pourrais me faire couper... Si tu ne peux te passer de fumer, va fumer... à la rue : ma maison n'est pas... un cabaret.

Eugène éteignit sur-le-champ son bout de cigare.

— Sont-ils déjà tous là-bas ? demanda le vieillard.

— À peu près, je crois.

— Allez seulement vous... (ici le rasoir travailla un bon moment)... mettre à table. Je serai bientôt là.

— Je puis très bien vous attendre.

— Mais je n'ai pas besoin de toi ; je te dis que tu me feras couper... Dis-moi un peu... le père Chardon est-il là ?

— Oui.

— Et son fils ?

— Certainement.

— Je pense que tu auras l'œil sur lui, et que tu ne le laisseras pas rôder seul... auprès de ta cousine, entends-tu ? Alinde n'est pas... pour lui.

— Est-ce qu'il pense tout de bon à elle ?

— On le dit.

— François est un brave garçon, un bon parti ; mais j'ignorais qu'il pensât à ma cousine.

— Avec ses idées de mômerie, c'est bien singulier qu'il se tourne de ce côté-là. Du reste, ce n'est peut-être qu'un bruit. Dans tous les cas, tu es averti.

— Je ne vois pas, mon oncle, à quoi l'avertissement peut me servir.

— Si bien moi... Va-t'en, à présent ; commencez toujours. J'irai dès que je serai prêt.

— On ne veut pas se mettre à table sans vous ; Alinde voulait venir vous chercher elle-même.

L'oncle ayant terminé sa barbe, alla s'habiller dans la chambre voisine. Eugène reprit son cigare et l'attendit résolument. — On avait aussi député Charles Gauty chez le cousin Motte, qui n'était jamais pressé. Enfin, les deux retardataires, accompagnés de leurs adju-

dants, arrivèrent chez Josué. La cour était garnie d'invités, qui tous attendaient qu'on les priât d'entrer, bien décidés à n'obéir sur ce point qu'à la quatrième injonction des maîtres de la maison.

— Entrez le premier, mon oncle, dit Eugène à Matthias.

— Attends voir un moment. Bonjour, bonjour, la compagnie ?

— Bonjour, ami Matthias, dit Jean Chardon en s'avancant ; comment va la santé ?

— Assez bien, merci. As-tu vendu tes bœufs ?

— Non, je me décide à les garder jusqu'à Pâques. J'ai fini mes semailles ; les bœufs sont en bon état ; j'ai du regain pour les pousser. Vous gardez aussi les vôtres.

— Oui ; j'en ai pourtant refusé un beau prix avant-hier.

— Ils sont plus avancés que les miens. En passant, j'ai vu votre *semée* de la Longère. Elle lève bien égal. On dirait que chaque grain a été planté avec le doigt. Abram s'est distingué.

— En général, les semées sont belles ; il y a peu de *coitrons* jusqu'à présent, dit le cousin Motte.

— Si vous vouliez bien entrer, messieurs, vint dire Eugène une seconde fois, vous feriez plaisir à mon oncle. Entrez donc, s'il vous plaît ; la soupe est servie.

Les invités ne répondirent pas ; ceux qui se tenaient assis sur le banc ou sur des tiges de bois se levèrent ; d'autres, qui regardaient le jardin par-dessus les palis qui l'enclosaient se retournèrent du côté de la maison ; mais nul ne voulut, le premier, franchir le seuil et donner l'exemple. Eugène rentra, puis revint au bout d'un instant avec Alinde à son bras. Celle-ci alla droit à l'oncle Matthias, et lui dit d'un air d'autorité malicieuse :

— Hé ? qu'est-ce que cela signifie, monsieur mon oncle ? voulez-vous bien me conduire à table, où l'on vous attend tous.

— Attends voir une minute. Êtes-vous donc si pressés ? il faudrait pourtant s'assurer que nous sommes tous là.

— Oui, oui, vous êtes tous là ; allons, passez le premier, et donnez-moi le bras. On dirait vraiment que nous allons à... Berne.

Elle voulait dire à *un enterrement*, ce qui eût choqué l'oncle Matthias ; c'est pourquoi, se ravisant à propos, elle finit sa phrase par le premier nom qui lui vint à l'esprit.

À la suite du vieillard, tous les autres entrèrent, tenant leur chapeau à deux mains devant eux, comme un corbillon.

La grande chambre des Gauty présentait un fort joli spectacle pour des yeux campagnards et pour des estomacs solides. Adossée aux murs, la table se prolongeait de trois côtés ; quarante-huit couverts y étaient mis. Sur chacun d'eux, une serviette pliée d'une façon parti-

culière étalait sa blancheur. D'énormes morceaux de pain au lait se prélassaient devant chaque assiette. Le vin nouveau se laissait voir dans les carafes blanches, entre lesquelles des bouteilles en verre noir faisaient un agréable contraste. Ces dernières contenaient le vin vieux. Trois immenses soupières, pleines de bouillon au riz, fumaient de cette succulente fumée qui réjouit les nerfs olfactifs du paysan. Le bœuf chaud tremblait sous sa couche de graisse, et les jambons froids dormaient dans leurs guirlandes de renoncules d'automne. De loin en loin, un pâté colossal faisait miroiter sa croûte dorée, à côté de plats allongés contenant du pruneau à l'aigre-doux, peut-être même de cette confiture stomachique appelée compote de Chambéry. Le poivre, le sel, les moutardiers, tout était bien en nombre et à sa place.

— Par ma foi ? s'écria Matthias, c'est une belle table. Ma nièce, je t'en fais compliment.

— Elle est presque mieux arrangée que celle des officiers à la dernière revue, dit l'un des nombreux conviés. Le sommeiller de l'Ours blanc s'était pourtant distingué.

— Est-ce toi qui a plié comme cela toutes ces serviettes, Alinde ?

— Non, mon oncle ; je n'aurais jamais suie faire. C'est notre gentille Clara, que voilà. — Clara, mon oncle vous fait compliment sur l'arrangement de la table et des serviettes, il trouve le coup d'œil joli. — Allez donc lui dire un mot amical vous-même, mon oncle.

— Oui, ma foi, c'est bien joli ; et dommage de défaire toutes ces figures, reprit Matthias. On dirait que voilà deux pigeons.

— C'est la place des époux, dit Alinde.

— Et cette maison, pour qui est-elle ?

— Pour vous, monsieur, répondit Clara, voyez : votre nom est sur la porte.

— Vous vous êtes donné bien de la peine pour faire tout cela. Comment est votre mère ?

— Passablement aujourd'hui ; je vous remercie.

— Dis voir, ma nièce ; écoute un peu ici, à l'oreille, dit Matthias en s'asseyant : il faudra bien envoyer quelque chose à cette pauvre femme, à la mère de... fit-il en désignant Clara.

— Oui, oui, nous ne voulons pas l'oublier ; mais vous auriez bien pu serrer la main à Clara. À votre place je l'aurais embrassée devant tout le monde, dit-elle en donnant elle-même un petit baiser à son oncle.

Celui-ci leva les épaules d'un air presque fâché, comme s'il eût voulu dire : l'embrasser ? pourquoi ? embrasse-la si tu veux ?

Tous les invités et les gens de la maison s'étaient assis ; ils cherchaient à s'espacer convenablement sur les bancs ou sur les chaises, afin d'avoir les coudes libres et le buste à l'aise. Eugène, placé en face

d'une soupière, remplissait lestement les assiettes, qu'il tendait à Clara, en échange des vides qu'elle lui rapportait. L'ancien valet de chambre Isaac Duc faisait le même office à l'un des bouts de la table, avec une dextérité dont ses voisins étaient émerveillés.

— On voit que tu n'as pas oublié ton métier, lui disaient-ils.

— Oh ? c'est peu de chose, Adam ; ici tout est simple ; il n'y a pas de vins à offrir ; on ne se sert pas de verres à pattes. Dans les dîners d'apparat, en France, par exemple, il faut voir le luxe qu'on déploie ! Les grands plats de vermeil ; la vaisselle plate, tous ces magnifiques couteaux à manches d'argent, etc. les vins fins, le champagne...

— Mais on ne mange peut-être pas d'aussi bon appétit que nous, dit un autre convive : Zaquedu ? envoie-me-voir du pain ; seulement un bon *triquet*. Ma foi ? il est fameux, ce pain ?

On commençait à boire, à manger des viandes, à causer. Les lampes étaient allumées ; les contrevents fermés. Une atmosphère chaude remplissait la chambre. Peu à peu la conversation devint animée, bruyante. Jean Chardon et l'oncle Matthias, en face l'un de l'autre, racontaient de vieilles affaires de famille, que chacun expliquait à sa manière ; ou bien ils faisaient l'histoire de telle ou telle paire de bœufs vendus depuis trente ans et dont ils se rappelaient encore la *touche* des côtés et la forme des cornes. Josué Gauty et le cousin Motte s'entretenaient des vins, des fromages ; les autres parlaient charrues et chevaux, champs et prairies. Tous mangeant et buvant, vivaient de bon cœur en ce bas monde où rien ne manquait à leurs désirs en ce moment. Eugène Torin et Alinde disaient le mot pour rire, sans y mettre un mauvais esprit. François Chardon, placé à côté d'Adèle Saint-Gy, causait fort sensément de Genève avec elle ; mais son regard se dirigeait souvent du côté d'Alinde qui n'avait jamais le loisir de le remarquer. En sa qualité d'écuyer tranchant, Eugène ayant à donner mainte assiette à Clara, échangea plus d'une fois quelques paroles avec la jeune personne.

— Comment se trouve madame votre mère dans ma vieille maisonnette ? lui demanda-t-il. Quand on a habité la ville pendant longtemps, un appartement de village ne doit guère paraître agréable.

— Nous sommes très bien dans votre maison, monsieur. Ma mère est souvent malade ; alors sans doute, elle trouve l'endroit isolé, un peu sombre peut-être. Pour moi je le préfère au bruit de la rue et à la vue de la foule ou des magasins.

— La chambre du plain-pied est bonne en hiver, reprit Eugène. Lorsque nous l'habitons, je n'y ai jamais vu d'humidité.

— Je suis bien contente de le savoir, dit Clara ; je pourrai l'affirmer à ma mère.

— Trouvez-vous que je fasse les portions assez grosses comme cela, mademoiselle Clara ?

— Mais oui, sans doute. — Elle ajoutait en elle-même : ce n'est pas moi qui me chargerais d'en manger une.

— Il me semble, dit Alinde à son cousin que tu causes volontiers avec Clara quand elle est devant toi ? comment la trouves-tu ?

— Charmante ; elle a des yeux magnifiques.

— Et des cheveux ?

— Admirables.

— Cousin, dit Alinde en badinant, veux-tu que je lui dise un mot de ta part ? je vois qu'elle te plaît beaucoup.

— Merci, cousine. Garde-le pour toi. Mais vois donc ses yeux ?

— Bien, bien, continue ; sache pourtant deux choses : l'une que son caractère est délicieux ; l'autre, qu'elle est très, mais très religieuse. Maintenant tu es averti.

— Merci, cousine, c'est toujours bon à savoir. Je crois vraiment que l'ami François en veut à Adèle Saint-Gy ; regarde un peu comme il a l'air attentif auprès d'elle.

— C'est vrai, je ne l'avais pas remarqué. — François Chardon ? lui cria-t-elle de sa place : à votre santé à vous deux, là-bas ? — Puis elle éleva son verre et le porta à ses lèvres.

François se leva à l'instant, et vint remercier Alinde.

— À votre santé, lui dit-il ; à celle des époux, à celle de tous les parents et amis ici réunis. À votre santé, M^{lle} Clara ; à la vôtre, Pernelle et Zaquedu ? Je bois à tout ce qui peut vous faire plaisir, vous être agréable en ce monde. À vous, nos chers époux, les joies du cœur, longue prospérité, bénédiction du ciel sur tout ce qui vous concerne. Aimez-vous toujours comme on doit s'aimer, c'est-à-dire en présence de Dieu. Alors vous serez vraiment heureux toute votre vie.

Ce petit exploit d'ami de noce terminé, François Chardon choqua d'abord son verre avec celui d'Alinde, ensuite avec Eugène, Moïse et sa jeune femme, puis avec une douzaine d'autres convives, au nombre desquels ne se trouva pas Matthias Torin.

Mais la soirée s'avavançait, et l'on était toujours à table. Après les viandes, les pâtés et les crèmes, les *bricelets*, les *merveilles*⁵, on avait servi du thé, du café noir, de l'eau de cerise. Les jeunes filles, les amies de noce, et en général les femmes avaient quitté la table. Les hommes seuls y étaient restés. De retour chez elle, Clara faisait à sa mère le récit de ce qui s'était passé chez les Gauty, et comme quoi tout avait été convenable. Peut-être eût-elle pensé autrement si elle

5 - NdÉ: Une pâtisserie genevoise, rubans de pâte cuits dans le beurre.

fût demeurée jusqu'à la fin. Les hommes, surtout ceux d'âge mûr, recommencèrent à boire. Et du vieux, et du nouveau, et des deux ensemble ; plus d'un propos égrillard, plus d'un gros mot à l'adresse des gens dont la vie et les principes sont une condamnation de l'intempérance, furent lancés de droite et de gauche par quelques bons enfants de la terre. Les chansons vinrent ensuite. Chacun dut dire la sienne, ou tout au moins un couplet. Eugène se fit peu presser ; il en savait un grand nombre, parmi les meilleures de Béranger, alors très à la mode. François Chardon chanta un hymne patriotique, dont le refrain fut répété par une douzaine de voix. Quelques-unes de celles-ci étaient tellement en retard pour la mesure, qu'elles devaient abandonner trois syllabes du dernier vers, pour ne pas se trouver en concurrence avec le couplet suivant. L'oncle Matthias eut beau se défendre, il dut s'exécuter. On le força de chanter l'unique romance qu'il eût jamais sue :

*Sous un antique chêne,
Le beau Myrtil, un jour, etc.*

— Ma foi, Matthias, à vous le pompon ? dit Jean Chardon. Votre chanson est la plus jolie de toutes. Et vous la chantez encore aussi bien aujourd'hui qu'aux noces de Josué. À votre santé ?

Excepté le cousin Motte, tous avaient chanté. Celui-ci dormait à moitié sur la table. On le secoua, on le réveilla, on lui fit boire une tasse de thé brûlant, puis on lui dit :

— Allons, tu vas dire la tienne.

— Ah bah ? je n'en sais point.

— Pas tant de façons ? tu sais *tra-le-ra-là* ? Voyons, dépêche-toi, avant qu'on s'en aille.

Motte voulut encore essayer d'un refus ; mais on le pressa si fortement qu'il finit pas essayer le refrain comprenant tout ce qu'il savait en fait de chanson. Si le lecteur ne s'offusque pas d'une citation quelque peu tronquée, je pourrais la placer ici :

*Tra-le-ra-la ?
Des oreilles de rate ;
Tra-le-ra-la ?
Des oreilles de rat ?*

Ce fut au milieu d'une explosion de rires et du bruit des verres qu'Eugène Torin et François Chardon sortirent de la chambre. Ceux qui restaient encore étaient une quinzaine. Ils se rapprochèrent les uns

des autres, et continuèrent à boire, à causer, jusqu'à ce que, tombant de sommeil, ils reprirent le chemin de leurs maisons sur le matin, parfaitement satisfaits de leur soirée de noce.

Chapitre VI



Les deux amis avaient quitté la salle du festin pour causer un peu ensemble, avant de regagner chacun leur logis. Depuis une grande heure déjà, les époux étaient chez eux, c'est-à-dire chez le père Chantzeron, car Moïse allait habiter avec son beau-père et prendre le manche de sa

charrue, comme aussi les guides de son cheval. Alinde gardait chez elle quelques-unes des invitées qui ne pouvaient retourner de nuit dans leurs villages. Celles d'Arpel furent conduites chez leurs parents, par les chevaliers qu'elles avaient eus à la noce ; tous devaient revenir le lendemain, soit chez le père Gauty, soit chez le capitaine. Le dimanche, pour finir, on danserait.

François Chardon et Eugène Torin étaient liés, quoiqu'ils se vissent rarement et s'écrivissent plus rarement encore. En général, les jeunes gens élevés au village, ne font pas grand usage de papier et d'encre, à moins qu'il ne s'agisse d'un garçon et d'une fille entre lesquels existe une inclination bien connue du public. Et encore, dans un cas pareil, il ne faudrait pas juger du degré d'affection par le nombre des lignes échangées entre les amoureux. Une lettre tous les trois mois, c'est déjà beaucoup, vu le travail considérable qu'elle exige. S'il en est ainsi, sauf exceptions toujours réservées, entre deux fiancés ou presque fiancés, on peut comprendre que deux garçons ne s'écrivent que dans les occasions extraordinaires, telles qu'un grand tout-à-bas comme la noce des Gauty, une fête militaire, ou une convocation funèbre.

Mais François et Eugène s'étaient déjà pris d'amitié à l'école du village ; de 16 à 18 ans, ils complétèrent leur instruction primaire dans un externat, à deux lieues d'Arpel. Leurs parents les y envoyèrent pour tout l'hiver. Là, on leur enseigna quelques notions élémentaires de sciences inconnues au digne régent de la commune, et Eugène fut initié à ce qu'il devait connaître du latin pour sa future profession de notaire. François y devint assez habile sur l'histoire générale, la

géographie ordinaire et le calcul. Les deux garçons revenaient ensemble à Arpel le samedi au soir et en repartaient de même le lundi, de grand matin. Ce fut pendant son séjour dans la pension de M. Depret-Gyse, que François prit la résolution de garder les enseignements religieux reçus à l'époque de sa première communion. Ils devinrent pour lui une vie véritable, sans lui rien ôter de son entrain de joyeux compagnon, dans tout ce que sa conscience lui permettait d'accepter. — Eugène, au contraire, laissa entamer ses croyances, soit par des lectures peu appropriées à son âge et à son caractère, soit par les propos de camarades ouvertement incrédules, soit, plus encore peut-être, par une grande indépendance d'opinion. Malgré cet échec moral très grave, il resta pur dans sa conduite, honnête et rangé dans ses habitudes. Doué d'un esprit aimable, d'un cœur généreux, capable d'un grand dévouement naturel, Eugène Torin eût été un gentleman distingué, s'il avait eu de la fortune. Mais il était pauvre. Morts jeunes, son père et sa mère l'avaient recommandé à l'oncle Matthias, qui devint son tuteur et décida que l'orphelin serait notaire à Arpel. Matthias Torin avait épousé une femme riche ; elle mourut sans enfants et lui laissa son bien. C'est pour cela qu'il se trouvait dans une position assez opulente. Il avait plus de soixante ans, et comme l'idée de se remarier ne lui était pas venue, on pensait généralement à Arpel qu'Eugène serait son héritier. Cela semblait très naturel, puisqu'il n'y avait pas d'autre Torin, parent de l'oncle au même degré. Les enfants de Josué étaient bien aussi ses neveux et nièces ; mais ils portaient un nom de famille différent, ce qui est souvent un point décisif dans l'esprit d'un homme du caractère de Matthias. Il envoya Eugène en Allemagne pendant deux ans ; celui-ci revint, sachant la langue du pays et pouvant fumer une douzaine de pipes par jour. Eugène passa ensuite un hiver à Lausanne, pour y suivre des cours à l'Académie ; puis, l'année suivante, M. Bottand l'admit comme stagiaire en son étude.

Devenu le bras droit de son père, François Chardon avait employé son temps d'une manière très différente. Se produisant de moins en moins en public, il travaillait beaucoup dans les bois et sur leurs terres ; puis, dans les longues soirées d'hiver, il continuait ses lectures favorites, augmentant ainsi la somme déjà considérable, pour un paysan bûcheron, de ses connaissances intellectuelles. Par goût autant que par principes, il ne faisait pas partie de la jeunesse d'Arpel. Aussi l'appelait-on le Sage François, par dérision peut-être, mais aussi et bien certainement par conviction. De toutes manières, il y avait loin de la vie de ce jeune homme, à celle de son grand-père, le contrebandier Jérôme Chardon.

— Veux-tu un de mes cigares ? dit Eugène à François, en ouvrant un étui qui en contenait une poignée.

— Oui, volontiers. Après toutes les bonnes choses que nous avons mangées, un peu de fumée ira bien. Il fait frais, d'ailleurs. Je me suis pourtant déshabitué du tabac ; depuis quelques mois, je n'ai fumé que lorsque j'étais fatigué.

— Moi aussi, je fume moins, et je veux tâcher de renoncer complètement au cigare. La fumerie devient très vite une passion dominante ; chez un grand nombre de jeunes hommes, elle a une influence pernicieuse. Si l'on pouvait se modérer, passe encore ; mais c'est bien difficile. J'ai acheté ces cigares pour les offrir, et finalement voilà déjà le second que j'allume depuis mon arrivée. Le tien est-il bon ?

— Oui : un peu fort. — Es-tu disposé à te promener avant d'aller dormir ? La lune est si belle ?

— Oui, volontiers ; allons un peu par le village. J'irai t'accompagner ensuite jusque chez vous, si cela te fait plaisir.

— Merci, je ne veux pas te faire monter là-haut ce soir. Voilà donc Moïse marié ; il aura une vie facile chez son beau-père, mais bien matérielle. C'est dommage, car Moïse est un bon garçon, qui pourrait se développer. S'il n'a pas beaucoup de moyens peut-être, je crois qu'il rendra sa femme heureuse ; c'est un caractère droit et dévoué.

— Certainement. Pourvu que le capitaine ne l'engraisse pas comme ses bœufs, cela ira très bien. On ne dirait pas qu'Alinde soit sa sœur, tant elle est vive et gentille.

François n'ajouta rien à l'affirmation d'Eugène ; il resta silencieux ; ce dernier reprit :

— Quelle bonne et aimable fille que cette Alinde ? je l'aime vraiment de tout mon cœur.

— Je pense qu'elle te le rend bien, répondit François d'une voix mal assurée.

— Ma foi, c'est naturel, après tout ; il y a longtemps que nous sommes cousins et bons amis. Ce soir, elle était vraiment jolie, n'as-tu pas trouvé ?

— Oui, oui, elle est seulement trop jolie.

— Trop ? Je te trouve encore bon, ami François ; est-ce qu'une femme peut jamais être trop jolie ?

— Ah ? bah ? laissons cela ; parlons d'autre chose.

— Pourquoi donc ? le sujet te déplaît-il ?

— Non, loin de là. — As-tu remarqué la grâce et l'amabilité de cette jeune personne qui servait à table ? j'ai rarement vu une figure aussi intéressante. Quels beaux yeux ? quelle expression pure, élevée ?

Ce fut au tour d'Eugène de rester silencieux ; François continua :

— Cette demoiselle Clara, comme on l'appelle, est un modèle de fille. Alinde m'en a fait un éloge complet. Figure-toi que je ne l'avais pas encore vue, bien qu'elle soit ici depuis quatre mois. — Elle a une terrible épreuve ; la mort de son père a été pour sa mère et pour elle un coup affreux. — D'après ce qu'on m'a dit, M^{lle} Clara est une personne distinguée, dont la foi et la piété sont aussi vraies que profondes.

— Je le croirais volontiers, reprit Eugène ; mais avec la piété qui résulte des croyances religieuses seulement, on n'est jamais sûr de rien. Aujourd'hui l'on croit, demain l'on doute, quelque temps après on ne sait plus où l'on en est.

— Lorsque la foi est réellement vivante et qu'elle fait le bonheur de celui qui la possède, il est impossible qu'on ne la garde pas comme ce qu'on a de plus précieux. Je sais très bien que tout croyant a parfois des doutes ; ce sont, ou des fautes de notre esprit, ou des tentations qui nous viennent de l'ennemi des âmes. Il faut alors retourner à la base de tout l'Évangile, c'est-à-dire à Celui qui l'a apporté sur la terre. — D'un autre côté, bien des personnes s'imaginent qu'elles croient, qu'elles ont la foi ; mais c'est une foi de l'esprit, de l'intelligence ; ce n'est pas une puissance capable de changer le cœur, d'agir sur toute la vie. Cette croyance s'évanouit, lorsque surgissent les obstacles ou que surviennent les tentations.

— Tu fais mon histoire, ami François. Ajoute, si tu veux, que cette espèce de foi laisse du trouble dans l'esprit de ceux qu'elle a visités, et que parfois ils donneraient tout au monde pour retrouver ce qu'ils ont perdu, ou posséder ce qui ne leur a jamais appartenu.

— François passa son bras sous celui d'Eugène, puis, reprenant la conversation :

— Celui qui cherche, trouve, a dit Jésus. Celui qui a faim et soif de la justice sera rassasié. Dieu aime ceux qui recherchent la vérité d'un cœur droit. — Mais la plupart des hommes, hélas ? tous les hommes ? ont préféré les ténèbres à la lumière : la Bible dit pourquoi.

— Oui, parce que leurs œuvres sont mauvaises ; je sais encore cela, François.

— Parce que *nos* œuvres sont mauvaises ; nous oublions trop facilement que c'est de nous-mêmes qu'il s'agit lorsque nous étudions ces grandes questions.

— Tu crois donc toujours à l'existence du diable ?

— En cent endroits du livre de Dieu, nous voyons qu'il est parlé d'un être nommé le Tentateur, l'Ennemi des âmes, Satan, le Démon, le Calomniateur, le Père du mensonge, le Diable enfin.

— Pourquoi donc, si un tel être existe, Dieu ne l'extermine-t-il pas

immédiatement ? explique-moi cela, toi dont la foi est réelle.

— Pour te donner l'explication de ce redoutable mystère, mon cher ami, il faudrait que je fusse Dieu moi-même, ou que l'Être éternel m'eût révélé ses secrets. Or, je ne suis qu'un pauvre mortel, soumis à l'empire du mal, comme tu l'es aussi. À ton tour, explique-moi pourquoi, sachant que le mal est mal, une offense envers le Saint des Saints, une iniquité envers toi-même, tu le fais pourtant souvent, non de la manière grossière, visible, que la loi humaine condamne, mais directement cependant contre Dieu et ta conscience, dans une multitude de cas ? Oui, pourquoi faisons-nous le péché, sachant qu'il est odieux ? Ou bien il n'y a pas de mal sur la terre, et alors tout est justice et sainteté ici-bas, — ou, si le mal existe, pourquoi donc le faisons-nous, au lieu de ne pratiquer absolument que le bien ?

— Nous sommes faibles par nature.

— Oui, et alors un ennemi caché, rusé et trompeur, puissant et habile, profite de cette faiblesse. Il nous pousse sur une pente où, de nous-mêmes déjà, nous ne sommes que trop enclins à glisser.

— C'est égal, j'en reviens toujours à ma question : Dieu étant tout-puissant, il ne devrait pas tolérer l'existence d'un principe pareil. — Et pourquoi aussi les chrétiens ne sont-ils pas meilleurs ? Si l'Évangile, si la foi à l'Évangile change le cœur, pourquoi donc y a-t-il des chrétiens parfois insupportables, autant et plus que les gens du monde ? J'en vois de temps en temps à notre bureau, qui me vont aux dents ; ils sont plus tenaces peut-être que d'honnêtes mondains sur l'article des intérêts de leur argent. Ils font poursuivre un débiteur en retard, ou exigent le remboursement d'un titre avec une rigueur qui ne peut se concilier avec les principes d'un christianisme conséquent. Jésus-Christ, dont ils se disent les disciples, n'aurait point fait cela ; bien plus, il le condamne formellement, soit dans l'oraison dominicale, soit dans la parabole des deux débiteurs.

— Si les gens dont tu parles agissent ainsi, ils ont tort ; mais peut-être ont-ils patienté longtemps et sont-ils eux-mêmes dans la nécessité de poursuivre, afin de pouvoir payer où ils doivent.

— Allons donc ? des rentiers, des hommes riches, qui placent une partie de leurs revenus ?

— Ils ont doublement tort. Malheur à celui par qui le scandale arrive ? mais ces personnes-là sont peut-être des chrétiens de nom seulement, qui n'ont pas la vraie foi.

— Je n'en sais rien ; il est certain que leur manière de faire m'a révolté plus d'une fois, moi, qui ne partage point leurs croyances religieuses. Mais ne parlons plus de ces gens. — Dis-moi un peu, François, toi qui vois ma cousine Alinde assez souvent, que

penses-tu de ses sentiments religieux ? A tes yeux, est-elle une personne pieuse ?

— Oui et non ; tu vas trouver ma réponse bizarre ; eh bien, c'est comme cela. Alinde va, la plupart du temps, comme son esprit la mène, et alors je puis penser que ses convictions religieuses se réduisent à peu de chose ; mais il suffit d'avoir un entretien particulier avec elle, pour se convaincre qu'elle aime la vérité chrétienne et respecte infiniment la loi de Dieu. Elle fait le plus grand cas de M^{lle} Clara, qui est une personne vraiment pieuse. Ceux qui aiment et estiment les chrétiens le sont eux-mêmes ou bien près de le devenir.

— Je pensais, François, que si M^{lle} Clara avait quelque fortune elle serait la femme qu'il te faut. Vous avez probablement les mêmes convictions. Mais elle est pauvre, chargée d'une vieille mère assez terrible, à ce qu'on dit ; puis la mort de son père....

— Nul n'a le droit de lui reprocher quoi que ce soit, reprit François avec une certaine vivacité. Fût-elle riche, eût-elle un père considéré, qu'encore je ne songerais point à elle.

— Pourquoi donc ? au clair de la lune, sais-tu que tu me parais un peu différent de ce que tu es au grand jour ? Depuis ma dernière visite à Arpel, aurais-tu, comme on dit, jeté ton dévolu ?

— Il y a longtemps, Eugène, que je sens ce que je sens, si tu veux que je te dise la vérité. J'ai été téméraire, peut-être, et, dans tous les cas, imprudent. Les sentiments se comprennent ; ils ne s'expliquent pas toujours. — Maintenant, dis-moi où tu en es toi-même sur ce point.

— C'est bien facile, à zéro. Pourtant ce zéro pourrait quelque jour se transformer en unité, pour parler le langage des chiffres. Ainsi, mon vieux François, va seulement ton chemin tout droit. Tu le crois difficile ; j'espère qu'il ne le sera pas trop. Le mien, tout uni que tu peux le supposer, serait vite changé en escarpement dangereux. — Voyons ; nous n'avons fait que rôder d'un bout du village à l'autre depuis que nous causons ; minuit sonne à l'horloge ; je n'ai pas sommeil encore ; allons du côté de tes déserts. La soirée est belle ; cela me fera plaisir, et à toi aussi peut-être.

— Tu es un bon ami, Eugène, viens.

Ils sortirent du village par le grand chemin montant aux bois, et ne tardèrent pas à s'élever dans la région des petites collines derrière lesquelles se cachent les maisons éparses des habitants de cette contrée. De là-haut, malgré la nuit, une bonne partie du lac Léman se laissait voir. Les rayons de la lune traçaient un chemin de feu dans les ondes tranquilles, et l'ombre des grands noyers d'Arpel se projetait sur les champs caillouteux. Dans la partie supérieure de la montagne,

de longs nuages se tenaient immobiles sur les forêts. On entendait le bruit monotone des ruisseaux qui descendent les ravins. Après avoir parcouru les espaces peuplés d'herbes jaunes et de joncs noirs, ils traversent des zones blanchâtres, dans lesquelles, creusant des lits profonds, ils entraînent avec eux cette terre folle, roulant parfois de gros cailloux, dénudant quelque bloc erratique, et continuant ainsi leur travail actif jusqu'à ce que des pentes plus douces les modèrent, que les prairies du bas pays, bien garnies de gazons solides ou de bordages boisés, les forcent à aller au petit pas, et les amènent enfin dans les golfes bleus où ils perdent leurs noms.

En revenant seul à Arpel, Eugène Torin remarqua la beauté de cette vue nocturne. Les Alpes grandissaient dans l'ombre ; les blanches maisons d'Arpel brillaient d'un doux éclat. Au fond des étables, les coqs dormaient, perchés dans le voisinage des vaches rêveuses et des bœufs gras qui se frottent le cou sur la crèche où ils sont attachés. Plus d'une fois le jeune homme soupira, sans savoir pourquoi. La vue de cette lune magnifique, suspendue dans les airs par la volonté du Dieu créateur, lui parlait peut-être un langage nouveau, plus fort que tous les raisonnements de la science humaine.

Chapitre VII



Le lendemain, Eugène se leva de bonne heure, bien qu'il se fût couché assez tard. Il possédait une de ces constitutions fermes, actives, qui n'ont rien de pesant ni d'endormi le matin. À l'ordinaire, il devançait le soleil dans son travail, ou profitait des premiers moments du jour, pour faire une promenade aux environs de la bourgade où résidait le notaire Bottand. Lorsqu'il venait s'asseoir au bureau, le jeu de ses poumons était libre, sa poitrine rafraîchie par l'air vivifiant qu'il avait respiré, son esprit plus éveillé que s'il eût simplement passé de sa chambre au pupitre noirci du vieil agent d'affaires. Sa main prenait la plume d'oie et le canif d'Arau avec une sûreté parfaite. Bientôt la grande feuille de papier timbré se couvrait d'une écriture moyenne, ronde, aussi lisible qu'une impression en-caractère cicéro. Le soir venu, il n'écrivait plus guère, à moins de copies pressantes à expédier. Il prenait alors ses livres d'études, déchiffrait d'anciens actes, consultait le code civil, ou se passait la fantaisie du feuilleton de quelque grand journal français, reçu en seconde main par le notaire. Pour ne pas oublier son allemand, il se procurait aussi une feuille politique et littéraire en cette langue.

Le samedi matin, il descendit donc l'escalier de la maison de son oncle, au moment où la Nanon mettait des sarments au foyer pour allumer le feu.

— Où est-ce que M. Eugène va déjà ? lui demanda la gouvernante.

— Faire un tour dans le village.

— Il ne faudra pas rester longtemps, l'oncle n'aime pas qu'on le fasse attendre pour déjeuner ; il tient à son café bien chaud.

— Quand faut-il être ici, Nanon ? dit-il en tirant sa montre et en voyant l'heure marquée à la pendule de la cuisine.

— Comme ça, dans trois quarts d'heure.

Eugène prit un sarment allumé et en approcha la flamme d'un cigare.

— Vous fumez déjà en vous levant, reprit la Nanon, c'est une mauvaise habitude, monsieur Eugène. Vous devriez vous en corriger, ne fût-ce que pour ne pas mettre l'oncle de mauvaise humeur. S'il sent le tabac en venant ici, il criera contre vous. D'ailleurs, ce *fumage* n'est pas bon pour vous, qui êtes déjà maigre. Croyez-moi, ne fumez plus, si vous pouvez vous en passer. Tout également il faudra y renoncer lorsque vous habitez avec nous, quand vous serez notaire. Votre oncle l'a dit plus d'une fois.

— Merci de l'avis, Nanon ; au fait, vous avez raison, et comme je me suis toujours bien trouvé de vos conseils, je veux suivre celui que vous me donnez en ce moment.

Il jeta le serment au feu, remit le cigare dans l'étui, et, présentant ce dernier à la gouvernante, il lui dit :

— Tenez, Nanon ; cachez-le dans un endroit où je ne puisse le trouver ; mais n'en parlez pas à mon oncle.

— Ne craignez rien, vous êtes un brave garçon. — Voulez-vous une petite goutte d'eau de cerise avec un morceau de sucre ? Quand on a un peu trop soupé, cela fait du bien le matin. Nous en avons de la toute bonne, C'est moi qui l'ai faite ; elle est douce et forte en même temps.

— Non, merci : l'eau de cerise, en se levant, est dix fois plus mauvaise pour la santé que le tabac ; c'est un véritable poison, et si l'on en prend l'habitude, on ne peut plus s'en passer. C'est comme l'absinthe, qui tue ou abrutit chaque année des centaines d'hommes.

— Votre oncle dit pourtant qu'un peu d'eau de cerise pure est une bonne chose pour l'estomac, si l'on n'est pas bien.

— Comme remède, c'est possible ; mais l'usage journalier est plus dangereux encore que le tabac. Tâchez, Nanon, que mon oncle n'en prenne pas l'habitude, le matin surtout.

— C'est curieux ; je n'aurais pas cru que l'eau de cerise pût être malsaine, quand c'est de la toute bonne.

Eugène sortit de la maison. Le brouillard d'automne occupait le lac et la basse plaine ; ses traînées brumeuses s'arrêtaient aux vergers d'Arpel et envoyaient de là leurs émanations jusqu'au village éclairé par le soleil. La montagne commençait à perdre ses teintes colorées les plus vives, mais elle était belle encore, surtout à cette heure matinale, en regard des tableaux inférieurs. Pour un chasseur, c'eût été un jour à se mettre en campagne, soit pour chercher la bécasse dans le bois couvert, en suivant la lisière, soit pour y attendre le lièvre aux croisées des chemins à char ou sur les replains dégarnis de hauts buissons.

En se promenant seul, notre jeune homme rencontra plus d'un

ancien camarade venant de la laiterie avec le bidon d'une main et le *seillon* de l'autre. Ils se saluaient amicalement, sans engager de conversation plus longue que ces deux ou trois mots :

— Et ça va toujours bien ?

— Mais oui, pas mal.

— T'ennuies-tu *rien*, là-bas ?

— Je ne m'ennuie ni ne m'amuse beaucoup ; je fais comme toi, c'est-à-dire que je travaille.

— Oh ? bien sûr ? — On se verra demain à la danse.

— On se verra. Adieu.

— Quand repars-tu ?

— Lundi matin.

Sur la place publique, il salua Ister, qui mettait, sécher du linge sur un cordeau dont les courbes infléchies allaient d'un arbre à l'autre, de façon à recevoir les rayons du soleil.

— Eh ? dit-elle, c'est monsieur Eugène : comme va-t-il, après la noce d'hier ? Est-ce pas, que c'était une jolie noce ?

— Oui, une belle noce.

— Et ça va toujours là-bas ? Ah ? ça, il faut bientôt revenir chez l'oncle ; il se fait vieux. Vous devez en savoir assez pour être notaire. Et puis, l'oncle a du bien pour vous. Quoiqu'il ait aussi sa sœur, votre tante et ses enfants, c'est vous qui êtes le favori. Au bout du compte, c'est naturel, puisque vous n'avez plus ni père ni mère. Ce vilain cordeau est mis trop bas ; voilà un drap qui traînera par terre. Ah ? c'est ennuyeux, par hasard.

— Voulez-vous que je le relève ? attendez, c'est une chose facile. Il n'y a qu'à passer un tour de cordeau dans le bout de cette perche. Laissez-moi faire.

Eugène releva la corde et la fixa sur le nouvel appui.

— Là ? ça va maintenant. Merci. — Est-ce pas au moins, que ces filles étaient jolies, hier ? L'Alinde, par exemple, était à croquer. Quelle charmante fille, gaie et toujours de bonne humeur : ça me réjouit quand je l'entends chanter de bon matin en faisant son ouvrage. — Où allez-vous comme ça ?

— Boire une bouteille au cabaret ; venez avec moi, Ister.

— Oui, drôlement, boire ? c'est bien vous qui boiriez du vin à jeun ? vous m'en contez là d'une belle, monsieur Eugène. Quand reviendrez-vous tout de bon à Arpel.

— Dans un an, j'espère.

— Seulement dans un an ? c'est bien long. Je voudrais que vous fissiez mon testament dès que vous serez notaire.

— Très volontiers.

— Vous ne ferez pas payer trop cher ?

— Si c'est le premier, je le ferai gratis.

— Ah ? le bon garçon ? au revoir.

.... Mais, se dit-elle en le suivant des yeux à mesure qu'il s'éloignait, est-ce qu'il irait au cabaret, tout seul ? Ce n'est pas possible. À moins qu'il ne soit devenu buveur comme mon mari, qui, j'en suis sûre, y est en ce moment. Ah ? mon Dieu, que c'est triste d'avoir un homme ivrogne ? — Non, M. Eugène passe tout droit devant l'auberge : il me semblait bien qu'il disait cela pour rire. — Bonjour, voisine Lalaut ? aurons-nous le beau tout le jour ? que dit le baromètre ?

— Celui de Jaquet a baissé hier, vers les quatre heures ; il y a aussi des marques à pluie dans notre lavoir et sur les pierres de la cour. Vous ferez bien d'expédier votre linge.

Après avoir rencontré et salué bon nombre de ses connaissances d'Arpel, Eugène se trouva dans l'étroit chemin conduisant à sa maison. Il le suivit, non pour entrer chez les pauvres femmes à une heure si matinale, mais pour revoir, en passant, son chétif héritage. Il ne mettrait pas même le pied dans le jardin. En continuant sa promenade dans cette direction, il se trouverait finalement vers le haut bout du village, d'où il reviendrait chez son oncle par la rue principale.

Nous allons souvent dans la vie, avec un but déterminé, des projets arrêtés dans notre esprit, et Dieu nous conduit où nous ne pensons point. L'homme s'agite ; il se fatigue dans un sens, pour arriver à un résultat diamétralement opposé à celui qu'il attendait. Il faut qu'il apprenne à accepter comme souveraine, une volonté supérieure, qui deviendra pour lui bonne, agréable et parfaite, s'il la reçoit dans un cœur soumis. Comme c'est Dieu qui le mène, l'homme peut et doit se confier en lui.

Eugène Torin suivait donc le sentier à pente douce. La petite cheminée fumait tranquillement, de cette gaie fumée du matin qui se fait sentir dans le voisinage et réchauffe l'air déjà frais de la saison. Comme il allait arriver à la porte placée au bas de l'escalier du mur, il y rencontra Clara venant de la fontaine assez éloignée et portant un arrosoir plein d'eau. Elle avait l'air de le trouver pesant, car elle le posa à terre pour tirer la porte, avant de passer l'escalier. Eugène la salua :

— Vous allez chercher cette eau bien loin, lui dit-il, et l'arrosoir est trop grand pour vous : permettez-moi de le porter jusqu'à la maison.

Et sans attendre même la réponse, Clara étant un peu essoufflée, il prit l'arrosoir, ouvrit la porte et pria la jeune personne de passer la première. Arrivé sur le seuil, il posa sa charge, puis demanda à Clara des nouvelles de sa mère.

— Assez bien, répondit-elle ; contre son attente elle a dormi cette nuit.

— Et vous, mademoiselle, avez-vous pu vous reposer ? vous deviez être fatiguée hier au soir ; je vous plaignais d'être si occupée au milieu de tout ce monde.

— Oh ? merci, monsieur ; je suis très bien. Le jardin est un peu en désordre comme vous voyez. Je me réjouis de le mieux soigner au printemps. Et puisque vous êtes là, monsieur Torin, permettez-moi de vous demander si vous approuvez que j'établisse une platebande ici, le long du mur, pour y cultiver des fleurs. Le locataire précédent en faisait un chemin, et y plaçait un banc. Des fleurs iraient si bien sous la fenêtre et sur toute la longueur de la maison.

— Votre idée me paraît bonne. Je vous autorise pleinement. Arrangez le jardin selon vos goûts ; faites comme vous voudrez. Pourvu qu'on n'arrache pas les arbres et qu'on les tienne taillés, c'est tout ce que je réserve. — Puis-je vous demander encore si vous vous trouvez bien dans mon pauvre logis ? est-ce que madame votre mère ne s'y ennuie pas trop ? l'hiver lui paraîtra long sans doute. Une autre année, si cela m'est possible et que vous y teniez, je tâcherai d'employer une partie du prix de loyer à faire blanchir la chambre et à mettre un papier neuf.

— Je vous remercie de cette bonne pensée ; pour moi, je me trouve très bien ici. Excepté lorsque ma mère est seule, comme hier par exemple, elle ne s'ennuie pas. Il faudrait que j'eusse plus de temps pour lui faire des lectures ; elle ne peut rester longtemps inoccupée. Je vous remercie de votre obligeance, monsieur Torin. Veuillez dire à Alinde, si vous la voyez en descendant le village, que je serai chez elle un peu avant midi ; j'ai besoin de la matinée pour expédier de l'ouvrage qui presse.

— Mais, mademoiselle Clara, vous devez être trop fatiguée pour travailler déjà de bon matin. Toutes les autres jeunes personnes de la noce dorment encore et comptent ne rien faire aujourd'hui, si ce n'est s'amuser.

— C'est possible ; pour moi, la tâche est différente ; il faut la remplir.

Ayant dit cela, Clara salua Eugène avec une dignité gracieuse, et rentra chez elle. Le jeune homme revint lentement au sentier, poussa la porte après lui, non sans jeter encore un regard sur son héritage. En marchant tête baissée, il se disait :

« Quel caractère ? quelle simplicité et quelle dignité ? prendre la vie de cette manière, à cet âge, quand on a été élevée pour une condition plus heureuse, ah ? c'est beau, cela ? Il y a là une âme énergique, soumise et fière en même temps. Cette volonté dans l'acceptation du

devoir de chaque jour, c'est probablement ce que François Chardon appelle de la foi. Pauvre jeune fille ? quels beaux yeux elle a ? et quelle pureté d'expression sur tous ses traits ? Il faut qu'elle soit forte, pour porter cet arrosoir tout plein, de la grande fontaine jusqu'ici. J'ai rarement vu une jeune personne se tenir aussi bien qu'elle, et le son de sa voix est charmant. Si je la voyais souvent, elle serait capable de me faire faire bien des réflexions. Il faut que je prie mon oncle d'avoir quelques égards, quelques attentions pour elle. À la place de François Chardon, je.... »

— Eh bonjour, monsieur Eugène ? la santé est toujours bonne ?

C'était Isaac Duc qui saluait notre penseur matinal.

— Déjà levé ? continua-t-il : M. Eugène ne s'est pourtant pas couché de bonne heure, car je vous ai vu, aux environs de minuit, avec François Chardon de là-haut, vous promener dans le village.

— Et où étiez-vous ?

— À ma fenêtre, tout bonnement. Quand j'ai vu que ces messieurs ne mangeaient plus, sauf par-ci par-là un bricelet, ou un morceau de merveille, je suis revenu chez moi. Tout était *relavé* et en ordre chez votre cousine Alinde. Une fois rentré, j'ai trouvé la lune si belle, que je suis resté longtemps à la fenêtre de ma cuisine avant de m'endormir. C'est alors que vous avez passé devant ma maison. — Est-ce que monsieur Eugène reviendra bientôt se fixer à Arpel ?

— Pas avant une année, et encore, il faut que j'aie terminé les examens pour obtenir le brevet de capacité. J'ai presque envie, Isaac, de me faire tout de bon paysan ; cet état de notaire, je le crains, ne me rapportera pas grand'chose, sans parler du temps qui doit s'écouler avant que j'aie une étude à moi.

— L'état de paysan est bon, certainement : c'est le plus facile et le plus agréable de tous les états, quand on a un peu de fortune ; car moi qui ai servi si longtemps comme domestique de maison, à la ville ou à la campagne, j'ai toujours pensé que les paysans à leur aise sont des gens heureux. Ils ne dépendent de personne. Mais, pour faire un monde, il faut des états de toutes sortes, n'est-ce pas ? Quand vous serez notaire ici, ce sera pourtant bien agréable de pouvoir vous demander un conseil de temps en temps, et de passer un acte chez vous, au lieu de courir deux heures plus loin, avec la chance de ne trouver personne.

— Sans doute, et fort agréable pour moi aussi. Mais il y aura peu d'ouvrage pour un notaire. Il me faudrait au moins dix villages comme le nôtre, pour avoir deux actes par semaine à stipuler.

— Oh ? que si, vous verrez : des personnes âgées vous demanderont de faire leurs testaments ; il y a souvent des mutations de fonds, des

achats et des ventes. Vous pourriez aussi être secrétaire de la municipalité ; greffier de la Justice de paix quand le vieux Malgran sera mort. Oh ? que si, monsieur Eugène ? vous gagnerez facilement mille francs par année. Avec mille francs, si l'on est économe, on va loin ; et puis, vous aurez la pension gratis chez l'oncle Matthias, qui est bien disposé pour vous. Il m'en parlait dernièrement, à l'occasion du mariage de Moïse. Enfin, vous ne resterez pas toujours garçon. Vous n'attendrez pas, comme moi, d'avoir 52 ans pour vous marier. À 40, ça peut encore aller ; à 45 c'est déjà bien tard ; à 50, il faudrait ne pas savoir signer son nom quand on vous présente une promesse de mariage. J'ai pourtant une brave femme, qui me soigne si je suis malade et tient son ménage à la perfection. Mais je vois trop bien que l'un des deux restera seul lorsque l'autre partira. — Enfin, monsieur Eugène, vous direz à Alinde que je puis aider à servir le dîner chez votre oncle, et même le goûter des femmes. Au plaisir de vous revoir ?

— Quel brave et honnête causeur ? pensa le jeune homme, en se dirigeant du côté de la maison de son oncle Matthias.

Chapitre VIII



Lorsque Eugène entra dans la cuisine, la Nanon versait le lait bouillant du déjeuner dans un pot de terre, à vernis noir, bariolé de fleurs jaunes. La gouvernante s'en servait depuis dix ans. Malgré les allées et venues qu'il subissait deux fois par jour, du râtelier sur le foyer, du foyer sur la table, de la table sur le lavoir et de celui-ci à sa place ordinaire, le dit pot de terre était resté intact. Sauf pourtant que le vernis à base de plomb, montrait une multitude de petites raies, tracées dans tous les sens, mais sans s'écailler autrement. Les pots de fer de la Nanon n'auraient pu en dire autant ; car plusieurs boitaient ou avaient des cercles pour tenir fermes les parties fendues. Il est vrai que ces marmites dataient peut-être de l'époque où le grand-père de Matthias Torin les acheta à Morex et les apporta lui-même sur son dos, dans un vieux sac de toile.

Fatigué de sa longue soirée, Matthias s'était levé tard. Contre l'ordinaire, il avait dormi sur le matin ; sa tête en était alourdie et sa disposition d'esprit rendue peu bienveillante. Coiffé d'un bonnet de laine, il se tenait assis au coin du foyer, sans veste sur un gilet à chaudes manches de molleton, au bout desquelles sortaient ses grosses mains brunies par l'âge et devenues calleuses au contact des outils campagnards.

— Bonjour, mon oncle, lui dit Eugène, avez-vous bien dormi ?

— Non, j'avais de la fièvre hier au soir ; je me suis endormi très tard.

— Nanon, donne le café ? — D'où viens-tu déjà de courir ? demanda-t-il à son neveu.

— J'ai fait le tour du village en me promenant. Nanon prit la cafetière jaune à trois jambes, qui se reposait paisiblement près des charbons. Elle souffla sur le couvercle pour en chasser les cendres, enleva la coiffe de flanelle qui trempait dans la liqueur et servait de filtre, puis elle versa cette dernière dans les tasses. C'était du café superbe, noir et brillant. Elle ajouta ensuite le lait nécessaire, ayant soin de retenir

pour elle avec une cuiller, la peau grasse que son maître détestait.

— Voilà du sucre, dit l'oncle, après s'être servi.

— Je n'en mets pas, merci.

— Comme il vous plaira. Qui as-tu vu dans le village ?

— Cinq ou six personnes : Ister sur la place ; Isaac Duc et quelques autres.

— As-tu été vers ta baraque ?

— Oui, mais je ne suis pas entré ; c'était trop matin. La maison est bien tenue, propre à l'extérieur, toute vieille qu'elle est. Je n'ai pu m'empêcher d'admirer l'activité de M^{lle} Clara ; elle venait déjà de la fontaine avec un gros arrosoir au bras. Et pourtant, elle a dû se fatiguer beaucoup hier au soir, chez mon oncle Gauty.

— C'est une fille qui montre, en effet, du caractère. Sans la misérable conduite de son père, elle ne serait pas là, tirant l'aiguille du matin au soir. Mais dans cette famille, ils sont tous très singuliers. J'ai assez connu son grand-père, qui ne valait déjà pas grand'chose. La mère n'a jamais tout lamenté et *quinquerné*, et la fille n'est pas non plus sans défaut. Elle a toujours un mot pénible pour les autres, quand elle parle de la mort. On dirait vraiment, à l'entendre, qu'il n'y a que des pécheurs sur la terre. Je suis pourtant un honnête homme, moi ; je ne fais tort à personne ; je ne fais rien perdre ; quand je dois, je paye.

— Vous n'avez pas bien saisi le sens de ce qu'elle a voulu dire, mon oncle ; d'ailleurs, il est vrai que tous les hommes sont des pécheurs devant Dieu ; mais non pas tous au même degré ni de la même manière.

— Tous pécheurs ! tous pécheurs !... je n'aime pas ces grands mots qui sentent la mômerie. Dans le monde, il n'y a que deux sortes de personnes : les honnêtes gens et les coquins. Eh bien, le père de cette tailleuse était un coquin, puisqu'il a fait banqueroute ; — et moi, je suis un honnête homme. — Voudrais-tu, par hasard, donner aussi dans les idées religieuses, comme François Chardon ? Ce serait quelque chose de beau pour un notaire ?

— Hélas ? non, mon oncle, il n'y a rien à craindre de ce côté-là. J'avoue que je ne me sens pas assez religieux, pas assez croyant à la Bible, pour devenir ce que vous dites. Mais je suis convaincu d'une chose ; c'est que M^{lle} Clara vaut mieux que beaucoup d'autres personnes, dont la vie est infiniment plus facile que la sienne. Si elle a ses idées particulières en religion, c'est son affaire et non la nôtre. Chacun répondra pour soi devant Dieu. — Puisque nous parlons d'elle et de ma maison, je voulais précisément vous prier d'avoir quelque attention pour sa mère, cet hiver. Vous lui donneriez quelques quarte-

rons de pommes de terre, — un peu de fruit, — de temps en temps une demi-livre de beurre quand vous faites le fromage, — cela vous ferait du plaisir, mon oncle, et lui rendrait un véritable service. Je crains que cette pauvre veuve ne soit pas trop au chaud pendant les mois de décembre et de janvier. Vous avez beaucoup de bois sec ; enfin, je n'ai pas besoin de vous en dire davantage. Ceux qui peuvent donner sont les plus heureux.

— Oui, oui, monsieur le bon apôtre ; oui, je m'en vais jeter par les fenêtres ce que je possède en fait de provisions ; je m'en vais partager mon bien avec les pauvres. C'est ça, oui ? — Est-ce que quelqu'un partage avec moi ? Quand je fais faire une paire de souliers, est-ce qu'on me donne le cuir de la semelle ? Tu es encore bon ? Certes, si le vieux Bottand te met de pareilles idées dans la tête, j'aurais mieux fait de ne pas te placer chez lui. — Dans ce monde, chacun doit se tirer d'affaire par lui-même ; et si les pauvres sont dans l'embarras, qu'ils s'adressent à la commune : il y a une bourse pour les assister. M^{lle} Clara, comme tu l'appelles, peut gagner sa vie et celle de sa mère. Ce n'est pas à moi de lui donner ceci ou cela. Je lui ai loué ta maison pas trop cher ; qu'elle paye le loyer à chaque échéance, et tout sera dit. Quand tu seras ici, tu conduiras tes affaires toi-même, puisque tu es majeur, et tu pourras lui faire des présents si cela te fait plaisir.

— Il n'y a pas besoin de faire tant d'histoire à propos de M^{lle} Clara, murmura la Nanon, en allant et venant par la cuisine. Ne dirait-on pas que c'est...

— Mêlé-toi de tes écuelles ; je sais bien ce que je dis.

— Sans doute, vous le savez bien, et mieux que personne ; mais rien ne gêne de donner un peu de fruit à la mère Félice. Nous en avons assez cette année, puisqu'on ne sait plus où le mettre. Ne vaudrait-il pas mieux lui envoyer une petite provision de pommes d'Adam et quelques reinettes vertes, plutôt que de les laisser pourrir, ou de les vendre pour quelques batz aux Bourguignons ? C'est bien sûr, qu'il faut tirer parti de tout, quand même on n'en a pas besoin pour soi ; mais on ne devrait jamais rien laisser perdre.

À mesure que la Nanon parlait, sa voix, d'abord faible et timide, prit peu à peu de l'assurance ; quand elle arriva à la fin de son petit discours, elle articula les derniers mots avec une vigueur devant laquelle Matthias commençait à fléchir.

— Perdre ? reprit-il, qui est-ce qui dit qu'il faut laisser perdre les récoltes ?

— Ce n'est pas vous, à coup sûr, répondit l'habile avocat de la cuisine.

La Nanon savait très bien qu'en ce moment même son maître

pouvait s'accuser d'avoir laissé gâter deux grandes cruches d'huile de noix qu'on avait jetées au fumier. On aurait pu vendre cette huile à prix honnête, un an plus tôt ; Matthias ne voulant pas démordre de ses conditions, dut garder sa marchandise, dont tout le profit consista dans l'engraissement d'un sol déjà trop bien nourri.

— Donnez-leur un panier de pommes, dit-il pour en finir, et ne m'en parlez plus. Tu passerais le jour et la nuit à dilapider mes provisions, si je n'y prenais garde.

— Ah ? ce n'est pas le peu qu'on donne aux pauvres qui vous ruinera, reprit la vieille fille. Vous avez assez, pour vous et pour eux. — Est-ce que vous n'enverrez pas une bouteille ou deux d'eau de cerise à M. le notaire ? j'en ai mis deux de côté pour lui, et une pour votre neveu. Si M. Eugène prenait froid, qu'il eût mal au cou ou à l'estomac, un peu d'eau de cerise avec de l'eau chaude lui serait bien utile pour le faire transpirer.

— C'est assez d'une pour M. Bottand. Parbleu, si j'en donne deux bouteilles par-ci et une par-là, nous verrons bientôt le fond de la dame-jeanne. Une à chacun, c'est plus que suffisant. Je ne dois rien à ce vieux gratte-papier.

— J'en ai préparé deux pour que le cadeau ait meilleure façon ; mais elles sont minces, avec le fond élevé. En réalité, les deux pour le notaire ne contiennent pas plus que celle de votre neveu. Il vous en reste encore dix pots de vieille, et trente de nouvelle.

— Tu m'endors avec ton eau de cerise ? laisse-moi tranquille. Une autre année, n'aie pas peur que je te la laisse distiller ? bien fou serai-je, si l'on m'y reprend. Parce que c'est toi qui l'as faite, tu te permets d'en disposer ?

— Mais non, je m'en garderais bien ; c'est vous qui la donnez. Je ne fais que vous obéir. Allons, soyez de bon compte, notre maître. Est-ce que ça ne vous fait pas plaisir de donner cette eau de cerise à votre neveu ?

— Mon neveu est mon neveu ; c'est une autre affaire.

— Je le savais bien : tenez, voulez-vous gager avec moi que si je vous en demande une *topette* pour un malade, vous m'autoriserez à la lui porter ?

— Pour un malade, oui ; encore faut-il savoir pour quelle espèce de malade.

— Soyez sans crainte ; je la donnerai sachant bien à qui et comment. — Abram a dit que si vous montiez jusqu'aux *toches* en vous promenant, vers les dix heures, il serait bien aise d'avoir une goutte à boire. Il a mis un morceau de pain dans sa poche, voilà tout.

— Donne-moi donc mes souliers ; j'irai voir ce qu'il fait là-haut.

Toi, Eugène, je pense que tu vas tenir compagnie à ta cousine Alinde et à ces filles qui sont par là chez elle. Mais ne faites pas de folies, entends-tu ?

— Oui, mon oncle.

— Ni dans la maison, ni par le village. Je ne suis pas très disposé à retourner dîner aujourd'hui chez eux ; il ne faut donc pas m'attendre, si je ne suis pas là pour l'heure fixée.

Ayant mis ses souliers, Matthias Torin enfila sa veste brune, prit son chapeau gris, et, la bouteille dans une main, un bâton dans l'autre, il s'achemina du côté des bois. C'était un caractère très entêté. La Nanon savait le diriger, soit en le prenant par la douceur dans ses bons moments, soit en lui rompant en visière lorsqu'il se montrait décidément trop égoïste ou déraisonnable. S'il s'agissait d'une bonne action à faire, elle s'y prenait bien un peu trop comme maîtresse de maison ; mais elle était la fidélité même et n'aurait fait tort à son maître à son profit en quoi que ce soit. Donner l'excédant, le trop plein de certaines récoltes de peu de valeur, lui paraissait un devoir très direct pour le vieillard ; comme celui-ci n'y aurait jamais pensé, elle en prenait l'initiative, n'agissant, du reste, qu'après autorisation, dût-elle travailler beaucoup et se mettre dix fois à la tâche pour l'obtenir. — Déjà au service de Matthias du vivant de sa femme, celle-ci lui avait demandé, en mourant, de rester avec son maître le plus longtemps possible ; car, tout âgé qu'il était, elle le croyait capable de se remarier s'il se voyait seul, et peut-être de tomber dans les filets de quelque personne intéressée et astucieuse. La Nanon promit et tint parole. Depuis dix ans, Matthias était veuf. La Nanon étant moins âgée que lui, et d'une bonne santé bien qu'un peu boîteuse, elle paraissait destinée à tenir les rênes du ménage jusqu'à la mort du paysan, et cela sans chercher à l'influencer dans un sens ou dans un autre à l'égard de ses dernières dispositions. Elle savait qu'il considérait Eugène comme devant être son principal héritier, et acceptait bien volontiers le jeune homme en cette qualité. Eugène, du reste, dans ses rares visites, suivait de bon cœur les conseils de la Nanon. Elle aimait beaucoup Alinde, dont la franchise et la gaieté lui plaisaient. Celle-ci exerçait aussi sur son oncle Torin un ascendant remarquable ; pour peu qu'elle l'eût voulu, elle en aurait tiré bien des choses. Mais elle ne lui demandait jamais rien, si ce n'est parfois un peu d'argent pour quelque famille en détresse. L'oncle refusait d'abord, déclarant qu'il avait autre chose à faire qu'à donner un écu de cette manière ; il s'emportait, criait très fort, de façon même à ce que les passants l'entendissent : et puis, quand sa colère était passée, il laissait aller sans regret ce qu'il avait d'abord formellement refusé. Sur ce point-là, Alinde seule obtenait la

victoire : la Nanon échouait toujours ; aussi finit-elle par ne plus attaquer son maître sur un ordre de choses aussi sacré. Elle se rabattait sur les produits de la campagne et s'y donnait large carrière, ainsi qu'on l'a vu.

Dans les affections de Matthias, les autres enfants de Josué ne comptaient guère. C'étaient bñien les fils et la fille de sa sœur, des neveux et une nièce auxquels il faudrait penser pour un petit souvenir de quelques cents francs ; mais la fortune de l'oncle Torin devait sans doute rester en un gros bloc pour former un *tronc*, après le décès du possesseur actuel. La donner à sa sœur Gauty, Matthias ne le ferait jamais. Non, parce que Josué en deviendrait l'administrateur, l'usufruitier peut-être, et que les enfants en prendraient ensuite une portion égale. — Casé chez le père Chantzeron, Moïse n'avait plus besoin de personne. Charles épouserait sans doute quelque riche fille de la contrée ; la cadette trouverait bien à se placer convenablement : il n'y avait pas à s'en inquiéter. Alinde épouserait Eugène, dès que celui-ci aurait un brevet de capacité au notariat ; il viendrait alors demeurer avec sa femme chez l'oncle Matthias, et s'occuperait de la culture des terres, en attendant d'avoir une étude à lui. — Tels étaient les arrangements de famille auxquels le vieillard travaillait depuis assez longtemps, sans toutefois en avoir soufflé mot à personne. Alinde pouvait les supposer ; Eugène aussi, plus ou moins, mais les deux jeunes gens, liés d'amitié très vive et très libre, n'avaient jamais senti leur cœur battre d'amour l'un pour l'autre, de près ou de loin. Dans cet état de choses, on comprend combien les sentiments de François Chardon pour la nièce préférée de l'oncle Matthias, devaient exciter la colère de ce dernier. À ses yeux, c'était une affaire malencontreuse au plus haut point. Qu'est-ce que ce François, ce religieux des *Fougères* (nom de l'habitation du père Chardon), oui, qu'avait-il besoin de venir mettre son nez par là ? Manquait-il d'autres filles par le monde ? Que ne s'adressait-il à ses voisins de la Pontraille, anciens contrebandiers comme eux, qui en avaient cinq ou six, toutes prêtes à marier et qu'on lui jetterait au visage ? Au lieu de cela, monsieur François se permettait de songer à Alinde Gauty, à la propre nièce de Matthias ? On lui en donnerait d'une telle fantaisie ? ce beau monsieur en serait pour sa peine, voilà tout, et il faudrait que cela finît promptement.

En arrangeant ainsi l'existence des uns et des autres, Matthias Torin prétendait faire le bonheur de ses préférés, tandis qu'au fond il ne songeait qu'à l'accomplissement de ses propres desseins à lui. Au point de vue terrestre, on peut reconnaître qu'ils étaient sages et prudents. Les divers intéressés, les deux principaux surtout, pouvaient

les approuver pleinement. L'oncle leur faisait la route si facile ? Il semblait donc impossible qu'ils refusassent d'y marcher de bon cœur, dès qu'on la leur montrerait. Combien qui, à leur place, n'eussent par hésité une minute ? Une telle perspective doit conduire immanquablement au bonheur ? Oui, sans doute, lorsque tout est d'accord et vogue de conserve. Autrement, il ne s'agit plus que d'une prospérité matérielle. Il aurait fallu commencer par le plus difficile ; mais ce point-là ne paraissait pas même discutable à Matthias. Il usait d'un droit qu'il aurait dû abandonner à Dieu, seul maître du cœur.

Chapitre IX



a matinée ne fut pas très amusante pour les deux jeunes filles, restées chez Alinde. Quand elles eurent déjeuné avec la famille, elles arrangèrent leur chambre, firent leur toilette d'avant midi, allèrent voir le jardin, s'assirent sur le banc placé dans la cour, pendant que leur amie s'occupait

des préparatifs du dîner avec sa mère et sa sœur. Elles étaient sur ce banc, lorsque Eugène arriva. Dix heures sonnaient à la pendule de Josué ; le gros bourdon du ressort résonnait tout autour de la maison avec une gravité sans pareille. Moïse et sa femme n'avaient pas encore paru, ni Adèle Saint-Gy. Tous cependant devaient dîner encore aujourd'hui chez Josué, avec un assez grand nombre d'invités du village, mais des hommes seulement. Les femmes et les jeunes personnes devaient se réunir chez le père de Marianne, pour un goûter qui aurait lieu le soir.

En voyant arriver son cousin, Alinde lui cria d'une fenêtre :

— Eh ? que tu es gentil de venir un peu causer avec nous ? As-tu bien dormi ?

— Oui, très bien ; et toi ?

— Très bien aussi, mais pas longtemps. Dis-moi : ces demoiselles s'ennuient passablement par là toutes seules ; va leur montrer le village, veux-tu ?

— Oui, avec plaisir.

— Allez donc. Si vous passez près de chez Clara, dites-lui que nous comptons sur elle pour le dîner ; elle-restera avec nous l'après-midi et viendra goûter chez Marianne. Elle y est invitée positivement. On ira se promener dans les bois, s'il fait beau.

— M^{lle} Clara m'a chargé de te dire qu'elle sera ici à midi juste ; elle ne peut venir plus tôt.

— Où l'as-tu vue ?

— Devant chez elle, il y a déjà deux grandes heures.

— Ah ? tu vas comme ça, au lever du soleil, faire une visite à

M^{lle} Clara ? Monsieur mon cousin, tu n'en ferais pas autant pour nous, je parie.

— Je l'ai rencontrée venant de la fontaine, chargée d'un arrosoir beaucoup trop pesant pour elle.

— Et tu le lui as pris, et tu l'as porté jusqu'à la maison ?

— Je pense qu'oui.

— Tu as bien fait, j'aime cela. Allez donc faire un tour, mais ne restez pas trop longtemps. — Jenny, ton fichu n'est pas à sa place ; tire un peu la pointe à droite. Là ? ça va mieux. Au revoir, mes enfants ?

Eugène offrit le bras aux deux amies d'Alinde, et ils allèrent ainsi par le village, regardant les maisons à droite et à gauche, s'arrêtant devant les jardins, où l'on ne voyait plus guère, en fait de légumes, que les carrés de choux montagnards à la teinte bleuâtre, ou les *marcelins* frisés et tout verts. Il y avait aussi des chicorées à feuille blonde. Ça et là, au pied de quelque mur abrité, paraissent les renoncules d'automne, dont la fleur pure et froide est la dernière de la saison. Après elle, c'est la neige qui vient remplacer le feuillage sous les arbres et les buissons.

Eugène fit remarquer à ses compagnes la belle maison de l'assesseur, le bâtiment de l'école, la laiterie, le grand poids public à bascule, et l'auberge récemment construite.

— Chez nous, à C, dit celle des deux qui se nommait Jenny, il n'y a ni auberge ni pinte. Mais chacun a du vin dans sa maison. Ceux qui en manquent vers la fin de l'été, en achètent chez leurs voisins, à *pot renversé*⁶.

— C. n'est pas un endroit de passage ? demanda Eugène.

— Non pas beaucoup.

— On comprend alors qu'une auberge ne soit pas nécessaire.

— Chez nous, reprit l'autre jeune fille, il y a un cabaret et deux pintes. C'est affreux de voir tout ce qui s'y boit. Et puis, il y a souvent des disputes, des batailles. L'autre jour, un homme s'est cassé la jambe entre la table et le banc. Ces pintes ne font que du mal. Ici, il n'y en a pas ?

— Mais si bien, tenez : en voilà une au fond de cette cour. On l'a ouverte depuis ma dernière visite à Arpel.

En disant cela, Eugène montrait une enseigne bleue, sur laquelle on lisait en lettres blanches : *Au raisin muscat, bon vin.*

— Voulons-nous aller vers l'église ? reprit-il. Pour cela prenons ce petit chemin qui monte. La vue de la terrasse est assez belle.

En effet, le brouillard de la plaine s'était peu à peu dissipé ou retiré.

6 - La mesure vidée dans la bouteille de l'acheteur, qui l'emporte chez lui. On dit maintenant : à l'emporté.

Un doux soleil d'automne régnait sur tout le pays. La nature avait l'air de se reposer elle-même ; et pourtant les blés couvraient déjà les champs semés en septembre. Mais les gelées viendraient bientôt arrêter leur croissance, et le vent du nord balayer la terre en poussière sur les collines où le froment étalait son tapis vert.

— Elle est bien jolie, cette église, dit Jenny, après en avoir fait le tour. Comme on voit tous ces villages, là-bas ? Je crois qu'il nous faut retourner, monsieur Eugène. Ce pré fermé de murs, c'est le *cemitière*, sans doute ?

— Oui.

— On l'a placé bien loin des maisons, ne trouvez-vous pas ?

— Un peu. Autrefois, on ensevelissait les morts autour du temple, ici même où nous marchons.

Eugène fit descendre en courant les deux étrangères et ne tarda pas à les ramener chez Alinde, maintenant prête à les recevoir et à s'en occuper.

— A-t-il été gentil avec vous ? demanda-t-elle à ses amies.

— Oui, certainement, très aimable : il nous a montré le village d'un bout à l'autre, et aussi l'église.

— Eh bien, puisqu'il en est ainsi, cousin, écoute, je veux te dire quelque chose.

— Quoi ? fit-il en se mettant tout près d'Alinde.

— Embrasse-moi : nous sommes de vieux amis, et voilà mon père qui passe.

Eugène s'empressa d'obéir à un ordre aussi charmant, ce qui fit rire aux éclats les deux promeneuses. En cet instant, Clara arrivait.

— Ma chère enfant, lui dit Alinde, ne vous scandalisez pas de ceci. Eugène et moi nous sommes deux cousins germains, les plus cousins de toute la terre. Demandez-lui si ce n'est pas vrai. Et laissez-moi vous embrasser de tout mon cœur. Merci d'être venue. Nos gens vont sans doute être là ; si vous voulez m'aider à arranger la table, vous nous rendrez service.

Le dîner fut beaucoup moins long que celui du jour précédent. L'oncle Torin ne parut pas. Les invités étaient des connaissances, mais non des parents ; des gens venus pour boire et pour manger, et qui s'en vont ensuite, donnant, l'un deux batz, l'autre seulement six crutz à la cuisinière Pernette. Ils remerciaient le père Gauty et sa femme, souhaitaient bien du bonheur aux époux, buvaient encore un verre à leur santé, puis partaient pour aller mettre leurs habits ordinaires et se rendre à leurs travaux. À trois heures, il ne restait plus personne à table. On s'empressa de tout replacer en ordre dans la maison, avant d'aller se promener du côté de la montagne. Alinde

obtint de Clara qu'elle resterait avec les jeunes gens ; on députa Eugène à sa mère pour lui apprendre le fait et la tranquilliser, et on le chargea de lui porter un panier rempli de bonnes choses du festin. Le cousin fut bientôt de retour, assurant que la mère Félice prendrait patience jusqu'au soir. Elle envoyait un châle à Clara, pour le moment du serein, qui est toujours assez froid au pied des bois dans cette saison.

— Car, dit-elle au jeune homme en le lui donnant, l'humidité est une chose pernicieuse ; elle m'a fait beaucoup de mal.

— Oui, madame, répondit le garçon ; aussi ferai-je mon possible, une autre année, pour en bien garantir votre chambre. Jusque-là, j'espère que vous n'en souffrirez pas trop.

« Quel bon jeune homme ? se dit la vieille femme, lorsque Eugène eut franchi le sentier du jardin et poussé la porte après lui. Oui, en vérité, c'est un bon jeune homme. M'apporter tout cela lui-même, et avoir épargné à Clara la peine de l'arroser ce matin, c'est bien joli de sa part. Il y a peu de jeunes gens qui l'eussent fait de si bonne grâce. Mais voyons un peu ce qu'on m'envoie sous cette serviette dans le panier. »

On se mit donc en route pour la promenade. De chez Josué, il y avait : Moïse et sa femme, les deux amies d'Alinde, celle-ci et Eugène, Charles Gauty, Alfred Pache, Adèle Saint-Gy et Clara, plus deux fils de paysans du village. Ils partirent tous ensemble, sans ordre et comme la place se trouva faite pour chacun. Bientôt, les garçons offrirent leurs bras aux filles, afin que la compagnie tout entière eût mieux l'air d'une noce pour traverser le village. Sans trop savoir comment cela s'était fait, Alinde et Clara se trouvèrent avoir Eugène pour chevalier, et ce fut ainsi que toute la bande atteignit la zone de collines derrière lesquelles se cachait la maison des Fougères. Eugène avait dirigé la caravane joyeuse de ce côté-là, non sans quelques observations d'Alinde. Mais comme il assura que c'était un endroit charmant et qu'on ferait une surprise complète à François Chardon, peu à peu chacun se rangea à son avis. Plus causante qu'à l'ordinaire, Clara jouissait beaucoup de cette promenade en pleine campagne. Jamais encore elle n'était venue ici, à douze minutes de marche d'Arpel. Ne pouvant quitter sa mère, elle se bornait aux courses nécessaires dans le village, et à monter au temple chaque dimanche matin. Elle questionna Eugène sur ce qu'on voyait, sur les arbres, sur les prairies, et se fit indiquer les noms des communes situées plus bas, à droite et à gauche d'Arpel. Quoique vues à distance, elle admira ces magnifiques forêts de hêtre, avec leurs porte-graines au feuillage de pourpre et d'or. Le soleil, s'abais-

sant peu à peu, laissait déjà tomber sur les pentes boisées cette teinte bleue si belle en toute saison, mais surtout au printemps, lorsque la verdure a tout l'éclat de la première fraîcheur. Clara se sentait vivre, à cet air léger et frais ; respirant à pleine poitrine, elle marchait avec une aisance dont Eugène lui fit compliment.

— Oui, c'est vrai, dit-elle ; je me sens deux fois plus forte qu'à la ville où j'ai passé de longues années. Comment faites-vous, Alinde, vous qui avez des loisirs, de ne pas venir souvent ici le dimanche ?

— Hélas ? chère enfant, c'est que nous sommes fatiguées ce jour-là. Lorsque nous avons été aux champs ou aux vignes pendant la semaine, nous sommes bien contentes de nous reposer sur une chaise, le dimanche après midi. Mais si cela vous est agréable et vous fait du bien, nous y viendrons quelquefois ensemble.

— Oui, merci ; je me réjouis d'y revenir avec vous. En ce moment, ils achevaient de contourner un petit monticule, derrière lequel, un peu plus haut, se trouvait un vallon abrité des vents du nord par un épaulement qui se prolongeait assez loin. Une bonne maison, avec des noyers sur la droite, se présenta tout à coup aux regards de nos promeneurs. Entre les fenêtres, des treilles encore feuillées donnaient un air de coquetterie à la façade blanche. À gauche, mais plus bas, était une esplanade, légèrement inclinée au midi, sur laquelle on voyait un groupe de beaux châtaigniers. Il y en avait une douzaine, parmi lesquels de très vieux, aux branches rompues, et de jeunes portant fièrement la tête au-dessus de leurs vénérables compagnons. Le pré devant la maison était encore vert ; quelques vaches y paissaient, sans personne pour les garder. Ça et là, un cerisier de haute venue étalait ses feuilles rouges, dont bon nombre jonchaient déjà le sol. La route suivait le bord de la colline des châtaigniers, revenait de là tout près de l'habitation, puis, s'élevant derrière, elle projetait ses contours arrondis jusqu'à ce qu'elle disparût dans la forêt.

— Quel endroit délicieux ? s'écria Clara dans un sentiment de vive admiration. Je vous en prie, qui donc demeure ici ? je n'ai jamais vu quelque chose de pareil.

— Mademoiselle Clara, répondit avec beaucoup de gravité l'un des deux paysans de la bande, ceci s'appelle les Fougères. La maison avec ce pré, cette pente de noyers là-bas, et la colline des châtaigniers, tout cela est la propriété de notre cousin Jean Chardon, le père de François Chardon. Voilà justement ce dernier, occupé à équarrir une pièce de bois dans leur chantier.

— Merci de l'explication. Eh bien, M. Chardon possède une délicieuse campagne. Au printemps, lorsque la verdure commence à pousser, je me représente que ce doit être un petit paradis terrestre.

— Oui, dit Alinde, mais l'hiver, Clara ? L'hiver est rigoureux au pied des bois. La neige comble parfois ces petites vallées.

— Allons, qu'est-ce que tu dis là, cousine ? reprit Eugène. Il n'y en a jamais plus de deux pieds en rase campagne. Dans les endroits où elle est chassée par le vent, c'est clair qu'il y en a davantage. Elle dure ici huit jours de plus qu'au bas du village, voilà toute la différence ; et les gelées sont presque moins à craindre dans ces petits vallons que chez nous : n'est-ce pas vrai, Guillaume ?

— C'est l'exacte vérité, répondit celui qui avait déjà parlé.

Ainsi causant, ils arrivèrent à dix pas de François, qui, leur tournant le dos et frappant à coup bien ajustés avec sa hache, ne les vit que lorsqu'ils l'entourèrent de tous côtés.

— Eh ? l'ami François, lui dit Eugène, c'est comme ça que tu te moques de nous ? Pendant que nous t'attendons chez mon oncle, tu t'amuses ici tout seul à équarrir un soliveau ? C'est joli cela ? Mais nous t'aimons assez, tous tant que nous sommes, pour venir te faire une visite. Si tu savais jouer du violon, nous pourrions danser ici, au milieu de tes *bûchilles*. Voyons, dépêche-toi de renfiler ton *brostou*, et conduis-nous chez toi. M^{lle} Clara veut faire connaissance avec ta mère, et voilà aussi ma cousine Alinde qui sera charmée de la voir.

Surpris par cette brusque irruption de toute une compagnie, l'honnête François avait l'air presque honteux et stupéfait. En outre, pour être bien à l'aise dans son travail, il ne gardait ni veste, ni gilet, ni cravate. Sa chemise entr'ouverte laissait voir une poitrine vigoureuse, qu'il s'empressa de recouvrir avec la main gauche, pendant qu'il tenait de l'autre le manche d'une hache brillante.

— Excusez-moi, dit-il : vous me voyez tout étonné de votre arrivée ; je suis bien fâché de vous recevoir ainsi.

— Monsieur Chardon, dit Clara avec une aimable hardiesse de jeune fille, voudriez-vous me faire un plaisir ? Reprenez votre hache et donnez-en quelques coups devant nous, pour que je voie comment on fait cet ouvrage difficile.

— Oh ? très volontiers : mais, voulez-vous vraiment ?

— Oui, s'il vous plaît.

François se remit donc en position ; le pied droit en avant, les jambes effacées, il enleva avec une adresse remarquable de longs copeaux, sur une ligne aussi droite qu'une règle et parfaitement à plomb.

— Voilà comment on s'y prend, dit-il ; ce n'est pas difficile quand on en a l'habitude.

— Je veux aussi essayer, dit Eugène, donne-moi ta hache.

— Non, non, reprit le bûcheron, je m'y oppose, pour toi et pour ma

pièce de bois. Tu ne sais pas combien c'est un ouvrage dangereux. Le moindre nœud, un seul coup porté à faux peut renvoyer la hache dans les jambes ou sur le pied et faire une terrible blessure. Manie la plume, mon cher ami, et laisse-nous nos gros outils.

— Vous avez bien raison, François, dit Alinde ; je vous approuve beaucoup.

On entra chez la mère Chardon (le père était absent). Elle avait déjà vu de loin la compagnie, en sorte qu'elle ne fut pas prise à l'improviste comme son fils. Elle reçut très bien toute cette jeunesse et ne tarda pas à mettre sur la table une corbeille de raisin frais qu'elle venait de cueillir à la treille de la maison. C'était du muscat violet, très parfumé et doux ; du chasselas doré, et du plant de Bourgogne rouge parfaitement mûr. Ni les Gauty, ni l'oncle Matthias, pas même le capitaine Chantzeron qui passait pour un vigneron expert, n'auraient pu montrer des grappes aussi bien conservées. Toutes les jeunes filles s'en régallèrent ; les hommes prirent un verre de vin, puis ils montèrent tous ensemble avec François sur la plate-forme des châtaigniers pour voir les derniers reflets du soleil sur le Mont-Blanc, qui se présente en automne dans toute sa splendeur. Pour Clara, ce fut un spectacle sublime. Elle serait restée des heures entières à contempler cette merveille de la création. Mais la nuit descendait des pentes sombres du Jura voisin, en même temps que la lune se levait rouge à l'orient. Il fallut reprendre le chemin du village, car c'était bientôt le moment de servir le goûter-souper aux vingt-cinq femmes invitées chez Marianne. On dit donc adieu à François et à sa mère. Alinde leur serra la main, Clara aussi, et bientôt la bande se retrouva dans Arpel.

Chemin faisant, Clara exprima de nouveau son admiration pour la demeure des Chardon ; elle fit aussi l'éloge de la mère et du fils, de manière à éveiller l'attention d'Alinde. Celle-ci semblait avoir abandonné sa gaieté naturelle à Clara. Quant à Eugène Torin, nous devons avouer qu'il était sous le charme de cette dernière, infiniment plus que sous celui des beautés de la nature.

Chapitre X



Dans le canton de Vaud, lorsqu'une fille de paysan se marie, il est d'usage que chacune de ses amies et même souvent celles de sa mère, lui fassent un présent. En général, c'est un objet de ménage : une soupière en étain ; une théière en métal blanc ; deux vases de porcelaine ; un coquemar en cuivre rouge ; des fers à repasser ; un plateau en tôle vernie ; une bassinore, etc. Le cadeau, proportionné à la bourse de la donatrice, s'adapte aux convenances de la personne qui le reçoit, laquelle est consultée, afin que l'achat vienne à propos, soit réellement utile et, en tout cas, fasse plaisir. Lorsque le dernier présent est reçu, l'épouse, à son tour, donne ce qu'on nomme un *goûter d'annonces*, à toutes ces aimables personnes. C'est une manière de les remercier et de se voir en bon nombre, une dernière fois peut-être, si la jeune femme va s'établir dans une autre localité. — Pour cette réunion-là on n'invite guère les hommes, à moins qu'il n'y ait beaucoup de place, qu'on ne soit proche parent, voisin de porte à porte ou très lié. La table montre peu ou pas de vin, pas de viandes chaudes, pas de ces plats épicés dont les paysans sont friands. Du café, du thé, des gâteaux, des crèmes douces, constituent le menu du repas féminin. La causerie est gaie, amusante, intarissable. On y entend la vieille grand'mère avec ses récits d'autrefois ; la jeune femme y vient avec un nourrisson au bras et lui donne le sein en présence de toute la compagnie, qui s'extasie sur la beauté du poupon. Une autre amène avec elle ses deux derniers enfants, garçon et fille de trois et quatre ans. Ceux-ci, après avoir beaucoup mangé, s'endorment dans un coin de la chambre, ou tirent leur mère par le tablier pour qu'elle revienne avec eux à la maison.

— Oui, mon petit ; oui, ma chérie, leur dit-elle, prenez patience encore un moment ; nous retournerons bientôt. Amusez-vous là.

— Donnez-leur de ces *merveilles*, un morceau de gâteau levé, Nathalie ; ces enfants n'ont presque rien mangé.

— Oh ? faites excuse, Andrienne ; ils en ont de reste ; mais Charles est tant petit mangeur, si vous saviez ; et Aline est tout de suite rassasiée. — Je vous disais donc, Jeannette, pour reprendre la conversation avec vous, que cet hibou d'homme à la Françoise s'est perdu hier au soir en revenant du marché aux bœufs. On ne sait dans ce dieu-monde où il a passé la nuit ; mais ce matin, quand il a reparu, les yeux lui sortaient de la tête, son nez était tout *écamoutelé*, et ses habits couverts de boue. Ne faudrait-il pas attacher au pied du lit un pareil animal ? un père de famille, dont la femme est à son quatrième ?

— Est-ce pas, au moins ? ajoutait l'Ister qui se trouvait vis-à-vis de la raconteuse. Je crois que je l'aurais *flâné* d'importance, si j'avais été à la place de la Françoise.

— Eh bien, ma chère Ister, au lieu de le flâner comme vous dites, elle lui a fait du café à l'eau et l'a bien cocolé : faut-il être bête ?

— À manger du foin ? Dès qu'un homme boit, c'est fini.... vous ne pouvez plus compter sur lui. Il vous dit *tare pour barre*. C'est honteux, quoi ? les femmes ne feraient pas cela.

— J'espère bien que non, ma chère. Une femme qui s'enivre n'est plus une femme, on ne sait plus qu'en penser. Vous souvenez-vous ?... Charles, tiens-toi donc tranquille : oui, on s'en ira dans un moment, mon petit Vous souvenez-vous, Ister, de cette malheureuse qu'on appelait *pichollette* ?

— L'Allemande ? oh qu'oui ?

— Quand elle avait bu sa quartette, elle demandait ensuite un demi-pot ?

— Eh bien, oui, on la trouva morte un matin dans le fossé de la Maraîche. Elle était horrible à voir.

— *Mama!* allons-nous-en donc !

— Oui. — Haulah ? il me faut emmener ces deux *bouèbes* ; avec les enfants, il n'est pas possible d'avoir un instant de tranquillité.— Voyons, prends ton bonnet, Charles, et dis bonjour à ces dames.

Tels étaient, au bout inférieur de la table, quelques-uns des sujets de la conversation, chez Marianne Gauty.

À l'autre bout, on parlait de choses plus intéressantes. Alinde et Clara, Eugène et Moïse, Adèle Saint-Gy, et quelques autres femmes dans leur voisinage, s'entretenaient, non des défauts du prochain, mais de leurs propres pensées ou de petits récits curieux, agréables et innocents. À neuf heures, il ne restait plus personne chez les jeunes mariés. Eugène et Alinde avaient accompagné Clara chez elle ; de là, les deux cousins étaient revenus seuls à la maison de Josué. Bientôt les lampes s'éteignirent dans le tranquille village d'Arpel.

Le lendemain, comme le culte public avait lieu le matin, on entendit

sonner la première cloche au point du jour. L'oncle Matthias se leva, se fit la barbe comme à l'ordinaire, bien qu'il hésitât un peu puisqu'il s'était déjà servi du rasoir le vendredi. Mais, toute réflexion faite, il se décida à la couper.

Arpel n'a pas de maison paroissiale ; la cure est à Caran, non le Caran de Mésopotamie, mais Caran, au pied du Jura, village populeux, placé à l'entrée d'une gorge profonde. De Caran, on monte sur les hauteurs voisines par un sentier tracé sur les flancs abrupts des ravins, tantôt à droite, tantôt à gauche, et toujours très étroit. En certains endroits difficiles, on a fait sauter le roc pour donner passage à ce chemin de chèvres. Des crampons de fer, reliés entre eux par de jeunes troncs de sapins, servent d'appui au voyageur et lui forment une sorte de garantie morale contre le vertige. À mesure qu'on s'élève dans cette gorge, les parois des rochers grandissent ; elles deviennent à pic, et se projettent en avant par de gigantesques angles droits contre lesquels se brisent les ouragans. Par des fissures intérieures, même par des espèces de portes naturelles formées au milieu de ces grandes assises de calcaire, on voit s'échapper des sources d'eau pure, dont les flots bouillonnants se réunissent au fond du ravin et descendent avec bruit jusqu'aux environs de ce singulier village de Caran. De là, elles se changent en un ruisseau paisible, trop lent dans sa marche, car il n'arrive à son embouchure qu'après des hésitations sans cesse renouvelées.

Le pasteur de Caran prêchait tous les dimanches à Arpel, au moins en ce temps-là. Peut-être la paroisse a-t-elle été dédoublée dès lors, car la distance est grande entre les deux villages : c'est bien possible, mais je l'ignore, n'étant pas au courant de ces sortes de mutations. Il est probable même qu'une église libre s'est formée à Caran, à la suite du schisme de 1845 ; je ne saurais toutefois l'affirmer. En général, je suis peu porté à m'occuper de questions ecclésiastiques. Partisan de la liberté religieuse la plus complète, je laisse à chacun le soin, et surtout le droit, de servir Dieu selon sa lumière et sa conscience. Sur ce point-là, comme sur tout le reste de la vie, chacun répondra pour soi devant Dieu. Heureux qui n'aura tyrannisé personne, persécuté personne, mais qui, sous l'assistance du Très-Haut, met en pratique le grand commandement.

Au temple d'Arpel, le culte public avait lieu, un dimanche à huit heures du matin, et le dimanche suivant, à onze heures. Mais on ne commençait guère que vingt minutes après le moment officiel. Le pasteur était un chrétien zélé, d'un caractère énergique, parlant haut et ferme à son auditoire, et d'une grande amabilité dans ses rapports particuliers avec les paroissiens. Peut-être sa prédication manquait-

elle d'ordre et de méthode ; mais il annonçait l'Évangile avec pureté, dans sa beauté rude, sans rien retrancher de son autorité divine. Au lieu de le délayer dans l'eau trouble des accommodements humains, au lieu de se traîner dans les généralités qui n'atteignent personne, le pasteur de Caran s'adressait directement à la conscience des membres de son troupeau. Après l'avoir entendu, on pouvait se dire : je suis cet homme-là, ce pécheur, dont il a parlé, celui que Dieu veut amener à la vie éternelle et pour lequel Jésus est mort sur la croix. Cette doctrine évangélique, si belle, si pleine d'amour de Dieu à notre égard, était invariablement repoussée par Matthias Torin. Il revenait du temple, l'esprit outré de ce qu'il avait entendu, et le cœur toujours plus plongé dans sa propre justice. Il aurait voulu qu'on fit l'éloge des honnêtes gens et qu'on stigmatisât du haut de la chaire, non les égoïstes et les incrédules, mais les paresseux, les ivrognes et tous les mauvais débiteurs. Placer tous les hommes devant Dieu comme de pauvres pécheurs, cela lui paraissait une grossière hérésie, une injure envers ceux qui, selon lui, n'avaient rien à redouter du Saint des Saints, puisqu'ils ne faisaient tort à personne. — En rentrant chez lui, Matthias disait souvent à la Nanon : — Si monsieur le ministre fait encore un sermon comme celui de ce matin, je ne remets pas les pieds à l'église. C'est vraiment dégoûtant. Lorsque feu M. Leroux était pasteur à Caran, il ne prêchait pas comme ça, et les gens étaient meilleurs qu'aujourd'hui. La religion s'en va ; il n'y en a bientôt plus. Parbleu ? quand on est toujours à vous crier qu'il n'y a point de juste devant Dieu, que nous sommes tous de grands pécheurs, les gens finissent par le croire. Te souviens-tu, Nanon, de ce Leroux ? celui-là était un beau ministre ; quelle forte voix il avait en lisant la dernière prière ?

— Je m'en souviens très bien ; mais les gens de ce temps-là ne valaient pas mieux que ceux d'aujourd'hui. Rappelez-vous comme ils faisaient la contrebande du tabac, et aussi du bois ; car, en a-t-on sorti en cachette, de ce bois ?

Matthias ne répondait pas, et pour cause. Plus d'une fois dans le bienheureux temps dont il parlait, l'honnête homme passa la frontière avec un moule de foyard, sans dire bonjour au bureau des péages. Mais cette infraction à la loi, dans l'esprit de Matthias Torin, n'était sans doute pas un tort fait à son prochain. La Bible dit pourtant quelque part : à qui les impôts les impôts, à qui le péage, le péage.

Dès le matin du dimanche auquel nous assistons aujourd'hui, l'oncle Matthias demanda à son neveu s'il voulait aller au culte avec lui. Le jeune homme dit qu'oui. Ils montèrent donc ensemble à la maison de Dieu, le vieillard dans l'espoir d'amener Eugène à ses

propres idées sur la prédication du pasteur, et l'autre beaucoup plus désireux de revoir Clara que d'entendre des paroles édifiantes. Celle-ci, François Chardon, quelques femmes pieuses y venaient avec leur foi au Sauveur et le vrai désir de faire sa volonté ; les autres y arrivaient avec un jugement tout formé, des préventions, des sentiments cachés. Chacun apportait avec soi ce qu'il avait dans le cœur.

Le pasteur prêcha sur ce texte : *Or, voici la cause de la condamnation, c'est que la lumière est venue dans le monde et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises.*

— Bon ? pensa l'oncle Matthias : encore un de plus avec les autres ? c'est bien toujours la même *triôle* : nous allons en entendre de belles ?

Le prédicateur parla d'abord de cette lumière de Dieu, communiquée au premier couple humain, par le Créateur lui-même. Il rappela l'usage qu'ils en firent au bout de peu de temps. Partant de l'introduction du péché sur la terre, et du juste jugement de Dieu à l'égard des coupables, il insista bien plus fortement encore sur le fait que chaque homme reproduit dans sa propre vie l'œuvre de révolte de nos premiers parents. Chacun, homme ou femme, est un Adam ou une Ève, et préfère les ténèbres à la lumière, le péché à la sainteté, la mort à la vie. Tous sont pécheurs et par conséquent privés de la gloire de Dieu. Le sujet de la condamnation est juste, parce que tous font le mal, sachant qu'ils devraient faire le bien.

Après l'histoire de la chute de nos premiers parents, il dit quelques mots de Caïn ; le meurtrier ; d'Ésaü, le profane ; de David, l'un des plus grands serviteurs de Dieu et l'un des plus grands pécheurs d'entre les fils des hommes ; de Salomon, qui demande la sagesse et en vient plus tard à pratiquer l'idolâtrie. Il parla d'Aaron le politique ; de Pierre, qui renie son maître, et de Judas qui le trahit.

Passant ensuite à ce qui nous concerne nous-mêmes, il dit :

« Nous naissons tous pécheurs, mes frères. Par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort. Donc en respirant l'air qui entoure notre globe, nous respirons déjà le souffle de la condamnation ; le jugement porté sur notre premier père pèse sur nous. C'est ici une loi terrible, la plus mystérieuse de toutes les lois. Devant le Dieu souverain, nous ne sommes pas appelés à discuter l'article unique dont elle se compose. Nous sommes condamnés par elle et nous ne le voyons que trop bien. Mais cet état malheureux dans lequel nous naissons, s'aggrave d'une manière effrayante par le fait que nous repoussons les lumières de notre conscience, que nous méprisons le secours de Dieu et de sa Parole, pour faire ce que nous savons être en opposition avec sa loi divine. »

Le prédicateur fit voir ensuite, par des exemples, comment le jeune enfant cède à la puissance du mal ; comment le jeune homme obéit à ses passions mauvaises, sachant bien où elles le conduiront ; comment une jeune fille descend peu à peu sur une pente funeste, pour tomber plus tard dans l'infamie ; comment un mari et sa femme font éclater l'orage de la colère sur leurs têtes, etc. Il parla des péchés de la langue, de ce feu, de ce venin mortel qui souille tout le corps ; de l'avarice et des avarés ; de ces esclaves de l'argent, qui préfèrent la possession des biens terrestres pour un jour, à la félicité pour une éternité de vie. — Cette triste énumération fut terminée par les paroles suivantes :

« Dans les pays christianisés, un jour sur sept est mis à part pour le service du Seigneur et pour se reposer des travaux de la semaine. Le Créateur en donna l'exemple au premier homme ; il ordonna le sabbat au peuple juif ; et l'institution du dimanche remplaça, pour les chrétiens, le jour que les Hébreux consacraient spécialement au culte public. Cette institution d'un jour de repos contient les principes d'une sagesse parfaite. Quiconque l'observe s'en trouve bien. Et cependant, il n'est pas de ville dans notre pays, pas de village, pas de hameau peut-être, où le dimanche ne soit employé en bonne partie d'une manière formellement opposée à son but. Le bruit public, les tapages dans les cabarets, les querelles et les batteries⁷ qui en sont la suite, tout cela ne dit-il pas hautement que, sur un point si important pour le bonheur des individus et des nations, les hommes préfèrent les ténèbres à la lumière ? On pourrait citer encore à l'appui de ce que j'avance ici, le fait que les incendies ont lieu le plus souvent dans la nuit du dimanche, ce jour étant mis à part, en quelque sorte, pour l'imprudencé générale et tous les excès publics. Oui, la lumière est dans le monde ; mais les hommes ne la veulent pas ; ils ne la reçoivent pas. »

Le pasteur fit ici une pause, après quoi il reprit :

« Pour l'homme naturel, dont le cœur est éloigné de Dieu, il en est ainsi de toutes choses dans la vie. Tous enfants d'Adam, nous sommes tous héritiers de sa désobéissance. Tous pécheurs nous-mêmes, nous sommes tous condamnés.

» Mes frères, réfléchissez qu'il s'agit ici de votre sort éternel, que tous, un peu plus tôt ou un peu plus tard, nous aurons à rendre compte de nos œuvres. Alors, aucune excuse ne sera valable, car le Seigneur connaît nos plus secrètes pensées. Notre conscience elle-même se dresserait devant nous, comme un géant, pour nous accuser

7 - NdÉ: Ou bagarres.

devant le Saint des Saints. Fuyons donc les œuvres des ténèbres ; recherchons soigneusement cette lumière venue dans le monde et laissons-nous guider par elle.

» Pour cela, il n'est qu'un moyen : aller à Jésus-Christ. Lui seul est la véritable lumière, qui dissipera nos ténèbres. C'est la lumière qui, resplendissant d'un éclat immortel, éclaire tout homme. À ceux qui la reçoivent dans le cœur, elle donne le droit d'être faits enfants de Dieu. Ils seront transportés des ténèbres du péché dans le royaume céleste, où tout est paix et joie par le Saint-Esprit. Ils sont nés de nouveau, comme disait le Seigneur à Nicodème. Enfants de lumière, ils font des œuvres de lumière, et glorifient ainsi leur Père qui est aux cieux. La condamnation juste qui pesait sur eux depuis Adam et à cause de leur propre vie, est enlevée. La loi avait été donnée par Moïse, mais la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ. Le Fils de Dieu a porté nos péchés en son corps sur le bois, afin qu'étant morts au péché, nous vivions maintenant à la justice. Tout est payé, réglé ; le salut est acquis ; la grâce prononcée. Sur la croix, le Seigneur a tout accompli.

» Que les enfants de Dieu se réjouissent donc de cette grâce éternelle ? Mais en même temps, qu'ils se souviennent de ce qu'ils ont à faire. Ils doivent travailler à leur salut avec crainte et tremblement : autrefois ténèbres dans leurs œuvres mauvaises, il faut qu'ils deviennent lumière dans le Seigneur. Ils sont appelés à glorifier Dieu dans leurs corps et dans leurs esprits qui lui appartiennent. Ils étaient esclaves du péché, ils doivent devenir esclaves de la justice ; ils étaient enfants de colère, il faut qu'ils deviennent enfants de paix. Leur vie doit prouver au monde qu'ils ont été à l'école de Jésus ; qu'ils ont appris de lui à être doux et humbles de cœur ; qu'ils aiment Dieu et le prochain ; qu'en un mot ils sont de nouvelles créatures. Les choses vieilles sont passées : toutes choses sont faites nouvelles et paraissent à la lumière de l'Évangile. Sans doute, ils doivent combattre encore chaque jour contre le péché, car la lutte ne finit qu'avec la vie. Tant que nous sommes dans ce corps, il faut veiller sur nous-mêmes. Les chrétiens les plus pieux se trompent encore et peuvent tomber dans les œuvres de ténèbres. Ils ont des ennemis rusés, habiles, puissants, qui cherchent à les entraîner dans le péché. Le plus dangereux de ces ennemis est leur propre cœur. — Mais s'ils demandent à Dieu la force nécessaire, la sagesse, la prudence, elles leur seront données, et finalement ils remporteront la victoire.

» Seigneur Éternel, Père de toute grâce, conduis-nous par ton Esprit de sainteté et de vie. Béni sois-tu de ce que tu as enlevé la condamnation ? Toi, qui es la lumière de la vie, deviens notre lumière et notre vie. Qu'aucun de nous ne marche plus dans les ténèbres du péché et

de la propre justice, mais que nous soyons tous amenés dans le chemin de la sanctification et du salut.»



En sortant du temple, Matthias Torin s'approcha de son neveu, qui saluait Alinde et Clara.

— Allons, leur dit-il, venez-vous-en avec moi. — Que penses-tu de ce sermon ? fit-il au bout d'un moment, s'adressant à Eugène.

— C'est un sujet très important, mon oncle ; il vaut la peine d'y réfléchir. Je ne puis pas dire que j'approuve le discours en son entier ; cette phraséologie un peu mystique ne me va guère, et puis c'était bien long. Le pasteur a touché trop de points dans une seule prédication. Mais il a dit de grandes vérités, qui appellent la pensée de tout homme sérieux.

— En ce cas, je ne suis donc pas un homme sérieux, moi ; car je trouve que nous avons eu un sermon de mômier ; il peut aller avec tous les autres. — N'es-tu pas de mon avis, Alinde ?

— Non, mon oncle ; ce que j'ai entendu me paraît conforme à l'Évangile. J'ai senti que c'était fait pour moi.

— Pour moi aussi, ajouta Clara ; on pourrait dire des choses bien plus fortes encore, et surtout plus intimes, quand on s'examine soi-même devant Dieu.

— Vous n'êtes tous que des imbéciles et des orgueilleux ? répliqua le vieillard avec un geste de dédain.

Eugène fut sur le point de rire aux éclats de la sortie de son oncle : mais il se retint et continua, silencieux, de marcher à côté de sa cousine.

— À cette après-midi, lui dit Alinde, en prenant avec Clara le petit chemin qui conduisait à la demeure de son amie.



Chapitre XI



Depuis son arrivée à Arpel, Eugène Torin n'avait presque pas vu son oncle en particulier ; il resta donc pour dîner avec lui, quoiqu'il fût invité chez les jeunes mariés. — Bien que Matthias eût une haute opinion de sa famille, de sa position de paysan riche, il avait gardé l'habitude de prendre ses repas à la cuisine, avec la Nanon et son domestique Abram. Le matin, il buvait son café devant la cheminée, en se chauffant les pieds ; à midi, il dînait ; à quatre heures, la Nanon portait le goûter aux champs si les hommes y travaillaient, et le soir le maître de la maison prenait sur la table son pot de soupe, pour la manger sur une chaise, où la tête lui chantait. Pendant la vie de sa femme, c'était déjà la même chose.

Ce dimanche-là, par exception, il donna l'ordre de mettre la table dans la chambre, pour lui et son neveu, parce qu'ils avaient à causer d'affaires. C'était une pièce très longue, peu garnie de meubles. A gauche, dans un coin, on voyait le lit du vieillard : un grand lit à colonnes, avec des rideaux d'indienne bariolée. Des chaises de noyer, à placets de même bois très foncé, s'alignaient le long des murs, comme des pelotons d'infanterie. Dans un second coin était la pendule, dont la sonnerie claire et vibrante, s'entendait de la cave au grenier. Sur le devant, se dressait le *bureau* traditionnel, entre la fenêtre et une porte vitrée ouvrant sur la galerie, qui s'étendait sur toute la longueur de la maison. Une grande armoire, aussi en noyer noir, contenait les draps de lit, les nappes et les serviettes du propriétaire. Ses vestes, ses pantalons et ses gilets étaient renfermés dans les trois grands tiroirs inférieurs du bureau. Un vieux mousquet, debout dans l'angle non occupé par d'autres objets, montrait son canon rouillé, orné de capucines de laiton restées jaunes malgré la poussière et les années. De la galerie, on voyait les campagnes d'Arpel, le verger de Matthias, placé sous les fenêtres, ses rigoles grasses et ses beaux arbres encore à demi feuillés. Quatre vaches, deux génisses et

un gros mouton brun y mangeaient la dernière herbe, sous la garde nonchalante d'un enfant de dix ans.

— Allons nous asseoir sur la galerie, dit l'oncle ; il y fait bon dans ce moment. Je pense qu'on pourra dîner dans une demi-heure. Eugène porta deux chaises à l'endroit désigné ; ils s'y établirent au doux soleil d'automne.

— Tu vas donc retourner demain chez M. Bottand, dit Matthias ; tu lui feras mes compliments et le remercieras de sa lettre. Dis-lui que j'ai promis mon vin à l'aubergiste d'ici, par conséquent je n'en ai plus à vendre. Il me propose un placement pour une somme de cinq mille francs ; comment sait-il que j'ai cette valeur en argent chez moi ? c'est un peu fort, mais les notaires sont au courant de tout ce qui se rembourse à dix lieues à la ronde ; et c'est peut-être M. Bottand qui a procuré la somme à mon ancien débiteur Péchu. — Dis-lui aussi que je prêterai volontiers en première hypothèque valant le double de la somme, si l'on peut compter sur le paiement des intérêts à échéance fixe. Autrement je n'en veux rien ; je préfère que mes écus crèvent dans mon bureau. — Une autre chose encore : je n'entends pas payer la commission du demi pour cent qu'il m'a demandée sur le précédent placement ; qu'il se contente de celle du débiteur et de l'émolument de son acte. — Quelle espèce de personne est sa fille ?

— M^{lle} Bottand peut avoir 25 ans ; elle n'est pas mal de figure, mais elle n'a pas beaucoup de moyens et des goûts assez vulgaires.

— Pourquoi ne se marie-t-elle pas ? puisqu'elle est fille unique, elle aura un jour de la fortune.

— Je pense bien qu'elle en aura, mais j'ignore pourquoi elle ne s'est pas encore mariée.

— Quelqu'un m'a dit qu'elle tourne un peu autour de toi. Si c'est vrai, je te demande de la laisser tourner, sans t'en inquiéter autrement. Un mariage avec elle contrarierait le plan que j'ai formé.

— Vous pouvez être parfaitement tranquille à cet égard, mon oncle. Je ne songe point à me marier. Je pense même que je ne pourrai pas m'établir avant d'être nommé notaire ; et à moins qu'une place ne devienne vacante dans le district, par la mort d'un des anciens, je devrai attendre dix ans peut-être, sans trop savoir comment gagner ma vie.

— Oh ? que non ; il y aura bien moyen de travailler en compte à demi avec un notaire, ou d'acheter son étude et sa clientèle.

— Vous savez que je suis sans argent et sans crédit.

— Nous verrons tout cela lorsque tu auras passé tes examens et reçu ton acte de capacité. Achève ton année comme il a été convenu ; ensuite tu pourras venir chez moi avant de commencer

quelque chose pour ton compte. Quand nous en serons là, je t'expliquerai mes projets.

— Je vous remercie.

— En revenant du sermon tout à l'heure, j'ai trouvé que tu aurais bien pu m'appuyer dans ce que j'ai dit de la prédication, au lieu de faire cause commune avec la tailleuse. Je ne voudrais pas que cette fille, — d'ailleurs très estimable dans sa conduite et dans le soin qu'elle a de sa mère, — je ne voudrais pas qu'elle exerçât une influence fâcheuse sur l'esprit de ma nièce Alinde. Si l'on n'y prend garde, ce serait encore vite fait. Je vois qu'Alinde est toujours prête à se mettre de son parti, si je dis un mot contre les idées religieuses exagérées de cette Clara. Je n'aime pas ça. Il est assez naturel que cette pauvre fille cherche des consolations dans l'autre monde, après la honte que son père lui a faite en celui-ci ; mais Alinde n'a pas besoin de donner dans ces idées tristes, ni surtout dans les croyances dont le ministre a fait aujourd'hui un si ridicule étalage. Où est-ce que cela conduit les jeunes gens ? à la bêtise, à une *sombritude* qui leur donne le dégoût des amusements de la jeunesse et les pousse à des extravagances, à toutes sortes de folies. La folie religieuse est la pire de toutes. Regarde un peu le fils de machinante.... là-bas, de Pierre Craq, à Sizeron. Il a fait de belles choses avec sa religion ? N'ayant pu s'entendre avec son père, il est parti pour la France, où l'on dit qu'il porte des Bibles et des Testaments sur son dos, pour les vendre au premier venu. On appelle ça un *évangéliste* ! le beau métier, ma foi ? Tandis que ce garçon-là, s'il avait voulu renoncer à ses idées baroques, eh bien ? son père lui aurait fait un lit sur lequel il n'aurait eu qu'à se coucher. — Enfin, ce que je t'en dis, c'est pour que tu engages ta cousine à ne pas écouter les paroles insinuantes de cette Clara ; je serai bien aise qu'elle ne se lie pas davantage avec elle. Peut-être ai-je eu tort de louer ta maison à ces deux pauvres femmes, malgré la fâcheuse position dans laquelle elles étaient en arrivant ici. Au bout de l'année de loyer, si tu vois qu'Alinde s'accorde toujours aussi bien avec M^{lle} Clara, et qu'elle prenne peu à peu ses idées, tu ne feras pas mal de donner congé à la mère et à la fille. Comme il n'y a pas d'autre appartement à louer au village à bas prix, il faudrait bien alors qu'elles allassent ailleurs.

— Mon oncle, répondit le jeune homme dont le sang reflua au cœur à mesure que Matthias exposait ses plans, je ne ferai jamais cela pour un motif pareil. Bien que je ne partage pas les convictions religieuses de M^{lle} Clara, je les respecte infiniment chez elle. Ma cousine Alinde ne peut que gagner dans ses rapports avec cette jeune personne, et je trouve qu'elle en a déjà profité. Quant à se laisser endoctriner, comme vous dites, ceci ne regarde que la conscience de votre nièce ; personne

n'a rien à lui ordonner à cet égard.

— Eh bien, moi, je n'entends pas qu'elle l'endoctrine, ni peu ni *prou*; j'ai mes raisons pour cela. Je crois savoir ce qui vous convient, à l'un et à l'autre. Voudrais-tu peut-être suivre le même chemin que François Chardon ? Pour un notaire, ce serait quelque chose de beau, et dans notre famille ? Voilà un jeune homme qui s'est retiré complètement de la jeunesse, qui est toujours triste ; qui ne s'amuse jamais (bon travailleur, du reste, je le reconnais), mais qui se croirait perdu s'il passait une nuit à la danse ou à trinquer avec des amis. Ma foi, c'est une belle vie que celle qu'il mène là-haut à ses Fougères ? Il est sûr qu'il y a de quoi engager une jeune fille à aller partager son sort ?

— Peut-être plus que vous ne le pensez, mon oncle. Moi, si j'étais une fille et que François Chardon me demandât en mariage, je l'accepterais tout de suite.

— Eh bien, prends-le ? pardi ? cherche-lui une femme : il te payera une bonne commission. Mais il faut qu'elle soit imbue des mêmes idées religieuses que lui, autrement, votre serviteur ?

— François fera assez ses affaires sans que je m'en mêle ; c'est un garçon intelligent, instruit, un excellent garçon. Je voudrais bien lui ressembler, pour beaucoup de choses.

— Oui, il ne manquerait plus que ça.

— Vous oubliez, mon oncle, qu'il est mon ami ; ne vous étonnez donc pas si je prends sa défense, puisque vous l'attaquez devant moi. Qu'avez-vous à lui reprocher ?

— Rien, c'est assez dit. Ne parlons plus de ça, car je me fâcherais tout de bon. Quand je suis sûr d'une chose, je n'aime pas être contredit, surtout s'il s'agit de l'intérêt bien entendu des personnes dont je m'occupe. Allons dîner. Mais il faut d'abord tirer du vin pour Abram et pour nous deux.

Pendant que Matthias Torin descendait l'escalier de sa cave, un flot d'une main et deux bouteilles vides dans l'autre, Eugène se promenait sur la galerie, d'un air pensif. Cette animosité positive de son oncle contre les gens religieux en général, l'aurait moins préoccupé s'il ne s'était agi très particulièrement de Clara Félice et de François Chardon. Bien qu'il connût encore très peu la première, il en savait cependant assez sur elle, pour être certain de la sincérité de la foi qu'elle professait, beaucoup plus dans sa conduite que dans son langage. D'ailleurs, le cœur parlait chez lui en faveur de la jeune fille, à un degré déjà suffisant pour lui faire comprendre le sérieux de la position nouvelle où il se trouvait. Et quant à François Chardon, son plus simple devoir d'ami était de le détendre. En ce moment même, il n'eût pas demandé mieux qu'Alinde, répondant à l'affection de

François, consentît à l'épouser. Quoique l'oncle eût été peu explicite sur ses projets d'avenir, il en comprenait assez pour en supposer une bonne partie. Avant d'avoir vu Clara, il est probable qu'il y eût donné une sorte de consentement tacite ; maintenant, non. Il chercherait au contraire, à favoriser François par tous les moyens en son pouvoir. — Or, que dirait l'oncle, s'il venait à être instruit de son dessein ? Sa position d'orphelin, excessivement précaire déjà, deviendrait peut-être misérable dans la suite. Matthias était capable de grande colère, de coups de tête : il ne s'intéresserait plus à lui ; peut-être le deshériterait-il complètement. — En quelques minutes, Eugène examina tout cela, et sa conclusion fut que le devoir et la vérité valaient mieux que la fortune de son oncle. Clara, qui vint à passer en ce moment même devant la maison, sans regarder ni à droite, ni à gauche, ni surtout de son côté, lui parut si digne, si intéressante, et d'une si charmante tournure, que cette vue à vol d'oiseau affermit encore notre garçon dans ses sentiments généreux. À la garde de Dieu ? se dit-il — (non qu'il se plaçât de cœur sous une protection aussi puissante et aussi sainte) : — la vie du cœur vaut mieux que la possession de la terre. Si seulement je croyais ce qu'elle croit ? Si seulement Alinde pouvait s'attacher à François, le reste ne serait peut-être pas trop difficile à conquérir.

L'oncle était de retour avec ses bouteilles. Pour Abram et la Nanon il avait tiré du gros rouge vieux, passablement aigre et un peu louche, mais qu'il fallait boire pourtant. Un quart de blanc lui ôtait une partie de son acidité et en faisait un vin rose, dont les deux serviteurs devaient se contenter. De temps en temps, Matthias en buvait aussi avec eux, lorsqu'il était aux champs. Pour lui et son neveu, il apportait du Salvagnin excellent. On sait que ce vin, lorsqu'il a crû dans des terrains légers et bien situés, possède un bouquet agréable ; il est doux, chaud et assez capiteux. Matthias Torin n'aurait jamais dû en boire, puisqu'il était facilement disposé à l'irritation nerveuse. Mais c'était le vin qu'il préférait et dont il faisait usage habituellement. On ne le cultive presque plus en Arpel, et l'on a tort à mon avis. Ces plants de Bordeaux, de Cortaillod, de Bourgogne, qu'on a introduits dans le pays, ne vaudront jamais, sous notre soleil, le Salvagnin à petit grain, noir comme l'encre, et dont nos pères faisaient grand cas. Les premiers produisent davantage, c'est évident ; le dernier se vendait mieux et mûrissait d'une manière plus égale.

Pendant le dîner, l'oncle fut encore assez amusant. Cela lui faisait plaisir d'avoir son neveu avec lui. C'était sa famille, après tout, puisque, Alinde exceptée, il tenait les autres pour rien. Si sa nièce préférée avait pu dîner avec eux deux, le vieux Matthias se serait

représenté ses successeurs déjà en ménage. — Il n'avait pas eu l'idée de le lui proposer, parce qu'on en aurait causé dans tout Arpel, et que d'ailleurs Alinde avait encore chez elle deux amies venues pour la noce de Moïse. Nanon plaça sur la table le reste du jambon, dans lequel on pouvait encore tailler des tranches d'un demi-pied de hauteur, le légume consistait en une *platelée* de pommes de terre, fort bien assaisonnées au jus de rôti. Pour le dessert, des châtaignes avec la grosse peau, et d'excellent fromage.

Les deux hommes burent leur bouteille ventrue jusqu'à la dernière goutte, ensuite Matthias demanda du café noir. La Nanon ne manqua pas d'apporter sa meilleure eau de cerise, dont Eugène accepta un petit verre. Pour amortir le feu de cette liqueur, l'oncle mit lui-même un morceau de sucre de la grosseur d'un œuf de poule dans la portion de son neveu ; il en fit autant pour son propre compte, avec un éclat de rire qui fit tressaillir le jeune homme et lui donna presque envie de pleurer.

— Il ne faut parbleu pas que j'oublie de te remettre l'argent de cette fille et celui de la location de ton champ, dit Matthias en allant à son bureau. Le voici : 30 francs pour les six premiers mois de la maison, payés d'avance ; et aussi 30 fr. pour le champ, dont l'année a fini le 1^{er} septembre. Tu m'en feras un reçu. — Allons ? à ta santé, Eugène ? et ne sois pas triste comme ça. Voyons ? que diantre as-tu à soupirer ? Va t'amuser honnêtement aujourd'hui avec ces filles, fais danser ta cousine jusqu'à ce qu'elle en ait assez, bois un petit coup, mais pas trop, et moque-toi de la mômerie. La vie est déjà bien assez ennuyeuse, sans qu'on se la rende encore plus difficile, et la mort vient toujours trop tôt. — N'est-ce pas qu'elle est bonne, l'eau de cerise de la Nanon ? Prends-en encore une tombée.

— Plus, mon oncle, pas une goutte ; c'est déjà trop comme cela.

— Eh bien, moi, j'en veux encore une cuillerée ou deux, et j'irai dormir un moment à l'écurie. Toi, où vas-tu ?

— Permettez-vous que je fume un bout de cigare sur votre galerie ?

— Oui, pourquoi pas ? mais va l'allumer dehors ; ici, cela ferait sentir le tabac pendant vingt-quatre heures.

Chapitre XII



n demandant à son oncle la permission de fumer sur la galerie, Eugène Torin n'avait plus pensé à ce qu'il avait fait de ses cigares le jour précédent. L'idée lui en revint tout à coup, lorsqu'il mit la main dans sa poche, après s'être assis sur la chaise où il était resté une demi-heure avant le dîner. Que faire ? Redemander son étui à Nanon serait une espèce de lâcheté morale, il se l'avoua. Au lieu donc de céder à la tentation, il se borna à tourner dans ses doigts le couteau qui lui servait de briquet. Les allumettes phosphoriques n'étant pas encore inventées, messieurs les fumeurs devaient se pourvoir de tout l'appareil nécessaire à la production du feu. — Peu à peu cependant, le besoin du parfum narcotique diminuait chez Eugène ; au bout de cinq minutes, il n'y pensait plus. Ce que son oncle lui avait dit en ce même endroit, et plus encore peut-être les dispositions matérialistes qu'il ne craignait pas de montrer à table, préoccupaient vivement le jeune homme. Il en éprouvait une sorte d'effroi instinctif. Sa nature fine et délicate, ne s'habituerait jamais à un milieu pareil. Il trouvait indigne d'un homme de rapporter tout à ce monde, dans la satisfaction grossière des appétits de l'estomac et de la jouissance des biens matériels. Et à l'âge du vieillard, cela lui paraissait encore plus triste et plus désolant. Le texte du sermon entendu le matin se présenta à son esprit avec une force toute nouvelle, comme une de ces grandes vérités contre lesquelles il n'est pas possible de lutter. Bientôt la Nanon vint aussi sur la galerie, tenant l'étui de cigares à la main.

— J'ai pensé il y a un instant, monsieur Eugène, lui dit-elle, que les choses forcées ne sont pas bonnes. Si donc vous regrettez de m'avoir donné ceci à garder, reprenez-le.

En disant cela, elle posa l'étui sur les genoux d'Eugène et s'assit en face de lui.

— Je vous remercie, Nanon. Si vous étiez venue il y a dix minutes, je n'aurais pu résister à l'envie de fumer. Maintenant, c'est

passé. Rempotez l'étui lorsque vous rentrerez. Pour commencer, il faut du courage ; plus tard, il m'en faudra peut-être beaucoup avec mon oncle. Puis-je vous parler de lui sans crainte d'une indiscretion de votre part ?

— Pauvre monsieur Eugène, je venais justement causer un peu avec vous. Ne craignez donc rien avec moi. — Depuis quelque temps, votre oncle devient très difficile à vivre. Pour un rien il se fâche, surtout s'il a bu quelques verres de vin. Je vous assure qu'il faut de la patience pour ne pas répondre à ses gros mots. Si cela va en augmentant, je n'y pourrai plus tenir. Est-ce l'âge qui lui donne cette mauvaise disposition ? je n'en sais rien. Ce qui me fait aussi beaucoup de peine, c'est qu'il a toujours quelque mauvaise parole à l'adresse des gens religieux, comme par exemple, contre cette gentille tailleuse qui demeure chez vous, et contre le brave François Chardon, qui est certainement le meilleur garçon de la commune. Ils ne lui font rien, et il ne peut s'empêcher de les blâmer parce qu'ils ne se conduisent pas comme les autres jeunes gens du village. Je lui ai dit une fois sérieusement que c'était très mal de parler ainsi de son prochain. Pauh ? il s'est mis dans un état tel, que j'ai pu penser un moment qu'il me jetterait à la tête le premier objet venu. Il m'a appelée bécasse, folle, mômière, imbécile, tout ce que vous voudrez. Ah ? si je n'avais pas promis à votre tante d'avoir soin de lui, et si vous ne deviez pas vivre avec nous dans un an, je le quitterais au plus vite. C'est inutile de chercher à le ramener à de meilleurs sentiments. Personne n'y peut rien.

— Mon oncle fera peut-être quelques bonnes réflexions. S'il devenait malade, il s'adoucirait. Il ne faut pas perdre courage, Nanon. Ma cousine Alinde ne cherche-t-elle pas à le ramener quand il a de ces mauvais moments ?

— Oh ! avec elle, il est aimable ; jamais il ne lui dit rien de grossier. En fait d'argent, elle obtiendrait de lui tout ce qu'elle voudrait, et ne lui en demande que pour les pauvres ou pour les malades. Il crie, si vous voulez, mais ne tarde pas à se calmer. Votre cousine Alinde est sa préférée, je vous l'ai dit plus d'une fois et vous le savez bien.

— Et qu'a-t-il donc contre M^{lle} Clara ?

— Pas la plus petite chose. Seulement, parce que c'est une personne sincèrement pieuse, il ne l'aime pas. Quand il en parle, il l'appelle volontiers la fille du suicidé, du banqueroutier, etc. Un jour pourtant qu'il était chez elle, il se permit de jurer grossièrement. M^{lle} Clara lui fit observer avec respect, qu'elle n'était pas habituée à entendre de telles paroles. Je crois qu'il ne lui a jamais pardonné cela, d'autant plus qu'on donna raison à la jeune personne dans le village. Monsieur Eugène, il ne vous faudra pas rester si longtemps sans revenir, il me

semble qu'une visite par mois ne serait pas trop pour vous et votre oncle. Alinde aussi, qui vous aime beaucoup, en serait bien aise.

— Je tâcherai d'obtenir un congé de temps en temps. C'est difficile, parce que cela tombe sur le samedi et le lundi, deux jours où il y a beaucoup d'occupation au bureau. Enfin, nous verrons.

— Vous ne voulez donc pas vos cigares ?

— Non.

— Je les remets dans le tiroir du râtelier.

— Je ne veux pas savoir où ils sont. Aidez-moi à renoncer à une mauvaise habitude.

— Eh bien je les cacherai ailleurs. Où allez-vous maintenant ?

— Je crois que j'irai saluer M^{lle} Clara et sa mère. Demain matin, je n'en aurai pas le temps avant de partir, et encore moins ce soir, s'il faut aller à la danse. Au revoir, Nanon.

Quelques instants après, il entra dans le sentier du petit jardin. Comme il marchait légèrement, les deux femmes ne l'entendirent pas approcher de la maison. La fenêtre de la chambre était fermée, et la porte de la cuisine ouverte. Au moment d'entrer, Eugène s'arrêta. Clara lisait à sa mère le discours de Jésus à Nicodème, puis elle fit rapidement l'analyse du sermon entendu le matin. Craignant de troubler cette espèce de culte de famille par sa présence importune, il attendit la fin de l'explication. Cela dura quelques minutes pendant lesquelles Eugène put se convaincre que Clara Félice avait une mémoire remarquable, mais plus encore le cœur tourné vers le grave sujet dont elle rendait compte à haute voix. Sa parole était facile, ses expressions très claires, le ton qu'elle y mettait juste et convenable de tous points. Lorsque ce fut fini, il heurta à la porte de la chambre. Clara vint ouvrir, laissant paraître son étonnement d'une telle visite.

— Eh ? monsieur Torin, dit-elle, c'est vous ? j'espère que vous ne nous apportez pas de mauvaises nouvelles ?

— Non, mademoiselle. Je viens vous saluer avant mon départ. Demain matin, je dois quitter le village de très bonne heure, c'est pourquoi je viens en ce moment vous dire adieu et vous offrir tous mes vœux pour que vous passiez un bon hiver.

— Merci beaucoup, mon cher monsieur, répondit la mère ; mais veuillez vous asseoir. C'est bien aimable à vous d'être venu me dire bonjour. — Ma fille vient justement de me lire le texte du sermon de monsieur le pasteur et de me le raconter en quelques mots. C'est un sujet que j'aurais bien voulu entendre développer du haut de la chaire. Vous étiez aussi à l'église ; avez-vous été satisfait de la prédication ?

— Madame, je pense que le sermon était bon, en ce sens qu'il peut faire réfléchir. C'est un sujet qui doit présenter de grandes difficultés.

Il n'y a, je crois, que Dieu lui-même, qui pût le traiter de manière à lever tous les doutes. Pour moi, j'avoue que ma raison se refuse à accepter certaines choses, certaines doctrines de la Bible, mais je suis bien convaincu en mon âme que Dieu met devant tout homme une lumière suffisante pour le guider dans le bon chemin ; nous possédons tous la connaissance du bien et du mal.

— Parfaitement, mon cher monsieur. Je suis réjouie de vous entendre parler ainsi.

— Mais, ajouta Clara, il est tout aussi vrai que, sans une force nouvelle, sans le secours continu de Dieu, nous sommes incapables de résister au mal et de faire le bien. Voilà pourquoi le Seigneur dit à Nicodème qu'il faut naître de nouveau pour entrer dans le royaume des cieux. Dès que nous pouvons considérer Dieu comme notre Père en Jésus-Christ, dès que nous le prions, dès que nous comptons sur le Saint-Esprit, nous vivons d'une autre vie.

— Oui, ma chère fille ; je comprends très bien cela, comme tu me l'as expliqué il y a un instant. — Monsieur Torin, ne viendrez-vous pas faire une visite à vos parents avant la fin de l'année ?

— Je ne le sais pas encore, Madame. Cela dépendra des affaires du bureau dans lequel je travaille, et de la bonne volonté de mon chef. Je tâcherai, en tout cas, de venir passer un dimanche à Arpel. — Mademoiselle Clara, s'il y avait quelque chose dans la maison qui exigeât ma présence, si quelque réparation qu'on ne peut prévoir devenait urgente, vous auriez la bonté de m'écrire. Je ne voudrais pas donner à mon oncle des ennuis et des tracas qui le fatigueraient à son âge. Mais j'espère que tout ira bien. Lorsque la neige fond sur le toit, elle forme souvent des gouttières à l'intérieur ; je vous serai reconnaissant, dans ces cas-là, de la faire enlever par un ouvrier, et de me porter en compte le payement de son travail.

— Oui, monsieur ; je le ferai avec plaisir.

— Adieu, madame. Adieu, mademoiselle. J'ai été bien heureux de faire votre connaissance.

— Bonjour, mon cher monsieur, dit la mère Félice en lui serrant la main.

Eugène tendit la sienne à Clara en saluant d'un dernier regard la jeune fille, et bientôt il se trouva devant la maison de l'oncle Josué. Alinde et ses deux amies étaient aux fenêtres des chambres de l'étage.

— Bonjour, leur dit-il ; regardez un peu ce char qui arrive au grand trot de notre côté, comme s'il venait chez vous.

À peine Eugène eut-il prononcé ces paroles, que l'équipage entra dans la cour. Il n'y avait que le conducteur et deux bancs vides.

L'homme ne fit qu'un saut, de sa place sur le terrain. C'était François Chardon.

— Comment ? c'est vous, François ? lui dit Alinde, sans quitter la fenêtre ; où allez-vous ainsi tout seul ?

— Je viens vous proposer une promenade d'une heure ou deux, où vous voudrez. Il y a place pour six sur les deux bancs, et le temps est très doux. Mon cheval s'est reposé hier ; le plus grand plaisir que je puisse lui faire est de l'atteler de temps en temps au petit char. Ainsi, lui et moi nous sommes à votre disposition. Comme il n'a pas paru à la noce, rien de plus juste qu'il se montre aujourd'hui. Je vous dois d'ailleurs votre aimable visite d'hier au soir.

— Voulons-nous aller ? demanda la gaie Alinde. Qu'en dis-tu, Eugène ? viendras-tu avec nous ?

— Avec grand plaisir.

— Eh bien ? prenons vite nos châles et partons. Écoutez, François ; il ne faut pas faire les choses à demi, quand on est un si brave garçon. Eugène gardera votre cheval, pendant que vous irez vite dire à Clara Félice devenir avec nous. Je veux qu'elle vienne, entendez-vous ? Allez vite, François. La pauvre petite ne sort jamais. Cela lui fera grand bien. Il y a juste une place pour elle.

Clara était au jardin avec sa mère, qui profitait aussi pour quelques instants de cette belle après-midi. François exposa le désir d'Alinde.

— Oui, ma fille, accepte ; cela te fera une petite distraction.

— Qui sera sur le char, monsieur Chardon ?

— Vous et Alinde, les deux amies, Eugène Torin et moi. Prenez vite un châle, mademoiselle, et venez, je vous prie.

— Le char est-il bien solide ? demanda la mère.

— Il est presque neuf, madame, et le cheval obéissant.

— Va, Clara ; va, mon enfant.

Celle-ci rentra avec sa mère et fut prête à l'instant. Un petit chapeau noir sur ses beaux cheveux, un châle léger sur le bras, elle suivit l'aimable conducteur.

Alinde fut enchantée de voir que François avait réussi dans sa délicate mission. On grimpa sur le char. Elle et Clara se placèrent avec François sur le banc de devant ; Eugène et les deux amies sur celui de derrière. Le cheval joyeux partit comme un trait, secouant sa jolie tête ombragée de crins noirs, et rasant la route, sur laquelle le fer de ses sabots laissait à peine une trace légère.

À la sortie du village, ils dépassèrent l'oncle Matthias, qui, ayant fait son petit sommeil dans l'écurie, allait voir si son dernier blé semé levait convenablement.

— Bonjour, mon oncle ? lui cria sa nièce : bonjour ? bonjour ?

Ils étaient déjà bien loin, lorsque le vieillard, à peine revenu de son étonnement, se dit à lui-même :

— Ah, çà ? où vont-ils ? Ce mâtin de Chardon a le meilleur cheval de la commune : Ho ? parbleu ? ils vont courir pour se promener, ces beaux messieurs ? Voilà un compagnon qui ne veut pas mettre les pieds à la danse à cause de sa môme, et qui sait bel et bien s’amuser à sa manière, quand ça lui plaît. Est-ce que ma nièce n’aurait pas aussi bien fait de se mettre à côté de mon neveu sur l’autre banc, au lieu de s’asseoir tout près de cet Ostrogoth ? et la tailleuse, qui court la *prétantaine* avec eux ? Et puis, ça va au sermon le matin, ça se permet de juger les autres !... Je ne veux pas absolument que ce Chardon vienne se fourrer par là, dans la maison de mon beau-frère.

Peu soucieux de ce que pensait l’oncle Matthias, le vaillant Britto emportait les jeunes gens sur la route unie qui côtoie la montagne à peu de distance des forêts. Elle traverse des champs, des prairies. Tantôt elle coupe une langue de bois qui, trop curieuse et quelque peu indiscreète, s’avance en pointe effilée dans un sol dont la charrue eût tiré un meilleur parti ; tantôt elle est tracée sur de vastes étendues plates, sans culture, où l’on ne trouve en été qu’un maigre gazon, incapable de se nourrir dans le gravier qu’il recouvre à peine. Dans les étés chauds et humides, des champignons bons à manger, y naissent en quelques heures et y dansent en rond, jusqu’au moment où de vieilles femmes pauvres viennent les cueillir. Sur ces plaines quasi stériles, on remarque aussi çà et là un chêne, un vieux châtaignier solitaire, venu au monde depuis des siècles à la place où les eaux laissèrent autrefois des détritits de végétaux, et jetèrent une couche de limon fertile. Peut-être y a-t-il même, non loin de ces témoins des temps anciens, quelque source bienfaisante qui rafraîchit leurs racines, avant de former le ruisseau dont le murmure anime nos soirs d’été. — François fit courir son cheval sur le flanc de la colline où s’abrite le beau village de Gersins, à l’ombre de ses riches vergers inclinés au sud-ouest. Là, le Jura devient beaucoup plus gracieux que dans les environs d’Arpel. La montagne se découpe en gorges boisées ; elle forme des *molars* très inclinés, mais abordables jusqu’au sommet. Les bois n’ont pas de sapins. C’est la verdure du hêtre, essentiellement, avec les teintes plus foncées ou plus claires des arbres qui font alliance avec ce fort possesseur du sol forestier. Plus loin, c’est Pontal, avec ses eaux magnifiques, son temple bâti au sommet d’un monticule autour duquel est groupé le village. A quelques minutes est une jolie rivière, dont les ondes toujours limpides, glissent sur des pierres couvertes de mousse brune. La truite remonte ce courant deux fois par année, malgré les rouages des scie-

ries et le bruit des machines à battre le blé. Dans le voisinage de Pontal, on voit des tumulus, avec des restes, de constructions romaines ou du moyen âge. Des esprits ingénieux prétendent que César construisit ici-même le mur au moyen duquel il voulut mettre le pays à l'abri d'une incursion des Helvétiens.

Continuant leur promenade rapide, nos jeunes gens visitèrent Gravaux, petite commune pauvre, mais qui se présente avec bonne mine et une certaine audace, au-dessus de son vignoble au vin blanc renommé. De Gravaux, la route descend à Moulin-les-Anes, village plat, dont les maisons basses, se touchant toutes, accusent une haute antiquité. C'est un endroit de passage pour les montagnards et pour les habitants du plateau supérieur. Devant l'auberge de Moulin-les-Anes, on trouve invariablement une mangeoire dans laquelle le charretier verse l'avoine pour son cheval, après quoi il boit lui-même une chopine.

— Voulez-vous descendre ici et prendre un verre de sirop ? demanda François.

— Comme il vous plaira, mes chères, dit Alinde en s'adressant à ses compagnes : avez-vous soif ?

— Non, ne descendons pas, répondirent-elles.

Mais Eugène était déjà sur le terrain et entré à l'auberge. En moins d'une minute, on apporta vers le char du vin, du sirop et de l'eau, qui furent offerts tout versés. Il fallut bien en boire, qu'on eût soif ou pas, et remercier encore, par-dessus le marché.

— Allons-nous plus loin ? demanda de nouveau le complaisant conducteur. Britto est à votre service, ne craignez pas de le fatiguer.

Comme s'il eût entendu ce que disait son maître, le vigoureux animal s'ébroua deux ou trois fois avec une agréable satisfaction.

— Il me semble que c'est bien assez pour une promenade, dit timidement Clara.

— Oui, reprit Alinde ; tournez bride, François ; mais si vous pouviez nous ramener par un autre chemin, ce serait plus agréable.

— C'est ce que je compte faire. Paye, Eugène, dit-il en tendant sa bourse, et nous repartirons.

— Veux-tu bien garder ton argent ? tout est payé. Pour revenir à Arpel, ils passèrent par les villages de la plaine. Le chemin est moins roulant, mais agréable en beaucoup d'endroits, surtout lorsqu'il traverse de belles propriétés particulières, assez nombreuses dans cette partie du pays. Enfin, comme le soleil se couchait, nos gens arrivèrent à Arpel, enchantés de leur promenade et reconnaissants de l'attention délicate du brave François Chardon. Alinde lui donna une bonne poignée de main, les autres le remercièrent de sa politesse.

Avant qu'il les quittât, Alinde lui dit de son air malicieux.

— Et si vous reveniez un peu ce soir ? Une valse ou deux termineraient assez bien la journée.

— Non, ce n'est pas possible. D'abord, par principe, je ne danserais pas, le dimanche surtout ; ensuite, je ne sais pas danser. Excusez-moi. Je suis trop sauvage et trop vieux pour aller au bal, du moins pour commencer à aller au bal ; mais je ne blâme point ceux qui pensent pouvoir s'accorder cet amusement.

— François a raison, dit Eugène. Si je partageais toutes ses convictions religieuses, je ne danserais plus. Nous autres, nous ne sommes pas aussi conséquents que lui. — Adieu, François ? jusqu'au revoir à la fin de l'année.

Les deux garçons se serrèrent la main ; François remonta sur son char, et bientôt on le vit prendre, au pas réglé de son cheval, le chemin conduisant aux Fougères.

II. LE CRÊT DES ÉRABLES.

Chapitre XIII



n 1830, et bien des années encore plus tard, le nombre des notaires ayant le droit d'ouvrir une étude dans le canton de Vaud, était fixé par loi. La liberté de s'établir après avoir passé les examens et obtenu une patente, ne vint qu'en 1851. Jusqu'à cette époque, le porteur d'un acte de capacité au notariat devait attendre, pour être nommé, qu'un des anciens notaires mourût, ou renonçât à l'exercice de sa profession. Et encore, le Conseil d'État pouvait-il choisir, parmi les candidats au poste vacant. Ordinairement il désignait le plus ancien en date, sans avoir égard à la position de fortune ou de famille. En ce temps-là, déjà bien loin de nous, la profession de notaire était bonne à la campagne. Dans tel district, les notaires avaient entre eux un concordat. Ils s'engageaient à ne pas abaisser le tarif des émoluments et à verser une portion de ceux-ci dans une caisse commune, pour en partager le produit entre tous, au bout d'un certain laps de temps. De cette façon, celui dont la clientèle était peu nombreuse, ou qui avait été malade et dans l'impossibilité de travailler, recevait sa part du produit général de l'association. La nouvelle loi sur l'exercice du notariat mit fin à ces coutumes, qui, si elles constituaient une sorte de privilège en faveur d'une classe de citoyens, avaient pourtant des côtés respectables, et présentaient des garanties qui n'existent plus au même degré aujourd'hui. — Je me suis laissé dire cela dernièrement, et je le note ici, parce que ce détail est nécessaire au cadre de l'histoire actuelle.

Eugène Torin a donc repris sa place de stagiaire en l'étude du notaire Gamaliel Bottand, à X. — Le bureau est placé au fond d'un corridor qui traverse la maison. Les deux fenêtres par lesquelles il reçoit la lumière, n'ont d'autre vue que celle d'une cour intérieure, communiquant avec la rue par une espèce de porte cochère dont on ouvre le portillon pour les passants. Les grands battants restent ordinairement fermés, à moins que M. Bottand, ou ses locataires, n'aient à recevoir un char de bois ou de n'importe quelle marchandise. Dans

ces rares occasions-là, on décroche les deux barres de fer, afin que l'entrée de la cour soit entièrement libre.

En général, les clients, surtout les emprunteurs et ceux qui venaient faire leur testament, arrivaient au bureau par la cour. L'entrée de devant était employée par les étrangers qui ne connaissaient pas l'autre, et par les prêteurs. M. Bottand faisant un peu le courtage des vins, les spéculateurs qui l'occupaient, prenaient aussi de préférence le passage de derrière. Le bureau était bien placé au fond de cette cour, avec ses deux entrées. Il y faisait chaud en hiver et frais en été. Dans cette dernière saison, les hirondelles se reposaient sur les tablettes des fenêtres, et les moineaux se battaient dans les longues pousses de vigne du Canada, dont la maison voisine était tapissée. — Comme tous ses prédécesseurs chez M. Bottand notaire, Eugène Torin couchait dans une alcôve pratiquée au fond du bureau et ne recevant le jour que par une attique ; il fallait absolument que les actes et les registres fussent gardés à vue, de jour et de nuit.

C'est donc là que nous retrouvons notre jeune homme, à son retour de la noce de Moïse Gauty. Assis sur un tabouret de cuir noir, en face d'un pupitre noir, il écoute avec attention ce que lui dit son chef. Celui-ci est un vieillard très maigre, au front étroit. Sa tête est couverte d'une forêt de cheveux noirs, qui n'ont point grisonné et s'en vont de tous les côtés, selon que la longue main sèche de leur maître les dirige. De petits yeux noirs brillants et enfoncés, font ressortir la protubérance très accentuée du nez. Le menton est large, avec une forte raie au milieu. M. Gamaliel Bottand faisait partie d'une classe d'anciens notaires qui n'existe plus aujourd'hui. Outre la stipulation des actes appartenant à son office public, l'achat et la vente des vins dans les localités voisines, il gérait aussi la fortune mobilière de divers clients. Encore très actif malgré son âge avancé, il n'employait qu'un seul clerc ou copiste, à savoir Eugène Torin. On peut conclure de cet état de choses que les affaires n'étaient pas bien nombreuses, mais qu'il y avait pourtant assez d'ouvrage pour un jeune homme assidu au travail et suffisamment actif. Sans parler des testaments et des autres actes expédiés en *brevet*⁸ le vieux notaire avait couvert de son écriture semi-gothique, soixante-trois minutaires, dont chacun contenait au moins 500 pages. Ces énormes cahiers grossièrement cousus les uns aux autres, étaient les plus affreux brouillons qu'il fût possible de voir. Eugène tirait de ce premier jet de la phraséologie notariale en usage au commencement du siècle, des copies fort belles pour l'écriture et l'ordonnance générale, mais auxquelles il ne pouvait rien changer, si

8 - Dont l'expédition est originale et unique.

ce n'est l'orthographe vicieuse à tout bout de ligne. M. Bottand écrivait « *ce jour'd'hui* » avec un *i* grec, ainsi qu'aux noms des six jours de la semaine. Il donnait toujours deux *t* à *limites*, et mettait un accent aigu sur le premier *é* du verbe mesurer, dans tous ses temps et toutes ses personnes : Le *mésurage*; la *mésure*; *oultre mesure*; *ils mesurèrent à la mesure de Berne*; le *ped*, *mésure de Vaud*, etc. Pour un rien, il aurait écrit le mot *toiser* avec un *h*: *thoiser*, mais non à *toise*, qui lui paraissait plus simple. Il écrivait aussi le nom Antoine avec un *h*: *Anthoine*, et Salomon avec deux *l*; *Sallomon*.

— Voici donc, disait-il ce jour-là à son copiste, les derniers actes stipulés: il y en a sept, dont il faut préparer les expéditions. L'enregistrement⁹ du mois de septembre est à faire en entier; vous vous y mettez quand les copies seront terminées. Ensuite, il y aura les désignations au receveur¹⁰ pour le dernier trimestre. Mais, pour commencer, voici deux lettres à copier tout de suite.

— Oui, monsieur.

— Comment se porte l'oncle Matthias?

— Très bien: il vous envoie ses compliments, n'a pas de vin à vendre et vous fait dire qu'il peut fournir 5000 fr. au 5 %, reçu au 4 ½ à échéance fixe, sous hypothèque en premier et valeur double au moins. Il pense aussi que vous n'exigeriez pas la commission de placement du ½ p %.

— Votre oncle est un terrible homme; mais je verrai si l'on peut faire ce qu'il entend. Si l'on vient me demander, je vais chez M^{me} Dalbri, pour sa cave. Dans une heure ou deux, je serai de retour.

Quelqu'un heurtait à la porte:

— Entrez, dit-il.

— Votre serviteur, monsieur Bottand.

— Monsieur de Wistenbad, veuillez vous asseoir.

— Monsieur, en passant, je viens vous demander si vous auriez encore une cave de 50 chars, première qualité, au même prix que la dernière?

— Cinquante chars, c'est un peu difficile; s'il fallait mettre deux francs de plus, serait-ce un empêchement?

— Deux francs, non, mais pas davantage; je ne veux pas être nommé avant marché écrit. Les paiements à 3, 6 et 9.

— Ne pourriez-vous mettre à 2, 4 et 6? Cela faciliterait peut-être.

— Faites pour le mieux, monsieur Bottand. Vous m'écrirez dans deux jours au plus tard.

9 - Copie sur timbre pour être déposée au greffe du tribunal.

10 - Indications des titres emportant droit de mutation, etc.

— Oui, monsieur, votre serviteur très humble.

Ayant accompagné son client jusqu'à la porte d'entrée, le notaire sortit, un instant après, par celle de derrière. Il se rendit chez M^{me} Dalbri, qui l'avait précisément fait demander pour lui vendre les 50 chars de vin, auxquels M. de Wistenbad pensait lui-même. Le courtier-notaire expliqua à cette dame comme quoi c'était très difficile de trouver un bon acheteur; qu'il lui convenait de vendre un peu moins cher et d'être bien payée, etc. Bref, il obtint les 50 chars au prix fixé par l'acheteur, écrivit le marché séance tenante et gagna ainsi deux courtages de 50 francs de Suisse chacun, sans déboursier plus de deux batz pour son papier timbré.

Eugène était parfaitement au courant des diverses roueries du métier, et plus de cent fois déjà son âme droite et généreuse avait gémi en entendant les mensonges prononcés devant lui à propos d'affaires pareilles. Il n'y pouvait rien et n'était lui-même pas assez affermi dans le respect de la vérité chrétienne, pour montrer au vieux courtier combien il avait tort de tromper ainsi son prochain. Celui-ci mentait simplement pour faire la hausse ou la baisse, selon que cela convenait à ses clients; il ne pensait point agir mal en cela, mais conduire aussi bien que possible les affaires dont on le chargeait, et sa propre petite barque. Hélas? les marchés de bourse, les spéculations sur les nouvelles politiques, vraies ou fausses, sont-elles autre chose? Et quand des princes eux-mêmes descendent dans cette arène où les plus grands trompeurs sont rois de la finance, quand les banquiers tripotent de millions aux dépens de prêteurs trop crédules, qui donc, parmi les gens du monde, trouverait extraordinaire qu'un petit courtier en vin se permit les mensonges relatifs à son dangereux métier? Il n'y a que les amis de la vérité divine, qui partent d'un principe absolument contraire. Et encore, qu'ils soient sur leurs gardes? la vérité vraie est tout ce qu'il y a de plus rare ici-bas, tant le cœur est rusé et la langue souillée par le péché.

Pendant l'absence de son patron, Eugène Torin eut la visite de M^{lle} Emmy Bottand, la fille du notaire. Elle venait au bureau, de temps en temps, pour demander un cahier de papier, ou lire le quantième du mois sur l'ardoise placée derrière la porte. Elle profitait de l'occasion pour causer un moment avec le copiste. C'était une personne bonne au fond, assez jolie, mais qui, par simplicité d'esprit ou de cœur, avait des manières un peu libres. Pourquoi ne se mariait-elle pas? Probablement parce que son père ne donnait pas de dot, ou que personne, dans la bourgade ou dans le voisinage, n'avait convenu jusqu'ici à M^{lle} Emmy Bottand.

— Et vous voilà de retour, monsieur Eugène, lui dit-elle. Vous êtes-

vous amusé à la noce de votre cousin ?

— Mais oui ; nous avons bien ri et surtout bien mangé.

— Était-ce une belle noce ?

— Superbe pour une noce de village ; il y a eu des dîners splendides.

— Vous étiez nombreux ? combien, à peu près ?

— Chez mon oncle Gauty, une quarantaine.

— Est-ce joli, Arpel ?

— C'est selon les goûts ; moi, je trouve les environs d'Arpel bien plus agréables que ceux-ci.

En faisant cette dernière réponse, Eugène pensait à sa maisonnette et à Clara Félice, dont l'expression intelligente, ouverte et si pure, contrastait fortement avec celle d'Emmy Bottand. Celle-ci lui mit la main sur l'épaule en disant :

— Monsieur Eugène, donnez-moi, s'il vous plaît, deux cahiers de papier à lettre, format poulet.

Le jeune homme se leva, ouvrit un tiroir et donna le papier demandé ; il ajouta d'un ton assez bref :

— C'est tout ce que vous désirez pour le moment, mademoiselle ?

— Oui, merci.

Et M^{lle} Emmy Bottand retourna chez elle.

Eugène travailla pendant quelques jours avec une sorte d'acharnement. Il parlait moins, avait l'air plus sérieux que d'habitude et surtout plus concentré. Un autre jeune scribe du même bourg, qui venait le voir de temps en temps, en fit la remarque le samedi au soir en se promenant avec lui sur la place publique.

— Je crois vraiment, lui dit-il, que vous avez rencontré un *idéal* à la noce de votre cousin. Depuis que vous êtes de retour, vous avez l'air d'un autre homme. Si je vous connaissais moins, je penserais que vous êtes préoccupé d'idées religieuses. Mais ce ne peut être le cas ; elles n'ont jamais été de votre goût.

— Je n'ai pas de goût pour grand'chose ce soir, mon pauvre Amédée, si ce n'est pour un verre de bon vin. J'ai trop travaillé, je crois, depuis lundi, et je me sens énervé en ce moment. Allons boire une bouteille au cercle, si vous voulez ?

— Soit, et de bon cœur.

Ils allèrent donc au cercle. Eugène demanda du 1825 ; on en vendait là d'excellent. La bouteille bue, il en fit venir une seconde, malgré l'étonnement de son compagnon. Il en aurait demandé peut-être une troisième, si un violent mal de tête ne fût venu l'engager à rentrer chez lui.

Il se coucha, dormit peu, se leva de bonne heure et alla respirer le grand air. Après le déjeuner, il dit qu'il allait au culte. Cela fit sensation

dans la maison Bottand, car, à l'ordinaire, Eugène fréquentait peu les assemblées religieuses.

— Mais, mais, disait M^{me} Bottand, il y a quelque chose là-dessous. Ce garçon a du noir ou des chagrins cachés. Son père n'est-il pas mort d'hypocondrie, Gamaliel ? Il me semble en avoir oui parler.

— Je ne crois pas, ma chère amie ; mais Torin a beaucoup travaillé au bureau cette dernière semaine. Après réchauffement gagné à la noce, il se sera épuisé : les jeunes gens ne savent jamais rester dans de sages limites ; ils ne s'aperçoivent pas alors qu'ils font déborder la *mésure*. Je l'enverrai demain faire une course à pied dans le vignoble ; cela lui rafraîchira le cerveau.

En réalité, voici ce qui se passait. Eugène était fatigué sans doute, mais irrité contre lui-même et contre sa position. Il se sentait malheureux, parce qu'il manquait de paix dans son âme. Son désir eût été de vivre de la même vie religieuse que celle de son ami François Chardon, et surtout de Clara Félice. Il avait la conviction intime qu'ils étaient dans le vrai pour eux-mêmes et par conséquent avec Dieu. Et lui aussi cherchait à se bien conduire, sauf pourtant que, la veille, il ne s'était pas fait le moindre scrupule de boire une bouteille entière de vin assez fort. Mais il se rendait compte que ses actions et sa vie intérieure manquaient d'un principe d'amour et de reconnaissance envers Dieu, tandis que ce principe était à la base de la foi des deux autres. Il sentait l'isolement d'un cœur qui vit pour soi, dans une bonne et honorable activité, sans rapporter à la gloire de Dieu ce qu'il fait. En un mot, Eugène avait besoin de revenir à l'Évangile, tel qu'il le comprenait pendant son instruction religieuse. Pour cela, il fallait abdiquer une forte dose d'orgueil ; il fallait croire Dieu plus que la raison humaine, accepter la Révélation comme elle nous a été donnée, avec sa lumière admirable et aussi avec ses mystérieuses obscurités. Le cœur brisé, il fallait fléchir les genoux devant le Saint des Saints et recommencer à prier. De là un grand combat intérieur, dans lequel, tantôt la foi prenait le dessus, tantôt les ténèbres du siècle établissaient leur demeure. Et personne à qui se confier ? Quoi qu'il fit et comme qu'il s'y prit, toujours l'air paisible et serein de François se présentait à son esprit, et toujours aussi Clara Félice avec son regard limpide, sa confiante et pieuse résignation. Il s'avouait qu'il donnerait tout pour gagner le cœur de cette jeune fille ; mais, en même temps, il comprenait que, rationaliste sur les principaux articles de la foi chrétienne, il existait entre Clara et lui un abîme des plus difficiles à combler. — Au milieu de ce conflit déjà trop grand, l'opposition de son oncle venait encore se dresser à ses yeux. — Mais Eugène Torin était droit de cœur, si, pour beaucoup de choses, il avait trop de confiance

en lui-même. Il ne resterait pas dans un tel état ; non, il ferait d'éner-
giques efforts pour en sortir. Ayant, depuis quelques années, considé-
rablement négligé la lecture de la Bible, il l'avait presque oubliée dans
son texte formel. L'histoire et les faits étaient restés gravés dans sa
mémoire, non les paroles même du livre de Dieu. Eh bien ? il relirait
avec attention les évangiles, d'abord, et ensuite les épîtres et les
autres parties du Nouveau Testament. Il tâcherait de n'apporter à
cette étude aucun préjugé extérieur ou intérieur ; il irait selon ses
propres forces, avec un ardent désir d'être éclairé à fond. Honneur à
quiconque prend ou reprend les saintes Écritures dans une disposition
pareille ? L'immortelle vérité ne lui sera pas refusée, on peut en être
certain. Tandis que celui qui vient à elles avec un jugement tout formé
d'avance, n'y trouve ou ne sait y voir qu'une tradition obscure, des
faits douteux, des miracles incroyables en notre siècle pour tout
homme éclairé, — le premier, au contraire, marche paisiblement de
foi en foi, de lumière en lumière, jusqu'à ce qu'il dise à Jésus, avec
l'accent d'une profonde conviction : « Oui, Seigneur, je crois que tu es
le Christ, le Sauveur du monde. »

Chapitre XIV



Le soleil dorait à peine le sommet des Alpes vaudoises, lorsque, le lundi matin, Eugène sortit de la maison Bottand par la petite porte de la cour. Un bâton de chêne à la main, un paquet de papiers dans sa poche, il allait régler pour son patron un certain nombre d'affaires qui ne présentaient pas de difficultés. Il s'agissait principalement de remettre des titres notariés et d'en recevoir les émoluments. Eugène en avait pour toute la journée, qui, dans cette saison, est déjà bien accourcie, surtout lorsque le soir est brumeux. Son itinéraire consistait à traverser une partie du vignoble, puis à monter sur le plateau qui se relie au Jura supérieur, et, de là, à revenir à X. en ligne directe. En le quittant la veille, M. Gamaliel Bottand lui avait donné pour instructions générales les cinq ou six points suivants :

- 1° Aller tranquillement, sans se fatiguer ;
- 2° Être affable et poli avec toutes les personnes qu'il verrait ;
- 3° Ne donner les titres, si possible, que contre l'émolument inscrit au pied de l'acte ;
- 4° Conseiller aux vendeurs de vin de ne pas trop élever leur prix, vu qu'une baisse pourrait survenir prochainement, — et dire aux acheteurs de se hâter, dans le cas où la hausse continuerait ;
- 5° Enfin, accepter le dîner si quelqu'un le lui offrait, et, dans le reste du jour, ne pas boire sans manger au moins une bouchée entre deux verres.

La matinée était radieuse pour un jour d'automne. Un ciel doux, marqueté de petits nuages, et la fraîcheur de la terre avaient concouru à la formation d'une abondante rosée, dont les gouttelettes pendaient à chaque brin d'herbe, ou s'étendaient en couche brillante sur les feuilles colorées des haies et des arbres fruitiers. Les toiles d'araignée ressemblaient à des miroirs, sur lesquels papillons et

mouchevrons venaient se prendre, avant que les premières gelées leur fissent une guerre toujours mortelle. Des volées d'étourneaux quittaient les grands peupliers, leurs dortoirs favoris, et s'abattaient sur les champs labourés ou dans les prairies humides. Quand ils auraient déjeuné, ils reprendraient leur vol rapide, dans la direction du sud. Sur les coteaux abrités, les vignes avaient conservé leurs feuilles d'un jaune d'or, tandis que la bordure de bois qui généralement les domine, était d'une couleur brune foncée. On sentait que la nature se reposait, satisfaite d'avoir donné aux hommes les récoltes abondantes reçues du Créateur.

Dans les villages, l'activité pour le travail s'était considérablement ralentie depuis qu'on avait terminé les vendanges, et jeté en terre les blés d'hiver. On couperait le bois de chauffage, dès que la gelée aurait abattu les feuilles; en attendant, on rentrait les derniers légumes des plantages et des jardins. Ça et là, cependant, sur les coteaux, on voyait des ouvriers occupés à préparer des minages, ou à relever des coulisses obstruées. Pour le cultivateur actif et intelligent, la saison morte n'existe pas; il sait à quoi employer utilement son temps et ses bras.

Cheminant sur une route unie et sans poussière, Eugène Torin respirait avec délices l'air frais et pur de la saison. Il regardait le pays voisin, et considérait de loin ces grandes Alpes qui prennent des formes si diverses, suivant le lieu d'où on les examine. En ce moment, le lac tranquille et un peu caché semblait se rétrécir entre les deux rives.

Après avoir marché pendant deux bonnes heures, Eugène entra dans un village bâti au bord du chemin, et s'élevant aussi en gradins sur la pente voisine. On voyait quelques femmes aux fontaines, lavant du linge ou épluchant du légume, tout en causant à haute voix. Devant les maisons, des hommes inoccupés se tenaient plantés sur leurs jambes, les mains dans leurs poches et la pipe à la bouche, comme de véritables paresseux. De loin en loin, quelque tas de marc de raisin en fermentation, répandait une odeur vineuse dans tout l'air des environs. Eugène saluait en ôtant son chapeau, ou disait un bonjour auquel on ne manquait jamais de répondre. Quand il était cinquante pas plus loin, les gens se demandaient entre eux, et quelquefois d'une maison à l'autre :

- Dites-voir, Samuët? savez-vous qui est ce monsieur?
- Non, et vous?
- Non plus; demandez voir à Lambelet, s'il le connaît.
- Eh? Lambelet?
- Qu'est-ce?

— Connaissez-vous le jeune homme qui vient de passer ?

— Oui, c'est le commissaire au notaire Bottand.

— On ne sait pas ce qu'il vient faire par-là ?

— Non.

— Peut-être acheter le reste du vin à Dumaule ?

— Pe-t-être bien.

— Prendrez-vous un verre ? Il me semble que j'en prendrais bien un.

— Tout de même ; venez. C'est pourtant un peu matin ; mais l'air est frais ; un verre réchauffera l'estomac.

Et voilà deux hommes qui se rendent à la cave. On peut prévoir que ce sera leur principale occupation de toute la journée, et jusqu'au nouvel an, c'est-à-dire pendant deux mois.

Eugène vint frapper à la porte d'une maison de paysan.

— Est-ce ici, demanda-t-il, chez M. Jean-Charles Poudranne ?

— Oui, monsieur, répond une femme en graillons de cuisine ; qu'y a-t-il de bon à votre service ?

— Votre mari est-il chez lui ?

— Ah ? oui, monsieur ; mais il n'est pas encore levé.

— Jean-Charles, dit-elle en ouvrant une porte de chambre, il faudrait voir te lever. Il y a là un monsieur qui te demande.

— Qui est-ce ? répond le mari du fond de son lit.

— C'est de la part de M. Bottand, notaire ; j'ai un acte à vous remettre, dit Eugène à haute voix.

— Ah ? très bien ? je vais me lever.

— *Seyez-vous*, dit la femme. — On est un peu en *désaudre* ce matin. On a veillé tard pour faire la choucroute aux raves, et puis, vous savez, quand tout a été fini, les hommes qui étaient venus nous aider ont bu un verre.

— Vous avez de belles raves, à en juger par celles que je vois dans ce panier.

— Oh ? pour ça oui, de toutes belles, et tendres comme du lait. Si monsieur en avait besoin, on pourrait lui *l'en vendre un pair* de quartiers ?

— Merci ; je dirai à M^{me} Bottand.

— Si des fois monsieur savait quelqu'un d'autre ? on en ferait un char, qui valût mieux la peine.

— Combien les vendez-vous ?

— Ma foi, je ne sais pas que vous dire : serait-ce trop de trois batz la mesure ?

— Non, il ne me paraît pas.

— Bonjour, bonjour, monsieur ? dit Jean-Charles Poudranne en arrivant à la cuisine, et tenant une main en guise d'abat-jour sur ses yeux.

Diantre, si le soleil ne vous aveugle pas le matin ? Comme va-t-il, la santé ? Et monsieur le notaire se porte bien ?

— Oui, très bien ; voici votre acte d'échange avec M. Valcrin.

— Ah ? pour le pré de la Mijoute.

— Précisément.

— Vous remercieriez monsieur le notaire en attendant.

— M. Bottand vous prie de me remettre les douze francs notés au pied de l'acte.

— Diantre ? c'est que....

Ici Poudranne se gratta l'oreille :

— C'est que, reprit-il, on n'a pas le sou à la maison ces jours-ci. Je n'ai pas encore *tiré* l'argent de mon vin. Il me faudra bien aller chez M. Kraille. Son commissaire a passé par-là dernièrement ; il devait m'apporter des *crâ-crâ*, mais il m'a renvoyé à la foire de la St.-Martin. Vous direz à M. le notaire que j'irai le payer dès que j'aurai reçu mon argent.

— Très bien ; en ce cas, je reprends l'acte, avec sa quittance.

— Oui, tenez, reprenez-les. — Vous accepterez bien un verre de vin en passant ?

Avisant un grand pot noir sur la table : — Victorine, dit-il à sa femme, rince deux verres, pendant que je vais à la cave.

— Je vous remercie, c'est trop matin pour boire sans manger.

— Vous prendrez aussi une croustille : — as-tu rien de cuit par là, Victorine ? Semez-vous, monsieur. Comment s'appelle-t-on ?

— Eugène Torin, dit ce dernier en s'asseyant.

— Bien ; j'avais oublié votre nom. Je reviens à la minute. — Avance voir la table, Victorine ; ça semble on ne sait quoi par là.

La femme prit un torchon, une espèce de vieille serviette qu'elle trempa dans l'eau chaude et en frotta la table, de façon à la nettoyer assez bien. Le vieux bois de noyer gras fumait comme un champ qui vient de recevoir en été une pluie d'orage. On mit dessus une corbeille avec un gros pain entier, une livre de fromage et une tomme fraîche sur des assiettes.

— Je suis bien fâchée de n'avoir rien de cuit, dit la vigneronne ; si vous restiez une heure ou deux au village, on aurait le temps de mettre une saucisse sur le feu.

— Merci, ce n'est point nécessaire. Je mangerai une bouchée de pain et de fromage, puisque vous avez la bonté de me l'offrir.

Jean-Charles Poudranne revint avec son pot de vin nouveau et reprit immédiatement la conversation au point où il l'avait laissée, mais tout en versant deux pleins verres.

— Les Torin, puisque vous êtes de ce nom, dit-il, sont bourgeois d'une riche commune qui se nomme Arpel. J'en ai connu deux, mais

il y a longtemps. C'était l'année de la misère, en 1817. Je vendis une paire de bœufs au plus âgé, qui se nommait Mattathias, je crois. L'autre était dans le bataillon qui fut envoyé à Genève l'an 15, après le passage des Autrichiens.

— Ce dernier était mon père.

— C'était votre père ? ma foi, j'en suis bien aise. À sa santé et à la vôtre ? mais faites-moi l'amitié de vous servir avec du poivre et du sel, cette tomme ne doit pas être mauvaise. Ça réveille l'appétit. — Ah ? c'était donc votre père ? il était dans les grenadiers ; un vrai bon enfant. Où est-il maintenant ?

— Il est mort depuis huit ans, répondit le jeune homme. La question du vigneron l'avait ému ; il ôta son chapeau et s'essuya le front avec son mouchoir.

— Il est mort ; ma foi, tant pis. C'est toujours bien fâcheux, quand on meurt dans un bon âge. Alors, l'autre, à qui je vendis mes bœufs l'an 17 ?

— Eh bien ? c'est mon oncle Matthias.

— Justement, Matthi—as. Je ne sais pas pourquoi on lui disait Mattathias, comme à ce certain roi de Babylone... Alors, il est vivant, lui ?

— Sans doute, et très bien portant.

— Celui-ci était riche ; a-t-il eu des enfants ?

— Non, il est veuf.

— Tant mieux pour ses héritiers, si vous en êtes. À votre santé ? Comment trouvez-vous ce nouveau ?

— Excellent, mais ne m'en versez pas davantage. J'ai tout ce qui m'est nécessaire pour le moment.

— Allons donc ? rien que ces deux petits gobelets ? ça ne vaut pas la peine ; puisque vous le trouvez bon, laissez-moi vous en mettre encore une goutte.

— Non, c'est inutile.

— Enfin, comme vous voudrez ; moi, j'en prendrai encore un demi-verre. Hier au soir, on a fait par là de la choucroute aux raves entre cinq ou six voisins. Ma foi, quand on a eu assez pelé, et fait jouer les poignets, on a un peu levé le coude. C'est ce qui fait que j'ai dormi sur le matin, car je n'ai pas l'habitude d'être au lit à ces heures ; ce serait bon pour un mômier. Est-ce qu'il y en a beaucoup de vos côtés ?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire.

— Oh que si, vous le comprenez. Figurez-vous qu'il y en a encore bien quelques-uns par ici, chez les messieurs et même parmi nous autres paysans du peuple. Il y a de grosses maisons où il ne ferait pas

bon se mettre à trinquer au soleil levant, je vous en réponds. De tant braves gens, si vous saviez, qui font beaucoup de bien aux pauvres ? C'est seulement dommage qu'ils changent ainsi la religion de nos pères. Mais voilà, *chécun* a ses idées. Quand les gens ne font point de mal et qu'ils sont bons, il faut les supporter. Cependant, tenez : je connais un paysan qui, s'il entrait en ce moment, et qu'il nous vit prendre là un verre, comme nous le faisons entre amis, monsieur, il trouverait cela peut-être mauvais ? Il serait capable de nous faire un sermon sur les dangers de la boisson. Comme si le vin du bon Dieu n'était pas fait pour le boire ? Oh ? ces gens de la nouvelle religion sont très singuliers ? Et pourtant, je ne suis pas pour qu'on s'enivre jusqu'à en perdre la raison, ne le croyez pas. Moi, j'ai horreur des ivrognes, et jamais on ne m'a vu broncher nulle part. Il faut que l'homme soit raisonnable : s'il boit plus qu'il ne faut, alors c'est une bête brute. À votre santé, monsieur Torin. — Où allez-vous comme ça depuis ici ?

— Plus loin et plus haut. Je vous remercie de votre honnêteté. Lorsque vous viendrez à X., n'oubliez pas de retirer votre acte.

— Oui, oui : allons, *encor na gottelta* ! Il n'y a rien de pareil à un verre de bon vin, pour donner des forces. Je ne vous en mets qu'un doigt, dit-il, en remplissant le verre aux trois quarts.

Eugène dut donc boire cette troisième rasade, pour ne pas choquer son hôte. Comme il avait déjà marché assez longtemps, et qu'il venait de manger, il ne craignit pas de se faire monter le sang à la tête.

Ayant salué Jean-Charles Poudranne, il reprit son bâton et continua jusqu'au prochain village. Là, il vint tirer le cordon d'une sonnette, à la porte d'une jolie maison, bien entourée de verdure d'automne, de treilles, et séparée de la route par une longue clôture en bois peint. Un domestique vint répondre.

— M. Valcrin est-il chez lui ? demanda Eugène.

— Oui, mais on est au culte.

— Est-ce que ça dure longtemps ?

— Encore dix minutes.

— J'attendrai sur ce banc. Veuillez dire à M. Valcrin, que je viens de la part de M. Bottand, pour la remise d'un acte.

— Parfaitement.

Eugène alla donc s'asseoir, admirant les belles volailles qu'on apercevait dans une basse-cour voisine, fermée par un treillis en fil de fer. Elle comprenait divers compartiments, qui tous avaient leur famille emplumée. Ici, le coq de Madagascar, avec sa belle houppe, son riche plumage, et ses poules noires comme des corbeaux. Là de plus grandes espèces : des Brahma, des Cochinchinois alors très rares et

devenus si communs aujourd'hui ; — des Crèvecœur, des Bentham ; — des canards étrangers, barbotant dans une eau trop limpide pour eux, etc.

Les dix minutes étaient depuis longtemps passées, et le domestique ne paraissait point. — Impatiente d'une si longue attente, Eugène commençait à s'irriter contre les cultes de famille qui durent si longtemps le matin : il secoua fortement la sonnette. Le même domestique accourut.

— Pensez-vous, lui dit notre jeune homme, que je n'aie rien d'autre à faire aujourd'hui qu'à attendre votre maître ?

— J'ai dit à monsieur que vous le demandiez ; mais sans doute qu'on est à déjeuner.

— Allez lui dire s'il peut me recevoir tout de suite. Le valet revint au bout d'un instant et fit entrer Eugène dans une antichambre. M. Valcrin arriva lentement. Eugène ouvrit son portefeuille et donna le papier en disant :

— Veuillez me remettre douze francs ; l'acte porte quittance.

— Êtes-vous chargé de recevoir le paiement ? Avez-vous une lettre de M. Bottand ?

— Je n'ai pas de lettre, monsieur, mais je travaille depuis deux ans et demi chez M. Bottand. Vous voyez, d'ailleurs, que j'ai d'autres affaires à régler, dit-il en montrant sa liasse de papiers : je suis pressé ; veuillez ne pas me faire attendre davantage.

— Y a-t-il longtemps que vous avez sonné ?

— Trente-cinq minutes ; j'ai une longue course à faire à pied.

— En ce cas, je regrette de n'être pas venu plus tôt. Mais je n'ai pas supposé que cela fût si pressant. Voilà les douze francs. Quel est votre nom, afin que je puisse faire l'inscription du paiement.

— Eugène Torin, d'Arpel.

Ayant salué silencieusement, ce dernier sortit. M. Valcrin écrivit au crayon sur la bande d'un journal : *Eugène Torain-Darpe*, livré au dit 12 fr. pour compte du not. Bottand. Puis il rentra dans la salle à manger.

— Je ne serais pas étonné d'apprendre que ce jeune homme est un radical foncé, dit-il à sa femme. Il m'a parlé avec un ton sec, et absolument comme d'égal à égal. Il faudra que j'en dise un mot à Bottand dans l'occasion.

— Peut-être était-il pressé, répondit M^{me} Valcrin ; peut-être même avait-il faim. De X. ici, il y a bien deux bonnes lieues. Lui as-tu offert quelque chose à manger ?

— Non ; je n'y ai pas pensé, reprit M. Valcrin en tendant une seconde fois sa tasse.

— C'est dommage, mon cher ami ; vois-tu, ce sont de petites

choses, mais qui peuvent avoir une grande importance dans la vie. Je t'avais bien dit que tu le faisais attendre trop longtemps ; nous pouvions retarder notre déjeuner, et c'était naturel d'offrir à ce jeune homme un verre de vin ou une tasse de café. Une autre fois, ne l'oublie pas. À la campagne, il faut mettre plus de largeur qu'à la ville, dans la manière de recevoir les gens qui viennent pour affaires. On peut, je t'assure, en agissant comme tu l'as fait, se donner une réputation fâcheuse, pousser certains caractères au radicalisme dont tu te plains, et, dans tous les cas, faire du tort à l'évangile. La bienveillance du cœur nous est recommandée, et l'hospitalité chrétienne est une faveur, en même temps une vertu, pour ceux qui savent l'observer.

M. Valcrin reçut très bien l'observation de son excellente femme. C'était un homme désireux de donner le bon exemple autour de lui, mais qui certainement n'avait pas inventé la poudre. Nous verrons dans un chapitre suivant ce que pensait de lui Eugène Torin, et ce qui arriva à ce dernier dans le reste de la journée.

Chapitre XV



Il se trouvait maintenant à ce qu'on appelle, dans le pays, le cœur du vignoble. Ici les coteaux, moins rapides, s'allongent considérablement. Ils remontent assez haut, et descendent aussi vers la plaine. La terre y est forte, un peu rougeâtre, excellente pour la production du vin blanc. Les ruisseaux qui sillonnent ces riches pentes, sont aujourd'hui resserrés et encaissés entre des murs, sur les revêtements desquels la grappe dorée se laisse voir en automne. Autrefois, et encore à l'époque de notre récit, ils suivaient un cours très peu régulier. Sur les bords croissaient des épines et des ronces, qui s'y reproduisaient depuis des siècles et semblaient inextirpables. C'étaient les repaires des serpents, des lézards, de mille insectes et de bêtes nuisibles. Tout cela s'en est allé, depuis que l'homme a fait preuve ici d'une volonté énergique et intelligente. Les belles propriétés entourées de verdure, sont semées un peu partout dans la contrée. On y arrive par des avenues particulières, dont le public se sert aussi plus ou moins dans la saison des travaux et de la récolte. À mesure qu'on s'élève, la vue s'élargit. Elle devient grandiose, dès qu'on atteint le plateau supérieur. Le lac Léman s'y montre en entier, de Genève à Villeneuve, avec ses découpures, ses fins promontoires, ses cités bâties au bord de l'eau. De l'autre côté, l'œil plonge dans les vallées profondes des Alpes, où vivent des peuplades moins civilisées, dont les nombreuses générations apportent chaque année le secours de leurs bras aux habitants de la rive suisse, en échange d'un argent qu'elles se procureraient difficilement dans leur pays.

Eugène avait quelques papiers à remettre en suivant les contours de la route ; il trouva les gens chez eux et ne fut point retenu comme à la porte de la maison Valcrin. Dès lors, il quitta la limite supérieure du vignoble, pour traverser la région boisée, derrière laquelle on ne monte plus que d'une manière presque insensible.

Il était bien aise d'en avoir fini avec la partie la plus ennuyeuse de

sa course ; une fois sur la hauteur, il ne lui restait plus qu'une ou deux affaires, après quoi il redescendrait à sa fantaisie dans la direction de X...

— Quel drôle d'homme que ce Poudranne ? se disait-il par moment. Il n'a pas encore les yeux ouverts que déjà il va à la cave et dit à sa femme de m'offrir du pain ; et voici un monsieur *comme il faut*, un homme qui passe pour religieux, qui l'est peut-être beaucoup à sa manière, mais qui n'a pas trace d'amabilité. Il a même été grossier à mon égard, en me demandant si j'avais le droit de recevoir le paiement de son acte. C'est dommage, dans un certain sens, qu'il ne m'ait pas offert à boire et à manger ; au moins j'aurais eu le plaisir de refuser net. Celui-là, certes, ne m'attirera pas du côté de la religion qu'il professe, car s'il n'a rien de meilleur à en montrer, il ne vaut pas la peine de s'en occuper.

Telle était la pensée de notre jeune homme. Au point de vue où il se plaçait, elle pouvait être juste ; mais en regard de l'Évangile, elle ne l'était pas. La vérité de Dieu s'adresse à nous, avant tout ; et l'irritation qu'Eugène avait laissé voir d'abord, puis gardée dans son cœur, ne valait pas mieux que le formalisme raide ou la sécheresse apparente de M. Valcrin. Toujours et partout, l'homme place les défauts du prochain dans la poche de devant. Les jeunes gens, naturellement disposés à juger, le font peut-être plus encore que les personnes d'âge mûr ; ils reçoivent les impressions d'une manière plus vive, moins réfléchie. Leurs sentiments partent de cœurs généreux et passionnés ; volontiers, ils voient tout en bien, ou tout en mal ; tout est vérité, selon eux, ou tout hypocrisie.

Dans la vie réelle du chrétien, ce n'est point cela. La vie chrétienne, du commencement à la fin, est une lutte, un combat qui se renouvelle chaque jour. Le vieil homme s'endort le soir, pendant la dernière prière de son frère cadet, l'homme nouveau ; et le matin il se réveille plus fort, plus disposé que jamais à l'attaque. Il faut, dit le Seigneur, veiller et prier. Prenons garde à ce démon qui, trouvant la maison balayée et ornée, s'en va chercher sept autres démons et revient avec eux pour lier l'homme fort qu'il n'a pu enchaîner lui seul.

À midi, Eugène déboucha d'un bois sur le plateau, et se dirigea vers une assez grande étendue de prairies et de champs, où l'on voyait briller une dizaine de maisons bâties à quelque distance les unes des autres, mais pourtant de manière à former un petit hameau. On nomme cet endroit le Crêt des Érables, ou simplement Le Crêt. Les terrains de ces demi-montagnards, sont, en effet, plantés çà et là de beaux érables des montagnes, qui servent de limites visibles à leurs fonds, car il n'existe pas de haies dans cette contrée. Quelques-uns

de ces arbres ont conservé toutes leurs branches et gardé par conséquent la forme élégante qu'ils prennent si bien dans un climat et dans un sol qui leur conviennent. Les autres sont émondés tous les quatre ans, et chaque été une partie de leur feuillage est cueilli à la main, pour la nourriture hivernale des moutons et des chèvres. On a facilement de l'eau de source à cette altitude moyenne. L'air y est excellent, soit parce qu'il traverse des forêts de sapins avant d'arriver sur le plateau, soit parce que celui-ci, dépourvu de gorges serrées et de roches nues, n'a rien d'âpre ni de tourmenté dans sa configuration. C'est un replain qui vous parle de repos, avec des travaux agricoles rapprochés de chaque foyer. Si j'étais riche, j'irais y acheter quelques arpents de prairies à l'ombre d'un bois, et je m'y bâtirais un chalet où je trouverais la fraîcheur en été, et surtout la solitude nécessaire à un homme occupé dès le matin. Mais il vaut mieux, sans doute, vivre modestement au pied des monts. Ce que Dieu a voulu fut toujours meilleur que nos propres désirs, même lorsqu'ils sont très simples et innocents. Pardon, lecteur, je me parle à moi-même, oubliant le récit sur lequel vous comptez beaucoup plus que sur mes réflexions.

En arrivant dans cet heureux coin de terre, Eugène s'approcha d'un paysan qui mettait la dernière main à son champ de blé nouvellement semé. Après en avoir cassé les mottes, il relevait la terre tout autour et traçait à l'intérieur des rigoles pour faire écouler les flaques d'eau qui, sans ce petit chemin de conduite, pourraient se former dans les dépressions du sol et faire périr les plantes.

— Dans laquelle de ces maisons, lui demanda-t-il, demeure M. Louis-Paul Auvernier ?

— Dans la première d'en bas ; il y a un tilleul devant, et cette rangée de planes à droite, avant d'y arriver. Louis-Paul est mon cousin ; parti ce grand matin pour le Bois des Marches, il sera probablement de retour.

— Bien obligé. — Vous pouvez encore semer, ici, malgré la saison avancée ?

— Sans doute ; nous semons jusqu'au milieu de novembre. Le froment qui lève sous la neige est quelquefois le meilleur. En général, nous préférons que l'hiver ne trouve pas nos blés trop avancés. À la plaine, c'est un peu le contraire, n'est-ce pas ? Vous venez de la plaine peut-être ?

— Oui, de X...

— C'est un joli endroit. Il y a un beau château, dont on aperçoit la tour principale, quand on s'avance au bord de la rampe, là-bas. — Est-on satisfait de la récolte des vignes ?

— Oui, la quantité est moyenne et la qualité bonne.

— Il y a toujours assez de vin dans notre pays, même pour nous autres habitants du plateau. L'ivrognerie est un grand vice, un si déplorable péché. Les populations du vignoble, chez les hommes surtout, ont quelque chose de misérable, d'éteint, je dirai presque de stupide qui frappe tout de suite. Il n'y aura bientôt plus parmi eux de vieillards qui parviennent à quatre-vingts ans. À cinquante ans, l'homme qui a fait un usage immodéré du vin, même sans s'enivrer, est presque à la fin de sa carrière active ; ses facultés intellectuelles ont grandement baissé ; sa démarche est mal assurée ; sa vue obscurcie. — Je ne vais pas souvent à la plaine, mais chaque fois que je traverse le vignoble, cet état maladif de la population me frappe d'une manière pénible. À Lavaux, à Yvorne, à Aigle, le mal est, dit-on, encore plus grand. Un de mes amis qui demeure à Lavaux, me parlait d'un vigneron, jeune encore et père de famille, qui buvait chaque jour en été quinze verres de vin à la cave, avant neuf heures du matin. Aussi mourut-il au bout de peu d'années, laissant une femme veuve et de pauvres enfants orphelins. Excusez-moi de vous dire cela, monsieur, à vous qui êtes étranger. Mais tous les hommes sont frères, solidaires par conséquent les uns des autres. Ici, nous nous parlons avec une entière liberté.

— Vous me faites, au contraire, un grand plaisir : dites-moi votre nom ; le mien est Eugène Torin.

— Je me nomme Paul-Louis-Abram Auvernier. Les maisons que vous voyez au Crêt appartiennent presque toutes à la famille Auvernier. Il y a Paul-Louis, mon cousin germain, chez qui vous vous rendez ; son frère Marc-Eustache ; leur oncle Paul-Emile, qui est aussi le mien ; mon autre cousin, de mère seulement, André-Paul. — Puis, les Charles-Jean, la famille de Jacques-Henri-Paul Auvernier, et enfin celle de Paul-César-Etienne, qui demeure dans la maison seule que vous voyez là-haut, entre ces sapins.

— De quelle paroisse votre hameau fait-il partie ?

— De la paroisse de Rochevaux. Le temple est assez loin d'ici. En hiver, souvent même en été lorsque le temps est mauvais, nous nous réunissons le dimanche dans une de nos maisons, et là nous faisons le culte public. L'un de nous lit un chapitre de la Bible, un autre y ajoute une explication ; un troisième dirige le chant.

— Et vos enfants, où vont-ils à l'école ?

— Nous avons une régente à nos frais ; puis, quand nos garçons ont douze ans, nous les envoyons dans quelque modeste pension, ou mieux encore en Allemagne chez les Moraves. Moi, j'ai été aussi à mon tour chez ces respectables chrétiens. Ici, nous savons presque tous l'allemand.

Eugène aurait bien voulu causer encore un moment avec cet homme, dont la parole ouverte et cordiale lui plaisait beaucoup ; mais l'heure pressait pour lui, tant qu'il n'avait pas terminé ses affaires. Il salua donc Paul-Louis-Abram Auvernier dans la langue qu'il avait apprise à Kœnigsfeld, ce qui fit grand plaisir au digne habitant du Crêt des Érables.

Devant la maison de Louis-Paul, un paysan de taille moyenne, blond comme Eugène et paraissant avoir douze ou quinze ans de plus que lui, était occupé à décharger trois billes de sapins. Deux étaient déjà sur le gazon ; la troisième, d'environ vingt pieds de longueur, tenait encore d'un côté sur le train du char, et l'autre bout reposait sur l'un des supports qui devaient la conduire à terre. Doué d'une force remarquable, cet homme enleva le bout encore engagé, puis donna l'impulsion à la pièce tout entière, qui roula d'elle-même à sa place, vers les deux autres.

— Est-ce vous qui êtes monsieur Louis-Paul Auvernier ? demanda Eugène.

— Oui, monsieur.

— Je viens de la part de M. Bottand, notaire à X., vous remettre un acte de partage : le voici.

— Merci beaucoup de votre complaisance. Mais vraiment vous avez pris la peine de venir de X. jusqu'ici pour cela ? c'est trop de bonté.

— J'avais aussi d'autres affaires à régler pour mon patron, et besoin, pour ma santé, d'une bonne course à pied.

— Dans tous les cas, soyez le bienvenu. Voulez-vous, sans compliment, accepter notre dîner ? Il va être prêt dans un instant. Vous pourrez ensuite vous reposer dans une de nos chambres, avant de repartir. Je vous remettrai le paiement de l'acte. Faites-nous ce plaisir, monsieur. Nous sommes des paysans, un peu montagnards, et notre dîner est des plus simples.

— J'accepte avec reconnaissance, s'il n'y a pas d'indiscrétion.

— Allons donc ? de l'indiscrétion : le Seigneur Jésus n'a-t-il pas dit : *pour vous, vous êtes tous frères* ? Au Crêt des Érables nous sommes, par le fait, tous cousins. L'étranger qui vient nous visiter est notre frère, puisque c'est un homme comme nous. Dites-moi seulement votre nom, pour que je puisse vous présenter à ma femme.

Eugène déclina ses noms.

— Eh bien, veuillez entrer. — Lucie, dit Louis-Paul à sa femme, voici M. Eugène Torin qui m'apporte l'acte de partage avec mon frère. Il nous fait le plaisir de dîner avec nous et veut bien se contenter de ce que tu peux lui offrir.

Cette arrivée inattendue d'un convive, au moment de se mettre à

table, ne parut point contrarier la ménagère, qui s'empressa d'avancer une chaise au voyageur, pendant que son mari allait donner à manger au cheval. La table était mise à la cuisine. On ajouta une assiette blanche pour l'hôte, qui, en sa qualité de presque citadin, remarqua la propreté des ustensiles et en général le bon état de tout ce qui était sous ses yeux.

— Êtes-vous marié ? lui demanda Lucie Auvernier.

— Non, madame. Je ne suis qu'un pauvre garçon en stage chez un notaire et destiné à gratter du papier timbré. J'ai eu le malheur de perdre bien jeune mon père et ma mère. Lorsque je me trouvai seul, je n'avais que seize ans ; j'en ai maintenant à peu près vingt-quatre.

— Juste l'âge de Louis-Paul quand nous nous sommes mariés. Moi, j'avais vingt ans ; il s'en est écoulé quatorze dès lors. Nous avons quatre enfants, deux garçons et deux filles. Les trois aînés vont arriver de l'école ; le quatrième, qui est un garçon et n'a que deux ans, dort en ce moment.

— Vous avez été heureux ?

— Oui, monsieur. Et grâce à Dieu, nous le sommes encore. Mon mari est si bon ? Mais surtout nous voyons que Dieu se montre pour nous un Père, dans cet endroit retiré et paisible. Il pourvoit à tous nos besoins et nous donne bien des jouissances. — Ah ? voici les enfants : Paul-Louis, dit-elle à un joli garçon de douze ans, viens saluer ce monsieur. Après, à toi, Lucie ; et toi, Claire, viens aussi dire bonjour à M. Torin.

La gentille petite blonde, aux cheveux tout bouclés et aux yeux bleus, vint embrasser l'habitant de la plaine. Celui-ci se sentait attendri par une si affectueuse cordialité. Il pensait en gardant l'enfant sur ses genoux et en lui rendant son baiser, que son oncle Matthias le prendrait en ce moment pour un grand benêt, car le brave garçon avait une larme au coin de chaque œil. M^{me} Auvernier était brune, avec des yeux très doux, ce qui est rare quand on a les cheveux noirs et les sourcils nettement dessinés. Cette expression de sérénité venait sans doute autant d'une vie heureuse et calme, que de la nature physique du regard. Louis-Paul rentra, ayant fait boire son cheval et s'étant bien rafraîchi les mains à la fontaine. Chacun s'approcha de la table et se tint debout, pendant que le père de famille prononça une courte action de grâces ; après quoi Lucie Auvernier enleva la nappe blanche qui recouvrait le dîner.

Nous allons, mon cher lecteur, en faire autant pour ce qui nous concerne ; je reprendrai ensuite mon récit, s'il vous plaît d'en entendre la continuation.

Chapitre XVI



ous cette nappe enlevée par la mère de famille se trouvait le dîner que le roi Henri IV souhaitait à tous ses sujets pour chaque dimanche : une poule au riz une de ces grosses poules qui, d'âge raisonnable, se sont mis dans la tête de ne plus faire d'œufs, de ne plus couvrir, mais de manger comme quatre et, par conséquent, de prendre beaucoup de corps. Elles ont la démarche assurée, imposante, comme une personne de condition. Si leur coq rencontre quelque provende remarquable, elles vont immédiatement se la faire adjuger, avec un tour de roue pardessus le marché. Si la maîtresse de la maison vient à ses poules avec une assiette de pâte raclée au fond de la huche, on peut être assuré que les plus grosses *guillettes* seront attrapées par la poule grasse, au détriment de celle qui chante encore l'œuf pondu au poulailler. Il en est de même, le plus souvent, dans le partage des biens de ce monde entre les enfants des hommes ; ceux qui en ont le moins besoin reçoivent les plus gros lots et prennent les meilleurs morceaux. — Mais il vient toujours aussi pour eux quelque samedi au soir, comme pour la poule accapareuse, et il faut alors rendre compte au maître de la maison. Heureux les maigres en ce monde ? Heureux ceux dont le souffle est long et qui possèdent des bras actifs ? travaillons, mes enfants, levons-nous de bonne heure ; ne *tablons* pas plus qu'il ne faut pour soutenir le corps : la vie est plus que la nourriture, et la vie véritable, n'est-ce pas l'emploi généreux de toutes nos forces pour le bien ?

Donc, le samedi matin, Lucie Auvernier avait apporté la poule rousse à son mari, pour qu'il la saignât, sans plus renvoyer. Mais elle ne la mit au pot que le lundi, afin de pouvoir aller au culte à Rochevaux, ce dimanche-là. Au retour, on se contenta de viande froide avec une salade à la chicorée frisée. Pendant l'absence de la mère, le dernier enfant fut remis aux soins de la femme de Paul-Louis-Abram. Le dimanche suivant, Lucie garderait chez elle quelque petit rejeton de

leurs cousins.

Après la longue marche qu'il venait d'accomplir, et à la suite de la fatigue nerveuse éprouvée les jours précédents, Eugène ne pouvait tomber mieux que sur le dîner de M^{me} Lucie. Voilà aussi pourquoi cette dernière n'avait montré aucune inquiétude à la pensée d'avoir un convive de plus. La rousse était de taille à fournir sept ou huit morceaux très convenables, sans parler du cou et de la carcasse, qui ne sont point à dédaigner. Et le plat de riz était assez large, assez profond, pour que chacun des enfants pût en avoir une portion rassasiante. Louis-Paul apporta une bouteille de bon vin rouge. Pour le dessert, on offrit d'excellent fromage ; et enfin, sans que son mari l'eût demandé, Lucie Auvernier chargea la petite cafetière, d'où l'on pouvait tirer trois tasses, en ajoutant un peu d'eau pour celle qui restait à la mère. Eugène Torin fit là un repas qui lui parut bien préférable à toutes, les friandises dont les gens de la noce Gauty s'étaient bourré l'estomac durant trois jours consécutifs.

— Nous vivons très simplement au Crêt des Érables, dit Louis-Paul en servant son hôte ; mais nous sommes obligés cependant d'avoir une bonne nourriture. Le vin nous est nécessaire. Au commencement de ce siècle, on se nourrissait mal, ici ; on n'avait pas de vin. Les maladies de poitrine étaient nombreuses dans nos familles. Depuis que nous avons une hygiène plus rationnelle et des maisons mieux construites, la santé générale s'est beaucoup fortifiée. Aujourd'hui les cas de phtisie pulmonaire sont rares, et vous voyez que nos enfants ont l'air bien portant. — Grâce à Dieu, nous ne sommes pas dans la gêne. Nos terres sont bonnes, sans valoir celles du bas pays. Et notre petite industrie continue à prospérer.

— Vous avez un état, à côté de votre agriculture ?

— Oui, je fais des râteaux en sapin et en foyard, des manches dé faux en cerisier, en noyer ; et surtout des fourches en frêne. C'est là ma partie. — Paul-Louis-Abram, avec qui vous vous êtes entretenu vers son champ, fabrique les baquets et les divers seaux de bois qui sont en usage dans les chalets. Un autre est tourneur ; il y en a qui font les boîtes à cirage. Quelques-uns commencent à travailler des objets en métal. Mais, pour nous tous, ce n'est jamais qu'à titre d'accessoire. Notre travail régulier est celui de la culture des terres, avec les soins du bétail. À côté de cela, si nous pouvons gagner quelques cents francs par année à nos divers établis, nous sommes bien contents. C'est toujours autant de trouvé, dans la saison où les campagnards de la plaine font peu de chose.

— Vous avez parfaitement raison.

Après le dîner, comme Eugène se mit à bâiller plusieurs fois sans

s'en apercevoir, Louis-Paul Auvernier l'engagea sans façon à entrer dans une chambre, où il y avait un divan qui pouvait au besoin servir de lit.

— Vous vous reposerez là une bonne heure, lui dit-il, et vous serez ensuite mieux disposé à vous remettre en chemin ; ainsi, venez.

Peu d'instants après, le jeune homme dormait profondément. La mère de famille travaillait, tout en surveillant le garçonnet qui se traînait d'une chaise à l'autre ; les aînés étaient retournés à l'école, et le père faisait courir un rabot demi-rond sur les manches sans nœud de ses râtaux.

L'heure passa, puis une seconde. Eugène donnait encore. Un peu inquiet de ce long sommeil, Louis-Paul vint ouvrir la porte, dont les gonds huilés ne produisaient aucun grincement. Eugène dormait toujours, la tête de côté, les bras étendus. Il ne s'éveilla pas au bruit que lit son hôte en marchant. Ce dernier lui prit la main.

— Monsieur Torin, lui dit-il, il faut vous mettre en route, si vous tenez à arriver de jour.

Pas de réponse.

— Êtes-vous malade ? demanda Louis-Paul à haute voix.

Eugène ouvrit les yeux, regarda autour de lui d'un air accablé, voulut se lever, mais sa tête retomba sur le coussin. Louis-Paul répéta sa question.

— Non, répondit le dormeur en ouvrant à moitié les yeux.

Auvernier lui tâta le pouls, dont les battements fiévreux et gênés lui révélèrent un état morbide auquel on n'aurait point pu s'attendre, à la suite du bon repas qu'Eugène avait fait à midi. Mais il était évident que, dès lors et pendant le sommeil, une perturbation grave s'était produite dans le mouvement de la vie. À l'instant même, l'assoupissement revint, aussi fort qu'avant le réveil. — Louis-Paul alla chercher sa femme, et tous les deux examinèrent en silence le jeune étranger étendu sur le divan.

— Il n'a pas l'air de souffrir, dit Lucie ; mais c'est un état bien étrange. La fatigue seule pourrait-elle donner un si grand besoin de sommeil ?

— Je ne le pense pas, reprit Louis-Paul ; il faut le laisser dormir et bien prendre garde qu'il n'ait froid. Mets-lui une couverture, ou mieux encore un *duvet* sur les jambes et l'estomac. Regarde comme il a mauvais teint en ce moment. Pauvre garçon ? peut-être est-il malheureux ; peut-être va-t-il passer par une crise de maladie. — Comme cela, il est au chaud : laissons-le tranquille. S'il ne peut se lever, ce soir je le déshabillerai pour le mettre au lit tout de bon. Puisque c'est Dieu qui nous l'envoie, croyons que c'est pour notre bien et aussi pour celui

du jeune homme.

— Sans doute, mon ami. Si cela continuait demain matin, il faudrait aller chercher le docteur à Rochevaux, et envoyer un exprès au notaire. Pour ce soir, je préparerai une infusion de nos fleurs de montagne ; elle ne peut lui faire de mal.

Les deux époux refermèrent la porte sans bruit, écoutèrent encore un moment, puis retournèrent à leurs travaux.

Le soir, toujours même assoupissement. Eugène se laissa mettre au lit sans avoir conscience de ce qui se passait ; il poussa quelques soupirs, essaya de prononcer deux ou trois paroles comme dans un rêve, but une grande tasse d'infusion de fleurs, dit un merci nettement articulé, et ne tarda pas à fermer les yeux, comme s'il eût été dans son alcôve, au fond de l'étude de M. Gamaliel Bottand.

Ne le voyant pas revenir à la nuit, le vieux tabellion commençait à être inquiet. Ce fut bien autre chose encore lorsque dix heures sonnèrent à la tour du château, et que le notaire eut la certitude que son commis ne reviendrait pas. Que lui était-il arrivé ? Eugène était un garçon honnête et fidèle. L'idée qu'il avait pu s'approprier les 230 francs de sa recette, ne vint pas même à la pensée du notaire, bien que sa femme reparlât d'un certain Jarniclan, qui leur avait emporté une fois 800 francs reçus de divers clients, et avait passé avec cet argent en Amérique où il mourut de misère.

— Jarniclan était un coquin fini, répondit M. Bottand ; il mentait outre *mésure*, comme un arracheur de dents. Torin m'a toujours dit la vérité ; non, je commence à croire que, n'étant déjà pas très bien depuis quelques jours, et ayant bu peut-être par-ci par-là un verre de vin, il aura été trop fatigué pour revenir ce soir. La marche peut lui avoir procuré des maux d'entrailles qui vous coupent les jambes en moins de rien. Alors il faut bien, de toute nécessité, coucher où l'on se trouve. Louis-Paul Auvernier et sa femme sont de braves gens, quoique piétistes ; s'il est resté chez eux, comme je finis par le supposer, nous sommes assurés qu'il est bien soigné.

— Il n'en est pas moins vrai, Gamaliel, que s'il n'est pas de retour demain matin, il faudra aller aux renseignements et écrire à son oncle.

— Cela va sans dire ; il n'est pas nécessaire d'augmenter notre inquiétude ; tu verras qu'il sera de retour avec le soleil.

Mais non ; lorsque le jour parut au Crêt des Érables, Louis-Paul entra dans la chambre d'Eugène Torin.

— Eh bien, lui dit-il, comment vous sentez-vous aujourd'hui ?

— Pas trop malade, merci ; je sens pourtant une vive douleur aux tempes et sur le front. Ma tête est toujours très lourde. Je ne comprends pas ce qui m'est arrivé et suis tout honteux de me trouver

ici. Peut-être pourrai-je marcher.

Ayant répondu de cette manière, Eugène se leva, voulut essayer quelques pas, mais la tête lui tournait et il trébuchait. Louis-Paul lui prit le bras.

— Vous ne pouvez songer à repartir ce matin, lui dit-il ; remettez-vous au lit.

— Oui, je sens le frisson de la fièvre.

— Couvrez-vous bien, mon cher ami, et ne vous inquiétez pas. Je vais envoyer un exprès à M. Bottand pour le mettre au fait de ce qui vous arrive et peut-être aurez-vous la visite du médecin de Rochevaux. On va vous faire du thé.

Sous la couverture, on entendait claquer les dents du jeune homme : il essaya de parler.

— Merci, monsieur, excusez-moi. Si vous aviez la bonté de soigner l'argent de M. Bottand ? il est dans la poche en dedans de mon habit.

— Oui, je vais le mettre dans mon bureau. Il faut absolument que vous transpiriez ; vous avez pris froid quelque part sans vous en douter.

— C'est dans la cour de M. Valcrin ; je m'y suis senti glacé, pendant qu'il faisait son culte au chaud et déjeunait bien à son aise.

— Vous me raconterez cela un autre moment ; tâchez de rester tranquille. Mon cousin Abram-Paul ira porter ma lettre à M. Bottand.

Auvernier vint dire à sa femme ce qui se passait, apporta du thé au malade, puis il écrivit au notaire :

« Monsieur,

» N'ayez pas d'inquiétude au sujet de M. Eugène Torin. Il est chez moi depuis hier et m'a remis l'argent qu'il a reçu pour vous. Je suppose qu'il a pris froid dans le vignoble, où il a dû attendre longtemps à la rue. Il partira dès qu'il sera en état de marcher ou d'être transporté en char. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, son indisposition s'aggravait, je ferais demander le médecin à Rochevaux. À la hâte, votre tout dévoué serviteur.

» LOUIS-PAUL AUVERNIER. »

Le messenger étant parti, Louis-Paul se rendit lui-même à Rochevaux chez le docteur Atthéas. Celui-ci dit qu'il voulait voir le malade sans tarder. Fort et bien portant, pas trop occupé ce jour-là, il se mit en route, mais non sans s'être pourvu de médicaments jugés nécessaires. Après les questions ordinaires, il vit bientôt de quoi il s'agissait ; toutefois il ne s'expliqua pas devant Eugène.

— Une noce qui a duré trois jours, dit-il à Louis-Paul ; un travail

trop considérable pendant une semaine ; quelques verres de vin bus mal à propos ; de l'irritation contre ce monsieur méthodiste qui l'a laissé demi-heure à la rue, — et une tête qui a pensé hier beaucoup plus qu'il ne fallait, — voilà de quoi donner à ce garçon une bonne fièvre de bile. Mon cher monsieur Auvernier, il faut tâcher de le garder huit jours.

— Quinze, monsieur, et davantage si cela est nécessaire.

— Oh ? je sais que votre religion est de la bonne espèce. Voici donc ce que vous ferez : mais je vais expliquer cela à votre femme ; une mère de famille s'entend toujours mieux qu'un homme à administrer des remèdes. — Je reviendrai demain.

Le docteur Atthéas fit donc toutes les prescriptions nécessaires à Lucie Auvernier, puis il reprit le chemin de Rochevaux, en passant par la Moille-aux-Pives, petit hameau caché au fond des bois.

Vers les dix heures du matin, M^{me} Bottand vint au bureau, apportant à son mari un biscuit sec et un verre de vin vieux, dans lequel se noyaient deux morceaux de sucre. C'était un viatique dont le notaire appréciait les qualités.

— Que t'avais-je dit, Gamaliel ? point de nouvelles de notre jeune homme ? Cela devient très sérieux. Vas-tu écrire à son oncle ?

— Je lui écrirai dans l'après-midi, si nous n'avons rien d'ici là : ce serait vraiment combler la *mésure*, ajouta-t-il en trempant son biscuit si profondément que le vin se répandit sur le minotaire tout ouvert : — Ah ? que diantre fais-je là avec ce vin ?

Puis il appuya son mouchoir de poche sur le papier, pour en retirer le liquide. En ce moment, Abram-Paul ouvrit la porte de la cour et s'avança timidement du côté du petit escalier de pierre qui conduisait à l'étude, la cour se trouvant de quelques pieds plus basse que le devant de la maison.

— C'est un montagnard, dit le notaire, je le vois à ses gros souliers et à son pantalon court.

Il alla ouvrir la porte et questionna sur le-champ le nouveau venu, qui, pour toute réponse, lui remit la lettre de Louis-Paul.

— C'est cela ? c'est cela, dit M. Bottand à sa femme. Un coup de froid. — Asseyez-vous, mon brave homme, asseyez-vous. — Junie, ma bonne, va chercher un verre de vin à ce messenger, pendant que je répons deux lignes à M. Auvernier. Tiens, tu peux lire la lettre.

M. Bottand écrit :

« Je vous suis, mon cher M. Auvernier, très obligé d'avoir recueilli chez vous mon brave commis Eugène Torin, et je vous remercie mille fois de m'avoir tiré d'inquiétude à son sujet. On est heureux de

rencontrer de bonnes gens comme vous sur son chemin, et je vous en tiens bon compte. Je vais faire savoir à M. Matthias Torin ce qui est arrivé à son neveu, et je vous prie de m'écrire deux mots demain. Ayez la bonté de noter toutes les dépenses faites pour mon jeune homme, et je vous les rembourserai.

» Agréez, monsieur, mes honneurs empressés.

» G. BOTTAND, Not. »

En général, lorsque le notaire était pressé en écrivant une lettre, toutes ses phrases étaient construites de la même manière. Une idée étant exprimée, il lui donnait le complément nécessaire en se servant de la conjonction *et* pour souder les deux parties. C'est ainsi encore qu'il composa une petite missive adressée à l'oncle Matthias.

« Monsieur et ami Matthias Torin,

» Votre neveu est allé faire une tournée pour moi, et a pris un refroidissement en route. Il est resté au Crêt des Érables, chez M. Louis-Paul Auvernier, et y sera très bien soigné. Je vous fais savoir le tout, et vous tiendrai au courant.

» À vous de cœur à la hâte ; honneurs empressés.

» G. BOTTAND, Not. »

Pendant qu'on s'occupait ainsi d'Eugène Torin à l'extérieur, le pauvre garçon passait de mauvais quarts-d'heure. Il s'agissait d'avaloir les drogues du docteur Atthéas sans sourciller. Ce médecin les composait à grandes doses, l'homéopathie étant alors considérée comme une élucubration folle d'un certain Hahnemann. Lucie Auvernier s'y prit si bien avec Eugène qu'il finit par consentir à absorber tout ce qu'elle lui présenta sous différentes formes peu appétissantes. — La journée fut très pénible pour eux tous. Louis-Paul se tint à son atelier pour être toujours à portée. Lui et sa femme étaient de si vrais chrétiens, qu'au lieu de se plaindre de la nouvelle charge qui leur était imposée, ils la recevaient, au contraire, comme une faveur de Dieu. Il y a plaisir et honneur à obliger son prochain dans un cas pareil. Serait-ce en vain qu'il est écrit : « N'aimez pas de paroles et de langue, mais par des effets et en vérité ? »

Chapitre XVII



u lieu de compatir à la position de son neveu, l'oncle Matthias se fâcha contre lui, lorsqu'il apprit par la lettre de M. Bottand ce qui se passait au Crêt des Érables.

— Oui, disait-il à haute voix devant la Nanon, c'est quelque chose de beau pour un garçon de bientôt 24 ans, de ne pouvoir marcher une journée sans prendre un coup de froid ? Rester chez des étrangers dans la montagne, pour se faire soigner par eux, c'est quelque chose de beau ? Ces jeunes gens....ah ? bah ?.... il aurait fallu se conduire ainsi, quand on se levait à deux heures du matin pour faucher au clair de la lune ? Tous ces jeunes gens d'à présent, filles ou garçons, n'ont plus de santé. Il n'y a guère que les Allemands qui soient encore solides, mais ils sont plus têtus que le diable, et moins on a affaire avec eux, mieux cela vaut. — Et ce vieux Bottand ? qu'avait-il besoin d'envoyer mon neveu rôder tout le jour avec ses indignes paperasses ? ne pouvait-il attendre que ces gens vinssent eux-mêmes le payer ? Il craignait sans doute que son argent ne fût perdu ? Qu'il aille chercher mon neveu là-haut, à présent ? ce n'est pas moi qui veux aller courir la montagne pour le ramener.

— Qu'est-ce qu'il a précisément *trouvé*, M. Eugène ? demanda la Nanon.

— Ce qu'il a trouvé ? je n'en sais pas plus que ce que dit cette bête de lettre. Un refroidissement ? parbleu ? il y a bien des espèces de refroidissements ?

— Il ne faut pas voir les choses au pire : à l'heure qu'il est, votre neveu est peut-être rentré chez M. Bottand. Les jeunes gens sont vite guéris.

— Oui, oui, vite guéris ? c'est bon à dire. Tant pis pour eux ? il n'avait qu'à ne pas faire d'imprudences. Quand on a très chaud, on ne se tient pas aux courants d'air ou à l'humidité. On remet son habit, et surtout on attend d'avoir moins chaud pour boire. Mais il a peut-être bu à toutes les fontaines le long du chemin et dans les villages. Qu'il se tire de là maintenant ? c'est son affaire et non la mienne. Ne venez

pas me chanter...

— Si M. Eugène devient malade, il faudra pourtant bien que quelqu'un aille le soigner, ou tout au moins le visiter.

— Ce n'est certes pas moi qui le ferai. Monsieur mon neveu n'avait qu'à être prudent ; il ne serait pas à présent dans un plat de lit chez ces mômiers du Crêt des Érables.

— Comment savez-vous qu'ils sont mômiers ?

— Tous ces gens de par là-haut en tiennent plus ou moins ; il n'y a qu'à voir comme ils chantent les psaumes à l'église ; presque tous sont musiciens.

— Eh bien ? le grand mal, s'ils chantent juste et en plusieurs parties ? tant de gens connaissent à peine une note ici et chantent d'une manière affreuse.

— Tu m'endors avec tes psaumes et ta musique. Je m'en vais porter cette lettre à ma nièce ; elle fera ce qu'elle voudra. Pour moi, je ne m'en mêle pas.

En arrivant chez son beau-frère, Matthias jeta le billet de M. Bottand sur les genoux d'Alinde, en disant ;

— Tiens, lis, voilà quelque chose de beau. Alinde lut à haute voix les six lignes et dit calmement :

— Il faut espérer que cette indisposition passera vite ; en général Eugène se porte bien. Il vous écrira sans doute lui-même un de ces premiers jours.

— Qu'il écrive ou n'écrive pas, cela m'est égal ; il ne devait pas faire d'imprudence. S'il tombe malade tout de bon, ce n'est pas à moi qu'il faudra dire d'aller le soigner là-haut.

— S'il plaît à Dieu, il sera vite rétabli.

— Vite ? vite ? oh, c'est clair ? c'est le mal, qui vient vite ; mais la guérison, lentement. Oui, qui est-ce qui ira le soigner ?

— Moi, si vous voulez.

— Toi ? ce n'est pas possible. Quand est-ce qu'on a vu une fille de ton âge soigner un garçon ? Et chez des étrangers, encore ? chez des gens qui ne font peut-être que lire et prier autour de lui, au lieu de lui administrer des soins convenables. Louis Pédran, qui va chercher des fourches et des râteaux à ce Crêt chaque printemps, dit qu'ils sont tous un peu timbrés dans cet endroit sauvage. Vous ferez ce que vous voudrez : voici la lettre, mais qu'on ne vienne pas me dire d'aller voir ce que devient ton cousin. J'ai assez de mes propres affaires sans me casser la tête de celles des autres.

Cinq jours après, un second message de M. Bottand vint donner les nouvelles suivantes :

« Monsieur et ami Matthias Torin,

» Je vous adresse sous ce pli la lettre de M. Auvernier, et je vous prie de voir ce qu'il y a à faire pour votre neveu. Cette maladie vient bien mal à propos pour nous tous, et surtout pour M. Eugène. Mais il faut prendre patience et aller voir l'état des choses. Pour moi, il m'est impossible de quitter l'étude en ce moment, et l'absence de mon copiste comble la *mésure* de ma fatigue.

» Très pressé et de cœur à vous avec mes honneurs empressés.

» G. BOTTAND, not. »

— Bon ? ah ? nous voici maintenant dans de beaux draps ? s'écria Matthias. Voyons ce que chante cette autre lettre.

» J'ai le chagrin de vous annoncer que notre cher malade est plutôt moins bien depuis avant-hier : l'état bilieux persiste. On espère pourtant qu'il n'y a pas de complication grave. Le docteur vient tous les jours. M. Eugène parle peu ; il a exprimé le désir de voir quelque membre de sa famille. Nous continuerons à le soigner aussi bien que possible, malgré nos occupations. Faites savoir cela aux parents, monsieur, et veuillez leur dire que nous pourrions recevoir à la maison celui d'entre eux qui viendrait ici. Veuillez le Seigneur faire du bien à ce jeune homme, dans son âme et dans son corps.

» Votre dévoué,

» L. P. AUVERNIER. »

En lisant cette lettre si simple et si digne, l'oncle Torin sentit fléchir ses genoux ; ses mains étaient agitées, sa voix tremblante. La Nanon prit la parole, avant même qu'il eût parlé :

— Je pense, dit-elle, que vous allez porter ces nouvelles à votre nièce. Si l'on ne trouve personne pour monter chez le brave homme qui écrit, j'offre de m'y rendre. Ce serait quelque chose de beau, vraiment, que d'abandonner ainsi un pauvre orphelin aux soins d'étrangers, pendant que ses proches parents ne vont pas même le voir.

Matthias ne répondit pas, soit que sa conscience se fit entendre, soit que la frayeur de perdre son neveu et d'avoir à choisir un autre héritier s'emparât de son esprit. L'habitude de vivre seul, la possession des biens de ce monde, la dureté naturelle du cœur et l'éloignement prononcé de l'âme pour Dieu, avaient fait de cet homme un égoïste volontaire, qui se montrait bien en ce moment tel qu'il était. Il porta les lettres chez Alinde, qu'il trouva seule, et lui dit que la Nanon offrait de se rendre au Crêt des Érables, mais que cela ne se pouvait pas ; qu'en conséquence, il fallait s'adresser à une autre personne.

— Faites comme vous voudrez et comme vous croirez, mais ne venez pas me parler de me mettre en voyage, dit-il en terminant.

— Oui, mon oncle, répondit Alinde ; je vais m'en occuper sans retard et j'irai vous dire ce que nous aurons décidé.

L'oncle retourna chez lui tout pensif. Alinde se rendit tout de suite chez Clara, avant le retour de son père et de sa mère. Les nouvelles plus mauvaises qu'elle apporta firent pâlir son amie, et la mère Félice se mit à prononcer des lamentations sur le triste sort de ce bon jeune homme, qui s'était montré si aimable pour elle avant son départ.

— Que me conseillez-vous, Clara ? demanda Alinde.

— Vous ne pouvez aller vous-même, c'est évident ; et puisque votre oncle ne veut pas laisser partir sa gouvernante, il faut chercher quelqu'un à sa place. Un homme conviendrait mieux ; il faudrait là un ami. Je suppose que le médecin craint le typhus ou quelque chose de pareil, dit-elle avec sympathie. Ce qui doit vous rassurer, c'est la pensée que votre cousin est soigné par des gens charitables et chrétiens.

— À ma place, Clara, que feriez-vous ?

— Je serais toute décidée, chère amie. Puisque vous pensez que vos parents ne peuvent aller eux-mêmes, j'irais, à votre place, demander à M. François Chardon de vous rendre ce service.

— Oui, vous avez raison : voulez-vous, Clara, m'accompagner chez lui ? cela vous fera une promenade ; le temps est assez joli.

— Oui, j'irai avec plaisir.

— À l'instant même, Clara prit son chapeau, et les deux jeunes filles se mirent en route. Lorsqu'elles arrivèrent à quelque distance de la maison, un brouillard, que le vent chassait le long de la montagne, passa sur le petit vallon des Fougères et le cacha complètement à leur yeux. On aurait dit qu'il n'y avait là que des champs et des prairies ; mais le nuage léger continuant sa course aérienne, l'habitation brilla de nouveau sous les rayons du soleil.

— Cet endroit-ci est joli par tous les temps, dit Clara ; voyez comme cette fenêtre est gaie.

— Oui, répondit Alinde ; si seulement c'était celle de mon pauvre cousin Eugène.

François Chardon descendait précisément, avec char et cheval, la petite côte qui vient des bois. Il amenait des hêtres, dont les longues queues touffues balayaient la route en arrière du char et frottaient contre les roues en faisant un tic-tac continu. Arrivé à la place des dépôts de bois, il détela promptement Britto, qui se rendit seul devant l'écurie, pendant que son maître le suivait, une hache à la main et un bissac à l'épaule. Les deux amies l'attendaient sur un banc, près de la porte.

— Oh ? quel bonheur de vous voir ici ? dit François en les saluant.

Mais à l'air triste et sérieux qu'elles avaient, il comprit tout de suite qu'il se passait quelque chose de pénible dans leur esprit.

— Entrez, s'il vous plaît, reprit-il ; Alinde, je vous en prie, faites entrer M^{lle} Clara.

— Non, François, répondit-elle, nous venons... je viens vous demander un service en mon propre nom, et sans doute aussi pour ma famille. D'après une lettre que mon oncle a reçue aujourd'hui, il paraît que mon cousin Eugène est assez malade au Crêt des Érables, où il s'était rendu pour les affaires de son patron. Heureusement qu'il est chez des gens qui le soignent très bien ; lisez cette lettre, vous verrez ce qu'elle nous apprend.

François la rendit après l'avoir lue avec attention, puis il demanda si l'oncle Matthias n'allait pas tout de suite voir son neveu.

— Non, il ne veut pas en entendre parler. Je venais donc, François....

— Merci d'avoir pensé à moi, Alinde, dit-il en l'interrompant ; demain, de grand matin, j'irai voir Eugène, et je resterai quelques jours avec lui, si cela est nécessaire.

Alinde lui tendit la main.

— Je savais que vous êtes bon, François ; aussi ai-je compté d'avance sur votre amitié pour Eugène.

— Bon ? moi, bon ? ah ? je sais bien qui est bon, qui seul est bon, mais ce n'est pas moi, à coup sûr. — Eugène est mon ami ; il est votre cousin germain. Il ne serait pas autre chose que votre parent, que je partirais au besoin tout de suite. Dans un cas pareil, il n'y a pas à hésiter.

— Vous pensez donc que votre père ne sera pas fâché de votre absence ?

— J'espère bien que non ; et s'il ne le voyait pas de bon œil, je lui représenterais quel est mon devoir le plus direct. Mais il m'approuvera ; nous aurons toujours du temps pour aller au bois.

— Eh bien, François, dites toutes nos amitiés à Eugène ; celles de mon oncle aussi, lors même qu'il se laisse arrêter ainsi par l'âge et les habitudes. Faites bon voyage. Vous nous rapporterez des nouvelles le plus vite possible. Bonjour, et encore merci.

— Écoutez, Alinde : mais c'est moi qui vous remercie, de tout mon cœur.

— Monsieur Chardon, dit Clara, je vous prie de porter aussi mes salutations à M. Torin, et mes vœux pour sa prompte guérison.

— Il faut prier pour lui, mademoiselle. Mais vous ne voulez donc pas entrer ?

Alinde fit signe que non. Les deux amies redescendirent à Arpel en

se donnant le bras, et s'accordant sur la bonté du caractère de François Chardon.

— Pour un jeune homme qui passe une grande partie de sa vie dans les bois et dans la solitude, dit Clara, c'est merveilleux de voir comme il s'est développé. Il s'exprime simplement, avec aisance et dignité. De telles natures sont bien rares, ne pensez-vous pas, Alinde ?

— Je suppose qu'oui, répondit celle-ci sans rien ajouter de plus.

— Chez lui, reprit Clara, le sentiment religieux a dû être un puissant mobile pour ouvrir son esprit, même pour lui faire comprendre les beautés de la nature.

— C'est bien possible, dit Alinde, encore sur le même ton un peu rêveur.

— Rien qu'à son expression, continua Clara, on voit qu'il vit d'une bonne et franche vie, très différente de celle des autres jeunes gens du village.

— C'est vrai, répondit celle qui en était bien convaincue en ce moment. Vous êtes heureuse de posséder cette même vie ; moi, je sens qu'elle doit être ce que Dieu demande de nous ; et je ris, et je fais la folle avec les autres, comme si je ne comprenais rien de plus. Je me sens dans un mauvais état d'âme ; aidez moi à en sortir, Clara. François Chardon vous a dit qu'il fallait prier pour Eugène ; à mon tour, je vous demande de prier aussi pour moi.

— Nous prions le Seigneur l'une pour l'autre, chère amie. Combien je suis heureuse de ce que vous m'ouvrez ainsi votre cœur ? Si vous saviez comme je souffre parfois de n'avoir personne avec qui je puisse librement m'entretenir ? Il faudra nous voir plus souvent, sortir ensemble davantage. En présence de ma pauvre mère, il n'est guère possible de parler d'une manière intime ; elle ne comprend pas ou s'exagère la portée des mots. D'ailleurs, avec son genre de maladie, il lui faut beaucoup de calme. Chez vous, c'est encore plus difficile que chez moi ; ainsi, chaque fois que nous le pourrons, le dimanche surtout, il faudra nous promener ensemble.

— Oui, oui, répondit Alinde en serrant le bras de Clara. Il faut absolument que je change ; je sens que Dieu le veut.

— Il veut seulement vous rendre heureuse, ma bien chère, par l'accomplissement de sa volonté dans votre cœur.

— Mon cœur, Clara ? je vous le dis : il ne vaut rien au fond ; il est rempli de mauvaises pensées.

— Le mien aussi, Alinde. Mais réjouissons-nous de ce que Dieu veut nous donner le cœur nouveau et l'esprit nouveau qu'il promet à ses enfants.

Chapitre XVIII



Le père Chardon ne s'opposa point au désir de son fils ; il lui recommanda seulement de revenir le plus tôt possible, afin de ne pas laisser Britto trop longtemps inoccupé. Quant à la mère de François, elle l'encouragea dans son dessein d'aller visiter Eugène, et mit dans une de ses poches une tasse de gelée de cassis, qui ne risquait pas de se briser ou de couler en chemin.

Au point du jour suivant qui était un samedi, François Chardon quitta les Fougères, ayant à la main un bâton, et sur ses habits une blouse bleue un peu courte, comme en portent les bûcherons montagnards. La route la plus facile, mais la plus longue aussi, était d'aller à Caran, d'abord, puis de gravir le sentier dans la gorge supérieure, jusqu'aux trois quarts de la hauteur du col. À partir de là, un chemin à char, rude et caillouteux, conduit sans plus monter au Crêt des Érables. Ce trajet lui parut trop long ; et comme il connaissait les sentiers des bois environnants, qu'au besoin il s'en passait, franchissant d'assez grandes distances en pleine forêt dans tous les sens, il se décida pour la ligne la plus courte, sans avoir égard aux passages plus fréquentés. Le lecteur comprend que François Chardon, partant des Fougères d'Arpel pour se rendre au Crêt des Auvernier, fait la route inverse de celle qu'avait suivie Eugène Torin. Celui-ci était revenu en arrière sur le plateau, du nord à l'ouest, après avoir parcouru le vignoble ; tandis que François suit une ligne dont la direction unique est celle du midi au nord-ouest.

Il arrive d'abord à l'entrée des forêts dont la lisière inférieure est à dix minutes de son habitation. Là, grâce à une sage prévoyance, sont restés debout des hêtres énormes. Le tronc n'est pas très élevé ; il sort de terre d'un seul jet, puis se divise en branches qui, se ramifiant à l'infini, forment une dôme immense, bien garni de feuillage. Portegraines réservés, ces arbres de choix sont les véritables reproducteurs de la forêt. Des milliers de faines triangulaires en tombent tous les

deux ou trois ans et couvrent le sol aux environs. Les semis en grand que fait ici la nature, repeupleront la montagne de jeunes plantes innombrables, et alors le vieux patriarche tombera quelque jour, sur l'ordre de l'inspecteur. Sa ramée fournira des fagots excellents ; les branches se transformeront en moules de chauffage, et la tige nerveuse, dure, au grain solide, sera divisée en plateaux, puis transformée en établis de menuisier, en tables d'étal, en jantes de charronnage. Tel est le sort réservé à ces arbres magnifiques. La loi est formelle, l'aménagement bien entendu ; mais, hélas ? lorsque la hache aura fait ici son œuvre, qui d'entre nous, jeunes ou vieux, reverra jamais pousser la feuille du printemps ou rougir celle d'automne sur ce tronc séculaire ? Non, tout sera dit pour lui, tout sera fini ! On le vendra même au plus offrant, pour le déchiqeter jusqu'à sa dernière racine ; et pendant cinquante années peut-être, le passant étranger se demandera, voyant à cette place un grand creux vide : — « Mais, qu'y avait-il donc là autrefois ? »

De combe en combe, de molard en molard, de replain en replain, François suit sa route. Il se peut qu'il dévie, tantôt à droite, tantôt à gauche, sans jamais s'écarter beaucoup de son point d'orientation. À mi-hauteur du Jura, il traverse des prairies entourées de bois. Là vivent de robustes familles, aux bras de fer. La conscience de ces gens n'est pas toujours des plus délicates, soit en matière de chasse, soit sur ce que défend le code forestier. Il existe des sauvages un peu partout sur la terre, même au centre de Londres et de Paris. On peut donc en rencontrer quelques-uns dans ces cluses cachées, où le moindre bûcheron montagnard se considère comme le petit roi d'un pays qui n'est point à lui. Les femmes n'y meurent pas de maladie ; elles vivent cent ans, et cueillent encore du feuillage de framboisier pour la chèvre et les moutons, le jour où il leur arrive tout à coup de respirer pour la dernière fois.

Pendant la marche solitaire, un peu aventureuse, de François Chardon à travers les bois, voici ce qui se passait à Arpel, chez l'oncle Matthias. Alinde vint pour lui raconter ce qui avait été décidé. Le père et la mère Gauty ayant approuvé leur fille, elle se sentait plus forte en présence de celui dont le cœur se montrait bien dur et bien sec en cette occasion. Elle arriva chez lui vers les dix heures. Matthias, les pieds sur le foyer, mangeait un morceau de salée chaude, saupoudrée de cumin. A côté de lui, sur les briques du carrelage, était placée une bouteille de son vin favori, et un verre à moitié plein. Il dit à sa nièce de prendre une chaise, et, si cela lui faisait plaisir, de se couper une tranche de salée. Alinde refusa de manger, mais s'assit près du vieillard.

— Qu'avez-vous décidé ? lui demanda-t-il.

— Mon père ne pouvant pas marcher, ma mère n'étant pas assez bien pour m'accompagner, et Moïse devant partir pour l'école militaire, nous avons engagé François Chardon à aller voir mon cousin.

— Est-ce qu'il ira ?

— Il est déjà parti de bonne heure ce matin.

— Eh bien nous aurons des nouvelles demain, je pense.

— François restera le temps nécessaire auprès d'Eugène. Il s'est montré un véritable ami dans cette circonstance, et nous devons tous lui en savoir gré.

— Épouse-le quand il sera de retour, reprit l'oncle d'un air dédaigneux. On sait assez qu'il cherche à te faire la cour.

— Mon oncle ? dit Alinde avec indignation.

— Eh bien, François Chardon est un mômier ; tu seras une mômière, toi aussi.

— Non, c'est trop fort ? je vous demande, mon oncle, s'il doit être question de moi dans tout ceci ? Est-ce que la santé, la vie enfin de votre neveu, de celui qui porte votre nom de famille et dont vous avez été le tuteur, ne doit pas aller avant tout ? — Et que fallait-il faire ? vous aviez déclaré ne pas vouloir vous en mêler. J'ai fait, moi ce qui était possible ; tant pis pour ceux qui ne sont pas contents. Finalement, votre dureté de caractère me révolte. Je vous dirai plus encore : votre haine pour les gens pieux me fait peur. C'est un sentiment que j'ai en horreur, parce qu'il est opposé à la plus simple notion de charité chrétienne, comme il l'est aussi au premier commandement de Dieu. Suis-je ce que vous appelez une mômière, moi ? c'est-à-dire une sectaire adonnée à des pratiques religieuses absurdes ou ridicules ? Qu'avez-vous à reprocher à François Chardon ? se conduit-il mal ? est-ce un ivrogne, un mauvais sujet, un paresseux, un imbécile ? M'a-t-il demandée en mariage, pour que je veuille l'épouser, comme vous dites ? — Voyez-vous, mon oncle, si vous me poussez à bout, je me fâcherai tout de bon. Au lieu de me dire des injures et de blâmer François Chardon, vous n'aviez rien de mieux à faire que de prendre un char et d'aller vous-même, oui, vous-même, visiter votre neveu. A présent, criez contre moi si vous voulez, cela m'est égal.

— Hum ? répondit Matthias en continuant à manger sa salée odorante et en souriant d'un air goguenard, c'est dommage que tu ne sois pas un garçon. En cinq ou six mois, on ferait de toi un beau ministre. Mais il n'est pas question de ça. Tu veux savoir pourquoi je n'aime pas ce Chardon ? eh bien, c'est parce qu'il te fait la cour. Or, puisqu'il te fait la cour, puisqu'il vous promène ainsi en char avec lui le dimanche, il a des intentions à ton égard, et tu es peut-être disposée

à les écouter. Or, je ne veux pas cela. Je suis ton oncle, et Eugène est mon neveu. Je suis veuf, sans famille à moi : comprends-tu ce que tu as à faire maintenant ?

— Oui, mon oncle, s'il plaît à Dieu ; je comprends que j'ai à remplir mon devoir de fille, de nièce, mais surtout de créature libre et indépendante, pour tout ce qui tient à la conscience et aux sentiments du cœur. J'ai beau me fâcher, ou faire la folle avec les autres de temps en temps, soyez bien assuré que j'éprouve maintenant le besoin d'obéir sérieusement à Dieu, et que je ne ferai jamais rien dans des vues humaines et uniquement par intérêt, à l'égard de qui que ce soit. Si je dois un jour me marier, ce ne sera point pour entrer dans tel ou tel arrangement de famille ou de fortune, mais pour donner mon cœur et ma main à l'homme que j'estimerai le plus et que j'aimerai. Oh ? je suis fière, allez seulement ? beaucoup plus peut-être que vous ne le supposez.

— Si tu es fière, tu fais bien. Moi aussi, je suis fier. Et quand les gens ne tiennent plus à moi, je les laisse. — Mange donc un peu de cette salée, et tu boiras un doigt de vin.

Alinde regarda son oncle d'un air triste et affectueux en même temps, puis, se levant, elle lui tendit la main.

— Bonjour, dit-elle ; je m'en vais.

— Eh bien, adieu ? mais tu aurais bien pu manger un morceau de cette salée. Quand tu auras des nouvelles, viens m'en donner.

Au lieu de prendre la main de sa nièce, Matthias se versa encore un verre de vin et remit la bouteille à sa place. Alinde sortit aussitôt. En traversant le corridor qui conduisait à l'escalier, elle s'essuya les yeux et pensa presque à haute voix : « Est-il possible d'être aussi profondément égoïste ? »

Vers le milieu du jour, François Chardon arriva chez Louis-Paul Auvernier, après une marche de cinq heures, presque sans interruption. Le docteur était justement à la maison. Il dit qu'il espérait maintenant qu'on n'avait plus à craindre la fièvre nerveuse, mais qu'il fallait continuer à être prudent et, dans tous les cas, ne pas songer à ramener le malade à la plaine avant trois semaines, l'air élevé du Crêt étant excellent pour le fortifier. François demanda s'il pouvait voir son ami tout de suite ; le docteur dit qu'oui, sans doute, mais que, fatigué comme il devait l'être par la marche, il fallait d'abord dîner avec la famille, après cela se reposer pendant une heure, et qu'alors il serait mieux préparé à passer quelques instants auprès du malade.

— Les Auvernier sont d'excellentes gens, ajouta le docteur ; ils l'ont bien montré dans la manière dont ils soignent votre ami. Vous aurez du plaisir à vous entretenir avec eux aujourd'hui. Causez très

peu avec M. Eugène. Si vous ne repartez que demain au soir, je vous reverrai ici.

Les recommandations du médecin étaient fort sages. François s'y soumit tout de suite. En effet, c'était assez d'un malade. Ayant chaud en arrivant, éprouvant une fatigue bien naturelle après cette longue course, s'il fût entré d'abord dans la chambre d'Eugène pour l'embrasser et se laisser aller à de l'émotion, il n'en aurait pas fallu davantage, peut-être, pour gagner le principe du même mal et le rapporter à Arpel.

L'entrevue fut courte et très simple. Eugène sourit en voyant ce brave François, dont le front crépu, la moustache noire et les joues brunes contrastaient si fortement avec ses cheveux blonds et son teint pâle à lui. Il garda un moment sa main dans la sienne, puis il dit lentement :

— J'étais sûr que tu viendrais ; je t'attendais ? Comment est Alinde ?

— Bien ; elle t'envoie mille amitiés.

— Et M^{lle} Clara ?

— Bien aussi ; elle m'a chargé de salutations affectueuses pour toi.

— Mes oncles ?

— Je ne les ai pas vus, mais je sais qu'ils se portent bien.

— C'est clair, tu es parti de grand matin. Les Auvernier se montrent si bons pour moi ? Ce sont de véritables chrétiens, François ; tu les aimeras. Resteras-tu jusqu'à demain ?

— Oui, même deux ou trois jours, si tu veux.

— À la bonne heure.

François Chardon et Louis-Paul eurent bientôt fait connaissance. Dès le même soir, ils s'étaient raconté déjà bien des choses, et communiqué des expériences chrétiennes. Louis-Paul était le plus développé des deux, au point de vue de la connaissance biblique ; François, en revanche, saisissait peut-être plus vivement et comme d'instinct telle ou telle vérité. Le premier ne comprenait pas grand'chose aux beautés de la nature ; il en jugeait plus par les paroles mêmes et les descriptions de la Bible, que par ses propres yeux ; il en parlait d'après le roi David, ou d'après Job. L'autre regardait davantage ; il voyait par lui-même et son propre entendement. Louis-Paul présidait très bien une petite assemblée chrétienne ; il pouvait méditer à haute voix sur une suite de versets du Nouveau Testament, sans aucune préparation. François eût compris, senti tout aussi bien ; il eût fait des réflexions encore plus profondes, mais pour lui seul. Jamais il ne fût venu à bout de les exprimer en public. On peut lui pardonner cette lacune, même, jusqu'à un certain point, lui en savoir gré. Tant de jeunes gens se croient appelés à parler lorsqu'ils feraient beaucoup

mieux d'écouter? — Le bûcheron des Fougères et le fabricant de râteaux s'entretenaient aussi de leurs occupations, des produits si différents du sol, de leur bétail, etc.

Le dimanche, les habitants du hameau se réunirent en assemblée religieuse, chez Paul-Louis-Abram Auvernier. Il faisait du brouillard ; le bois à traverser pour aller à Rochevaux était tout mouillé ; les enfants, d'ailleurs, auraient eu de la peine à se rendre au temple. — C'était la première fois que François Chardon assistait à un culte public non officiel. Il en jouit beaucoup, bien qu'attaché de cœur à l'église nationale. Du reste, les membres de cette petite réunion, presque tous parents, et tous voisins à un degré quelconque, ne s'occupaient pas de la grande question agitée dès lors dans le monde. Elle était encore inconnue au Crêt des Érables, comme dans la plupart des villes européennes. Aujourd'hui, la séparation du civil et du religieux, la liberté de conscience et de culte, la libre manifestation des convictions religieuses, sont des sujets qu'il n'est plus permis d'ignorer. Trente années de luttes et d'observations ont amené la question devant l'opinion publique tout entière ; et les besoins de l'humanité, comme ceux de chaque individu pris à part, croyant ou sceptique, matérialiste ou franchement chrétien, lui font faire des pas de géant. Cela finira tôt ou tard par « l'Association libre dans l'État libre, » à moins que l'esprit humain ne soit refoulé vers un passé qui n'est plus de notre époque et serait la négation du droit le plus sacré

François Chardon attendit jusqu'au lundi matin avant de partir. Sa visite calme et affectueuse fit grand bien au pauvre reclus. Le docteur put constater une amélioration marquée dans son état ; il assura qu'à moins de rechute, on pouvait maintenant dire que le danger était passé. François descendit sur X. par le chemin que lui indiqua Louis-Paul-Auvernier. Son intention était de donner en passant des nouvelles au notaire, et de lui remettre l'argent qu'Eugène avait reçu pour lui, le jour où il vint au Crêt des Érables. M. Bottand fut heureux d'apprendre que tout allait mieux là-haut ; il fit le compte de ses écus, qu'il trouva parfaitement juste, et invita François à dîner.

— Ce n'est pas, dit-il, que ma femme ait rien de distingué à vous offrir ; mais puisque vous retournez encore à pied chez vous (il y a quatre lieues, bonne mesure), il convient que vous preniez un repas dans le milieu du jour. — Si vous voulez parcourir le *Nouvelliste Vaudois* pendant que j'achève de contrôler un acte, le voilà devant vous, à la place même où serait en ce moment votre ami Torin, si le pauvre garçon n'avait eu le malheur de tomber malade au Crêt des Érables. Encore faut-il être reconnaissant de ce qu'il a été reçu chez de si braves gens... Si le fait avait eu lieu dans un cabaret de village,

nous eussions tous été dans une inquiétude bien plus grande, sans parler des frais énormes qu'une maladie de ce genre eût occasionnés. Je sais bien que l'oncle Matthias a la bourse bien garnie, mais il n'en délie pas les cordons sans savoir comment. L'essentiel était que le jeune homme fût soigné convenablement, ainsi qu'il l'est par la famille de cet honnête et discret Louis-Paul Auvernier. Dans dix minutes, j'aurai terminé ma vérification, et je pense qu'alors la soupe sera servie.

François parcourut la feuille libérale de cette époque, jusqu'au moment où M^{lle} Bottand, d'un air gracieux et montrant de jolies dents, vint annoncer à ces Messieurs qu'on les attendait pour le dîner.

À six heures du soir, François Chardon arrivait aux Fougères, ayant rapporté chez Alinde les nouvelles que nous savons.

Chapitre XIX



Il y avait à Arpel deux ou trois boutiques dans lesquelles on pouvait se procurer les objets et les marchandises nécessaires à un ménage de paysans. Les pauvres s'y approvisionnaient par petites quantités, comme ils le font partout. Les riches ne craignaient pas d'y faire d'assez fortes emplettes, lorsque les marchands avaient de bonnes denrées, ou des articles qui leur plaisaient; mais en général ils préféraient acheter dans les villes où ils se rendaient pour les foires. Il n'était pas nécessaire qu'on sût très exactement à Arpel, ce que tel ou tel dépen-sait. Les étoffes fines, les draps pour les habits des hommes et pour les manteaux des femmes, étaient choisis dans les grands magasins de Genève, ou ailleurs. De cette manière personne, à Arpel, ne savait le prix qu'on y avait mis.

L'une des boutiques du village était tenue par la veuve Cachou. Madame Laure, comme on l'appelait par son nom de baptême, s'entendait fort bien à débiter toutes sortes de petits articles courants et les vendait au même prix qu'on les payait à la ville. Le sucre, par exemple, le café, le riz, le chocolat, le savon, se trouvaient chez elle aussi bons et pas plus chers que chez Ratton, de S...; ou chez Armagnac de L...; mais, bien entendu, pourvu qu'on en prit une quantité un peu forte à la fois.

Pendant la visite de François Chardon au Crêt, Matthias Torin entra, le lundi matin, chez la veuve Cachou, dont le magasin était rapproché de sa demeure; il n'y avait guère que deux ou trois maisons entre la sienne et celle de la marchande.

— Bonjour, monsieur Matthias, lui dit-elle, d'un air avenant et gracieux.

Il faut vous dire, ami lecteur, que cette dame Laure avait été une belle personne. Grande, bien faite, le teint uni, des joues fraîches malgré ses quarante ans, la veuve ne laissait pas d'avoir encore très bonne façon et un air jeune, pour une femme qui s'occupe elle-même

de son ménage, mesure l'huile et vend de la poix de cordonnier. A quelque heure qu'on entrât chez elle, on la trouvait toujours mise avec goût, quoique simplement.

— Comment allez-vous aujourd'hui ? reprit-elle pour compléter la salutation de bienvenue.

— Passablement, je vous remercie ; cela irait bien, s'il ne fallait pas avoir toujours des ennuis.

— Et quoi donc, monsieur Matthias ? j'ai ouï dire que votre neveu est malade ; est-ce vrai ?

— Parbleu ? ce n'est que trop vrai ; et encore qu'il n'est pas chez son patron. Dans une course pour affaires, il s'est trouvé indisposé et a dû rester en chemin chez des gens qui, par hasard, le soignent bien ; mais pas moins, c'est inquiétant.

— Vous irez le voir sans doute ?

— Moi ? non ; à mon âge, les grandes courses et le secouement du char ne conviennent plus.

— À votre âge, monsieur Matthias ? vous badinez : il y peu d'hommes aussi forts et aussi bien conservés que vous. D'ailleurs votre âge est encore bon ? qu'est-ce que vous avez en fait d'années ? Cinquante-six, cinquante-sept, tout au plus.

— Et le pouce. Mais laissons cela : avez-vous reçu le sucre et le café dont vous m'avez parlé ?

— Oui, certainement, j'en ai mis de côté pour vous ; personne ne l'a vu encore, ainsi vous serez le premier servi. Voici les échantillons. Impossible de voir quelque chose de plus beau. J'ai goûté le café ; il est précisément comme vous l'aimez, monsieur Matthias. Cette fois-ci, je vous garantis que vous serez content. Combien faut-il vous en mettre, mon cher monsieur ?

— Vingt-cinq livres, et un pain de sucre.

— Parfaitement ; voulez-vous qu'on le porte chez vous ?

— Merci, je prendrai le sucre ; la Nanon viendra chercher le café.

— C'est cela. J'aurais pu vous le porter à midi. Goûtez une de ces tablettes, monsieur Torin ; c'est quelque chose d'excellent pour la digestion. Cela vient d'Angleterre.... un présent de mon voyageur. Je vais vous en mettre quelques-unes dans une petite boîte.

— Merci, merci, vous êtes trop bonne. Combien est-ce que je dois ?

— Vous payerez une autre fois, monsieur Matthias ; je préfère que mon argent reste dans votre bureau, jusqu'à ce que j'en aie besoin. Là, je suis sûre au moins qu'il ne se dépense pas.

— Non, non, je veux payer tout de suite.

— Eh bien ? voyons : le café, à six batz, fait quinze francs ; et le sucre, à 4 batz, 20 livres, 8 francs : total, 23 francs. — Faut-il

acquitter la note ?

— Sans doute.

— Voilà. Et mille remerciements, monsieur Matthias. Ah ? je voudrais pouvoir vous ôter votre inquiétude pour ce cher M. Eugène. Sans mon magasin qui me retient forcément ici, je vous offrirais d'aller le soigner. Mon bonheur serait de me dévouer dans un cas pareil. C'est si bien dans la vocation d'une veuve ? mais vous comprenez que cela n'est pas possible : Qui donc est allé voir votre neveu ?

— Qui ? parbleu ? ce n'est pas moi qui l'ai envoyé : c'est François Chardon. Ma nièce Alinde a trouvé qu'il pouvait bien rendre ce service à la famille ; on verra quelles nouvelles il rapportera.

— Il faut espérer qu'elles seront bonnes. C'est bien dommage que François Chardon... mais ce ne sont pas nos affaires... Je voulais seulement dire que c'est triste de le voir si sauvage, si sérieux, car au fond c'est un bien brave garçon et un bon parti.

— Qu'il soit ce qu'il voudra ? ça m'est égal ; je m'inquiète peu de lui et de sa religion.

— Oh ? c'est clair, ce n'est pas comme si vous aviez besoin de lui, pour quoi que ce soit. Bonjour, monsieur Matthias, je vous remercie.

— Ah ? permettez que je donne un coup de brosse à votre habit ; il s'est blanchi contre ce vilain mur.

M^{me} Laure prit une brosse, et enleva lestement la trace du gypse sur le dos de Matthias ; elle compléta la toilette en brossant aussi le col et les devants de l'habit, comme si c'eût été la chose la plus simple du monde. Le vieux- paysan la laissa faire ; on aurait dit même qu'il y prenait un certain plaisir. En ce moment, il ressemblait presque au bœuf sur l'échiné duquel passent l'étrille et la brosse.

— Là, ça va mieux maintenant, dit M^{me} Laure. Ah ? voilà encore un cheveu ici ; j'aime beaucoup les cheveux blancs ; je trouve qu'ils vont si bien à un homme, tandis qu'à une femme ce n'est pas tout à fait cela.

Or, il faut vous dire encore, ami lecteur, que les cheveux de la veuve étaient restés très noirs. Elle n'avait pas d'enfants et vivait à son aise, du produit de son magasin.

Matthias était à peine rentré chez lui, que la marchande recevait une autre visite, celle de la mère Chardon.

— Bonjour, ma chère madame ; veuillez vous asseoir. Vous devez être fatiguée, car enfin, il y a un joli bout de chemin, d'ici aux Fougères. Êtes-vous venue à pied ?

— Sans doute. C'est une promenade, quand on est jeune. Une fois qu'on vieillit, et surtout si l'on a perdu l'habitude de marcher, la moindre distance paraît longue.

— Que pourrais-je vous offrir ? quelque chose à boire ? un verre de sirop chaud, avec un peu de rhum ? laissez-moi faire ; j'ai de l'eau sur le feu.

— Non, merci, madame Laure. Je ne prendrai rien pour le moment. Avez-vous reçu le café en question ? et le sucre ?

— Oui, je viens de les entamer il y a un instant pour M. Matthias Torin. Voyez quel beau café ? dit-elle, en puisant dans le sac avec un *couloir* et faisant paraître les grains à leur avantage ; quelle belle couleur et quel parfum ? Je l'ai goûté ; il est excellent et charge beaucoup.

— Son prix est ?

— Six batz, en prenant ce qui vous conviendra. À d'autres personnes, je dirais demi batz de plus, mais on peut bien faire une petite différence aux pratiques sûres auxquelles on tient beaucoup.

— J'en prendrai vingt livres, pour qu'il nous dure plus longtemps. Nous ne sommes que trois à la maison, mais comme nous buvons du café deux fois par jour, cela fait que nous en dépensons une assez grande quantité.

— Le café est une si bonne nourriture ?

— Oui, et quand on a le lait à la maison, le café revient presque moins cher qu'autre chose.

— Vous avez parfaitement raison. Mais pour vous, madame Chardon, ce n'est pas la question d'économie qui vous décide pour le café, car vous êtes dans une position de fortune qui vous permet de faire comme vous voulez.

— Mais non, je vous assure. Nous avons largement le nécessaire, grâce à Dieu. Cependant il faut bien que chacun de nous travaille.

— Votre fils est un si excellent jeune homme ? si bon ? si parfaitement aimable, si pieux ? Ah ? les parents sont heureux, quand ils ont de tels enfants.

— François est un brave garçon, j'en conviens ; — voulez-vous aussi peser un de ces pains de sucre ?

— Oui, madame. — J'ai du chocolat tout frais, à 10 batz, grand poids, pur Caraque : je vous en mettrai, combien ?

— Deux livres.

— Parfaitement. — Oui, madame Chardon, je ne puis assez dire combien je vous trouve heureuse d'avoir un tel fils. Aussi, j'espère qu'il fera un bon mariage, un brillant mariage.

— S'il doit se marier, je désire avant tout qu'il épouse une personne d'un bon caractère et qui ait les mêmes sentiments religieux que lui.

— C'est là, bien certainement, ce qu'une mère peut désirer de mieux dans les qualités d'une belle-fille. Comme c'est joli aux

Fougères ? Et je crois vraiment que vous êtes plus abrités là-haut que nous en Arpel. Ces charmantes petites collines qui vous entourent préservent votre délicieuse habitation, soit des vents du nord, soit du souffle glacé de notre Jura. Votre treille de muscat violet a été fort belle cette année, à ce que m'a dit M^{lle} Alinde Gauty. Voilà aussi une charmante créature ; toujours vive, toujours gracieuse, toujours de bonne humeur. Ah ? celui qui l'obtiendra, sera heureux avec elle, on peut en être certain. M^{lle} Alinde est venue ici avec M^{lle} Clara pour acheter du coton anglais dont j'ai reçu un assortiment. Cette dernière est vraiment un ange du bon Dieu. Quelle douceur dans son regard, et quelle abnégation d'elle-même ? Une jeune personne instruite (car je vous assure qu'elle possède beaucoup d'instruction) et qui avec cela se dévoue pour sa mère comme elle le fait : c'est admirable ? Elle a un talent ravissant pour habiller une personne. Dernièrement j'avais besoin d'une robe tout ordinaire, mais chaude ; l'hiver vient et le magasin est cru : — Madame Chardon, elle m'a fait cette robe dans un point de perfection tel, qu'il n'y a pas eu un fil, non, pas même un fil à retoucher. Et pourtant je suis difficile, pour la taille surtout ; j'ai les épaules assez larges ; ça n'est pas facile à arranger. Or, du premier coup, je me suis sentie chez moi dans cette robe. Pour la commune d'Arpel, M^{lle} Clara est une précieuse acquisition. Quel malheur, pour la pauvre enfant, d'avoir eu un père comme le sien ? Elle est bien innocente du crime qu'il a commis en s'ôtant la vie, mais je ne puis m'empêcher de craindre que cette circonstance de famille ne l'empêche de s'établir convenablement.

— Et pourquoi donc ? moi, je trouve, au contraire, que c'est un intérêt de plus dans sa position.

— Oui bien pour vous, qui êtes pieuse et pouvez juger sainement des choses. Les gens à préjugés vulgaires ne pensent pas comme vous. Tenez, par exemple, si M. Matthias Torin avait un fils à marier, je suis sûre que, pour rien au monde, il ne consentirait à accepter M^{lle} Clara pour belle-fille. Il préférerait voir sa famille s'éteindre plutôt que de consentir à une telle alliance. Tel est l'empire des préjugés mondains, ma chère madame Chardon. Mais, je vous en prie, laissez-moi vous préparer un verre chaud.

— Non, je n'ai besoin de rien ; faites la note, s'il vous plaît, et acquittez-la.

— Déjà la note ? chère madame, j'aimerais tant à avoir une fois un gros compte pour la fin de l'année ? cela m'arrangerait, car c'est alors le moment où passe mon voyageur.

— Non, non, j'ai trop peur de ces gros comptes ; il vaut beaucoup mieux payer tout de suite, quand on le peut. Cela fait, combien ?

— Nous disons : vingt livres de café et vingt de sucre, et deux de chocolat à dix batz, — en tout vingt-deux francs. Merci infiniment, madame Chardon. — J'ai reçu deux belles pièces de flanelle non croisée : il faut que je vous la montre, car c'est vraiment quelque chose d'idéal. Messieurs Chardon en portent, n'est-ce pas ? Voyez, madame, la beauté de cette laine ; comme c'est souple, moelleux, à pleine main ?

— Oui, elle est vraiment belle.

— Vingt-deux batz seulement, l'aune. Deux aunes, deux aunes et quart vous font un ample gilet. Prenez-en pour quatre gilets, c'est une occasion unique. Je vous la laisserai, à vous, madame Chardon, mais à vous seule (ici la marchande examina soigneusement la carte cousue au chef de la pièce), je vous la laisserai pour vingt batz, à la condition que vous n'en parlerez pas.

— Et si j'en prenais pour deux camisoles seulement ?

— Allons, je suis décidée à faire toutes vos fantaisies ce matin. Voici l'aune, madame. Ayez la bonté de la tenir. Nous mettrons cinq aunes, pour que vous ayez amplement, et qu'il vous reste des pièces. C'est la plus belle flanelle que j'aie eue depuis longtemps. Vous verrez qu'elle ne se drapera pas et que vos messieurs en seront contents. Ils se portent bien, les messieurs Chardon ?

— Oui, je vous remercie.

— M. François est-il au bois avec son beau cheval ?

— Non, il est absent pour un jour ou deux.

— Ah ? c'est vrai, je l'avais oublié ; j'ai entendu dire qu'il est allé voir son ami malade, M. Eugène Torin. Ce dernier est-il réellement bien souffrant ?

— Nous ne savons pas exactement ; mais ses parents sont assez inquiets.

— Certes, je crois bien ? Sentir un jeune homme malade chez des étrangers : où est-ce qu'il est *déjà* ?

— Au Crêt des Érables, chez M. Louis-Paul Auvernier, à quatre lieues d'ici.

— Ah ? dans un cas pareil, on voudrait être libre et aller le soigner. Mais c'est impossible. Je suis seule, et toujours en l'air au magasin, dans cette saison. Je serais bien reconnaissante envers M. François, s'il avait la bonté de me donner des nouvelles quand il sera de retour. En venant à la laiterie, cela ne le détournera pas beaucoup de passer ici. Dites-lui que j'ai du tabac de la régie française, comme je sais qu'il l'aime. Et aussi des cigares d'une nouvelle espèce, qu'on dit supérieurs à ce qu'on avait jusqu'à présent. Voulez-vous que je fasse porter le café et le sucre par le fils Chambredin ? entre les écoles, il peut faire

cela sans se gêner. Je lui donnerai une bagatelle pour sa peine.

— Oui, vous m'obligerez. Je vais prendre la flanelle et le chocolat. Bonjour, madame Laure.

— Adieu, madame Chardon ; mille remerciements. Je me recommande pour la suite ; je ferai de mon mieux pour vous bien servir. Pardon, encore un mot : voici du sucre d'orge qui m'est arrivé hier. Il est à la menthe ; goûtez-le, s'il vous plaît, pour me dire ce que vous en pensez.

— Il est très bon, dit la mère Chardon, après en avoir cassé un petit morceau. Quelle belle couleur, et comme il est transparent ?

— Il est délicieux. C'est mon cousin Jérôme Nantz qui le fabrique. Permettez-moi de vous en offrir deux ou trois bâtons dans ce petit cornet.

— Vous êtes vraiment trop aimable.

— C'est pour me faire plaisir, voilà tout. Bonjour madame.

Telles étaient les manières, le langage et les allures engageantes de M^{me} Laure Cachou avec ses pratiques. Élevée à la ville et n'ayant jamais parlé que le français, elle s'exprimait beaucoup mieux que les marchandes ordinaires de village qui, le plus souvent, sont de simples paysannes habituées au patois. Avec M^{me} Laure, hommes et femmes, jeunes gens et vieillards, tous étaient pris. Clara, seule, tenait ferme devant ses propos aimables et encore ne s'en tirait-elle pas toujours sans y laisser quelque chose. François Chardon, moins qu'un autre aussi, subissait la commune loi ; mais de temps en temps il mordait à l'hameçon de la flatterie. Alinde, sans s'en douter, se mettait à babiller avec la veuve aux cheveux noirs. Celle-ci avait de si jolis rubans, des dentelles ravissantes, pour rien du tout. Et des restes de soie dont elle ne savait que faire. Bon gré, mal gré, Alinde emportait ces divers petits *rossignols* de magasin chez elle, et devait encore se laisser embrasser par-dessus le marché. — M^{me} Laure était une sirène de la moins mauvaise espèce ; il lui fallait de l'eau sur son moulin, et elle savait la faire arriver. Aussi vendait-elle plus, à elle seule, que les deux autres marchandes du village ensemble. Son mari, mort depuis deux ans, avait été un paresseux et un ivrogne. Il fut vite pleuré. En parlant de lui, M^{me} Laure ne disait jamais « mon mari, » mais seulement : « défunt Cachou, » comme elle aurait dit « la dernière caisse de chandelles. »

La classe des marchands qui ne sont que *marchands*, est nombreuse parmi les enfants des hommes. Les grandes cités en fourmillent. On n'a, dit-on, qu'à passer d'un magasin dans l'autre pour être effrayé de la somme d'inutilités et de petits mensonges que la langue y débite chaque jour. Quel usage les humains font pourtant de

la parole ? Et nous-même, cher lecteur, qui venons de peindre une simple scène de village, n'avons-nous pas apporté notre pierre creuse, ou quelque poignée de chaume, à l'édifice auquel tout homme a travaillé depuis la création du monde, et dont la fin est d'être brûlé avec tout ce qu'il contient ?

Chapitre XX



Eugène Torin fut retenu pendant trois semaines par la maladie, chez Louis-Paul Auvernier. À toute rigueur, il eût pu revenir à X. quelques jours plus tôt; mais le docteur insista pour que son séjour au Crêt fût prolongé autant que possible, afin d'éviter toute secousse un peu forte et surtout une reprise trop hâtée de ses occupations. Le temps, d'ailleurs, continuait à être doux et sec sur ces hautes prairies. Bien que le terme auquel les vaches de la plaine sont à *crèche*¹¹ fût dépassé, celles des Auvernier sortaient encore dans le milieu du jour, pour attraper ce qui restait d'herbe mangeable sur les gazons rapprochés des habitations. La neige n'avait encore mis son bonnet blanc ni sur le Reculet au Pays de Gex, ni sur la Dôle vaudoise, ni sur le Chasseron. Ces sommités jurassiennes montraient toujours leurs croupes rocheuses un peu tristes, et les pentes vertes, semées de cailloux, qui les avoisinent. Les bois noirs avaient l'air au chaud; ils laissaient pendre leurs barbes blanches à l'intérieur, et les racines étaient recouvertes d'une mousse abondante, qui croissait encore malgré la morte saison. Les taillis de hêtre, presque entièrement dépouillés au sommet, se faisaient un lit de feuilles sèches tout autour des troncs. Les vieux nids apparaissaient dans les enfourchures des arbres; mais, depuis longtemps, ceux qui les construisirent avec tant d'adresse, d'intelligence et d'amour, étaient partis avec leur jeune famille, à moins qu'ils ne fussent oiseaux de proie sédentaires, ou omnivores bien décidés à passer l'hiver dans notre pays.

L'atmosphère morale et religieuse dans laquelle Eugène avait vécu chez Louis-Paul, était bien différente de celle qu'il respirait habituellement à X., chez le notaire, ou en Arpel chez son oncle Torin. Au Crêt, il avait pu voir un christianisme actif, une foi simple et vivante. Et cependant, bien qu'il éprouvât pour ses hôtes une vive reconnaissance et un respect profond, son âme n'avait pas été atteinte sérieu-

sement par la sainteté de Dieu et l'autorité de sa Parole. A beaucoup d'égards il était demeuré le même : bon, généreux, animé d'intentions honorables envers les hommes, mais froid devant le Seigneur, sans connaissance vraie de sa personne et de son œuvre. En ce temps-là, malgré la santé qui lui était rendue, malgré l'amour de Dieu à son égard, il n'aurait pu répondre à la question « m'aimes-tu ? » par les paroles de l'apôtre Pierre : « Oui, Seigneur, tu connais toutes choses : tu sais que je t'aime. » — C'est là que se trouve une immense différence entre les enfants de Dieu et les enfants des hommes, quelque excellents que puissent être ces derniers. Ceux-ci disent qu'ils se conduisent mieux que beaucoup de chrétiens ; cela est possible, mais le principe qui les fait agir manque d'amour pour Dieu. C'est pour eux-mêmes qu'ils travaillent ; c'est leur œuvre qu'ils font ; ils en reçoivent ici-bas la récompense. Agissant pour ce monde et en vue de la terre uniquement, leur trésor n'est pas placé dans le ciel. S'ils font des chutes, — et on peut être certain qu'ils en feront, — ils les considèrent comme de simples fautes, comme une déviation momentanée de la ligne de conduite qu'ils avaient adoptée, mais ils ne comprennent pas, ils ne sentent pas qu'ils sont en révolte contre l'ordre éternel et qu'une juste condamnation pèse sur eux.

Louis-Paul Auvernier et sa femme étaient doués de ce tact religieux délicat, qui attend plutôt l'ouverture volontaire du cœur, qu'il ne cherche à y pénétrer du premier coup sans mesure. Jamais ils n'eussent fait à un étranger qu'ils voyaient pour la première fois, des questions pareilles à celles-ci, par exemple : « En quel état est votre âme ? » — « Êtes-vous un enfant de Dieu ? » — « Rompez-vous le pain avec les frères ? » — ou telles autres aussi directes. Ils savaient que ces sortes de boulets tirés à bout portant peuvent, hélas ? rebondir contre la répulsion naturelle du cœur de l'homme, bien plus que faire brèche dans la forteresse de l'orgueil humain. D'autre part, ils comprenaient les exigences de la fidélité chrétienne, et n'oubliaient pas qu'il faut savoir parler en temps et hors de temps. Quand on le fait avec l'Esprit de Dieu, avec un véritable amour du prochain dans le cœur, il n'y a plus à craindre les incartades d'un caractère impatient, bizarre, cassant, présomptueux peut-être, maladroit même dans la manière de présenter les meilleures choses. Tandis qu'en agissant avec irréflexion, sans y mettre la charité nécessaire, on risque souvent de faire beaucoup de mal.

Durant les premiers jours de la maladie d'Eugène, Louis-Paul Auvernier se borna donc à prier pour lui, chaque matin et chaque soir. Sans doute, pensait-il, ce n'est pas pour rien que ce jeune homme est entré dans ma maison. Le Seigneur me demande de m'intéresser à la

santé de son âme, tout aussi bien qu'à la santé de son corps. Je prierai donc pour lui ; je demanderai à Dieu sa bénédiction et sa grâce. — Tel fut son premier raisonnement. Mais lorsqu'il le vit plus malade, il vint un soir vers son lit, et, après quelques mots échangés de part et d'autre, Louis-Paul lui dit :

— Désirez-vous que je prie, avant de vous quitter ?

— Oui, si vous vous y sentez disposé vous-même ?

— De tout mon cœur, mon cher monsieur. Avez-vous quelque demande particulière que je puisse présenter pour vous à notre Père céleste ?

— Non, je suis seul au monde ; je crois à l'existence d'un Dieu éternel. Vous le connaissez mieux que moi, puisque vous le servez dans votre famille et que vous vous montrez si bon pour un étranger.

De son lit, Eugène avait entendu plus d'une fois les prières et les lectures à haute voix que Louis-Paul faisait dans la chambre voisine.

Celui-ci pria donc pour la guérison du jeune homme, et demanda qu'il reçût dans son âme la connaissance vivante de Jésus comme Sauveur. — Eugène le remercia simplement, et Louis-Paul ne lui adressa aucune question plus intime. Huit jours après, lorsque le malade put se lever et se promener autour de la maison, ils eurent, tout en marchant, la conversation suivante :

— J'ai pensé déjà bien des fois à la première prière que vous avez faite près de mon lit, dit Eugène, et je me suis demandé comment, sans me connaître davantage, vous aviez compris que je n'accepte pas la croyance de l'Église sur la nature divine et miraculeuse de Jésus. Quelqu'un vous avait-il parlé de moi, peut-être ?

— Non, personne. J'ignorais votre nom le jour de votre arrivée ici. Mais vous ne devez pas être étonné que j'aie prié dans le sens où je l'ai fait, puisque vous croyez à l'existence d'un Dieu éternel. Or cette croyance qui est sans doute à la base de la religion, ne peut donner la paix à l'homme, lorsque ce dernier est appelé à paraître devant le Saint des Saints. C'est la croyance générale de l'humanité, excepté celle des Boudhistes, qui, dit-on, n'espèrent que dans l'anéantissement de l'être humain ; mais la croyance en Dieu ne peut, par elle-même, relier l'âme pécheresse d'un homme à la sainteté infinie de ce Dieu éternel. C'est une lumière qui foudroie notre nature ; elle ne peut la sauver. Il faut que Dieu descende jusqu'à nous ; il faut être convaincu qu'il nous aime tels que nous sommes et qu'il nous adopte pour ses enfants. Lui seul peut trouver le moyen d'apaiser sa justice. Celui qui a senti l'angoisse d'une juste condamnation, peut seul comprendre le mot de grâce, et pourquoi l'Éternel a envoyé son Fils dans le monde. Le chrétien qui connaît Jésus, sent qu'il ne peut absolument se passer

de lui ; et il ne peut non plus faire autrement que d'en parler, car c'est par Jésus qu'il a été reçu en grâce et fait enfant de Dieu. — Comme vous ne me disiez rien du Sauveur, mon cher monsieur, je devais naturellement penser qu'il ne tenait pas une grande place dans votre cœur. Au lieu de me représenter que le Seigneur est la pierre angulaire de l'édifice de votre foi, je devais plutôt avoir l'idée, pardonnez-moi cette expression, que vous le placiez sur la girouette des opinions humaines. Je serais bien heureux d'apprendre que ma supposition était mal fondée, injuste même à votre égard.

Un peu fatigué par la promenade, Eugène passa son bras sous celui de Louis-Paul, et continua de marcher encore un moment sans répondre. Au bout de quelques instants il reprit :

— Dites-moi donc bien franchement si, en votre âme et conscience, vous croyez à la naissance surnaturelle de Jésus, à son origine divine ?

— Oui, mon cher ami, en mon âme et conscience, je le crois. Si je ne le croyais pas, je repousserais les Saintes-Écritures, du premier mot au dernier. Mais je vous répète que je le crois de toute mon âme, et que cette foi en un Dieu sauveur, révélateur, uni à notre nature, fait mon assurance et me donne une paix inébranlable. Eh ? si je n'avais pas Jésus, fils de Dieu, pour mon répondant devant le Père éternel, que me resterait-il pour la vie à venir ? Rien, absolument rien que des raisonnements humains sur la vie et la mort d'un homme pécheur comme moi, qui m'a trompé et s'est trompé lui-même.

— Mais, mon cher monsieur Auvernier, comment un homme raisonnable, qui examine un peu les lois de la nature et l'ordre éternel qui régissent partout, comment peut-il croire au renversement momentané de ces mêmes lois immuables ? Oui, pour tout dire en un mot, comment peut-il croire au surnaturel, aux miracles ?

— La meilleure réponse à vous faire serait peut-être celle de Jésus à l'esprit du mal : *il est écrit*. Mais il faudrait que vous admissiez l'autorité de la Parole divine, et je vois trop bien que vous n'acceptez pas ce terrain-là, quelque indestructible qu'il soit. Cherchons donc en nous-mêmes pour voir si nous sommes si dépourvus de croyance au surnaturel. À mon tour, je vous ferai une question bien simple : — Ce Dieu éternel auquel vous croyez, le priez-vous ?

— Oui et non. Oui, je l'ai prié autrefois, d'après les enseignements de ma mère, et les instructions religieuses d'un pasteur. Plus tard, j'en suis venu à ne plus prier du tout. Depuis quelque temps, j'éprouve parfois le besoin de m'adresser à lui, et, comme vous dites, de lui présenter une prière, soit mes adorations et mes hommages. C'est en vertu de ce besoin que j'ai accepté votre offre

de le faire pour moi, il y a huit jours.

— Vous pensez donc que Dieu entend vos paroles, même vos moindres soupirs et qu'il peut y répondre ?

— Je crois que Dieu est Tout-Puissant.

— Vous dites, cher ami : *Dieu est tout-puissant*, et vous ne croyez pas au surnaturel ; vous pensez qu'il ne peut faire des miracles ; qu'il s'est interdit de changer quoi que ce soit aux lois de la nature qu'il a créée ? Mais vous êtes en pleine contradiction avec vous-même. L'acte de votre prière, cet élan de l'âme vers Dieu, ce soupir que votre cœur laisse échapper, — tout cela qui est vrai, prouve que le miracle est possible, et même que Dieu l'a voulu dans certaines circonstances, — ou bien que vous vous trompez grossièrement sur la nature de ce Dieu éternel, auquel vous croyez pourtant. Si, comme les rationalistes de notre époque, je repoussais les miracles de l'Évangile, je vous le déclare, je ne prierais jamais, puisque la prière, supposant l'exaucement, suppose aussi le miracle, le surnaturel. Ah ? oui, mon bien cher ami, disséquez seulement l'Évangile ; ôtez-en le nerf, les muscles et le sang, je vous défie, tel que je vous connais, de vous y retourner à votre aise. Je vous défie de vous en passer, du moment que votre âme droite et franche croit au Dieu-Éternel et le prie. Un jour, vous connaîtrez Jésus comme Sauveur et vous l'aimerez ; vous jetant à ses pieds, vous lui direz aussi : « Mon Seigneur et mon Dieu. » Durant les années qui forment le passage de la forte jeunesse à l'âge d'un homme, j'ai, comme vous, fait provision de doutes et d'armes humaines contre l'Évangile. Lorsque je me suis mieux connu moi-même, lorsque j'ai vu ma faiblesse naturelle aux prises avec les tentations, j'ai compris qu'une seule ligne de la Bible contient plus de vérités sur la nature de Dieu et sur la mienne, que tous mes présomptueux raisonnements. Oui, mon cher, moi qui vous parle comme je viens de le faire, j'en étais venu peu à peu, à force d'écouter ma raison orgueilleuse, à ne croire plus à rien. Il a fallu des expériences douloureuses et des chutes profondes, pour me ramener au pied de la croix. Là, j'ai retrouvé la paix. Vous y viendrez aussi. Dieu veuille vous y conduire par un sentier moins rude ? Plus sage que nous, votre ami François Chardon a gardé les enseignements de sa jeunesse ; aussi a-t-il eu des jours heureux, plus calmes que les miens.

— François a toujours été un *Israélite sans fraude*, pour me servir des paroles même de Jésus.

— Ah ? vous croyez que c'est le Seigneur qui a dit cela de Nathanaël ? allons, courage ? un jour, vous souvenant de notre entretien, vous direz que le pauvre Louis-Paul Auvernier avait raison. Voici ma femme et les enfants qui viennent à notre rencontre ; ne conti-

nuons pas le sujet devant eux.

— Bonjour, monsieur Eugène, dit la bonne mère; eh bien? les forces reviennent-elles?

— Oui, grâce à Dieu, je me sens mieux aujourd'hui. Louis-Paul sourit en écoutant cette réponse; puis il demanda si l'on pouvait dîner.

— Sans doute? il y a une demi-heure que la soupe est prête; mais je vous voyais causer de si bonne intelligence depuis la maison, que je n'ai pas voulu vous déranger plus tôt. Maintenant il faudrait venir. J'ai fait de la soupe à *la bataille*; monsieur Eugène, en mangerez-vous?

— Oui, avec plaisir; nous en avons souvent chez ma mère; c'était tout notre dîner.

— Aujourd'hui vous aurez aussi une côtelette de mouton, Paul-Louis-Abram en a tué un, hier, et chaque famille du Crêt en a pris un morceau, comme c'est l'usage en pareil cas.

— Vous êtes trop heureux ici, madame Auvernier. Il me semble que vous vous conduisez tous comme des frères.

— Mais nous tâchons bien de l'être en effet; n'est-ce pas ce que Dieu demande de ses enfants? Ce serait déjà notre plus simple devoir, lors même que le commandement n'existerait pas. Rapprochés comme nous le sommes, au centre de ce plateau écarté, s'il nous fallait vivre en guerre les uns avec les autres, nous nous dévorerions mutuellement.

Le vingt novembre, Eugène Torin dit adieu à cette famille, dans laquelle on l'avait reçu comme un ami. Impossible de faire accepter à Louis-Paul un paiement pour la pension.

— Non, non, dit-il, ne me parlez pas d'argent. Allez, et que Dieu vous bénisse? Un jour, peut-être, je devrai vous demander de soigner un de mes enfants. Aimez-vous les uns les autres, a dit le Seigneur Jésus. — Quand j'irai à X, à la fin de l'hiver, nous nous reverrons, s'il plaît à Dieu. N'oubliez pas les amis du Crêt des Érables. Priez aussi pour eux, comme ils prieront pour vous.

Eugène les embrassa tous, du premier au dernier, y compris M^{me} Lucie, et bientôt il descendit le chemin qui serpente sur les flancs des verdoyantes collines, avant de rejoindre le vignoble, et s'en va de là tout droit à X...

Chapitre XXI



. Gamaliel Bottand fut bien réjoui du retour de son copiste, et surtout de voir que, dès le lendemain, il se mettait au travail. Pendant l'absence d'Eugène, le minutaire N° 64 s'était augmenté d'une centaine de pages, sans parler de ce qui restait du précédent arriéré. Puis, c'était le moment

de procéder au remplissage des vins nouveaux, dans les diverses caves dont le notaire était l'administrateur. Eugène devait accompagner les tonneliers, prendre note des quantités entrées dans les vases, comme complément des récoltes, et s'assurer par lui-même que tout était en ordre dans ces ténébreux logis. Ce n'était pas là précisément une étude qui eût quelque rapport avec sa future profession de notaire ; mais en venant chez M. Gamaliel Bottand, il s'était engagé à lui prêter aide et secours dans cette branche de ses affaires. M^{me} Bottand lui fit présent d'une écharpe en laine bleue et blanche, tricotée par mademoiselle sa fille, qui n'aurait osé l'offrir elle-même. Eugène s'en entortillait le cou lorsqu'il devait se tenir à la rue, pendant qu'on mesurait le vin et qu'on l'encavait.

— Vous vous souviendrez, lui dit son patron, que la mesure pour le vin bourru est plus forte que pour le vin clair. Les clous de la brante doivent être un peu plus que couverts, comme à la vendange ; depuis le nouvel-an, c'est autre chose. On passe alors par le milieu des dits clous. Ayez soin de vous assurer que les brantes ont été récemment scellées par le vérificateur.

Peu à peu, la fin de l'année arriva, et Eugène allait avoir huit jours de vacances ; il les passerait à Arpel. Le lecteur qui a vu cette époque singulière de notre histoire nationale, ne peut l'oublier. Les derniers jours de 1830, furent comme le prélude du grand air joué à Lausanne quinze ans plus tard. Si le vieux Laharpe osa qualifier de *hideux sauvages* les bandes qui se rendirent au chef-lieu du canton pour demander au Grand-Conseil une constitution nouvelle, et griller ensuite paisiblement des saucisses, de quel terme énergique eût-il

flétri les singeries, les brutalités de février 1845 ? Mais n'oublions pas que, républicains ou monarchistes, démagogues ou partisans des gouvernements absolus, les hommes ne sont que de grands enfants, chaque fois qu'ils prétendent avoir trouvé le chemin de la paix et du bonheur des peuples, dans ces tourmentes qu'on nomme révolutions. Il semble que Dieu dise alors aux uns et aux autres : « Allez ? faites ; vous récolterez les fruits de ce que vous semez aujourd'hui. — Si vous êtes sages, la sagesse germera dans le pays ; si vous faites des folies, si vous êtes mauvais et méchants, vous en porterez la honte et la peine. »

Eugène arriva chez son oncle la veille de Noël. La neige était descendue jusqu'à la limite inférieure des bois ; dans le haut de la plaine, bien qu'il en fût tombé pendant quelques heures, elle n'avait pas pris pied. Les chemins étaient libres, la campagne encore assez gaie, malgré le dépouillement complet du feuillage et l'absence de toute verdure. Mais ces belles maisons blanches d'Arpel se présentent bien en toute saison, et les prairies plantées d'arbres ont toujours un air de santé et de vie qui réjouit, même en hiver.

L'oncle Matthias reçut son neveu avec plaisir, comme pour lui faire oublier qu'il s'était si peu inquiété de sa maladie. La bouderie et le ton amical formaient l'élément habituel de la conversation du vieillard. Après avoir demandé à Eugène ce qu'on disait à X. des affaires du pays et ce qu'en pensait M. Bottand, il le questionna sur la famille de Louis-Paul Auvernier.

— Tu m'as donc écrit, lui dit-il, que ces gens n'ont pas consenti à recevoir le paiement de ta pension chez eux. C'est joli de leur part ; mais, au fond, ce n'est pas une si grande affaire que de nourrir un homme pendant trois semaines, quand on a chez soi ce qu'il faut. Une bouche de plus dans une maison n'est pas une dépense considérable.

— M. et M^{me} Auvernier ne m'ont pas seulement nourri, mon oncle, mais logé et parfaitement soigné. En outre, ils se sont souvent gênés pour me fournir ce qu'ils pensaient m'être bon et agréable. Je me propose bien de leur faire un présent, et je pense que vous m'approuverez en cela. M. Bottand m'a remis cent francs pour mes étrennes ; je suis donc riche, comme vous voyez.

— Tu feras bien ce que tu voudras ; — quel homme est ce fabricant de fourches ?

— Un homme actif, intelligent, pieux ; un vrai chrétien. Je voudrais bien avoir une foi aussi réelle que la sienne et surtout une vie si utilement employée.

— Pour bien employer la vie, tant que tu voudras ? Rien n'est plus facile que de travailler et de faire des épargnes. Mais pour ce que vous

appelez la *foi*, je m'en soucie autant que de la neige qui tombe aux Rousses. Je déteste tout ce qui sent la mômeerie.

— C'est une belle chose, mon oncle, qu'un principe dont l'énergie pour le bien est telle, que toute la vie en est comme parfumée et remplie.

— Ah? tu m'endors avec tes principes. C'est comme ta cousine Alinde, qui se mêle de me faire des sermons de temps en temps. N'est-ce pas déjà suffisant d'en entendre un par mois à l'église? Mais depuis que cette tailleuse est par là, je crois vraiment que la tête tourne à ma nièce. J'ai eu tort de louer ta maison à cette fille; c'est une particulière hypocrite, au fond, puisqu'elle cherche à attirer Alinde à ses idées religieuses. Si cela continue, ta cousine sera bientôt comme elle. Fais-y attention. Elles sont beaucoup trop souvent ensemble. Je n'aime pas ça. Alinde devrait comprendre que la fille d'un homme qui s'est tué n'est pas une bonne société pour elle. Mais diantre? quand j'ai voulu lui en faire la juste observation, elle m'a répondu avec un ton d'impératrice.

— Que vous a-t-elle dit?

— Elle m'a dit, en se redressant, que M^{lle} Clara Félice était la personne en qui elle avait le plus de confiance pour les sentiments religieux, et pour beaucoup d'autres choses; que c'était une véritable amie pour elle, et que rien de ce que je pouvais lui dire ne la détournerait de cultiver son amitié. Voilà, monsieur mon neveu, ce que m'a répondu mademoiselle ma nièce.

— Il me semble qu'elle vous a fort bien répondu, mon oncle; à sa place, j'en aurais fait, je vous l'avoue, tout autant.

— Oui dà? eh bien, allez vous promener tous deux dans la lune? oui, allez au ciel tout droit, si cela vous fait plaisir. Seulement, souvenez-vous d'une chose: c'est que si vous me contrariez dans les projets que j'ai formés pour vous, — entends-moi bien, — je vous contrarierai à mon tour. Je t'en dirai davantage lorsque tu auras passé tes examens de notaire au mois de juin. Jusque-là, continue à travailler chez le père Bottand et ne te mêle pas des affaires du pays. Voyons, la Nanon, pourra-t-on une fois dîner? — Eugène, veux-tu prendre un verre de vin tout de suite?

— Non, je vous remercie: depuis ma fièvre je bois peu de vin.

Après le dîner, Eugène s'empessa d'aller chez son oncle Josué. Il trouva Alinde seule. En revoyant son cousin si pâle et si maigre, elle fut d'abord tentée de sourire, mais cette première impression fut de courte durée?

— Pauvre cousin, dit-elle, tu as donc été bien malade? c'était triste d'être seul là-haut; et triste aussi pour nous de ne pouvoir te soigner.

— La visite de François m'a fait grand bien ; je pense qu'il t'a dit mes amitiés, Alinde, et à vous tous ?

— Oui, oui, certainement.

— Les Auvernier ont été heureux de faire sa connaissance. Quels gens excellents ? Ils se sont montrés pour moi d'une bonté parfaite. Certes, pour ceux-là, on peut dire du bien de leur piété.

— François Chardon nous en a parlé dans le même sens ; lui aussi est revenu enchanté de ce qu'il a vu et entendu là-haut.

— Cousine, je suis bien aise de voir que ta santé est florissante. Il me semble que tes joues sont encore plus rondes qu'à la noce de Moïse ; si tu m'enseignais comment on s'y prend pour les avoir ainsi ?

— Tiens, tu peux le leur demander, dit-elle en tendant la main et le visage en même temps.

Eugène usa de la permission donnée, — c'était une si vieille habitude ? — puis il ajouta :

— Et M^{lle} Clara ? donne-moi donc de ses nouvelles.

— Eh bien, Clara est toujours aussi bonne, aussi aimable que lorsque tu l'as vue ici, il y a deux mois et demi. Je te préviens seulement de deux choses : l'une, que nous nous sommes beaucoup liées d'amitié ; l'autre, que la pauvre enfant est bien changée ; tu en seras frappé au premier moment. Pourtant, que cela ne t'inquiète pas, s'empressa-t-elle d'ajouter, en voyant l'intérêt qu'Eugène mettait à cette nouvelle ; si Clara est changée, c'est à son avantage assurément.

— Tu es donc toujours la même cousine malicieuse, Alinde ?

— Si ce n'était que malicieuse pour badiner, comme tu l'entends, passe encore ; mais, toute plaisanterie à part, je me sens mauvaise au fond, mon cher cousin.

— Nous sommes deux pour cela, car je puis bien te dire que, moi aussi, je vaux peu de chose. Si seulement je pouvais avoir la foi de Louis-Paul Auvernier ?

— Et moi celle de Clara Félice ?

— À propos, et notre pauvre oncle ? Il se racornit et se matérialise de plus en plus. J'ai été effrayé de ce qu'il a pu me dire ce matin. Heureusement tu lui tiens tête. Avec lui, si l'on avait le malheur de céder, lorsqu'il a tort, on serait perdu. Il s'est plaint à moi de ce que tu lui as répondu avec fermeté au sujet de ta liaison avec Clara, mais je lui ai dit qu'à ta place, j'en aurais fait tout autant.

— Et comment a-t-il pris cela ?

— Il nous a d'abord envoyés promener dans la lune l'un et l'autre, et ensuite tout droit au ciel, si nous le préférons.

— Pauvre oncle ? au ciel ? oui ; moi, j'ai besoin d'aller un jour au ciel. Pour notre oncle Matthias, le ciel, c'est la terre avec ses richesses.

— Je trouve qu'il se conserve très bien ; il se tient droit, et mange comme quatre.

— Oui, chacun le remarque. Il y a une chose dont je te dirai un mot plus tard ; notre oncle serait capable, même à son âge, de faire une folie.

— De se remarier ?

— Oui, en vérité ?

— Eh bien, nous aurions une tante de plus, Alinde. Pourvu qu'elle fût aimable et qu'elle eût une bonne influence sur son mari, c'est tout ce que nous pourrions désirer de mieux pour lui, et peut-être aussi pour nous, ajouta-t-il, après un moment de silence. Je plaindrais seulement la pauvre Nanon, si la nouvelle maîtresse de la maison était méchante. Quant à moi, j'ignore ce que mon oncle compte faire ; ce que je sais bien, c'est que, s'il plaît à Dieu, la pensée de son héritage ne me fera commettre aucune lâcheté.

— Ni à moi non plus.

— Lors même que mon oncle me déshériterait complètement, ce qu'il est libre de faire, je ne mourrais pas de faim pour tout cela. En travaillant comme j'en ai le désir, on doit pouvoir gagner sa vie et celle d'une famille. As-tu vu plusieurs fois François depuis son retour de là-haut ?

— Je crois qu'il nous a fait deux ou trois visites.

— Les Auvernier ont de lui une excellente opinion ; je voudrais que tu les entendisses en parler. Louis-Paul, qui est plus instruit que nous, bien qu'il soit d'une modestie remarquable, m'a dit que François l'avait entretenu de sujets intéressants avec une grande clarté, même avec de l'esprit qu'on ne lui supposerait pas à première vue.

— C'est vrai que ton ami gagne à être connu. Viens-tu passer la soirée avec nous ? On se réunira dans la cuisine pour faire des bricelets. J'ai engagé Clara à venir aussi un peu, si sa mère est plus calme. La pauvre femme n'est guère facile depuis quelque temps.

— Oui, je viendrai volontiers. Et si j'allais inviter François de ta part ? tu comprends que je tiens à lui rendre tout d'abord sa visite.

— L'inviter ? non, je ne le ferai pas. Je n'ai pas d'invitation à lui faire, ni personne de la maison.

— Ne te fâche pas, cousine ; c'est pour badiner, ce que j'en dis. Adieu. Je t'aime bien quand même, crois-le seulement.

— Moi aussi, cousin, je t'aime beaucoup, oui vraiment, beaucoup, dit-elle en riant. Puis relevant les ondes de ses cheveux blonds qui venaient visiter ses joues roses, elle se mit à siffler l'air de la romance de Chateaubriand :

« Combien j'ai douce souvenance

Du joli lieu de ma naissance ;
 Ma sœur, qu'ils étaient beaux les jours
 De France :
 Ô mon pays, sois mes amours,
 Toujours ? »

En passant devant le magasin de M^{me} Laure, Eugène réfléchit qu'il n'avait rien apporté à son ami François. Un cigare ne serait pas de trop dans sa poche ; il entra donc.

— Bonjour, madame Laure, dit-il, en se découvrant.

— Bonté du ciel, c'est M. Eugène Torin : eh ? quel plaisir de vous revoir ? en bonne santé, j'espère ? bien qu'on ait sensiblement maigri.

— Merci, oui, cela va bien. Avez-vous de bons cigares ?

— Oui, mon cher monsieur ; pour vous, j'en ai d'excellents, mais je ne les vends pas. C'est un petit caisson de havanes, que mon voyageur a oubliés ici et que j'ai gardés. Je vous prierai d'en accepter quelques-uns.

Là-dessus, la veuve prit dans un tiroir la boîte en question et la présenta tout ouverte à Eugène.

— Ces cigares me paraissent, en effet, d'une qualité supérieure, dit-il. Vous voulez bien me vendre ce paquet de vingt-cinq, s'il vous plaît ? quel en est le prix ?

— Si c'est une fantaisie, je vous la ferai ; je n'ai pas souvent ce plaisir. Prenez ce que vous voudrez et faites le prix vous-même.

— Je crois, madame, qu'on vend ces cigares-là, à X, demi-batz pièce.

— Parfaitement. Je vais envelopper le paquet. Eugène posa douze batz et demi sur la table.

— Dites-moi encore, reprit-il, si vous avez des pastilles un peu soignées, ou quelque bonbon pour la toux ?

— Je viens de recevoir précisément quelque chose de distingué. C'est tout trais. Voyez, monsieur, comme ces pastilles sont belles ? goûtez-les. Elles sont au jujube. Je vous en mettrai deux onces, ou quatre ?

— Oui, quatre onces. Et encore autant dans un autre cornet. — Voici douze batz.

— Très bien ; vous êtes une aimable pratique, monsieur Torin. Je me recommande, lorsque vous serez notaire à Arpel.

— Sans doute, madame Laure ; et moi aussi je me recommande. Si vous voulez faire votre testament, par exemple, ou acheter une campagne, une maison, placer de l'argent, passer un contrat...

— Je ne vous savais pas malicieux à ce point, monsieur Eugène ;

mais je vois que vous ne le cédez en rien à la cousine Alinde. Quelle charmante personne ? pleine d'esprit, de bon sens, de jugement, tout ce qu'on peut désirer de mieux. Si j'étais un garçon, je tomberais tout de suite amoureux d'elle.

— Alors, c'est bien dommage que cela ne puisse avoir lieu, car sans doute personne à Arpel ne songe à devenir amoureux de ma cousine ?

— Allons, allons, nous savons les affaires, monsieur Torin. L'oncle vient ici quelquefois pour son savon et son café. Quel excellent oncle ? Dieu vous le conserve ?

— Merci, madame Laure, pour lui et pour moi.

— Au revoir, mon cher monsieur. Ah ? j'oubliais : si vous portez de la flanelle en hiver, j'en ai deux pièces d'excellente, à pleine main, non croisée et très souple. Elle ne se drape pas au savonnage.

— Bien obligé ; je n'en porte pas.

— Permettez-moi de vous dire que vous avez tort. Les hommes de cabinet, les écrivains devraient porter en toute saison de la flanelle sur la peau. Rien ne glace le sang comme d'écrire ; je le vois très bien par moi-même, lorsque j'ai des notes un peu longues à relever. Pensez à ma flanelle. Nous avons ici une tailleuse fort habile, qui vous fera deux camisoles en moins de rien et dans un grand point de perfection. Pour moins de douze francs les deux, vous les aurez toutes finies ; je m'en charge à ce prix : Eh ? mais M^{lle} Clara Félice demeure précisément dans votre maison : que je suis donc simple ? Je vous recommande cette jeune fille, si vous avez des chemises à coudre, ou enfin quoi que ce soit en fait d'ouvrages de son état. Elle est très pauvre et a bien de la peine à gagner sa vie ; en outre, elle est chargée d'une vieille mère difficile, très difficile, et qu'elle soigne comme un ange du bon Dieu ne ferait pas mieux. Bonjour, monsieur Eugène.

— Pour celle-ci, pensa notre garçon, en quittant le magasin, elle sait son métier de marchande et de causeuse. Mais elle est bonne au fond.

Chapitre XXII



Eugène trouva aux Fougères la mère de son ami. Le père Chardon et François n'étaient pas encore de retour de la montagne, où ils coupaient du bois et profitaient de la neige fraîche pour le descendre sans avoir besoin des chars. C'est une vie rude que celle du bûcheron montagnard, en hiver surtout. Il se lève avant le jour pour soigner son bétail ; ensuite, il prépare les chaînes, les engins de fer à coins allongés, qui servent à fixer les pièces de bois au traîneau rustique attelé d'un cheval. Il faut aiguiser la hache sur une meule. Tout étant prêt, on boit une tasse de café chaud et l'on part. Le bissac est suspendu à l'épaule. Il contient du pain, un peu de viande froide, du fromage et du vin. Avant d'arriver au bois où les plantes à-couper sont marquées, il faudra monter pendant plusieurs heures peut-être ; puis travailler avec ardeur là-haut ; descendre ensuite, et remonter, et redescendre, couper, scier, écorcer, arrondir les têtes avec la hache, dégager les pièces accrochées à d'autres ou serrées entre les pierres, exciter le cheval dans les montées difficiles, le retenir dans les pentes dangereuses... Tel est, pendant huit ou dix heures, le dur labeur de chaque jour. Le soir, il faut de nouveau s'occuper du bétail resté à l'étable et soigner le brave cheval qui revient avec vous au logis.

Eh bien ? cette vie toute d'efforts et de secousses, le bûcheron l'aime. Elle a sa poésie sauvage et ses victoires sur la nature. La poitrine se dilate à plaisir lorsque tout va bien et que l'air est pur. Patauger dans la neige avec des chaussures imperméables et de bonnes guêtres, a bien aussi ses charmes dans la forte jeunesse. Et puis, avec quel appétit on mange son pain là-haut, lorsqu'on a bien travaillé ? Le vin, qui vous réchauffera l'estomac, commence par vous glacer les lèvres : peut-être faudra-t-il approcher le baril de quelque petit feu allumé sous la voûte d'un rocher. Ici, rien de lâche, de mou, d'efféminé. Une blouse à demi trempée de neige fondue, fume sur les épaules de cet homme fort, tant la chaleur vitale a de

puissance. Vous pensez peut-être qu'il va s'enrhumer en restant ainsi un quart d'heure assis sur la terre. Il s'en inquiète autant que de cela. Son frugal repas terminé, il bourre sa pipe et l'allume, et siffle un air ou chante un couplet pour égayer son cheval. Arrivé le soir chez lui, il change de linge, et voilà un garçon qui dormira d'un seul trait jusqu'à l'heure où le chant du coq l'avertira que nous sommes au lendemain. S'il est pieux, si son âme cherche le Seigneur, si ses pensées montent de la terre au ciel, croyez qu'il est heureux. Mais s'il ne vit que pour ce monde, il éprouvera tôt ou tard une amère déception. Le monde passe avec sa convoitise, est-il écrit ; la Parole de Dieu demeure éternellement.

Eugène Torin se borna donc à faire une visite à la mère Chardon. Ils parlèrent de François, des amis qu'ils avaient au village. La bonne mère laissa voir combien elle serait heureuse, si son fils lui donnait une belle-fille selon son cœur. Elle ne tenait pas à la fortune, mais à une piété véritable, accompagnée d'activité et d'habitudes simples.

— Aidez-lui à trouver une femme, si vous le pouvez, dit-elle à Eugène.

— Je ne demande pas mieux, répondit-il : ma cousine Alinde est précisément la personne qui convient à François ; pourquoi ne s'avance-t-il pas résolument auprès de ses parents ?

— Mais, mon cher monsieur Eugène, on dit depuis longtemps que son oncle Matthias vous la destine et que tout est arrangé entre les deux familles. Aussi, je tremble toujours en pensant que mon fils s'est peut-être déjà trop attaché à votre cousine et qu'il sera malheureux s'il doit y renoncer tout de bon.

— François sait très bien qu'entre Alinde et moi il n'y a pas autre chose qu'un sentiment de bonne amitié. Si nous devions nous marier, notre affection serait très différente. Je ne dois donc pas être un obstacle pour votre fils. Alinde ne fera jamais un mariage de convenance uniquement, et moi non plus. Mais ce que je vous dis là, M^{me} Chardon, je le confie à la mère de mon ami François seulement.

— Soyez sans crainte ; merci de votre confiance. Êtes-vous complètement rétabli de votre maladie ?

— Oui, je me sens très bien ; voici quelques pastilles qu'on dit bonnes pour le rhume, permettez-moi de vous les offrir. Vous remettrez à François ce paquet de cigares, puisqu'il continue à fumer. Dites-lui qu'il me trouvera ce soir chez mon oncle Josué, s'il descend au village. S'il ne vient pas, nous nous verrons dans tous les cas demain. Je ne l'attends pas davantage. Il sera d'ailleurs fatigué en arrivant.

— Merci pour lui et pour moi ; vous êtes bien aimable d'avoir pensé

à nous de cette manière. Pouvez-vous me donner des nouvelles de la mère Félice ?

— Je ne l'ai pas encore vue, mais je vais aller m'informer de sa santé.

— Saluez-la de ma part, s'il vous plaît, ainsi que sa charmante fille.

Eugène revint à Arpel et fit une visite à Clara, avant de retourner chez son oncle. Il trouva la mère Félice singulièrement affaiblie depuis deux mois. Son agitation fut grande en revoyant le jeune propriétaire de la maison ; et quand il lui offrit le second cornet de pastilles achetées chez M^{me} Laure, la pauvre femme se mit tout de bon à pleurer. Elle voulait lui baiser la main, et elle l'aurait certainement fait, s'il ne l'eût promptement retirée.

— Eh ? cher Monsieur ? lui dit-elle, que vous êtes bon ? Combien souvent j'ai pensé à vous, pendant ces deux derniers mois ? Et lorsque j'appris que vous étiez malade, cela me causa une grande tristesse. Hélas ? vous le voyez, je ne tiens plus qu'à un fil. Ma santé autrefois si forte est détruite. Je m'en vais rapidement. L'hiver m'achèvera. Le froid me tue.

— Ma mère, dit Clara, il fait pourtant chaud dans cette bonne chambre.

— Oui, mon enfant, il fait chaud pour toi, qui es jeune. Pour moi, je m'aperçois très bien, même de mon lit, que la fenêtre ne joint pas exactement. Mettez votre main vers la fenêtre, monsieur Torin, vous verrez vous-même.

Eugène trouva, en effet, qu'il y avait là quelque chose à faire, et dit qu'il y penserait.

— Tu vois, ma fille, si je n'avais pas raison. M. Torin n'est pas si entêté que toi. Monsieur, ma fille a pu m'affirmer que la fenêtre est suffisamment bonne. Je savais bien qu'elle ne l'est pas.

— Un peu d'air est quelquefois nécessaire dans un appartement aussi chaud, reprit timidement Clara. Ne le pensez-vous pas ? Pour les nerfs malades, il faudrait même pouvoir ouvrir entièrement, de temps en temps.

— Oui, mon enfant, reprit vite la mère, pour les nerfs, sans doute ; mais avec ma disposition de bronchite chronique, c'est bien différent.

Et pour appuyer son raisonnement, la mère Félice se mit à tousser ; elle prit une pastille de jujube, qui ne tarda pas à adoucir l'accès, en sorte qu'elle put parler de nouveau et dire que ce jujube était délicieux.

— M^{me} Laure en vend aussi, ajouta-t-elle, mais ses pastilles sont moins bonnes que les vôtres, monsieur Torin. Il paraît qu'on les fait mieux à X...

— Je suis bien content qu'elles vous fassent plaisir, répondit Eugène un peu embarrassé. Bonjour, Madame; je désire que votre santé s'améliore promptement.

— Bonjour, mon digne Monsieur; merci mille et mille fois de votre aimable attention.

Clara vint jusqu'à la porte ouvrant sur le jardin.

— Je vous remercie aussi beaucoup pour ma mère et pour moi, dit-elle. Ne la trouvez-vous pas bien changée?

— Oui, sa maigreur m'a frappé; je voudrais savoir comment lui être agréable. Si cette fenêtre l'inquiète...

— Je crois qu'il n'y a rien à faire de ce côté-là; on changerait la fenêtre, que ma bonne mère trouverait tout de suite un autre sujet d'inquiétude; c'est l'effet de la maladie.

— Et vous, mademoiselle, comment vous trouvez-vous ici?

— Très bien, je vous remercie.

Eugène aurait pu se dispenser de cette question, car Clara était aussi fraîche qu'Alinde, et belle comme il n'aurait jamais pu le supposer. On pouvait bien dire qu'elle était changée? Le bon air d'Arpel, une vie saine et active, sans doute aussi une crise heureuse dans sa santé, avaient transformé l'extérieur de la jeune personne. L'amitié d'Alinde ne contribuait pas peu non plus à ce beau développement. Les joies du cœur rafraîchissent le sang; leur nature est toujours bienfaisante. Très simplement vêtue en demi-deuil, mais avec une robe qui lui allait bien et cette profusion de cheveux soignés sans coquetterie, Clara Félice eût pu passer pour belle, même avec des traits ordinaires. Elle frappait au premier abord maintenant, parce que son visage autrefois pâle et maigre s'était harmonisé d'une manière remarquable. Ses yeux voilés de modestie sous un front pur, pouvaient prendre par moments un éclat non trop brillant, mais doux et grave, qu'on ne se lassait pas de considérer. On sentait que ce regard était l'expression d'une âme paisible, humble, pure et forte en même temps. — Eugène, pour qui cette transformation était une surprise complète en fut totalement subjugué. Il restait là, debout devant la porte, sans se décider à partir, et presque silencieux. Il revint pourtant à lui-même et dit tout à coup: — Adieu, M^{lle} Clara; j'irai demander au menuisier ce qu'il pense de cette fenêtre.

Puis il sortit rapidement du jardin. À mesure qu'il marchait dans le sentier, il se sentait frémir en lui-même, comme un homme qui vient de faire une grande découverte et se rend compte de l'importance qu'elle aura pour lui. S'il ne s'écriait pas: *Eurêka!* comme Archimède, il n'en pensait que mieux au fond du cœur: *Je l'ai trouvée.* Enfin, n'y pouvant plus tenir, il se dit à lui-même, à demi-voix: « Elle sera ma

femme, ou je n'en veux point.» Cette décision prise, sa pensée se mit à travailler autour de la position nouvelle qu'il allait se faire auprès de son oncle, auprès d'Alinde et de ses autres parents, auprès de François Chardon, et surtout auprès de la jeune tille. — Qu'aurait-il à lui offrir ? Dans six mois, un acte de capacité au notariat, mais pas de patente avant dix ans peut-être. Sa maison et son champ n'étaient que l'héritage infime d'un pauvre orphelin. À quoi, pendant ce long espace de temps, employer ses forces ? L'oncle Matthias ne lui pardonnerait jamais cette mésalliance, comme il l'appellerait. Alinde lui conserverait-elle son amitié ? oui, sans doute, mais il faut qu'Alinde épouse François Chardon, et le voudra-t-elle ? — Une fois marié avec Clara Félice, Eugène ne lui permettrait pas de continuer à faire des robes pour le public ; non, absolument pas. Il planterait bien les pommes de terre pour leur soupe, mais Clara ne tiendrait l'aiguille que pour ce qui ferait partie de ses attributions de femme, de maîtresse de maison. Mais encore faudrait-il vivre cependant, et nourrir la vieille mère : — On vivra, se dit-il, je trouverai de l'occupation. Elle ne possède rien : tant mieux ! je lui donnerai tout. Son père a laissé sur sa tête une tache dont elle n'est pas responsable ; je la ferai disparaître à jamais. Elle habite déjà ma maison, la chambre où je suis né est la sienne ; quel bonheur ?

Ce fut au milieu d'un plan de vie pareil, qu'il rencontra Ister.

— Ah ? dit-elle en s'approchant, il me semblait bien reconnaître M. Eugène, marchant, tout pensif, dans le sentier. Et que dit-on de bon ?

— Tout de bon, Ister, puisqu'on se porte bien et qu'on a huit jours de vacances. Et vous, comment cela va-t-il ?

— Voilà, comme ça, pas trop bien ; je redoute l'hiver.

— Il faut se mettre au chaud.

— Est-ce pas, au moins ? C'est ce que je dis à mon mari. S'il me donnait dix francs pour acheter de la flanelle, je ne m'enrhumerais pas si facilement. Mais lui, qui est fort comme un bœuf, ne peut croire que les autres sont faibles ou malades. — Et quoi de bon, par là-bas ? Monsieur Eugène a été malade, à ce que m'a dit Alinde. Ça nous a fait chagrin à tous, car on se réjouit de vous voir notaire chez l'oncle Matthias. Ce sera pourtant bien commode pour les gens de l'endroit ?

— Oui, et pour moi aussi ; au revoir, Ister. Après avoir salué Isaac Duc, Henri Pommin, Louis Crautze, Henriette Momot et une demi-douzaine d'autres personnes qu'il rencontra dans le village, il rentra enfin chez l'oncle Matthias. La nuit descendrait à la plaine, aussitôt que les teintes bleues du soir, dernier reflet d'une lumière disparue de l'autre côté de la montagne, se seraient évanouies sur les bois. L'oncle allait de la grange à l'écurie, étrillant ses bœufs, ou causant

avec son domestique Abram. La Nanon coupait du pain en minces tranches, et verserait bientôt dessus le potage bouillant qui les fait gonfler et les ramène à la surface. — Eugène resta un peu avec la vieille fille, puis il alla rejoindre son oncle, accompagna les bœufs avec lui à la fontaine, donna même le dernier morceau après boire au bétail, en pensant qu'un autre viendrait le faire à sa place dans un an et occuper la chambre qui était la sienne aujourd'hui. Cela fait, l'écurie étant fermée, l'oncle et le neveu revinrent à l'appartement. Une heure après, ce dernier montait les degrés, devant la maison du père d'Alinde.

Déjà réunie dans la cuisine, qui était grande et commode, la famille se disposait à passer ici la veille de Noël, comme on le faisait autrefois dans les maisons des bons paysans. — Sur la table, on voyait de grandes planches couvertes de pâte à *bricelets*. Alinde avait cuit une montagne de *merveilles*, pendant l'après-midi. Elles étaient là, brillantes de couleur dorée, dans trois grands plats d'étain. Deux *benaitons*¹² en paille contenaient des pommes roses, jaunes, ou d'un blanc transparent. Le *grebat*¹³, descendu de sa haute cachette, était plein de noisettes dont la chair blanche est enveloppée d'une pellicule rouge. Il y avait aussi du fromage de montagne, aux trous clair-semés sur une face onctueuse ; à chaque bout de la table, un pot de vin avec des verres assemblés sur un plateau. Les chaises formaient un grand hémicycle devant le foyer, dans lequel flambaient deux énormes bûches de hêtre.

Moïse et sa femme passaient la soirée avec leurs parents ; en sa qualité de municipal, le père Chantzeron avait rejoint ses collègues à l'auberge de la Commune. Les bras nus jusqu'au coude, Moïse tenait les fers à bricelets, et Marianne enlevait la pâtisserie entre les deux pinces de l'instrument, à mesure qu'elle était cuite. Alinde toujours gaie, et très jolie ce soir-là, allait et venait de la table vers le foyer, plaçant les boulettes de pâte sur la plaque gravée et brûlante. Les autres personnes, assises, regardaient tout en causant.

— Ah ? voici le cousin, dit Alinde : Bonsoir, *cher ami*.

— Bonjour, *chère amie*, répondit Eugène, sur le même ton.

— As-tu fait une visite à tes locataires, cette après-midi ?

— Certainement, à mon retour des Fougères.

— Comment va la mère ?

— Assez mal, me semble-t-il.

— Et Clara ?

12 - Espèce de panier dont on se sert pour porter la pâte au four.

13 - Panier en forme de boule, suspendu au plafond.

— Comme tu le dis, elle est bien changée à son avantage.

— *Est-ce pas, au moins?* Quel dommage que l'Ister ne soit pas là pour dire sa *triôle!* chut! voici notre amie qui monte. Charles, va donc avec une chandelle vers le haut de l'escalier.

— Ce n'est pas nécessaire, dit Clara en entrant dans la cuisine. Je connais si bien votre maison, que c'est tout plaisir d'y entrer.

Eugène avança une des meilleures chaises.

— Merci, monsieur. Je vais vous aider, Alinde. Oh? les superbes merveilles? je me réjouis d'en manger.

— Tant que vous voudrez, ma chère enfant; servez-vous tout de suite, et ayez la bonté d'en offrir à la compagnie.

— Charles, verse du vin, dit le père Josué; de celui du pot brun. — C'est dommage que nous ne soyons pas quelques-uns de plus pour trinquer. J'ai dit à mon beau-frère de venir un peu ce soir; mais il n'a pas paru s'en soucier; il n'avait pas l'air de bonne humeur.

On se mit à boire un verre, à manger des merveilles, des bricelets chauds, à casser des noisettes. Les plus jeunes et Alinde croquèrent des pommes. Marianne Gauty, qui se trouvait dans une situation intéressante, goûtait un peu de tout sans s'attaquer fortement à rien. Cependant, elle découvrit une espèce de pomme vineuse, à chair ferme et acidulée, qui lui plut beaucoup; elle en expédia quelques-unes, avec grand plaisir. Eugène n'avait pas faim; il mangea très peu: ses yeux, en revanche, ne quittaient pas Clara. Alinde ne tarda pas à le remarquer; aussi lui dit-elle une fois à l'oreille, sans que personne pût l'entendre:

— Ne t'avais-je pas dit la vérité? — Mais ne la mange pas tout entière, j'en veux aussi ma part.

— Je ne te comprends pas.

— Que si, que si, cousin; je m'expliquerai plus clairement une autre fois.

On entendit marcher un homme sur le perron et frapper à la porte d'entrée.

— Qui est là? demanda Josué, en ouvrant celle de la cuisine.

— C'est moi, François Chardon. Eugène Torin est-il chez vous?

— Oui. Monte, dit Josué: il y a place pour toi autour de la *tronche* de Noël. Voyons, François, sans compliment, viens boire un verre avec nous. Faut-il aller te prendre par le bras pour te faire entrer?

— Non, certainement pas. Mais je crains d'être indiscret. J'ai su que mon ami Eugène était arrivé, et j'ai voulu, avant de remonter chez nous, lui serrer la main. Bonsoir à tous? Bonsoir Alinde, M^{lle} Clara, madame Marianne et Moïse, Suzette, Charles. Bonsoir madame Gauty. *Adieu*, Eugène: heureux de te revoir sur pied, tout maigre que

tu es encore.

— Allons, François, à la nôtre à tous ? dit Josué en offrant un verre à son hôte. Ma foi, ça me fait plaisir que tu sois venu ce soir. Depuis la noce, je n'ai pas trinqué avec toi. Ton cheval est toujours aussi ferme sur ses sabots ? je t'en donne vingt-six louis, si tu veux. Ton père a-t-il fini pour ses bœufs avec le gros Pierre ?

— Oui, hier au soir.

— Est-on venu à son prix ?

— Non, mais peu s'en faut : trois écus de moins.

— Il a bien fait de les lâcher. Celui de droite *tire* un peu d'une jambe, comme s'il avait du rhumatisme ou fait un écart.

— Ça s'est remis ; mais nous pouvons achever notre ouvrage d'hiver avec le cheval.

— Tu ne veux donc pas me vendre Britto ?

— Non.

— À aucun prix.

— C'est inutile.

— Eh bien, tu es un brave garçon. À ta santé, et à la sienne ? — M^{lle} Clara, une petite croquée nous deux ; tant peu que vous voudrez. Eh ? que diantre ? il faut bien se réjouir ; c'est aujourd'hui la veille de Noël.

Chapitre XXIII



l'ara trempa ses lèvres dans le verre de vin dont elle avait à peine goûté jusqu'ici, puis elle répondit au père d'Alinde :

— Certainement nous pouvons nous réjouir ; la naissance du Sauveur fut annoncée aux bergers de Bethléem comme un grand sujet de joie pour tout le peuple. Noël est la fête

des chrétiens, la fête de la bienveillance entre les hommes.

— Je pense bien que c'est comme vous dites, reprit Josué ; mais, par ici, nous ne sommes pas tant savants sur l'histoire, ni sur la religion. Noël, c'est *noël*: *Chalande*, comme on dit en patois :

« Chalande est venu,
Son bonnet pointu,
Sa barbe de paille....
Cassons les *anailles*.
Mangeons du pain blanc,
Jusqu'au nouvel-an ? »

Eh ? oui, on fait la veille de Noël pour prendre un verre ensemble et causer au coin du feu. Chez mon père, c'était la même chose déjà ; chez mon *grand* et chez mon *rière-grand* aussi, et je pense qu'on l'a toujours fait depuis que le monde est monde.

— Depuis que Jésus-Christ est venu sur la terre, dit Alinde. Jusqu'à cette époque-là, il n'y avait pas de Noël et pas de chrétiens pour en célébrer la fête.

— Et qu'en sais-tu ? demanda le père, un peu étonné que sa fille crût devoir rectifier son assertion. Comment veux-tu qu'on puisse savoir cela exactement ? Moi, je crois qu'on a toujours fêté Noël dans notre pays.

— Depuis qu'il y a eu des églises chrétiennes, dit François Chardon ; car auparavant, les habitants de l'Helvétie étaient païens.

— Ah ? bah ? vous autres jeunes, reprit Josué, vous croyez toujours

en savoir plus que les vieux. Vous connaissez mieux les livres que nous, j'en conviens ; mais qui vous dira que les livres ne se trompent pas ? Ne vaut-il pas mieux croire ce qu'on a vu soi-même, que ce qu'on nous rapporte sur le papier ? Or, moi je dis qu'on faisait déjà la veille de Noël chez mon père, chez mon *grand* et mon *rière-grand* ; et j'en suis sûr, puisque j'y étais. Une fois même, on me laissa boire un verre de trop, comme si j'avais été un homme raisonnable, tandis que je n'étais qu'un enfant. Eh bien ? pourquoi ne pas croire qu'on a toujours fêté Noël dans notre pays ? quel grand mal y a-t-il à cela ?

— Aucun, mon oncle, dit Eugène, qui n'avait pas encore pris la parole dans cette singulière discussion. Cependant, il n'est pas possible qu'il ait été question d'une veille de Noël, nulle part sur la terre, avant l'époque assignée par l'histoire à la naissance de Jésus-Christ. La Bible, je veux dire le Nouveau Testament, affirme que c'est sous le règne du premier empereur romain que le Messie est né.

— Tant que tu voudras, mon neveu ; je suis de ton avis ; seulement, ça me paraît bien ancien cet empereur romain... comment se nommait-il déjà ? on en parlait au catéchisme de défunt M. le pasteur Chatelanat.

— César-Auguste, ou simplement l'empereur Auguste, répondit Charles Gauty.

— Eh bien, cet Auguste, si je veux croire qu'il vivait peu après le commencement du monde, qu'est-ce que ça fait ? Ce n'est pas une chose qui tire à conséquence, comme s'il s'agissait de vendre une paire de bœufs dans le temps de la moisson.

— Dans l'origine, reprit François Chardon, je pense que la veille de Noël, et la fête du jour même, étaient célébrées d'une tout autre manière qu'on ne le fait aujourd'hui. Il est bien probable que les chrétiens des premiers siècles passaient la soirée dans le recueillement et dans la prière. Ils lisaient les Écritures qui se rapportent à ce grand événement et en racontent les détails. Dans les temps de persécution, ils n'étaient pas réunis librement comme nous le sommes ici, sans crainte d'être poursuivis. Ils devaient se cacher dans les bois, dans les cavernes des rochers, dans les souterrains obscurs des villes, pour prier Dieu et chanter des cantiques. Leur vie était toujours en danger, uniquement parce qu'ils adoraient le vrai Dieu, au milieu des nations païennes parmi lesquelles ils habitaient.

— Tout cela est bien difficile à croire, François, dit Josué ; il est possible, toutefois, que les livres disent la vérité. — À la tienne, voyons, bois. Charles, verse de l'autre pot. — Ne crois-tu pas, François, puisqu'on parle de Noël, que toutes les religions sont bonnes, pourvu qu'on les pratique honnêtement, sans faire tort à son

prochain ? Moi, je pense qu'on peut être honnête homme partout. Ça ne me ferait pas la moindre chose, par exemple, de prier à l'église avec un Turc, pourvu qu'il ne fût pas un coquin.

— Mais si ce Turc pensait que vous êtes mahométan comme lui, reprit François ou qu'il voulût vous forcer à le devenir, retourneriez-vous à son culte ?

— Ma foi, non ? je lui dirais : mon ami, suis ta religion, et laisse-moi la mienne. Elles sont bonnes toutes deux : pourvu que nous ne fassions pas tort à notre prochain, nous sommes aussi bons chrétiens l'un que l'autre.

— Mon oncle, dit Eugène, permettez-moi de vous parler un peu de la famille dans laquelle j'ai passé le temps de ma maladie, en novembre dernier. Vous savez déjà, par ma cousine Alinde et par notre ami François, combien les Auvernier du Crêt des Érables ont été bons et aimables pour moi ; ce sont des gens très simples, cultivateurs comme nous, excepté qu'ils n'ont ni vignes, ni arbres fruitiers. En revanche, ils s'occupent presque tous de quelque branche d'industrie. Louis-Paul Auvernier fait des râdeaux et des fourches, ainsi que des manches de faux. Eh bien ? voilà des gens qui savent la Bible par cœur. Mais, mieux que cela, l'esprit de l'Évangile a tellement pénétré leur âme, que toute leur vie en est remplie. On reconnaît qu'il y a chez eux un principe différent de celui qui fait agir les hommes du monde. On sent qu'ils aiment Dieu et leur prochain. Jésus-Christ, pour eux, est non seulement le meilleur des hommes, mais le Dieu-Sauveur. Vous nous disiez tout à l'heure qu'il suffit de ne pas faire tort à son prochain pour être un bon chrétien : non, cela ne suffit pas. Je sais très bien, moi qui ne le suis pas, que, pour être un vrai chrétien, il faut croire d'abord que Jésus est Dieu venu sur la terre ; puis il faut que cette croyance, cette foi, soit assez forte, assez puissante, pour changer le cœur de l'homme et donner une direction nouvelle à ses pensées et à ses actions. Louis-Paul Auvernier et sa femme sont des chrétiens de fait et de conscience. Si vous les connaissiez, vous penseriez à leur égard la même chose que moi.

— C'est fort possible : à ta santé ? voyons, ami François, à la tienne ? Comment trouves-tu ce petit muscat ?

— Excellent.

— Prenez donc de ces bricelets, des merveilles : voyons, Alinde, fais donc *servir* M^{lle} Clara. Et que ? ça n'est pas là pour être offert aux alouettes. Alors, Eugène, ces Auvernier, comment font-ils la veille de Noël ?

— Je ne le sais pas exactement. Mais je suppose qu'ils se réunissent avec leurs proches voisins, dans une des maisons du hameau. Là, ils

apportent peut-être chacun une bouteille de vin et quelque pâtisserie. Ils font comme nous ici, causent en famille et passent une heure ou deux en bonne gaieté. Avant de se séparer, ils chanteront un cantique et liront un chapitre de la Bible. L'un d'eux, au nom de tous, adressera une prière à Dieu. Moi, je trouve tout cela très beau. C'est tout à fait conséquent avec leur christianisme.

— Si ça te fait plaisir, tu pourrais nous lire un chapitre ce soir, qu'en dis-tu ? Ce serait une chose assez curieuse. Il y a longtemps qu'on n'aurait vu une assemblée religieuse dans ma maison. Alinde, va voir chercher la Bible, elle est dans le grand tiroir de mon bureau.

— Est-ce *de bon*, père, que vous dites cela ?

— Certainement. Allons, va, dépêche-toi. C'est une fantaisie qui me passe par la tête.

Alinde revint au bout d'un instant avec le volume. C'était une Bible in-folio, comme celle dont on se servait au temple. Elle contenait les livres Apocryphes, et les réflexions d'Osterwald. Depuis vingt ans peut-être, elle gisait dans le tiroir en question, en compagnie des comptes de Commune, des bornages de champs, et de cent autres paperasses inutiles. Alinde seule, dans la maison, avait une petite Bible à elle. Charles possédait un Nouveau Testament dont il se servait au catéchisme. Pendant qu'Alinde était allée dans la chambre voisine, Eugène, penché à l'oreille de François, lui avait dit quelques mots. Très attentive à ce qui se passait, Clara priait sans doute en son esprit pour qu'il n'y eût aucune dérision de la part du chef de famille, dans la lecture qu'il demandait, mais que chacun en reçût, au contraire, une bonne impression. Eugène remit le volume à François, en disant :

— Avec votre permission, mon oncle, voilà notre ami François qui lira mieux la Bible que moi ; il le fait chaque soir avec sa mère.

Alinde ne s'assit pas ; elle se tenait debout en arrière, appuyée à la grande table. De là, elle voyait très bien le lecteur, et Clara dont les regards se dirigeaient aussi sur elle.

François Chardon n'avait point honte du saint Évangile de Jésus-Christ. Loin de là, il s'estimait heureux qu'on lui demandât d'en lire une portion dans une famille à laquelle il désirait s'unir étroitement. — Comme il allait commencer, on entendit marcher dans le corridor ; Alinde ouvrit la porte, et l'on vit entrer l'oncle Matthias.

— Parbleu, beau-frère, dit Josué en faisant une place à côté de lui, tout près du feu, vous ne pouviez arriver dans un meilleur moment ; venez vous asseoir ici. Alinde, donne un verre à ton oncle.

— Mais ne vous dérangez donc pas comme ça, dit Matthias, il y a assez de place.

— Allons, beau-frère, reprit Josué : à votre santé ; *serdé-vo*¹⁴. Vous ne savez pas une histoire ?

— Non ; laquelle ?

— C'est que nous voulons faire une véritable veille de Noël.

— Comment donc ?

— Voilà l'ami François Chardon qui va nous lire un chapitre de la Bible. C'est une fantaisie qui m'est venue il y a un moment, après avoir entendu raconter au neveu Eugène ce qu'il a vu au Crêt, chez les Auvernier.

— Pouh ? des histoires de...., il y a bien *terme à ça* ! À présent, on voit des choses étranges par le monde, oui, ma foi ? des paysans qui se font ministres, des jeunes gens qui...

— Laissez-le voir lire, beau-frère. Moi, je suis curieux de savoir s'il lit comme il faut. Ça ne durera pas longtemps. Buvez votre verre, et écoutez avec nous. Et que personne n'a de la sainteté à revendre ? un verset ou deux, ça nous fera réfléchir.

— Ah ; tu m'endors ? si j'avais su ce qui se passe ici, je ne serais pas venu.

— Voulez-vous bien vous taire ? allons, François, commence à présent.

— La Parole de Dieu, dit le lecteur sous forme de préambule, n'est pas comme un livre ordinaire. Elle demande qu'on la lise et qu'on l'écoute avec attention et respect. Je prie donc Celui qui nous l'a donnée, de nous disposer à la comprendre et à la recevoir dans nos cœurs. — Je pense, ajouta-t-il, que nous voulons lire, dans l'évangile selon St. Luc, le récit de la naissance du Sauveur.

Il lut donc très bien, sans aucun tremblement dans la voix ni affectation dans le ton, les vingt premiers versets du chapitre deuxième de St. Luc, après quoi il demanda si c'était assez.

— Non, répondit le maître de la maison. Lis-nous encore quelques versets dans un autre endroit. Je trouve que tu ne lis pas mal, pour un homme des bois. Ça m'a paru très clair.

François tourna quelques feuillets en arrière et s'arrêta au chapitre douze de St. Marc, dont il lut les premiers versets :

« Un homme planta une vigne, » etc. jusqu'à la fin de la parabole.

— Eh bien, oui, dit Josué, voilà pourtant ce qu'ils ont fait ces gueux de Juifs. Aussi, mal dommage s'ils sont errants et vagabonds sur la terre ? — Ne trouvez-vous pas, beau-frère, qu'ils ont été justement punis ?

Matthias leva les épaules, comme pour se moquer de Josué, puis

14 - Expression patoise particulière à quelques villages : servez-vous.

marmotta quelques paroles à voix basse.

— Le peuple juif, reprit François, ayant rejeté et crucifié le Messie, a été aussi rejeté et abandonné de Dieu, mais pour un temps seulement. Un jour, il reconnaîtra son erreur et se convertira. Le voile qui couvre leur cœur sera ôté, est-il écrit, et les Juifs verront alors que celui qu'ils ont percé est le Christ, le Sauveur du monde. Pour nous, il faut prendre garde de pas faire comme ceux du temps de notre Seigneur, ou comme les vigneron de la parabole que nous avons lue. Il est bien facile d'être Juif de cette manière ; et il n'y en a que trop dans le monde, parmi les nations chrétiennes.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ? demanda Matthias, d'un ton de voix passablement impérieux. Prétendrais-tu peut-être me faire une leçon ?

— Moi, pas du tout, monsieur Matthias. Je dis seulement que tous les hommes ont besoin de la grâce de Dieu, et que ceux qui repoussent Jésus-Christ comme Sauveur, font exactement comme les anciens Juifs.

— Chacun est libre d'expliquer la Bible comme il la comprend ; tu as ton idée ; moi, j'ai la mienne. Nous ne sommes plus des enfants, ni des catéchumènes (pas moi, du moins ?), pour qu'on vienne nous imposer des croyances, des....

— Mais, mon cher oncle, dit Alinde en interrompant Matthias, les croyances tirées de la Bible ne sont-elles pas les meilleures ? Plus l'on se rapproche d'une source, plus l'eau est pure et fraîche.

— Oui, c'est vrai, ma nièce ; et voilà pourquoi il n'est pas nécessaire d'introduire parmi nous des idées nouvelles, des croyances nouvelles, des usages et des mômeries dont nous n'avons pas besoin. Qu'on soit honnête homme, on sera toujours assez bon chrétien.

— Eh bien, dit Josué, moi, ça m'a fait plaisir d'entendre lire François. Je trouve qu'il lit mieux que le régent, et plus simplement. À présent, pour aller jusqu'au bout, si quelqu'un voulait chanter un psaume ou un cantique ? — Mais prenons voir un verre entre deux. À ta santé, François, et merci de ta complaisance. *Biau-fraré, serdé-vo ? allins, croquins !* — M^{lle} Clara, je vous ai entendue chanter une fois avec Alinde ; faites-nous voir l'amitié d'un couplet, de quoi que ce soit. Pour la veille de Noël, vous ne voulez pas me refuser cela ?

— Je n'ai pourtant pas le cœur bien joyeux, monsieur Josué ; vous savez que ma mère est malade. Je penserais même à aller la rejoindre en ce moment.

Vous irez d'abord après, si vous le désirez. Mais vous nous chanterez ce que vous voudrez, pour me faire plaisir.

— Oui, Clara, dit Alinde, chantez.

— Je veux bien, répondit-elle, et elle commença aussitôt le cantique suivant :

« Ta gloire, ô notre Dieu ? brille dans ta parole ;
Elle est, pour tes enfants, un trésor précieux
C'est la voix d'un ami qui soutient et console ;
C'est la lettre d'amour écrite dans les cieux.

En la lisant, notre âme est toujours rafraîchie,
Notre cœur déchargé des plus rudes fardeaux :
C'est la source abondante où se puise la vie,
Le fleuve de la grâce aux salutaires eaux.

Ô vous qui gémissiez dans les sentiers du monde ?
Vous dont le cœur s'agite et s'abai tour à tour ?
Venez tous y trouver la paix pure et profonde
Que donnent l'Évangile et l'éternel amour. »

Clara possédait une voix fraîche, d'une belle étendue. Comme elle prononçait bien les paroles, chacun put les entendre sans effort. Elle se leva, salua la compagnie et prit son chapeau pour sortir. Josué aussi se leva, s'approcha d'elle et lui prenant la main :

— Je vous remercie de votre chant, lui dit-il ; il m'a fait venir les larmes aux yeux. — Moi, qui suis un vieux papa, je ne puis faire autrement que de vous demander la permission de vous embrasser devant tout ce monde, y compris mon beau-frère, que cela rendra tout à fait jaloux.

Josué Gauty embrassa donc Clara sur la joue. Alinde s'empressa de répéter l'opération à double, pour son propre compte ; et la jeune personne fut bientôt chez elle, où sa mère dormait paisiblement.

Il faut pourtant dire au lecteur qu'elle ne traversa pas seule, ni le village, ni le sentier conduisant à sa maison. Eugène, Alinde, François, Charles et Suzette l'accompagnèrent tous ensemble, jusqu'à la porte du jardin. Là, chacun lui serra la main ; celle d'Eugène était-elle plus ferme ou plus tremblante que les autres ? nous n'en savons rien.

Pendant que cette jeunesse cheminait de nuit dans les rues du village, Moïse et sa femme regagnaient leur domicile. Il ne restait donc à la maison que les deux beaux-frères et la mère d'Alinde. Madame Gauty étant allée dans la chambre voisine, Josué et Matthias se trouvèrent seuls au coin du feu. Ce dernier ne tarda pas à laisser paraître la sourde irritation qu'il avait jusqu'ici comprimée :

— Je crois que tu veux faire aussi le bon apôtre avec toute cette race de jeunes gens, dit-il à Josué. Tu te conduis comme un imbécile.

Oui ? fais lire la Bible chez toi, par un garçon qui courtise ta fille ? tu la lui jetteras bientôt toi-même entre les bras. Et moi qui veux faire un sort à Alinde, je dois supporter des choses pareilles ? — Si ce commerce ne finit pas bientôt, c'est que je m'y prendrai d'une autre manière, avec vous tous. — Voilà mon neveu qui, l'un de ces quatre matins, se trouvera supplanté auprès de sa cousine par ce Chardon ; et Alinde sera une religieuse, comme la sirène que tu as embrassée ce soir. Je te croyais plus de bon sens, plus de raison que cela, Josué : je suis bien fâché de le dire. Mais je ne sais pas ce qu'il y a depuis quelques jours : il me semble que chacun se ligue contre moi. Eh bien ? qui cherche trouve, dit le proverbe.

— Beau-frère, reprit Josué d'un ton très calme, écoute-moi. Vous avez été jeune aussi, n'est-ce pas ? vous vous souvenez de vos vingt-cinq ans : je ne les ai pas oubliés puisque nous sommes à peu près du même âge. Eh bien, déjà alors, vous ne pouviez souffrir qu'on vous contredit et qu'on se mît à votre place, pour quoi que ce fût. Auriez-vous été bien aise que quelqu'un voulût régler vos propres affaires, même la plus grosse de toutes, l'affaire des amours ? ma foi, soyons justes, beau-frère. — Je suis très reconnaissant du sort que vous voulez faire à ma fille Alinde, et j'y donnerai les mains si cela se peut. Si cela ne se peut pas, eh bien ? la chose ira d'une autre manière : à la garde ? Et pour en revenir à la lecture qui vous a tant scandalisé ce soir, je trouve que vous n'êtes pas raisonnable. Je ne suis pas plus religieux que vous, peut-être encore moins. J'ai essayé, en badinant, de combattre les idées de ces jeunes gens, mais j'ai vu qu'ils en savaient plus long que moi, et surtout qu'ils valent mieux que moi. Eh ? beau-frère Mattathias, rappelez-vous le temps passé. Est-ce qu'il ne vaut pas mieux, comme François Chardon et Eugène, M^{lle} Clara et Alinde, lire un chapitre de la Bible et chanter un cantique la veille de Noël, que d'aller courir le *guilleri* à droite et à gauche, ainsi que nous le faisons assez souvent il y a quarante ans ? — Voyons, à votre santé ! *serdé-vo !*

Chapitre XXIV



Depuis longtemps l'année a terminé son cours ; 1830 est allé rejoindre le passé, laissant à sa suite une ère nouvelle pour la France, des idées de liberté qui vont faire le tour de l'Europe et semer déjà, sans doute, les germes du socialisme qui fit éclat dix-huit ans plus tard à Paris. — En

Suisse, on fait des constitutions nouvelles, sages et libérales. Le beau temps va venir pour les gouvernements, jusqu'à ce que de nouvelles secousses montrent à tous, encore une fois, que rien n'est stable ici-bas. Le génie du mal, incessamment se promène sur la terre ; il tire l'ivraie à pleine main d'un sac toujours pourvu de cette graine amère, et il la jette à droite et à gauche sur son chemin, ou dans les champs. Mais l'Esprit de Dieu souffle aussi dans le monde ; nul ne sait d'où il vient, ni où il va ; ce qui est certain, c'est qu'il saura faire son œuvre, en dépit des obstacles que les hommes voudraient lui opposer.

Racontons en peu de mots ce qui s'est passé à Arpel durant les six mois qui viennent de s'écouler.

Les derniers jours de décembre furent assez monotones. Une neige épaisse tomba tout à coup sur la plaine, jusqu'au lac. Les communications furent plus ou moins interrompues de village à village. Il fallut ouvrir les routes. Les enfants pauvres eurent bien de la peine pour aller demander les étrennes, qui consistent presque toujours en gros quartiers de pain, jetés dans la hotte des petits solliciteurs. Ce qu'ils aiment le mieux, c'est une pièce de monnaie ; l'amour de l'argent habite déjà ces jeunes cœurs.

Un matin, la mère Félice fut bien étonnée de voir une double fenêtre, en dehors de celle de la chambre. Le menuisier qui la fixa dans les battues des contrevents, fit si peu de bruit en la posant que la malade ne s'en aperçut pas. Au reste, cela eu lieu pendant qu'elle dînait à la cuisine. La fenêtre neuve, en sapin, était pourvue d'un guichet mobile, qu'on pouvait ouvrir de l'intérieur afin de renouveler l'air de la pièce. C'était parfait, délicieux ?

— Chère enfant, dit-elle à Clara, que ce jeune homme est donc bon et aimable ? Ah ? si je pouvais avant de mourir...

— Ma mère, ne me dites pas des choses pénibles. S'il plaît à Dieu, vous vous rétablirez au printemps, et vous pourrez alors vous promener dans le jardin.

— Ah ? ce n'est pas possible, ma bonne Clara ; je ne verrai plus pousser la verdure ; seulement si je pouvais te voir établie avant de quitter ce monde, cela me donnerait du courage pour m'en aller. Quel bon jeune homme que ce M. Torin ? Pourquoi donc son oncle, M. Matthias, ne vient-il plus nous voir ? Il était si parfaitement honnête ?

— Il n'a plus rien à faire avec nous pour le loyer, depuis que son neveu est majeur.

— M. Eugène est majeur, c'est vrai ; je n'avais pas pensé à cela. Il est donc libre de faire ce qu'il veut de sa propriété. Et c'est à lui que nous devons payer le prochain terme. Quand est-ce qu'on doit payer, ma bonne ?

— Au premier avril, dans trois mois.

— Je me demande si tu pourras mettre facilement de côté, d'ici à ce premier avril, les trente francs que nous devons alors. Je ne voudrais pas qu'il put supposer que nous sommes dans la gêne et que tout retombe sur toi pour notre existence, ma chère fille.

— Ma mère, nous n'avons pas à nous faire de souci pour cela. Dieu nous donnera le nécessaire ; ayons confiance en lui.

— Oui, ma fille ; tu as bien raison.

Et pour lui montrer combien elle l'approuvait, M^{me} Félice se mit à fondre en larmes, à pousser des soupirs et de grands gémissements. Clara, sans rien ajouter, lui présenta un verre d'eau de fleurs d'oranger, froide et sucrée. Puis elle reprit son ouvrage. Ceci se passait le dernier jour de l'année. Eugène avait pris un ouvrier pour enlever la neige du toit ; lui-même la rejetait dans le jardin à quelques pas de la maison, ayant soin d'épargner les jeunes arbres qu'elle aurait pu casser ou meurtrir.

Le 1^{er} janvier, comme Clara ouvrait la porte de la cuisine, elle trouva sur le seuil une caisse en sapin entourée de paille, beaucoup plus haute que large, et ayant la forme d'un tuyau carré. Elle était à son adresse. L'un des côtés ne tenait que par un crochet, qu'elle s'empressa d'ouvrir. Sa surprise fut très grande. La caisse contenait un très beau géranium en parfait état ; sur une carte attachée à la tige principale on lisait : *pour placer entre deux fenêtres*. — Clara étant seule, personne ne put voir combien elle rougit à la vue de cette fleur, dont le vif incarnat n'était pas plus pur que celui de ses joues. Elle entra le vase à la chambre, et le mit à la place désignée par le donateur

inconnu. Ce joli présent fit pousser de nombreuses exclamations à la mère Félice ; elle questionna Clara pour tâcher de découvrir d'où il venait, et fit à ce sujet toutes sortes de suppositions plus ou moins baroques. À la fin, elle dit de son air le plus sentencieux :

— Si c'était M. Torin, cela me rendrait bien heureuse. Je l'en remercierai aujourd'hui, s'il vient nous souhaiter la bonne année.

— Non, ma mère ; il ne faut pas lui en parler. Ce n'est peut-être pas lui ; je croirais plutôt qu'Alinde a voulu vous faire cette surprise. Son cousin lui aura probablement dit un mot de la fenêtre, et alors elle aura pensé à nous envoyer le géranium.

— Est-ce que M. Torin est aimable avec sa cousine ?

— Oui, ils sont très liés d'amitié dès leur enfance. La mère Félice fut presque sur le point de dire que c'était bien fâcheux qu'ils s'aimassent ainsi, mais elle se retint et ne parla plus. Eugène Torin ne vint pas les voir. Son oncle lui proposa pour ce premier jour de l'année une occupation fort ennuyeuse, mais au moyen de laquelle il pensait prendre le cœur du jeune homme, ou tout moins l'enlacer fortement. Il lui demanda donc de faire avec lui l'inventaire de sa fortune mobilière, c'est-à-dire, d'inscrire dans un registre acheté pour cet usage, les titres des diverses créances qu'il possédait. On donne à ces sortes d'inventaires le nom de *rentier*, mot qui, dans le fait, ne doit s'appliquer qu'au propriétaire de rentes. L'oncle Matthias et son neveu passèrent une grande partie de la matinée à compulser une assez grosse liasse de papiers. Cela fait, l'oncle parla de procéder à l'estimation de ses maisons et de ses fonds de terre ; ce nouveau travail prit encore quelques heures de l'après-midi, en sorte que le futur notaire eut, en guise d'étrennes, un avant-goût des richesses que son oncle tenait en réserve pour celui ou ceux de ses héritiers qui feraient sa volonté et entreraient dans ses vues. Le résultat de l'inventaire était beau : quarante-cinq mille francs de Suisse en créances, et des immeubles, bétail, etc., pour une valeur de trente mille au moins. Dans un village, à cette époque-là, c'était une position qui correspondait presque à celle du millionnaire dans une grande ville, et encore l'oncle Torin était-il le mieux partagé des deux. Une âme vulgaire ou intéressée, eût été séduite par l'énumération de cette fortune. Que de neveux et de nièces auraient eu le cœur touché dans une semblable occasion ? Les royaumes du monde et leur gloire n'eussent pas fait sur eux une plus forte impression que celle du paquet des *papiers* de Matthias et la note estimative de chacun de ses fonds de terre. Maint garçon maigre ou déjà ventru, n'eût pas manqué d'adresser force compliments et flatteries à celui qui possédait tout cela. — Eugène Torin avait le cœur plus dur et plus ferme à cet endroit ; il dressa

l'inventaire avec ordre et netteté, mais plus d'une fois les traits de Clara lui apparaissant tout à coup, il ne vit plus au bout de sa plume que des chiffres semblables à ceux qu'il enregistrait chez M. Gamaliel Bottand, et qui lui étaient indifférents.

Avant de repartir pour X., il eut avec sa cousine Alinde un entretien assez intime, dans lequel il laissa entrevoir ce qu'il pensait de Clara, sans cependant s'expliquer trop ouvertement avec elle.

— Je n'ai pas besoin d'argent chez M. Bottand, lui dit-il ; veux-tu me rendre le service d'être mon banquier, et me garder ces quatre-vingts francs chez toi ?

— Pourquoi pas ? répondit Alinde.

— Je te remercie. Maintenant, si tu vois que ton amie se trouve dans la gêne, soit par la maladie de sa mère, soit par suite de toute autre circonstance, je te demande de lui venir en aide au moyen de cet argent. Mais qu'elle ignore d'où tu l'as, et que je ne sois point nommé. Ceci est de rigueur. Je serais trop heureux de pouvoir lui être utile.

— C'est entendu.

— Il n'est pas nécessaire qu'elle paie à mon oncle les six mois de loyer qui seront échus le 1^{er} avril, si tu apprends qu'il lui soit difficile de le faire.

— Bien, tu te conduis noblement ; mais as-tu réfléchi à ce que tu fais en agissant ainsi ?

— Oui, j'y ai sérieusement pensé depuis huit jours, et je suis libre de faire de mon argent l'usage dont il est question entre nous deux.

— Sans doute ; je te dis que je t'approuve. Dieu veuille te diriger, mon cher cousin.

— Et toi aussi, ma chère cousine et amie. Nous avons l'un et l'autre grand besoin de son secours. Je voudrais seulement être paisible dans mon âme, comme vous l'êtes, Clara, toi et François. Je sens qu'il me manque cette foi ferme dont vous êtes doués.

— Tu me fais la part trop belle encore, cousin ; mais oui, grâce à Clara, j'ai fait quelques petits progrès dans la confiance en Dieu. Jésus, comme Sauveur, est devenu quelque chose de plus réel, de plus vivant pour moi. Je commence à comprendre que, sans lui, je ne puis rien faire. Pensons les uns aux autres, et aimons-nous toujours bien.

Tel était l'état d'âme de cette joyeuse et vive Alinde, après trois mois d'étude plus sérieuse d'elle-même et de la Parole de Dieu. — Eugène repartit pour X., où il se mit vigoureusement au travail, soit pour les affaires de son patron, soit pour ses examens de notaire qui auraient lieu dans la première quinzaine de juin. Jusqu'à ce qu'il eût tout terminé, il ne reviendrait pas à Arpel. De temps en temps il écrivait à

Alinde, ainsi qu'il le faisait depuis deux ans, sans que personne le trouvât mauvais.

Plus d'un lecteur pensera peut-être que c'est bien dommage qu'une si franche et si bonne amitié ne se soit pas transformée en amour. Peut-être. Comme alors la vie eût été rendue facile pour ces deux aimables cousins, bien appuyés par les écus de l'oncle Matthias ? Eh ? qu'y a-t-il donc tant besoin d'amour dans le mariage ? l'amitié suffit parfaitement. Voyons, dira quelque bonne âme, faites donc qu'Alinde et Eugène se marient d'abord ; l'amour viendra ensuite, et toute la famille sera contente.

— Ce n'est pas possible, répondrons-nous ; il faut raconter les choses comme elles sont.

Vers le milieu de janvier, la maladie de la mère Félice prit un caractère très alarmant. Plus les soins et le dévouement de sa fille allaient croissant, plus la pauvre femme devenait inquiète, impatiente, irritable, souvent à propos de rien. Elle lui adressait parfois les plus injustes reproches. Clara s'arrêtait-elle dix minutes chez Alinde, sa mère prétendait qu'elle l'avait laissée seule une grande heure d'horloge, au risque de la trouver morte à son retour à la maison. Elle en vint bientôt à se plaindre de Clara aux rares personnes qui la visitaient. Un jour, elle le fit en termes assez vifs à l'Ister, qui, ne sachant rien de son véritable état, ouvrit ses petits yeux aussi grands qu'une cuiller à soupe, en l'entendant affirmer que Clara l'abandonnait, pour le plaisir de s'arrêter à causer dans la rue.

— Est-ce possible ? lui dit Ister, mais quand on voit passer M^{lle} Clara, elle va toujours très vite.

— Ah ? ce n'est que pour mieux tromper son monde ; ma fille est comme cela. J'aurais voulu qu'elle se mariât, afin d'avoir un appui quand je ne serai plus. Elle aurait pu épouser un bon jeune homme : eh bien, jamais elle ne m'a permis de lui en parler ouvertement. Oh ? je suis bien malheureuse ?

— Est-ce pas, au moins, ma pauvre dame Félice ? Je vous ai apporté une demi-livre de beurre et un pot de bon lait.

— Merci, mille fois, ma chère dame Ister ; ma fille ira vous reporter le pot et l'assiette. Ce que je vous ai dit, pour me soulager un peu le cœur, vous le garderez pour vous. Je n'en parle à personne, c'est inutile.

— Oh ? sûrement. Ça se comprend bien.

C'était ainsi que la maladie, par son caractère malicieux, se rapprochait beaucoup d'un état d'enfance très pénible. Clara ne put bientôt plus travailler, tant il fallait s'occuper de sa mère. Un mois après la visite d'Ister, elle vint une après-midi, triste et découragée,

chez Alinde.

— Si cela doit durer, chère amie, lui dit-elle, je vais être soumise à une rude épreuve. Toutefois, je ne veux point murmurer contre les dispensations de Dieu. Je ferai tout pour ma pauvre mère ; c'est sa maladie uniquement qui la fait divaguer ainsi. Mais je suis dans une grande angoisse pour les premiers besoins de l'existence. Depuis bientôt deux mois je ne gagne rien, et je me trouve au bout de mon argent. Oh ? voilà une épreuve pour la foi ? et j'aurai à payer un terme de loyer à M. Torin le 1^{er} avril.

— Chère Clara, répondit Alinde, vous ne refuserez pas à des amis de vous aider à traverser cette pénible époque de soucis. Je voulais justement vous offrir quelque argent dont je puis disposer ; vous me le rendrez plus tard, lorsque les temps seront pour vous moins difficiles. Laissez-moi vous remettre aujourd'hui vingt francs. — Je dois aussi vous dire, pour vous tranquilliser, que j'ai reçu une lettre de mon cousin, dans laquelle il me charge de ses compliments bien affectueux pour vous, et me dit qu'il n'est point nécessaire de payer le loyer avant son retour définitif qui aura lieu en juillet seulement. Ainsi vous voilà rassurée de ce côté-là.

Clara se mit à pleurer en écoutant Alinde ; elle la serra sur son cœur, sans pouvoir parler. Avant de la quitter elle la chargea de remercier Eugène, puisqu'il voulait bien attendre au mois de juillet.

— Oh ? si seulement ma mère me laissait le temps de travailler ? mais elle ne veut pas, une fois dans son lit, qu'il y ait une lampe allumée dans sa chambre. Dieu ait pitié de son triste état, pour elle et pour moi ?

Pendant que les deux amies s'entretenaient de cette manière, l'oncle Matthias, passant devant la maison de son neveu, était entré à la cuisine.

— Qui est là ? cria la malade d'une voix nette et encore assez vive.

— Matthias Torin, répondit le vieillard.

— Prenez la peine d'entrer dans la chambre, dit de nouveau la mère de Clara.

Matthias ouvrit la porte et entra.

— Et vous êtes ainsi toute seule, ma pauvre femme, dit-il en s'approchant. Je venais, en passant, m'informer de vos nouvelles.

— Prenez une chaise, mon cher monsieur. Que vous êtes bon de venir nous voir ? Hélas ? oui, je suis seule ; et comment, avec une tille qui est constamment dehors, à causer dans les maisons, oui, comment ne serais-je pas seule ? C'est affreux, monsieur Torin ; mais je crois vraiment qu'un mauvais génie a changé le caractère de mon enfant, depuis quelque temps.

— Est-ce qu'elle sort souvent ?

— Mais, à tout moment, mon pauvre monsieur. Vous en voyez la preuve. J'aurais besoin d'un peu de bouillon, de quelque chose de remontant dans mon état de faiblesse ; il faut que j'attende avec patience le retour de ma fille, qui *barjaque* sans doute avec les commères du quartier.

— On dit cependant qu'elle vous soigne très bien.

— Il ne faut pas se fier aux *on dit*, monsieur Torin ; le fait est que ma fille m'abandonne. Oh ? c'est terrible, je vous assure, d'être malade, pauvre et oubliée de son enfant ?

Un grand accès de pleurs vint mettre un terme à ces affirmations mensongères. Matthias était tout étonné, car au fond il avait toujours eu de l'estime pour celle que sa propre mère calomniait en ce moment, sans savoir ce qu'elle disait.

— Je croyais, reprit-il au bout d'un moment de silence, que les gens religieux étaient bons pour leurs parents tout premièrement.

— Détrompez-vous, mon cher monsieur ; ma fille n'est qu'une hypocrite. Elle fait semblant d'avoir de la religion, mais elle n'en a point.

— Pauvre femme ? vous êtes bien à plaindre vraiment ?

Clara, qui rentrait dans la minute même, entendit ces dernières paroles ; elle regarda fixement sa mère avec une grande tristesse.

— Je suis venu, dit Matthias, pour m'informer des nouvelles de votre mère ; elle m'a demandé d'entrer, et j'ai été fort étonné de la trouver seule. Il me semble que vous ne devriez pas la quitter si souvent, ni pour longtemps. À son âge, dans son état de maladie, elle a besoin de soins.

— Oui, monsieur, répondit Clara en jetant un rapide coup d'œil sur la pendule. J'ai quitté ma mère il y a juste vingt minutes ; j'en ai employé dix à aller et à revenir, et dix à traiter une affaire très pressante pour elle et pour moi ; en le faisant, trouvez-vous que j'aie manqué à mon devoir envers ma mère ?

— Non, si c'est bien comme cela. Mais votre mère s'est plainte à moi de l'isolement dans lequel on la laisse.

Clara regarda de nouveau du côté du lit : la malade fermait les yeux.

— Ma mère, reprit sa fille, avez-vous réellement dit à M. Torin que je vous abandonnais ?

— Dieu connaît la vérité, ma fille : il sait ce qui se passe ici et de quelle manière je suis traitée.

— Heureusement qu'il le sait, ma chère mère ; sans cela, votre fille serait, grâce à votre maladie, accusée bien injustement. — Je vous remercie de votre attention, monsieur Torin ; une autre fois, si vous prenez la peine de venir, ayez la bonté de m'attendre à la cuisine.

— Je n'avais rien de particulier à vous dire ; je suis entré pour voir un peu en quel état était la maison de mon neveu, et parce que je savais votre mère malade. Elle a pourtant bien tout son bon sens, ajouta-t-il en jetant un regard dans l'appartement, avant de sortir de la cuisine ; elle n'a pas déraisonné dans ses paroles.

— Voudriez-vous, monsieur, me les répéter ici, où elle ne peut les entendre ?

— Non, c'est inutile ; elle a dit, en deux mots, qu'elle était souvent seule, manquant de soins, parfois même du nécessaire. Je vous avoue, mademoiselle, que cela m'a beaucoup étonné de votre part, surtout à cause des sentiments religieux dont vous faites profession.

— J'espère bien que vous ne croyez pas un mot de ses plaintes, monsieur Torin. Ma pauvre mère est victime d'une maladie qui lui laisse la liberté de la parole et dénature ses véritables sentiments. Demandez à votre nièce Alinde la vérité sur ce point, si vous ne me croyez pas.

— Ma nièce Alinde, ma nièce Alinde... ma nièce Alinde ! fit-il une troisième fois avec une forte interjection : savez-vous que je la trouve bien changée à mon égard depuis que vous êtes liée avec elle ? Je ne suis pas très sûr, mademoiselle, que vous ayez eu une bonne influence sur ma nièce Alinde. Mais enfin, comme je pense qu'elle n'est pas une hypocrite et qu'elle me dira la vérité, je lui parlerai.

— Je vous demande, monsieur, de le faire aujourd'hui même, si cela vous est possible.

— Oui, mademoiselle. J'ai l'honneur de vous saluer.

Chapitre XXV



Jusqu'au mois d'avril, l'état physique et moral de la mère Félice fut à peu près le même. Il y eut des jours où elle parut moins agitée, moins méchante que d'autres jours ; il y en eut aussi où il semblait qu'elle fût possédée d'un démon. Dans ces moments-là, si quelque femme du village venait la voir, elle accusait sa fille des plus grandes atrocités, alors même que la pauvre Clara passait les nuits à la soigner et le jour à s'occuper d'elle. C'était affreux, disait la malade, de penser qu'on la laissait avoir faim, pendant qu'on faisait d'excellents goûters à la cuisine, avec toutes sortes de gens, même avec des inconnus. Clara allait au bal souvent, et profitait des nuits les plus noires pour quitter la maison, etc. Quelque risibles que fussent parfois ces accusations, il n'est pas moins vrai qu'elles étaient excessivement pénibles à supporter. Les maladies du foie, parvenues à leur dernier terme, procurent souvent, chez les vieillards, des aliénations demi lucides qui font beaucoup souffrir les parents de ces pauvres affligés. La mère Félice tourmenta sa fille de mille manières pendant près de trois mois, puis elle se calma et tomba dans un mutisme complet.

Vers le quinze avril, au moment où la campagne se couvre de fleurs et met ses habits de fête, où les oiseaux reprennent leurs chants d'amour, la vieille femme commença de nouveau à parler. La raison lui était revenue avec la parole, mais pour se lamenter de toute la peine qu'elle occasionnait à Clara, et pour la louer aussi vivement qu'elle l'avait précédemment calomniée. Comme si elle eût eu conscience du mauvais état par lequel elle venait de passer, et de ce qu'elle avait pu dire à Matthias Torin, elle fit demander ce dernier et s'excusa auprès de lui des choses inconsidérées qui étaient sorties de sa bouche. Elle lui recommanda sa fille, qui allait se trouver seule, sans protecteurs naturels. Matthias fut encore assez touché de cette démarche ; il répondit que sans doute M^{lle} Clara se chercherait une place de femme de chambre à l'étranger, car il était impossible qu'elle

habitât seule cette maison.

Huit jours plus tard, Clara était orpheline. Alinde se montra une véritable sœur pour elle, pendant les derniers moments de la veuve et ce qui suivit immédiatement. Il n'y eut pas un parent pour représenter la famille au convoi ; il n'en existait pas dans le pays. Josué Gauty et François Chardon marchèrent les premiers à la suite du cercueil. Les pauvres du village se joignirent à eux, ainsi que les hommes au cœur compatissant. Les riches, tels que Matthias Torin et quelques autres, se dispensèrent d'un pieux devoir qu'il est pourtant bien honorable de remplir.

Alinde emmena Clara chez elle et lui offrit la moitié de sa chambre, en attendant qu'on sût comment il lui serait possible de se caser. Eugène Torin n'ayant pu venir pour le jour de l'ensevelissement, écrivit la lettre suivante :

« Mademoiselle,

» Votre amie, ma cousine Alinde, m'annonce la nouvelle du départ de madame votre mère. Il m'est impossible de ne pas vous dire combien je regrette de ne pas vous rendre à Arpel, pour accompagner une dernière fois celle que vous pleurez et qui me témoigna une sincère affection. Je prie Dieu de vous donner les consolations de la foi chrétienne. N'est-ce pas ce qui seul demeure, lorsque tout nous échappe ici-bas ? Depuis quelque temps, j'ai appris à connaître un peu mieux les glorieuses promesses de l'Évangile, et je sens aussi, en ma qualité d'orphelin comme vous, mademoiselle, combien il est doux de savoir que nous avons un Père dans le ciel et un Sauveur puissant, dont l'amour est plus fort que la mort.

» Je vous prie de disposer de ma maison comme par le passé, si cela entre dans vos convenances, et de me croire, pour la vie,

» votre très dévoué serviteur,

» E. TORIN. »

Nous verrons plus loin qu'un changement profond s'était, en effet, produit dans les convictions religieuses d'Eugène ; pour le moment, nous continuons le récit de ce qui concerne Clara Félice.

Déjà le lendemain des funérailles, la Nanon se rendit auprès des deux amies et eut avec elles un entretien assez long. À son retour chez Matthias, celui-ci entama la conversation suivante :

— D'où s'en vient madame Nanon ? Ce n'est pas dans tes habitudes de rester par le village, lorsque le dîner risque d'aller au feu. Si je n'étais pas entré ici tout à l'heure, la marmite aurait inondé le foyer.

— Ce n'est que de l'eau. Je viens de prendre un arrangement en suite duquel je dois vous dire que je quitterai votre service dimanche prochain. Mon année finit ce jour-là ; je ne me sens plus assez forte pour continuer à diriger votre ménage, et peut-être serez-vous bien aise vous-même d'avoir une meilleure servante que moi. Plusieurs fois déjà, lorsque vous vous êtes plaint de ma lenteur, je vous ai prié de me remplacer.

Matthias se baissa vers le foyer, pour tracer avec la pointe de son bâton quelques raies dans les cendres. Au bout d'un moment il répondit :

— Ah ? tu ne te soucies plus de rester avec moi ! eh bien ? on se passera de vous, madame Nanon. Pourrait-on savoir à quel saint, ou à quelle sainte, madame Nanon a l'intention de se vouer ?

— Je vais demeurer avec M^{lle} Clara Félice, dans la maison de votre neveu. Je soignerai le petit ménage, pendant qu'elle travaillera de son état.

— Diantre ? fit le maître, visiblement contrarié par ce projet : c'est donc toi qui remplaceras la vieille sorcière. Je t'en fais mon compliment.

— Je n'ai besoin ni de vos compliments, ni de vos injures. Mais voulez-vous qu'on cherche une domestique pour me remplacer ? La sœur de Joseph le savoyard est justement chez son frère ; je sais qu'elle désire se placer. C'est une fille de confiance, capable de bien mener votre train.

— Mais, Nanon, est-ce donc vrai que tu me quittes ?

— Aussi vrai que midi sonne à la pendule.

— Il te faudra donc aller dire à cette fille de venir me parler. Puisque ça presse autant, il s'agit de se dépêcher. Ma nièce est-elle au courant de vos menées ?

— Quelles menées ?

— De ton arrangement avec la fille de la *piorne*.

— Vous pouvez le lui demander, si cela vous fait plaisir.

— Oh ? parbleu ? on sait le proverbe : qui se ressemble s'assemble.

La savoyarde fut donc appelée chez Matthias. Caton Diadia était une fille d'environ trente ans, aux cheveux roux ; le regard franc et hardi, le nez petit, les lèvres minces, et des bras aussi gros qu'une presse de char. Tout en causant de ce qu'elle était capable de faire dans un ménage et aux champs, à la vigne, etc., elle relevait les manches de sa robe plus haut que le coude ; le tour un peu étroit de l'étoffe faisait rebondir les muscles, comme aux bras dodus des plus gras armaillis. Outre ces agréments corporels, Caton possédait une langue très déliée, capable de raconter au père Matthias les secrets de

la moitié des gens de son village et même de lui tenir tête au besoin jusqu'à garder le dernier mot. La Caton Diadia s'engagea au service de Matthias Torin, pour y entrer le jour du départ de Nanon, aux gages de quatre louis-d'or par année, un écu-neuf d'arrhes, une paire de souliers, deux aunes de toile et un gros peloton de fil retors.

Quelle bonne idée Nanon avait eue ? Du reste, dès qu'elle put penser que la mère Félice ne se relèverait pas, elle songea au plan qu'elle allait maintenant réaliser. Alinde et Clara furent bien touchées de cette démarche délicate, qui convenait aussi beaucoup, il faut l'avouer, à la vieille domestique de Matthias. La Nanon ne payerait pas de loyer ; elle fournirait la moitié de la dépense du ménage, cuirait les aliments, tiendrait la maison en ordre, cultiverait le jardin et travaillerait aussi pour elle dans ses heures de loisir. Clara occuperait la chambre du rez-de-chaussée. Nanon aurait celle de l'étage, située précisément au-dessus. — Cet arrangement permit donc à Clara de continuer à habiter la maison. Au fond, c'était tout ce qu'elle désirait pour le présent. Alinde lui fournit l'argent dont elle eut besoin pour les frais d'ensevelissement et pour payer la note de la pharmacie. Celle du médecin était peu de chose, puisqu'il ne vint que trois fois, de Caran, et que le prix de ses visites était fixé à trois francs de France, soit vingt batz, pour les bourgeois de la commune.

Tels furent les changements amenés par la mort de la mère Félice.

Peu de temps après, François Chardon reçut d'Eugène Torin une grande lettre que nous allons placer sous les yeux du lecteur.

X. le 15 mai 1831.

« Mon cher ami,

» Plus de quatre mois se sont écoulés depuis ma dernière visite aux Fougères, et je n'ai eu de tes nouvelles que par ma cousine Alinde, qui m'a écrit de temps en temps. Toi, mon vieux François, qui manies si bien la hache et connais tous les recoins des bois, tu continues à être brouillé avec le papier et la plume. Et pourtant, tu aimes les livres ; tu sais découvrir la poésie dans ton Jura, et tu la goûtes. Mais tu n'aimas jamais à écrire beaucoup. Lorsque nous étions ensemble à la pension de B., je me souviens que la plus longue de tes compositions ne put dépasser une page. Va, tu es un homme pratique, et tu fais bien. Déjà rien qu'à cause de cette qualité, je serais disposé à excuser ton silence ; je le suis davantage encore en pensant à tes préoccupations de cœur. Tu aimes ; c'est tout dire, car un cœur comme le tien n'aime pas à demi. Je désire bien vivement, mon cher François, que tu sois *payé de retour*, comme on dit en langage vulgaire. J'ai le bon espoir que tu le seras, que tu l'es déjà plus ou

moins. Alinde me parle de toi avec une affection qui progresse : bonne confiance, donc, jusqu'à la fin ?

- Et moi aussi, je me suis laissé prendre ; il faut en convenir franchement avec toi, sous le sceau du secret. C'est fait et pour toujours, je le sens, bien que je n'aie rien dit encore. Pense à moi sur ce point, comme je m'intéresse à ce qui te concerne.

» Je veux te parler, mon bien cher ami, du nouvel état d'âme où je suis depuis environ deux mois, et dans lequel je veux persister. Lorsque je quittai Arpel, le 2 janvier, je partis avec le sentiment très vif d'une lacune profonde dans mes croyances religieuses. Je pus me convaincre facilement que vous aviez, toi, Clara et Alinde, une foi qui différait de la mienne dans son principe. Louis-Paul Auvernier m'avait déjà fait réfléchir, en me montrant combien j'étais peu logique avec moi-même et avec la Parole de Dieu. Mais ce n'est que depuis mon retour ici que j'ai enfin ouvert les yeux. J'ai relu le Nouveau Testament, m'attachant avant tout à ce qui nous est dit de la personne du Sauveur, et demandant à Dieu de m'éclairer. Alors il s'est fait en mon esprit et dans mon cœur comme une lumière nouvelle ; pour la première fois, j'ai pu dire en vérité : je crois au Seigneur Jésus, tel qu'il est venu ici-bas, tel qu'il existe. Jusqu'alors, je le prenais comme un point nécessaire seulement du christianisme, comme l'homme enseignant le chemin du salut, mais non comme celui qui a *fait* le salut. En quittant cette foi tout humaine, j'ai senti que j'aimais Jésus autrement. Il est devenu pour moi le pain de vie, la source éternelle de la paix. Je me suis senti fondé sur le rocher des siècles. Mon ancienne foi me semble aujourd'hui le roseau sur lequel on se perce la main au jour de l'épreuve. Je me sens libre, heureux, déchargé d'un poids immense et jouissant avec bonheur de ce que Dieu a fait pour moi. Ma tâche de chaque jour m'est rendue plus facile ; mes rapports avec mon patron et mon prochain y ont aussi 'gagné. Tu béniras le Seigneur pour la bonne nouvelle que je t'annonce, et tu m'aideras de l'expérience de ta vieille et solide foi. — Je me réjouis de te revoir et de causer de tout cela avec toi. Comme je suis très occupé par les affaires du bureau et par mes propres études, je ne puis écrire aujourd'hui, ni de quelques jours, à Alinde. Va lui porter mes amitiés et donne-lui les détails que tu voudras de cette lettre. Si tu rencontres M^{lle} Clara.... mais non, ne lui dis rien. Je parlerai quand le moment sera venu. Ouf ? quels gros nuages je découvre à l'horizon d'Arpel ? Tenons-nous fermes à ce qui ne peut périr, et la tempête passera sur nos têtes sans trop nous atteindre. Adieu. J'espère que tout va bien chez tes parents. Britto est-il toujours le meilleur cheval de la contrée ? Que tu as une bonne vie, ami François ? Pendant que j'écris ces lignes, tu grimpes tes

forêts, d'où tu vois la plaine fleurie et les arbres tout verte.

» Je te serre la main bien fort.

» Ton ami, E. TORIN. »

Cette lettre si franche fit un immense plaisir à François Chardon. Il lut à Alinde, Clara étant présente, toute la partie relative aux convictions actuelles d'Eugène. Les deux amies se regardèrent l'une l'autre, la première en souriant, la seconde avec une émotion contenue qui pouvait pourtant bien se lire dans son regard si profond et si doux. Qu'eussent-elles dit si la lettre leur eût été soumise tout entière ? Mais, pour un amoureux, François était prudent ; il tint son papier de façon à ce que les jeunes personnes ne pussent voir l'écriture ; et Alinde se garda bien, malgré l'envie qu'elle en avait, de demander à en être mise en possession.

Encore deux mois, et Eugène serait appelé à faire ses examens de notaire. Quel qu'en fût le résultat, il viendrait ensuite faire un séjour en Arpel, chez son oncle Matthias. Clara et Nanon s'arrangeaient à merveille dans leur petit ménage. Le jardin était si bien tenu par l'ancienne servante, que tout y prospérait. La plate-bande de Clara commençait à montrer des fleurs, et la petite retraite paisible des deux femmes prenait un air soigné qu'elle ne présentait pas au même degré l'année précédente. Clara avait plus de temps ; l'ouvrage allait bien ; mais elle ne pouvait encore penser à rendre les 60 fr. qu'elle avait reçus en prêt d'Alinde, ni payer les 30 fr. du loyer échu. Ce dernier objet l'inquiétait. Elle voulait absolument être en mesure d'acquitter cette dette en juillet, lorsque le propriétaire viendrait : aussi travaillait-elle beaucoup de jour et de nuit.

Matthias Torin avait déjà entendu plus d'une remauffée de la Caton Diadia ; mais comme c'était une vaillante fille, il n'essayait pas de lui tenir tête, surtout si elle commençait à lui répondre en son patois rapide, aux expressions énergiques, sortant de sa bouche comme un torrent dégringole de pierre en pierre au fond d'un ravin escarpé. Dans ces cas-là, Matthias allait remplir sa tabatière chez M^{me} Laure, qui, continuant à le brosser doucement, enlevait les cheveux blancs tombés sur le col de son habit brun. Il se sentait le cœur attendri pendant que la veuve lui rendait ce service, et ne bougeait non plus qu'une souche durant toute l'opération. Après quoi il disait merci, d'un ton de voix encore assez doux pour un rustre tel que lui.

Peu à peu le soleil atteignit le plus haut point de sa course annuelle. Les foins furent coupés ; les cerises mûrirent, aussi bien chez les Chardon que dans les vergers d'Arpel ; le raisin jeta dans l'air les émanations suaves de sa fleur cachée. On entendit chanter le coucou

de grand matin, et le loriot au milieu du jour. La huppe aboyait dans les prairies plates, voisines des marais. Au plus haut des airs, l'aigle Jean-le-blanc promenait ses ailes arquées dont les mouvement s'aperçoivent à peine d'en bas. — Les blés commençaient à prendre leur teinte dorée. Encore quinze jours, et on y mettra la faux. C'est alors la saison des orages : il faut être vigilant et se hâter. « Le fils qui dort pendant la moisson est un enfant qui fait honte. » Hélas ? aujourd'hui, pas n'est besoin d'exciter l'agriculteur à l'activité. Son âme est attachée à la terre ? il ne vit que pour elle et lui sacrifie tout, la plupart du temps.

Bientôt notre ami Eugène Torin aura terminé son épreuve. Sera-t-il admis comme tabellion ? Il est probable qu'oui. En attendant, le terme est là, et, pour lui comme pour les divers intéressés de cette histoire, tout nous dit que la crise approche.

FIN DU PREMIER VOLUME.

VOLUME II

III. LES GRANDES DÉCISIONS.

Chapitre XXVI



. Gamaliel Bottand est à son étude de notaire ; il se taille une plume à longue barbe noire, dont le canon ferme, d'un jaune d'ambre, est une perfection. On ne trouve pas de ces plumes dans nos magasins. Celles qu'on nous envoie de Hambourg, où pullulent les oies et les cygnes, sont blanches, molles, et se fendent mal ; elles sont indignes de notre époque d'industrie. Il est vrai qu'on a cherché à remplacer les anciennes plumes naturelles par des becs en métal. Pour l'écriture moulée, posée, pour l'écriture de loisir, ces becs sont parfois excellents. Mais pour jeter rapidement un volume sur le papier, fussent-elles d'or, les plumes en métal ne valent rien. Je ne conseille à aucun écrivain raisonnable de s'en servir, à moins qu'il ne tienne à ces deux choses : 1° ne plus avoir, au bout de peu de temps, qu'une écriture illisible ; 2° posséder bientôt une bonne névralgie au bras droit. Cela dit, je vais faire comme M. Gamaliel Bottand : tailler la plume rustique dont je me sers chaque matin.

Le notaire s'était placé vers une fenêtre de son bureau ; de là, canif en main, il pouvait distinguer ce qui se passait dans la vieille cour et à la porte de derrière. Celle-ci s'ouvrit, et l'on vit entrer Jean-Charles Poudranne avec un homme ayant au bras un panier couvert. Ce dernier, combourgeois de l'honnête vigneron, était un paysan d'une cinquantaine d'années, vêtu d'un pantalon étroit, et d'une veste brune sur le col de laquelle de longs cheveux fauves se promenaient. De petits yeux roux et un nez à crochet formaient les traits marquants de son visage maigre. Quant à Jean-Charles Poudranne, il voyait plus clair, ce jour-là, que lors du passage matinal d'Eugène Torin chez lui. Évidemment il n'avait pas fait de la choucroûte aux raves le soir précédent.

Les deux clients entrèrent au bureau.

— Messieurs, votre serviteur, leur dit le notaire. Voilà des sièges, veuillez vous asseoir. La santé est bonne ?

— Mais oui, pas mauvaise, répondit Poudranne ; et monsieur se porte bien ?

— Il faut avoir une bonne santé, quand on est seul au bureau depuis quatre jours et qu'il y a beaucoup d'ouvrage. — Comment allez-vous, monsieur Charançon ?

— Hauh ! fit le porteur du panier, en le posant doucement sur le plancher, cela va comme les vieux qui sont fatigués.

— Êtes-vous venus à pied ?

— Non, Jean-Charles a emprunté un char et un cheval.

— Fort bien ; nous allons commencer tout de suite votre affaire. Vous avez les espèces, monsieur Charançon ?

— Oui, répondit le paysan, qui sortit du panier trois sacs d'écus, de mille francs chacun, et les posa sur le comptoir.

— Qu'est devenu le jeune monsieur qui m'apporta votre note, l'automme de l'année dernière ? demanda Poudranne. Ne travaille-t-il plus du notaire avec monsieur Bottand ?

— Il fait précisément son dernier examen aujourd'hui ; je pense qu'il ne tardera pas à arriver.

— Ma foi, c'est un garçon honnête et discret, un jeune homme rangé ; ça n'est pas pour la boisson, au moins pas le matin. Son oncle Matthias est-il eu mort ?

— Non, M. Matthias Torin est plein de vie ; il se porte mieux qu'aucun de nous, sans faire tort à votre santé, messieurs. Mais il est sûr que, pour lui, il en a reçu une forte *mésure*.

— Et une bonne bourse avec : ma foi, tant mieux ! c'est le jeune homme qui héritera tout ça un jour, *ne-don*¹, monsieur Bottand ?

— Ah ! nous ne savons pas. Il y a une sœur de l'oncle, et les enfants de celle-ci.

— Ça change la question, continua Poudranne ; pas moins, d'après la loi, le neveu aurait la moitié. On dit que ce Mattathias possède au moins cent mille francs. J'ai été à l'école militaire avec son frère, le père du jeune homme qui travaille chez vous. C'était un bon enfant. On mettait notre viande ensemble, pour la faire griller avec des oignons, à la pinte du coin, vous savez, chez la mère Chapuis. Son frère Mattathias passait pour un *crâpin* ; il me vendit du blé l'an vingt-deux, au moins trois batz trop cher le quarteron. C'est que, sur cinquante quarterons, ça fait d'abord un item, monsieur le notaire ! Monsieur a bien reçu, par mon cousin Crintaz, les douze francs que je devais ?

— Oui, je vous remettrai l'acte aujourd'hui. Il s'agit de commencer,

1 - *N'est-ce pas* : vieille expression patoise.

dit le notaire, en ouvrant son gros cahier-minute, et plongeant sa belle plume dans un vaste encrier de verre.

Puis il écrivit une lettre de rente, au capital de trois mille francs de Suisse, en faveur de Corneille Charançon, propriétaire et rentier à Liause, district de **, contre Jean-Charles Poudranne, du dit Liause, cultivateur ; ce dernier obligeant la généralité de ses biens et hypothéquant spécialement des immeubles indiqués article par article dans l'acte, et s'engageant à payer l'intérêt de la somme prêtée, au 5 pour %, s'il n'était acquité au 4 ½ dans le mois suivant l'échéance. Soumettant les dits immeubles à la subhastation et à l'otage, d'après la loi, pour cause de non paiement des intérêts, etc : acte dûment passé en l'étude du notaire Gamaliel Bottand, à X., en présence des témoins Nicolas Benne, tourneur, et Hans-Wolfgang Leederkopp, matelassier, qui signent la minute avec les contractants et le notaire.

M. Bottand passa la plume à ces quatre personnages (on avait appelé les témoins), les remercia et signa le dernier de tous, selon l'usage. Il allait fermer son cahier lorsque le débiteur demanda s'il pouvait payer l'émolument tout de suite.

— C'est comme il vous conviendra, monsieur Poudranne. Si vous le préférez, monsieur Charançon payera en recevant son titre, et vous le rembourserez.

— Non, j'aime autant payer aujourd'hui ; combien faut-il ?

M. Bottand fit le calcul et dit que c'était vingt-quatre francs. Pendant que Poudranne les comptait, Eugène Torin arriva, couvert de sueur et paraissant très fatigué.

— Ah ! voici pardi notre jeune monsieur de l'automne passé. Serviteur ! dit Jean-Charles. Comme vont les affaires ?

— Assez bien, je vous remercie.

— Et puis ? demanda M. Bottand avec une certaine anxiété.

— Voilà, dit Eugène, en lui tendant son acte de capacité, dans une superbe enveloppe de papier beurre-frais.

— Je vous félicite, mon cher ami et futur collègue, lui dit le vieux notaire en lui serrant la main. Puissiez-vous être heureux dans la carrière !

— Il a obtenu son brevet ? demanda Poudranne en ouvrant sa grande bouche. Ma foi, tant mieux ! monsieur le notaire, il ne vous faudra pas faire payer trop cher vos actes ; voilà le papa, monsieur Bottand, qui pèse un tant soit peu sur le tarif aujourd'hui, me semble-t-il.

— Non pas, non pas ; je ne vous compte que le ½ pour cent du capital, le timbre, et les frais d'inscription aux charges hypothécaires. Pour les écritures à double, je mets très peu de chose. Si je voulais

tout compter, je pourrais ajouter encore....

— Allons, allons, c'est bon ; vous dites vingt-quatre ?

— Oui.

— Eh bien, les voilà. Quand je vous vendrai mon vin cet automne, je me rattraperai.

— Vous ferez bien.

— Si l'on peut, toutefois, car les courtiers sont malins. Ah ! celui qui se fie à eux est un nigaud de première classe. Il y en a qui sont menteurs comme des arracheurs de dents. Par exemple, le commissaire à Barnevelt peut vous affirmer des choses fausses comme le diable : il a acheté le vin d'un tel, pour tant... ; refusé celui d'un autre pour moins que ce qu'il vous offre, et encore à terme... Et puis, quand on vient au fait, il se trouve qu'il n'y avait pas un mot de vérité dans tout ce que le compagnon vous a conté. Ah ! nous savons les affaires, messieurs, allez seulement. Quand je vends mon vin, moi, je dis : j'en veux tant, payable sur le pouce, et je n'en ôte pas demi-batz.

— Le mieux est toujours de se mettre au prix courant et de vendre à la vendange, répondit M. Bottand.

— Vous dites bien, monsieur le notaire ; mais alors, il faut aussi que le courtier ne fasse pas les deux parties, le haut et le bas. Il faut qu'il dise la vérité, s'il veut qu'on le croie.

— Est-ce que vous ne me croyez pas, Jean-Charles, lorsque je vous fais demander votre vin ?

— Oui et non, monsieur Bottand. Si vous fermez le coin de l'œil gauche en me parlant, ou si vous regardez en l'air pour voir si le temps change, non, je ne vous crois pas. Je me dis alors : méfie-toi, Jean-Charles ; il te mettra dedans, si tu ne tiens pas ferme à ton prix. Est-ce pas vrai, à présent ? Voyons, qu'est-ce que ça vous fait ? dites-nous la franche marguerite ; nous ne sommes là que nous quatre, et pas un de nous n'en parlera plus loin.

— Vous comprenez, Jean-Charles, qu'un acheteur pour compte d'autrui est bien obligé de se tenir à ses instructions et à ses limites.

— Je me fiche de ces limites, monsieur ? Elles ne sont bonnes que pour nous tromper. Finalement, si votre acheteur vous paie, c'est pourtant le vigneron qui fait croître le vin. Pourquoi ne tenez-vous pas aussi bien son parti que celui du marchand ? Si j'étais courtier, monsieur Bottand, et qu'un acheteur vînt me dire : Jean-Charles Poudranne, va traiter pour mon compte cent chars de vin à Liause, à 95 fr., je lui dirais : — Et s'il faut aller jusqu'à 100 ? — Va jusqu'à 100, si tu ne peux pas faire autrement. — Eh bien ! je m'en irais donc à Liause, chez celui-ci et chez celui-là, et je leur dirais : — Combien veux-tu, toi ? — Combien offres-tu ? qu'il me répondrait. — 95. — Non,

si tu veux donner 100, je vends : pas à moins. — Eh bien, mon ami, on te donnera 100. — Voilà comme un courtier agirait s'il tenait à nos intérêts aussi bien qu'à ceux des marchands, tandis qu'il achètera peut-être à moins de 95, s'il peut attraper un innocent. Mon Dieu, je connais les courtiers comme si je les avais faits ; ils sont tous, du plus au moins, les mêmes. Est-ce pas que c'est comme ça, monsieur Torin ? — Et l'oncle Mattathias, que dit-il de bon ?

— J'espère qu'il est en bonne santé.

— Saluez-le de ma part. Si jamais je passe en Arpel, j'irai lui faire une visite.

— Il vous recevra avec plaisir.

— Allons, messieurs, à la revoyance ! Si j'osais offrir à ces messieurs un verre à la Tribune, ce serait de bon cœur.

— Impossible dans ce moment ; je vous remercie, dit le notaire, et quant à mon jeune collègue, il a sans doute besoin de manger.

— On prendrait aussi une croustille.

— Je vous suis très obligé, répondit Eugène, j'ai diné et n'ai pas soif.

— Alors, que votre volonté soit faite ! bien de la santé à ces messieurs.

— Au revoir, monsieur Charançon, dit le notaire.

— Oui, reprit Poudranne pour terminer ses longs discours, j'ai par là deux ou trois petits remboursements à opérer ; il faut se dépêcher. Votre serviteur ! Poudranne passa son bâton dans l'anse du panier contenant la somme empruntée, puis il alla régler ses affaires pendant que le créancier faisait des emplettes qu'il mettrait dans le caisson du char.

Corneille Charançon était fils unique d'un père qui consacra toute sa vie à amasser de l'argent. Il commença avec rien, puisqu'il ne possédait que dix francs lorsqu'il épousa une femme aussi pauvre que lui. Soixante ans après, lorsqu'il mourut, il laissa à Corneille au moins quarante mille francs. Celui-ci, thésauriseur comme son père, capitalisait tous ses revenus, vivant de rien et instruisant soigneusement son fils unique, dans la même manière de s'enrichir. Encore une ou deux générations, et voilà une famille de millionnaires. Mais il suffit parfois d'un seul enfant de ces hommes-là pour dissiper le trésor que des siècles de sueurs et de pensées terrestres ont si péniblement et si bêtement amassé. La vie pour l'argent, dans la haute finance, est une folie, une véritable possession ; lorsqu'elle se traîne dans les bas sentiers de l'avarice, elle est vraiment hideuse.

Les deux clients étant partis, M. Bottand fit diverses questions à Eugène, sur la manière dont les examens s'étaient passés. Sept candidats les avaient subis ; cinq seulement avaient obtenu leur acte

de capacité. La commission s'était montrée sévère sur plusieurs points importants. Eugène Torin avait été admis avec satisfaction.

Ces détails firent plaisir à M. Gamaliel. Sur la question de droit posée à Eugène, il dit qu'il aurait eu de la peine à répondre oralement ou par écrit, à moins qu'on ne lui eût accordé douze heures pour réfléchir. S'il eût fallu répondre à l'instant même, cela lui eût donné une terrible angoisse. Heureusement que, de son temps, on ne parlait guère d'examens que pour la forme, pensa-t-il.

— Maintenant que voilà votre stage terminé chez moi, dit-il, qu'allez-vous faire ? Vous ne pouvez songer à vous établir, puisqu'il faut attendre patiemment la mort de quelque vieux notaire dans votre district, avant d'être nommé à sa place. Cela peut venir tôt, mais aussi cela peut n'arriver que tard, dans plusieurs années seulement. D'ici là, et si petite que soit la *mésure* de vos besoins, il faut y pourvoir.

— Oui, monsieur. Je n'ai pas voulu m'occuper de ce sujet, avant d'avoir fait mes examens. Maintenant je vais y penser, pendant mes vacances. J'en parlerai avec mon oncle.

— C'est très bien, mon cher ami. — Vous savez que Nicolas Benne voudrait placer son fils chez moi comme stagiaire ; il me conviendrait assez, puisque je n'aurais pas besoin de le nourrir. Mais il n'a pas la vue bonne, et il barbote un peu en parlant. Je n'ai pas encore donné une réponse à son père. Il me faudrait quelqu'un de plus intelligent, déjà rompu aux affaires de mon bureau, car j'ai beaucoup vieilli depuis quatorze ans. — Vous conviendrait-il de rester avec moi jusqu'à la fin de l'année ? je vous payerais un appointement raisonnable et vous continueriez à être logé et nourri à la maison. L'année prochaine, nous prendrions quelque autre arrangement plus avantageux pour vous.

— Je vous remercie beaucoup de cette ouverture, monsieur. Je demanderai à mon oncle ce qu'il me conseille, et je vous écrirai dans peu de jours.

— Eh bien, c'est entendu. Laissez seulement ici vos effets ; j'espère que vous nous reviendrez prochainement. Vous qui êtes jeune et ingambe², vous pourriez vous occuper des achats de vin, des courses pour les soins des caves, pendant que je ferais les ventes ici. Rien de plus facile aussi pour vous que de préparer la minute d'un acte en mon absence. Comme du passé, vous feriez les copies des expéditions. Je vous payerais cinquante francs par mois, outre le logement et la nourriture.

— Si je reviens, monsieur, — et je pense bien revenir, — je ne

2 - NdÉ: Doté de jambes solides.

m'occuperai des achats et des ventes de vin, qu'à la condition de n'employer aucun subterfuge avec les intéressés. Ce que disait Jean-Charles Poudranne, il y a un moment, n'est que trop vrai. À quoi bon se servir de moyens semblables avec les vendeurs ? Je sais bien que la plupart des courtiers le font par habitude ; mais moi qui ne l'ai pas prise encore, je tiens beaucoup à ne pas l'avoir un jour. Un négociant, un homme d'affaires, n'a pas besoin d'entrer dans des détails que personne ne lui demande. Il se tient à son prix, et tout est fini par là. Ma conscience se révolte lorsque j'entends affirmer comme vrais des faits faux ou falsifiés. Je vous le dis donc d'avance, monsieur, jamais je ne ferai cela.

— Vous ferez pour le mieux, mon cher ami ; je respecte votre loyauté et votre délicatesse ; mais vous verrez que les détenteurs de vin, messieurs ou paysans, ne vous diront pas toujours la vérité non plus, et alors ils auront sur vous tout l'avantage.

— Ils n'en auront point. S'ils n'acceptent pas mon prix, ils garderont leur marchandise.

— Et un autre, mon très cher, moins scrupuleux que vous, viendra sur vos brisées et traitera l'affaire à votre place. Il faut prendre les hommes pour ce qu'ils sont, voyez-vous, c'est-à-dire pour des trompeurs, dès qu'il s'agit de leurs intérêts, et par conséquent les payer de la même monnaie qu'ils vous donnent.

— En ce cas-là, il serait donc impossible de marcher d'accord avec sa conscience ! je ne puis admettre de tels principes. C'est comme les acheteurs qui font une ou deux histoires inventées dans le but d'intimider le vendeur ; et aussi comme certains marchands : ceux-ci disent effrontément qu'ils perdent, en vendant à tel ou tel prix, tandis que c'est une fausseté patente. Toute personne un peu intelligente sait échapper à ces pièges grossiers ; et ceux qui les tendent à leur prochain se chargent la conscience de mensonges criminels.

— Vous verrez, vous verrez ! Vous êtes jeune ; si vous pouvez réformer le monde, tant mieux ! Pour moi, je suis trop vieux pour changer mes habitudes, même avec Jean-Charles Poudranne, qui dit tout ce qui lui passe par la tête. — Mais nous sommes d'accord sur l'arrangement que je vous propose, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, à moins de circonstances indépendantes de ma volonté.

— Et bien ! allons prendre le goûter de quatre heures ; les voilà qui sonnent. Vous aurez encore le temps d'arriver à Arpel de jour.

M^{me} et M^{lle} Bottand avaient préparé le café et un gâteau de fête, en l'honneur du succès présumé de leur commensal. Un bouquet superbe était placé devant le couvert d'Eugène. M^{lle} Emmy avait fait toilette et

mis deux grosses bagues de sa mère. Hélas ! le jeune homme ne remarqua pas même ce dernier détail. Il remercia vivement d'une attention dont il était touché, puis, ayant serré la main aux trois membres de la famille, il partit à pied pour Arpel, n'emportant avec lui qu'un petit sac de voyage contenant quelques menus effets.

Chapitre XXVII



près avoir fait environ une lieue sur une route agréable, ombragée par des noyers, des poiriers sauvages et des chênes, Eugène se trouvait à l'embranchement du chemin qui, passant au crêt des Érables, descend de ce plateau jusqu'à la plaine. S'il en avait eu le temps, il serait monté chez ses amis Auvernier ; mais ce n'était pas possible. Du reste, il avait écrit à Louis-Paul, pour lui faire part de la modification profonde qui s'était opérée dans ses idées religieuses, et, par suite, dans sa vie, depuis quelques mois. Le fabricant de râdeaux s'en réjouit sincèrement.

À la jonction de ces deux chemins, Eugène vit de loin un homme assis à l'ombre d'une haie. Au moment où il passa devant lui, cet inconnu se leva, le salua, ôtant une vieille casquette couverte de poussière, et demandant s'il était bien dans la direction de T.

T. est un grand village de la contrée.

— Oui, répondit Eugène ; d'ici à T. il n'y a guère que vingt minutes en marchant d'un bon pas.

— Ah ! monsieur, reprit l'autre, je suis si fatigué ! j'ai fait au moins dix lieues à pied aujourd'hui et n'ai mangé qu'une fois.

— Pourquoi donc ?

— Parce que je suis dénué de toute ressource.

— Et où allez-vous comme cela ?

— À Géramion, où j'ai des parents ; j'espère qu'ils ne refuseront pas de venir à mon aide.

— Mais, d'ici à Géramion vous avez encore cinq lieues. Dans l'état où vous êtes, il n'est pas possible de vous y rendre aujourd'hui.

— Je coucherai à la belle étoile ; il ne fait pas froid.

Eugène ouvrit son sac, en tira du pain et du chocolat qu'il donna à ce jeune homme. Celui-ci se mit à le dévorer tout en marchant.

— Mais, reprit notre ami en l'examinant d'un peu plus près, je crois vous reconnaître. Ne vous nommez-vous pas Verdin ?

— Oui, je suis Didier Verdin.

— Vous étiez chez M. Grietz, à X., il y a trois ans ?

— Précisément.

— Et d'où venez-vous en ce triste état ?

— Hélas, monsieur, ce serait un peu long à vous raconter. Voici, en quelques mots mon histoire. Je quittai M. Grietz, il y a trois ans, dans un moment de mauvaise humeur, et me mis à voyager. J'avais quelque argent en poche ; il fut bientôt dépensé. Ne trouvant pas d'emploi dans un bureau ou dans un magasin, ne sachant que faire pour vivre, je devins domestique. Au bout de peu de temps, je perdus ma place et fus de nouveau sur le pavé. Je n'eus pas plus de bonheur dans une seconde maison ; celle-ci ne valait rien. Ensuite, j'obtins du travail sur une route en construction. J'ai connu toutes les misères ; j'ai fait un peu tous les métiers. Dans ce moment, je reviens de Marseille, où j'ai beaucoup souffert des yeux, et je me rends chez mon oncle Verdin ; peut-être aura-t-il pitié de moi. Je n'ose pas vous dire, monsieur, dans quel dénuement je me trouve : voyez vous-même.

En disant cela, Didier Verdin déboutonna le vieux gilet noir qui cachait sa poitrine. Le malheureux n'avait pas de chemise. Un lambeau de cravate entourait son cou noirci par le soleil. Sa redingote était d'une couleur indéfinissable, par suite de l'usure, des taches, et de la poussière qui la transperçait. Le pantalon, déchiré en plusieurs endroits, était recousu avec des ficelles ; et par le devant d'un soulier tout ouvert, sortaient les restes d'un mouchoir de poche bleu. On pouvait penser que ce débris de linge entourait une blessure produite par la marche et une mauvaise chaussure, car Didier Verdin boitait assez fortement.

Eugène l'avait connu à X., au magasin d'où il se fit renvoyer. Depuis ce moment-là, Verdin avait mangé de *la vache enragée* ; et surtout il avait fait beaucoup de mal. Ce n'était point un voleur, un coquin, mais un jeune homme adonné à la paresse et à la boisson. Bien que son oncle eût cherché à lui faire donner une bonne éducation, Didier ne se trouvait à son aise que dans la plus mauvaise société. Passer la nuit dans une pinte à godailler et à fumer, c'était pour lui le suprême bonheur. Impossible de le tirer de là ! — Qu'est-ce qu'un jeune homme de vingt-huit ans peut devenir dans le monde, avec des goûts pareils ? Aussi, le malheureux Verdin ne put-il rester dans aucune place, ni se mettre à faire de lui-même quoi que ce soit de bon. Il vécut d'aumônes, la plupart du temps, mendiant même de porte en porte, et employant à la débauche l'argent qu'on lui donnait.

N'ayant jamais été lié avec Didier, Eugène Torin ne connaissait point ces détails. Il le crut malheureux seulement, en grande partie par

sa faute ; mais il ne se représenta pas d'abord qu'il avait devant les yeux un jeune homme dégradé et vicieux. — Il écouta avec sympathie le récit de son compagnon de route, et se demandait ce qu'il pourrait faire pour lui, lorsqu'il le vit prendre dans la poche de son gilet, une grosse pincée de tabac à fumer et se la mettre dans la bouche.

— Pourquoi, lui dit-il, mâcher ce tabac après avoir mangé du pain et du chocolat ? c'est bon pour vous détruire l'estomac.

— Oh ! que non ! cela fait passer la soif.

— Mais c'est une horrible habitude, pire cent fois que la pipe ou le cigare.

— Que voulez-vous ? je me suis habitué à tout.

Eugène s'espaça d'une enjambée ou deux et se dit qu'il fallait absolument essayer de sortir ce misérable de l'affreux état où il se trouvait. Lorsqu'ils furent en vue de T., il lui dit donc de continuer jusque de l'autre côté du village, et de l'attendre sur le pont qui se trouve à cent pas de la dernière maison. Didier promit de se conformer à cette injonction. À T., Eugène connaissait un magasin où l'on vendait toutes sortes de marchandises ; c'était une espèce de bazar villageois, fort commode pour les gens de l'endroit et pour les passants. Il y entra. Comme il dépensait peu de chose chez M. Bottand, puisqu'il était logé, nourri, et son linge blanchi aux frais du notaire, il lui restait encore trente francs de son argent de l'année dernière. Son parti fut vite pris. Comment ne pas venir au secours d'un homme malheureux, jeune comme lui, lorsqu'il avait obtenu le jour même son acte de capacité au notariat ? Comment un disciple de Jésus n'imiterait-il pas le bon Samaritain de l'Évangile ? Eugène acheta donc une paire de souliers, une chemise d'indienne foncée, et deux mouchoirs de poche, dont l'un pût servir de cravate. Il obtint cela pour dix francs, mit le paquet sous son bras, puis, allongeant le pas, il eut bientôt rejoint son compagnon, auquel il apportait encore un gros morceau de pain blanc et une brosse.

— Je viens de faire une emplette pour vous, lui dit-il, afin que vous puissiez vous présenter décemment chez votre oncle ; mais venez d'abord avec moi ici près, le long du ruisseau.

Ils suivirent le cours de l'eau pendant une minute ou deux, et arrivèrent à un endroit qui servait évidemment de baignoire aux habitants de T... Ici l'onde limpide formait un réservoir de quelques pieds de profondeur, assez grand pour qu'une douzaine d'enfants pussent y plonger ensemble. Le feuillage des tilleuls et des frênes plantés au bord de l'eau, faisait de ce lieu une retraite cachée, fraîche encore, même au milieu du jour.

— Vous allez prendre un bain, dit Eugène, ensuite vous mettrez cette

chemise et ces souliers ; dépêchez-vous.

L'autre hésitait :

— Voyons, reprit le premier ; faites vite, j'ai peu de temps, et je veux vous voir en meilleur état avant de vous quitter.

Eugène s'éloigna de quelques pas, par compassion pour l'infortuné. Celui-ci sortit de l'eau reposé et rafraîchi. Bientôt les deux jeunes gens remontèrent jusqu'à la route. Là, ils s'assirent un instant sur le parapet du pont.

— Écoutez-moi maintenant, dit Eugène : nous allons nous quitter. Votre chemin est à gauche ; le mien, à droite. Nous ne nous reverrons peut-être jamais. J'ignore comment vous vous êtes conduit depuis trois ans, mais je crains que vous n'ayez suivi la route mauvaise des passions, peut-être celle du vice et de la débauche. Si vous êtes un enfant prodigue, souvenez-vous de ce que fit celui de l'Évangile : il se repentit de son mauvais train, de sa folie, et reconnut qu'il avait péché. Arrivez chez vos parents mieux disposé de toutes manières qu'en les quittant ; demandez votre pardon et laissez vous guider par eux. Voici du pain, tenez. Voilà aussi un franc pour dormir dans un lit propre, et pour déjeuner demain matin. Voulez-vous lire ce Nouveau Testament ? je vous le donnerai si vous n'en possédez point. Prenez-le. Adieu ; donnez-moi la main. Ayez pitié de votre âme : le Seigneur ne vous repoussera pas.

Pendant tout ce petit discours qu'Eugène était certes bien en droit de tenir à son compagnon, Didier Verdin baissait les yeux et tremblait en lui-même. Il prit le pain, le franc, le livre ; remercia et ne tarda pas à se trouver seul, dans le chemin qui rejoint plus bas la route de Gêramion. Il considérait les souliers neufs, dans lesquels ses pieds meurtris étaient à l'aise ; il voyait aussi avec satisfaction flotter le bout du mouchoir-cravate bleu, sur le devant de la chemise propre et repassée. Depuis combien de mois n'avait-il été aussi bien *remonté* et rafraîchi ? Hélas ! qui nous dira si cette âme vendue au péché put se dégager des pièges du diable ? si, revenu à lui-même, Didier Verdin voulut se jeter aux pieds du Sauveur. La conversion est l'œuvre des œuvres : de la part de celui qui l'accepte, elle exige tout. Mais elle rend mille fois plus qu'elle n'ôte, et tous les dons de Dieu sont permanents. Oh ! si les hommes savaient aller aux sources de la vie, ils y trouveraient la paix, la joie, le bonheur. Au lieu de la lumière émanant du soleil de justice, il leur faut l'obscurité pour y accomplir des œuvres de ténèbres. Combien, combien de jeunes gens périssent en suivant ce chemin-là.

Il n'est pas facile de chercher à relever son prochain, comme le fit Eugène Torin dans cette occasion. Pour travailler au bien des âmes, il

faut une main sûre et délicate en même temps ; il faut avoir compris pour soi-même la grandeur du péril, et l'amour de Jésus-Christ. — Mais c'est égal ; dussent les chrétiens être trompés neuf fois sur dix, qu'ils ne se découragent pas de faire le bien ! Il est des semences qui mettent des années à germer ; le moment peut venir où elles seront fécondées. Qu'ils soient donc, comme dit l'apôtre, prompts à donner et libéraux, abandonnant tout jugement à celui qui sonde les cœurs et rend à chacun selon ses œuvres.

Il était maintenant huit heures passées. Le soir venait doux et serein. Les hautes Alpes brillaient dans leur zone de lumière ; mais les pentes du Jura commençaient à s'assombrir vers le bas. À ce moment du jour, le soleil est caché pour elles ; l'ombre descend peu à peu ; elle touche à la plaine, passe le lac, remonte les collines chablaisiennes, et n'arrive dans la région des neiges éternelles, que lorsque le bassin du Léman dort depuis longtemps.

À mesure qu'Eugène approchait d'Arpel, le cœur lui battait plus fort. Et cependant il était calme dans son âme. La lutte ne l'effrayait point. Son amour pour Clara était plus fort que les richesses de la terre. Mais il comprenait que de sérieux devoirs se présentaient devant lui. Cet oncle si matériel, si dur, il l'aimait. Ne lui avait-il pas, jusqu'à un certain point, servi de père depuis la mort de ses parents ? Eugène lui devait beaucoup de reconnaissance. Il faudrait lui prouver son affection d'une manière très différente de ce qu'attendait le vieillard irritable et despotique. Comment se tirer de là ?

On se demandera peut-être si le respect pour son oncle, ou même un simple devoir, n'aurait pas dû engager Eugène Torin à lui faire part depuis longtemps de son projet et de ses sentiments. Dans la position acceptée par lui et connaissant le désir de Matthias, il semble qu'Eugène aurait dû trouver un moyen de le préparer à ce qui allait avoir lieu. La franchise ne lui en faisait-elle pas une nécessité ? — Mais, d'un autre côté, il semble aussi que le jeune homme n'avait rien à dire, tant que son stage et ses examens n'étaient pas terminés. Et puis, qui ne sait combien le cœur hésite à parler, même lorsque les circonstances sont faciles ? Dans le cas actuel, une difficulté terrible se présentait pour le pauvre garçon. D'avance il comprenait que Matthias repousserait toute tentative de l'amener à son plus doux espoir. Son trésor était d'une autre espèce que celui de son oncle, et il y tenait plus que ce dernier au sien propre. Ni l'un ni l'autre ne lâcheraient donc rien de ce qu'ils estimaient à un si haut prix. Eugène s'était embarqué sur un fleuve où le vieillard ne le suivrait point. La nacelle dût-elle chavirer, Matthias ne chercherait à sauver personne. De sang-froid peut-être, il la verrait périr. Le sort jeté, il n'y avait plus qu'à attendre la réponse.

Aussi, dira quelque lecteur, pourquoi se lancer au milieu de semblables écueils ? on examine, on pèse, on calcule. — C'est vrai, répondons-nous. Mais Eugène n'a ni pesé, ni calculé. Il ne veut pas recevoir le mot d'ordre de son oncle, uniquement pour avoir le droit, plus tard, de puiser à pleines mains dans ses sacs d'écus. Qu'il se trompe, c'est fort possible ; qu'il soit imprudent, c'est probable. Mais il ne comprend pas le bonheur comme d'autres voudraient le lui faire ; lui-même prétend y travailler plus directement. Il est responsable. Nous sommes loin, d'ailleurs, de le présenter comme un modèle en toutes choses : c'est un homme qui porte un cœur d'homme. Laissons-le donc aller, et suivons sa trace pour savoir ce qu'il en sera.

On venait de terminer la moisson du froment dans les champs d'Arpel. Il ne restait plus à couper que les blés barbus d'Égypte, dont le grain sert pour la soupe, après avoir été écorcé sous la meule de pierre. Mais les avoines, semées tard, étaient encore vertes partout. Un mois de plus leur était nécessaire pour mûrir. Les cailles s'y étaient réfugiées, ainsi que les jeunes alouettes. Couverts de fleurs blanches ou violettes selon les espèces, les champs de pommes de terre montraient leurs fourrés épais, non loin des chaumes nouvellement dépouillés. Sous ces tiges branchues, les lièvres creusent leurs gîtes ; ils y dorment à l'ombre, sur un terrain frais. En septembre, le chasseur viendra les en faire déguerpir ; mais peut-être qu'avant cette époque fatale, de grandes pluies forceront le timide animal à se cacher dans les bois. Cette retraite nouvelle ne le mettra pas à l'abri de la voix retentissante du chien courant, ni du plomb mortel ; au moins aura-t-il de l'espace pour se défendre et, au besoin, la montagne à franchir, avant d'être relancé le lendemain par les braconniers de France...

— Bonjour, dit Eugène en entrant à la maison ; mon oncle est-il chez lui ?

— Non, reprit Caton, il est chez M^{me} Laure, la marchande. — Est-ce monsieur Eugène, le neveu ?

— Oui, certainement.

— Ah bien ! touchez voir la main de bon cœur, dit-elle en lui tendant ses cinq doigts emmanchés au bout du terrible bras nu. Ça fait bon vous voir ; mais je vous croyais plus grand. L'oncle m'a bien dit d'arranger votre chambre. Le lit z'est fait, et la soupe dressée. Donnez me voir ce sac. Ma foi, je suis bien aise que vous soyez venu. Depuis quelques jours, l'oncle est d'une humeur de chien ; il s'est fatigué un peu pendant la moisson ; maintenant qu'on a fini, ça lui passera. Voilà une chaise, asseyez-vous un moment.

— Merci, Caton. — Mais puisque mon oncle est absent, je vais aller dire bonsoir chez ma cousine Alinde.

— Vous ferez bien. C'est une aimable personne, je vous assure. Ne restez pas trop longtemps, si vous tenez à manger la soupe chaude ; d'ailleurs l'oncle ne tardera pas à rentrer.

Chapitre XXVIII



Toute la famille de Josué Gauty, excepté l'aîné des fils, était réunie dans la cuisine au moment où Eugène entra. Il s'y trouvait de plus Clara. On venait d'allumer deux chandelles. Charles et sa sœur cadette avaient beaucoup grandi depuis six mois. Encore une année et ils seraient l'un et l'autre non plus des écoliers, mais de véritables jeunes gens.

Le neveu fut accueilli avec amitié par son oncle et sa tante ; le cousin par les trois enfants. Eugène salua Clara avec une affection que chacun aurait pu lire dans son regard, si l'on n'eût été dans une sorte de demi-lumière, peu propre à une observation de ce genre. Les vêtements de deuil rendaient les traits de l'orpheline encore plus purs et plus intéressants. Elle n'avait point pâli, malgré les veilles et les fatigues précédentes. Une belle et forte santé paraissait être maintenant son partage. Bien que toujours vive et empressée, Alinde laissait voir un nuage sur son front ; elle aurait voulu parler à son cousin de choses qui, évidemment, la préoccupaient. Après les toutes premières questions d'usage, sur la santé et la manière dont Eugène était venu de X., elle lui dit tout à coup :

— Voyons, dépêche-toi de nous dire le résultat de tes examens ? tu as réussi ?

— Oui, ma chère cousine. J'ai obtenu mon acte de capacité. Le voici même, si tu veux le voir.

En disant cela, il lui offrit le papier.

— Donne-le à mon père ; moi, j'ai presque envie de t'embrasser devant nous tous pour te féliciter. C'est-à-dire, cousin, que tu es maintenant un homme d'importance. Il faudra peut-être te dire « monsieur, » ajoutât-elle, après qu'Eugène lui eut pris un baiser sur la joue.

— Ah ! oui, un drôle de monsieur, ma chère ; un pauvre commis de notaire, car j'ai l'intention de retourner travailler chez mon patron pendant six mois.

— Vraiment ! reprit Alinde avec étonnement. Mais, au fond, tu as

raison. D'ici à la fin de l'année, il y aura peut-être une place de notaire vacante dans le district. Voyons un peu lequel de ces vieux gratte-papier serait assez bon pour te laisser le champ libre ?

— Je ne compte sur la mort de personne pour faire mon petit chemin. Au reste, je sais que tu ne dis pas cela sérieusement. — Vous partez, mademoiselle Clara, dit-il à cette dernière, qui s'était levée et se disposait à saluer la famille.

— Oui, monsieur ; la nuit va être là tout de suite. Nanon est fatiguée le soir et bien aise de dormir. Bonsoir à tous ! Adieu, Alinde.

— Adieu, chère, lui dit celle-ci. À demain ! j'irai vous rendre votre visite.

— Mademoiselle, reprit Eugène, j'ai plusieurs choses à vous communiquer au sujet de la maison. A quel moment du jour pourrai-je me rendre chez vous demain, sans vous déranger ?

— Quand il vous conviendra ; je serai chez moi toute la journée ; mais si vous voulez que ce soit à dix heures du matin ?....

— J'irai à dix heures. Permettez que je vous accompagne au moins jusqu'à la sortie de la cour.

— Je vais aussi, dit Alinde ; vous pourriez dire du mal de moi !

Les trois jeunes gens descendirent l'escalier et suivirent le corridor, pendant que Suzette les éclairait à mi-chemin avec une chandelle. Après quoi, la sœur cadette revint à la cuisine. Le père et la mère avaient l'air préoccupé et restaient silencieux.

— Allons seulement deux pas plus loin avec Clara, dit Alinde, lorsqu'ils furent au chemin.

— Non, merci ; rentrez, Alinde. Je vais très bien seule d'ici à la maison. Au village, il n'y a rien à redouter. Adieu encore. Bonsoir, monsieur.

— Adieu, Clara. Vous serez sage demain, entendez-vous ? lui dit Alinde en la menaçant un peu du geste.

— Mais j'espère l'être toujours.

— Nous verrons.

Comme ils allaient rentrer à la maison, Alinde s'arrêta, tout essoufflée :

— Il faut que je te dise, avant de monter, cousin.... mais la respiration me manque.... Écoute : j'ai donné aujourd'hui ma parole à François ; nous nous marierons dans trois mois. À présent, montons.

— Non, Alinde, non ; écoute-moi à ton tour : que le Seigneur vous bénisse tous les deux ! Qu'il vous donne amour, joie et bonheur jusqu'à la fin ! Oh ! que je te remercie de m'avoir dit cela ! Comme j'en suis heureux pour François et pour toi ! Clara le sait-elle ?

— Non ; je n'ai pu la voir seule. Nous avons décidé la chose dans

l'après-midi. Mais j'ai averti notre oncle.

— Se doute-t-il de ce que je compte faire ?

— Non.

— Et que t'a-t-il dit ?

— Presque rien : tant mieux pour toi, ou quelque chose de pareil.

— Alinde, tu vaux mieux que moi, de toutes manières. Ce n'est pas beaucoup dire, mais tu as montré aujourd'hui du vrai courage et un grand cœur.

— Du cœur ! oui, j'en ai, cousin, du cœur, et je te le dis : j'aime bien François. Cela n'est venu qu'à la longue, mais enfin cela est venu tout de bon.

— Comme je me réjouis de le voir et de lui en parler ! — montons ; on ne comprendra pas chez vous ce que nous faisons ici à la rue.

Eugène ne tarda pas à revenir chez son oncle Matthias. Ce dernier était encore absent. La Caton tricotait en silence, à la clarté fumeuse d'une vieille lampe de bronze, dans laquelle une mèche de coton, semblable à un serpent d'eau, faisait deux ou trois tours avant de brûler tristement en dehors du bec. Ce lustre rustique était posé sur un pot de terre placé sur la table le fond en l'air. Les bras de Caton faisaient mouvoir avec rapidité les aiguilles d'acier, vrais jouets d'enfant pour de si vigoureux moteurs. De temps en temps, lorsqu'elle avait terminé un tour, elle passait rapidement l'aiguille libre sous son petit bonnet blanc, dans les cheveux crépus renfermés sous la percale. Il y avait là quelque chose qui n'était pas à sa place, ou qui l'inquiétait évidemment. Une trace de noir de fumée, partant d'un coin de la bouche et allant jusqu'au milieu de la joue, donnait à la forte fille un air brigandeaude assez drôle, dont Eugène en toute autre circonstance se fût égayé.

— Et mon oncle ? dit-il en entrant.

— Pas encore venu : il paraît que la dame Laure lui conte ses histoires d'autrefois. Il est allé acheter du savon pour la lessive qu'on doit laver bientôt ; je ne sais pas que diantre il peut faire là-bas si longtemps. Mais je réfléchis qu'il est peut-être chez le vieux tailleur qui devait lui rapporter un pantalon. Si vous êtes fatigué, vous pourriez manger votre soupe et aller dormir.

— Oui, j'ai marché pendant quatre heures, et j'avais déjà fait plusieurs lieues à pied avant de partir de X.

Caton présenta donc sans façon au neveu de son maître une petite soupière en terre brune, pleine d'une soupe aux pommes de terre et au légume vert ; une couche de fromage fondu se tenait sur les tranches de pain qui flottaient à la surface. Eugène se régala de ce potage de paysan, et cela fit grand plaisir à la Savoyarde.

— À présent, si monsieur Eugène veut prendre cette lampe, j'irai lui montrer sa chambre.

— Je la connais bien, merci, Caton ; c'est toujours la même, la seconde à gauche ?

— Oui.

— Eh bien ! vous donnerez le bonsoir à mon oncle de ma part, en lui expliquant que j'étais fatigué. Vous lui remettrez aussi ce papier, dit-il, en posant son diplôme entre les assiettes du râtelier. — Bonne nuit, Caton.

— Bonne nuit aussi à vous, monsieur Eugène. Ma foi, ce n'est pas pour vous le cacher, mais je me réjouis que vous demeuriez avec nous. Le maître ne fait que nous tourmenter la moitié du jour ; quoi qu'on fasse, il n'est jamais content.

— Il faut avoir de la patience. À son âge, la vie n'est pas bien gaie, en général.

— Bah ! bah ! il sait bel et bien causer avec la marchande, quand ça lui plaît. Alors, quand il rentre ici, il semble *des fois* qu'il va tout dévorer. Dans ces moments-là, on est bien forcé de lui tenir tête. Moi, je suis tant bonne qu'on veut, mais il ne s'agit pas de me molester.

— Bonsoir, Caton ; dormez bien.

— Il faut au moins se toucher la main, pour la première fois qu'on se voit.

— Très volontiers.

— Allons, bonne nuit ; j'ai fait votre lit tant bien que j'ai pu. On a mis de la paille fraîche, car l'ancienne était réduite en cannelle. La Nanon ne l'avait pas changée depuis huit ans.

Eugène tira la porte après lui et tourna la clef dans la serrure. « Quelle hardie babillarde mon oncle a pour domestique, se dit-il ; mais elle a l'air d'une brave et honnête fille. »

La fatigue ayant le dessus, il fut bientôt profondément endormi.

En ce moment, Clara travaillait encore. Elle avait bien de l'inquiétude, la pauvre enfant. L'argent lui manquait, soit pour rendre à Alinde les soixante francs qu'elle lui devait, soit pour compléter les trente francs du loyer échu déjà le 1^{er} avril. Elle soupirait. Demander à Nanon de lui prêter quelques écus, c'était se créer une autre dette. Et la Nanon, peut-être, ne les avait pas. Que faire ? travailler et prier ! Et puis, cette embrassade si familière d'Alinde avec son cousin, lui avait donné un coup au cœur. Ils allaient sans doute se marier, maintenant qu'Eugène rentrait chez son oncle. Chacun savait plus ou moins que c'était le désir du vieillard. Jamais Alinde ne lui avait parlé de ce qu'elle comptait faire à cet égard ; et devant Clara, jamais François Chardon ne laissait paraître ses sentiments pour la fille aînée de Josué

Gauty. Clara croyait bonnement ce que l'Ister et les autres femmes d'Arpel ne se gênaient pas de dire, ou bien elle n'avait aucune opinion arrêtée sur ce point. Les attentions d'Eugène pour sa mère, sa lettre si affectueuse, ce qu'il avait fait pour elle-même pendant ses visites à Arpel, tout cela se tenait près de son cœur : elle était parfois effrayée d'un tel voisinage intérieur, et quoi qu'elle fit pour ne pas le voir ou le repousser loin d'elle, voilà qu'il reparaisait de nouveau peu d'instant après. Depuis six mois, Eugène Torin avait pris bonne mine aussi ; il se tenait droit, ferme ; ses épaules s'étaient élargies ; ses cheveux avaient bruni. Il ne portait pas de barbe. Une cravate noire, un peu lâche pour mettre le cou à l'aise, laissait retomber le col de la chemise de chaque côté. Avec son teint uni, peu coloré, le front haut et le regard franc, c'était un beau garçon. Et Clara n'avait pu s'empêcher de voir cela, même dans le demi-jour où il l'avait saluée.

Elle pria avec ardeur pour qu'il ne restât rien, absolument rien dans son cœur qui ne pût être avoué à Alinde, aussitôt qu'il serait question de mariage entre son amie et Eugène Torin. — Si seulement elle avait les trois écus qui lui manquaient pour le paiement de son loyer ! — « Eh bien ! pensa-t-elle, je dirai où j'en suis à M. Torin ; oui, c'est le mieux, après tout. Si cela m'humilie, j'en retirerai peut-être du profit pour mon âme. » Ainsi pensent les personnes droites et humbles, dont les sentiments pieux sont empreints d'une grande délicatesse.

Le lendemain matin, lorsque Eugène parut à la cuisine, il trouva son oncle seul, prêt à déjeuner et tenant le brevet de notaire ouvert devant lui.

— Bonjour, mon oncle, dit-il ; avez-vous passé une bonne nuit ?

— Non, pas trop, et toi ?

— J'étais si fatigué, que je n'ai fait qu'un somme jusqu'au jour.

— Tant mieux. Voilà donc ton affaire terminée. J'en suis bien aise pour toi.

— Je n'oublierai jamais que je vous dois une grande partie de ma réussite, mon oncle. Si vous ne vous étiez pas intéressé à moi, comme vous l'avez fait depuis la mort de mon père et de ma mère, je ne serais sans doute pas arrivé au point où je me trouve, quelque humble que soit ma position.

— J'ai fait, avec ton argent, ce que j'ai cru bon pour toi. J'aurais voulu faire davantage, et j'y avais compté. Mais mademoiselle ma nièce Alinde a la tête revêche ; elle ne s'est pas souciée de mes intentions ; tant pis pour elle, qu'elle aille manger des fougères et des chardons tant qu'elle voudra ! la portion de bien que je lui destinais passera à une autre, qui en sera plus digne. Comme tu as été chez mon beau-frère hier au soir, je pense qu'on t'a mis au courant.

— Oui, mon oncle. Alinde m'a dit qu'elle a donné sa parole à François Chardon ; c'est un choix excellent, le meilleur qu'elle pût faire. Vous connaissez mon ami François ; sa position est assurée, son caractère distingué, et....

— Je m'embarrasse fort peu de son caractère, de sa position et de toute sa chardonnerie. C'est un rejeton de contrebandier, qui se mêle de faire le bon apôtre. Il a enjolé le cœur et l'esprit de ma nièce. Qu'il se fasse curé, si bon lui semble, et Alinde une religieuse de couvent. Qu'ils chantent des cantiques au clair de la lune ou dans le milieu du jour, ils en sont libres. Mais, moi aussi, je suis libre, et je le leur prouverai. — Voyons, verse-toi du café et prends du pain ; nous irons ensuite causer de nos affaires à la chambre, car on ne peut ouvrir la bouche devant la Caton Diadia, qui va être là, sans qu'elle ne se mêle de la conversation. Ah ! je lui ferai passer une telle habitude, à cette *dordon*.

— C'est pourtant une bonne domestique ?

— Oui ; mais c'est un démon fini quand elle est de travers. Et puis, si elle se met à faire le moulinet avec ses deux assommoirs, vous n'êtes pas dans le cas d'en approcher. Un jour, le domestique à Bernard lui dit qu'elle était une gueuse, une mal-embouchée : monsieur, elle te lui flanqua un soufflet dont il garda la marque jusqu'au lendemain. La voici qui monte, il faut parbleu se taire pendant qu'elle sera là.

— Bonjour, Caton ! dit Eugène.

— Bonjour, monsieur. Avez-vous bien dormi ?

— Oui, le lit était excellent.

— Bon ! ça me fait plaisir. — Peut-on ôter ces tasses de là ? demanda-t-elle à son maître d'un ton assez péremptoire.

— Comme vous voudrez, répondit Matthias. Eugène, allons dans ma chambre, si tu as fini.

Ils y entrèrent.

— Eh bien, pour reprendre la conversation, je te dirai, mon neveu, que tu dois chercher une personne de bonne famille, qui ait, si possible, quelque argent libre ; une personne de bonne santé, entendue dans un ménage de campagne, et capable de diriger une maison comme la mienne. Cherche-la, trouve-la, épouse-la, et viens te fixer avec elle chez moi. Avec son argent ou avec le mien, si elle n'en a pas, nous achèterons une patente de notaire. Si l'on offrait cinq mille francs au vieux Balthazar, il consentirait peut-être à se retirer pour te laisser nommer à sa place. En attendant, tu t'occuperas d'agriculture avec moi ; ta femme tiendra le ménage, et je pourrai au moins renvoyer cette... je ne veux pas dire quoi, de Caton Diadia. — Il

ne manque pas de filles dans la contrée ; il y a les quatre de Jeannaut Queuche, à Brâmoz ; elles ne sont pas mal de figure, dit-on, et leur père donne à chacune dix mille francs en se mariant. Tu peux les examiner de près. — Il y a aussi la fille unique de Samuel Hondart à Crillan, mais on la dit un peu *fémeline*, et sa mère ferait les cent dix-neuf coups pour que tu allasses vivre avec eux. Ça ne peut nous convenir, si elle met cette condition. — Il y a d'autres filles encore : Les deux du syndic de Poliant, par exemple ; celle qui se nomme Fryda est une bonne fille, qui ne demanderait peut-être pas mieux que de venir ici. M^{me} Laure la connaît et m'en a parlé hier au soir. Enfin, cherche. Celui qui cherche, trouve.

— Mon oncle, répondit Eugène avec beaucoup de douceur affectueuse, je vous remercie de vos intentions à mon égard. Au point de vue où vous vous placez pour moi, elles sont certainement bonnes, et tout ce que je puis désirer de mieux. Tant que je vivrai, et dussions-nous sur le point en question ne pas penser de la même manière, je me souviendrai toujours que vous m'avez servi de père pendant bien des années. Vous m'avez reçu chez vous comme votre enfant. J'aurai donc toujours pour vous une véritable reconnaissance ; c'est mon devoir, mais c'est aussi un besoin de mon cœur. Je voudrais pouvoir suivre le conseil que vous me donnez relativement au choix d'une compagne ; mais cela m'est impossible. Depuis bientôt un an, je garde en silence une vive affection pour une personne du plus grand mérite comme caractère, et mieux douée que moi pour les dons de l'intelligence. Nous avons les mêmes convictions religieuses. Il est probable qu'elle ignore ce que je pense d'elle, car je ne lui ai jamais fait aucune ouverture. Je me suis borné à l'examiner, à la suivre dans sa conduite et à parler avec elle lorsque j'en ai eu l'occasion. Avant de me présenter, je tenais à vous instruire le premier de mes projets.

— J'ignorais cela ; mais, reprit l'oncle, si c'est une personne d'une bonne réputation, d'une bonne santé, d'une famille honorable, qui sache tenir un ménage et s'entende à la campagne, je ne dirai pas non, lors même qu'elle aurait peu de fortune. — Ce n'est pourtant pas la fille de ton patron ? elle ne me conviendrait pas : on la dit coquette.

— Ce n'est pas M^{lle} Bottand. — Mais ceci me fait souvenir, mon oncle, que je dois vous faire part d'une proposition de son père. Il m'offre de travailler chez lui jusqu'au premier janvier, à 50 fr. de Suisse par mois. Je désire accepter, n'ayant pas l'intention de me marier avant la fin de l'année.

— Ah ! ma foi, l'année prochaine, c'est un peu loin de nous. Je ne puis plus voir par là cette rougeaude avec ses bras de fruitier. Arrange-toi pour expédier tes affaires plus vite. Mais préalablement,

comment se nomme la personne en question ?

— C'est M^{lle} Clara qui demeure dans ma maison.

À cette réponse, non !.... si la foudre fût tombée sur le toit, ou que le feu eût pris à la cheminée de la cuisine, l'oncle Matthias ne se fût pas levé plus subitement.

— Pas de badinage ici ! dit-il d'une voix qui fit arrêter net la Caton vers son lavoir. — Le nom de ta future, voyons !

— Je n'ai pas de future, mon oncle, tranquillisez-vous. Je viens de vous dire que je n'ai pas encore parlé ; mais, devant Dieu comme devant vous, je déclare que mon intention est d'épouser M^{lle} Clara, dans six ou huit mois, si elle m'accepte. Maintenant, vous savez tout.

Matthias ôta son chapeau, recula de trois pas, fit un profond salut, et du ton le plus mordant et le plus ironique :

— Monsieur mon neveu, dit-il, je te remercie. Certes, il est sûr que je suis bien partagé en fait de neveu et de nièce ! mais tu sais encore mieux le métier d'hypocrite que ta cousine, je t'en fais compliment. Ah ! tu comptais amener ici, pour ma nièce future, la fille d'un banqueroutier ! bien obligé ! Prends-la, si ça te fait plaisir, pour laver tes propres écuelles : souviens-toi seulement que, du jour où tu seras marié avec elle, tu ne remettras pas les pieds chez moi. Ah ! vous vous êtes laissé prendre aussi aux charmes de la sirène ! très bien, monsieur mon neveu. Vous mangerez des herbes amères, je te le prédis, avec cette charmante orpheline, si intéressante, si digne, si...

— Mon oncle, c'est assez : à moi, toutes les injures que vous voudrez ; de M^{lle} Clara, pas un mot blessant, pas une parole qui ne soit à sa place, ou je sors immédiatement.

— À ta guise, mon cher, comme tu voudras. Mais Matthias Torin ne donnera jamais le titre de nièce à la fille d'un suicidé qui a fait faillite.

— Est-ce la faute de M^{lle} Clara, si son père s'est mal conduit ?

— Clara ! Clarette ! Clarinette ! c'est bon, ne m'en parle plus. — Je croyais avoir un neveu et une nièce ; je voulais en faire mes enfants, mes héritiers ; je n'ai plus rien de leur côté. Ils ne tiennent à moi ni l'un ni l'autre ; qu'ils s'en aillent au diable tous les deux et me laissent tranquille.

— Il y a en bas un homme qui vous demande, maître, dit la Caton en ouvrant la porte avec précaution. Vous criez si fort, qu'on pourrait entendre tout ce que vous dites.

— Tant pis ! tant mieux ! j'en remplirai le village, si cela me fait plaisir. Va aussi au diable avec eux ! tant plus vite je serai débarrassé de vous tous, tant plus content je serai. — Tiens, monsieur, prends ton papier ; il te servira à grand'chose maintenant ! oui, à grand'chose ! fit-il une dernière fois en levant les épaules.

Matthias mit son chapeau du mauvais côté sans s'en apercevoir, puis il descendit, en toussant, l'escalier sombre de sa vieille maison.

— Ça lui passera, dit la Caton ; vous verrez que ça lui passera, monsieur Eugène. J'ai tout entendu, mais je ne dirai rien, je vous le promets. — Où allez-vous ?

— Je sors aussi.

— Pauvre garçon ! reprit-elle quand il fut dehors, quel mauvais quart-d'heure le vieux lui a fait passer !

Chapitre XXIX



Clara était seule à travailler, lorsque Eugène vint frapper à sa porte. Nanon lavait la lessive chez l'Ister, avec quelques autres femmes du village. La journée finie, elle recevrait quatre batz en paiement. À cette époque-là, quatre batz, c'était autant que huit aujourd'hui. Le jardinet était char-

mant de propreté, de fleurs et de légumes. Devant la fenêtre, une place d'honneur avait été réservée pour le géranium offert le 1^{er} janvier. — Quoique parfaitement simple dans sa mise, Clara avait pourtant soigné peut-être encore mieux sa coiffure qu'à l'ordinaire. De sa part, c'était bien naturel; on n'a pas souvent la visite du propriétaire de la maison! quoi qu'il en soit, vue ainsi de plein jour et chez elle, l'orpheline paraissait dans tous ses avantages extérieurs. La chambre était en ordre parfait, la cuisine fraîche, bien balayée.

— Je crains d'être indiscret en venant de si bonne heure, dit Eugène, mais, à la suite d'un entretien que j'ai eu ce matin avec mon oncle, je tenais à causer un peu avec vous le plus tôt possible.

Clara pensa tout de suite qu'on allait rompre le bail; cela lui donna de l'émotion, surtout à cause de l'impossibilité où elle se trouvait de payer immédiatement le loyer.

— Monsieur, dit-elle en tremblant un peu, vous ne me dérangez point. Mais je suis bien peinée de ne pouvoir m'acquitter aujourd'hui de ce que je dois pour l'appartement, déjà depuis le 1^{er} avril. Peut-être aurez-vous la bonté d'attendre encore quelque temps, ou de consentir à recevoir vingt francs au lieu de trente?

— Mademoiselle, reprit tout de suite Eugène, je ne suis point venu pour vous parler d'argent ni de rien de semblable. Je n'y ai même jamais pensé. Je viens dans un but bien différent et d'une importance capitale pour moi. Veuillez, je vous prie, m'écouter avec bonté, avec affection, si possible. — Comme vous, mademoiselle, je suis orphelin de père et de mère; assez pauvre, puisque je ne possède que cette maisonnette, un champ, et un petit reste d'argent qui est entre les

mains de mon oncle. J'ai bien, si vous voulez, une sorte de position, par mon acte de capacité au notariat ; mais c'est une position à venir seulement. Il est probable que je devrai attendre plusieurs années, avant d'avoir ma patente de notaire. Toutefois, comme j'aime le travail, je n'ai pas, grâce à Dieu, trop de souci sur la manière dont je pourrai gagner ma vie. Mon plus vif désir serait de me marier, dans six ou huit mois, et de m'établir à Arpel, dans ma maison. Je m'occuperais à gérer des rentiers, des immeubles, à traiter des affaires en commission, etc. Ainsi, j'ai le bon espoir de suffire aux besoins de mon ménage.

« Il paraît, pensa Clara, qu'ils ne peuvent s'entendre avec l'oncle, et qu'alors ce dernier ne veut rien lui donner : il est si dur ! »

Eugène continua :

— Ma cousine Alinde est au courant de tout et sait ce que je pense, mais vous ignorez probablement que, depuis la promenade faite avec elle aux Fougères en octobre de l'année dernière, et surtout depuis que je vins ici il y a sept mois, je vous ai donné mon cœur...

À l'ouïe de ces dernières paroles, Clara se leva, tout effrayée et comme hors d'elle-même :

— Monsieur Torin, dit-elle, en devenant d'une pâleur extrême, que voulez-vous dire et que venez-vous faire ici ?

— La chose du monde la plus simple, la plus droite, la plus honorable pour moi ; vous offrir ma main, vous demander la vôtre, en présence de Dieu qui me connaît et sait que je dis vrai, devant lui et devant vous.

— Mais c'est impossible, absolument impossible, pour moi, pour Alinde ! Monsieur, je refuse formellement. Chacun, au village, dit que vous épousez votre cousine : on s'y attend ; votre oncle y compte lui-même. Alinde laisse assez voir qu'elle est votre amie : — Monsieur Torin, j'étais déjà bien assez dans l'épreuve et dans les difficultés de la vie, sans avoir encore à m'opposer à vos intentions. Pensez-vous que je voulusse jamais me mettre à la place de celle que j'aime comme une sœur ? Non, non, monsieur, je le répète : c'est impossible, et je refuse d'en entendre davantage.

— Il faut pourtant que vous connaissiez exactement la situation ; jusqu'ici vous êtes dans une profonde erreur sur ce qui nous concerne, Alinde et moi. Oui, nous sommes amis depuis longtemps ; nous l'avons toujours été. Et cependant il n'y a jamais eu entre nous que de l'amitié. Jamais je n'ai pensé à Alinde pour ma femme, et la preuve, c'est que j'ai favorisé moi-même les sentiments de François Chardon pour elle. C'est donc moi qui vais vous annoncer leur prochain mariage. Depuis hier, il est décidé. Alinde vous l'aurait dit, si

elle avait pu vous voir seule après mon retour ; pour ce qui me concerne à votre égard, j'avais exigé d'elle le secret le plus absolu. À mesure que cette explication se faisait, Clara reprenait des couleurs ; elle était maintenant aussi rouge que précédemment elle était pâle. Baissant les yeux, elle s'assit.

— Je ne savais rien de tout cela, dit-elle ; mais c'est égal, je dois maintenir ma décision. C'est mon devoir, je le ferai. Je connais assez votre oncle, pour savoir ce qu'il peut penser de moi, de ma famille, de ma position.

— Si ce devoir, si ce que vous appelez un devoir, bien qu'il n'en soit pas un, ne vous coûte rien, alors, je n'ai plus qu'à gémir sur moi-même. Mais dans ce cas si douloureux, M^{lle} Clara, je vous garderai toute ma vie cette affection, pardonnez : cet amour, que je n'ai pu encore vous laisser voir tel qu'il est. Sans la position nouvelle d'Alinde, j'aurais attendu en silence la fin de votre deuil pour vous ouvrir mon cœur. Cela n'était pas possible, et voilà pourquoi vous me voyez, voilà pourquoi vous entendez encore une fois mes supplications. Ne me repoussez pas entièrement, Clara. Donnez-moi quelque espoir ; j'attendrai, s'il le faut, des années, dit-il en se levant. Clara s'était aussi de nouveau levée :

— Comment voulez-vous, reprit-elle, que je puisse, que je doive consentir à briser votre carrière, à vous mettre mal avec votre oncle, peut-être même avec vos autres parents ? Non, non, monsieur Torin, je dois maintenir ma décision. Toute ma vie, moi aussi, je serai reconnaissante de vos attentions pour ma mère, et je suis très touchée de l'honneur que vous me faites en ce moment, mais...

Eugène l'interrompit.

— Ne parlez plus de devoir, dit-il, car je pourrais vous demander si c'en est un de me rendre malheureux. Eh ! que m'importent les choses de la terre ! sans vous pour les partager, je n'y tiens pas. Avec vous, la pauvreté me sera richesse et bonheur. Serait-ce donc à moi de vous rappeler les paroles de l'Évangile et toutes les promesses faites aux enfants de Dieu ? laissons, croyez-moi, les enfants des hommes arranger leurs mariages, comme ils arrangent leurs champs ou leurs bureaux d'affaires ; mais nous, dont l'ambition est plus sainte, nous, dont le cœur est placé plus haut, attachons-nous à la vie du Ciel. Nos conditions, d'ailleurs, sont les mêmes : orphelins tous les deux, pauvres tous deux, ayant la même foi, la même espérance, pourquoi refuseriez-vous d'unir votre vie à la mienne, lorsque vous voyez que c'est mon ardent désir ? Est-ce mon oncle qui veut, qui peut nous rendre heureux ? Est-ce que vous iriez faire la soupe chez lui, travailler dans ses champs pour qu'il me les donne un jour ? J'ai

d'autres devoirs à son égard. N'est-il pas plus honorable, pour vous et pour moi, que je gagne notre pain quotidien ? Clara, voyez : j'ai beau être jeune, depuis quelque temps je suis devenu un homme plus sérieux, et j'espère accomplir mes devoirs, comme vous les vôtres. Les yeux de Clara se gonflaient ; son cœur allait déborder : elle regarda une dernière fois Eugène.

— Clara, dit-il de sa voix la plus persuasive, donnez-moi votre main.

— Mon Dieu, répondit la jeune fille en levant les yeux au ciel, conduis-moi, montre-moi mon chemin ; je veux faire ta volonté, tu le sais.

Eugène lui prit la main et l'attira doucement à lui. Clara sanglotait ; elle appuya sa tête sur la poitrine de celui auquel son cœur appartenait aussi, mais que, par délicatesse de conscience, elle avait cru pouvoir refuser. Là, elle versa d'abondantes larmes, pendant que Eugène essayait de la calmer.

— Pourquoi, pourquoi donc, ma bien-aimée, lui disait-il, pourquoi vous tourmenter ainsi ? Je veux vous rendre heureuse ; ne craignez rien avec moi. Ah ! je vous aime trop pour vous causer la plus petite peine. Tâchez de vous remettre. Nous serons si heureux. Jamais personne ne le sera plus que nous, pas même Alinde et François, qui s'aiment beaucoup. Vous verrez que vous pourrez bientôt m'aimer aussi un peu.

— Mais je vous aime depuis longtemps, répondit-elle doucement, cachant toujours son visage sur l'épaule d'Eugène ; seulement, je ne pouvais accepter tant de bonheur.

— Merci, merci, murmura le jeune homme ; merci à vous, qui venez de me dire cela. — Maintenant il faut vous asseoir ; je ne veux pas que l'émotion vous rende malade.

— Non, ce n'est rien, dit-elle en essuyant ses larmes. Je n'ai besoin de rien, si ce n'est de votre main. À présent que je vous ai donné la mienne, il me faut la vôtre : je ne puis plus m'en passer. Mais je me demande ce que je viens de vous dire, ce que je viens de faire. Est-ce donc bien vrai, tout ce que vous m'avez dit ? Est-ce que vous voulez que je devienne votre femme, dans six ou huit mois ? Est-ce que, pauvre orpheline, je puis croire cela ?

— Est-ce que, reprit Eugène en souriant, moi, un pauvre orphelin, un apprenti notaire, un homme de rien dans le monde, je puis croire que Clara Félice est ma fiancée, et que sa main est dans ma main ? Est-ce vrai qu'elle m'aime !

— Oui, c'est vrai.

— Alors, c'est vrai que je l'aime aussi ; c'est vrai que Clara est ici chez elle, dès aujourd'hui ; c'est donc vrai que la chère enfant, dit-il en

riant tout de bon, n'aura pas besoin de me payer les trente francs qu'elle me doit ! Oh ! penser que je venais vous tourmenter pour de l'argent ! fi ! que c'était laid !

— Mais c'est que j'ai encore d'autres dettes ; il faut que vous sachiez tout, maintenant ; oui, je dois soixante francs à Alinde, depuis longtemps.

— Pas du tout, ma chérie ; je connais très bien l'état de vos affaires ; c'est aussi à moi que vous devez ces soixante francs.

— À vous ?

— Oui, à Eugène Torin, lui dit-il en portant à ses lèvres la main qu'il tenait dans la sienne. Pourquoi cela vous étonne-t-il ? Ne vous ai-je pas dit que je vous aime depuis je ne sais plus quand, tant c'est ancien. Et ne fallait-il pas penser que la maladie et la mort de votre mère augmentaient vos charges et vos difficultés ? Alinde a fait ce que je lui avais demandé, comme une excellente cousine et amie qu'elle est, Clara. Ainsi, toutes vos dettes sont payées : êtes-vous contente, maintenant ?

Si Eugène l'avait laissé faire, Clara eût peut-être, à son tour, porté à ses lèvres la main de son fiancé ; mais il la prévint. D'ailleurs, n'était-il pas le plus fort ? et Clara comprit tout de suite que son cœur reconnaissant allait trop loin dans la circonstance actuelle.

— Il vous faut maintenant me laisser, lui dit-elle ; vous reviendrez ce soir, lorsque Nanon sera là. Mon Dieu ! quelle matinée, et quelle décision ! Que le Seigneur nous conduise tous deux ! lui seul sait notre chemin. — Vous irez avertir Alinde, n'est-ce pas ? il faut que je la voie le plus tôt possible ; il faut que je lui parle ; il faut que je la gronde ; il faut que je l'embrasse.

— À ce soir donc, Clara !

— À ce soir ! que Dieu vous garde !

Ô Matthias Torin ! et vous tous qui ne recherchez dans le mariage, que la richesse, ou la beauté, ou les arrangements de position, savez-vous ce que vaut l'amour de deux cœurs unis devant Dieu ! Pouvez-vous comprendre le chemin fait en si peu de temps par deux âmes pareilles ? Croyez-vous que jamais les maximes du monde puissent conduire à un tel bonheur ! « Combien ? Combien ? Combien de mille francs ? » C'est là votre éternelle et desséchante question, lorsque vous connaissez la figure et l'âge de la personne. Mais ce qui seul subsiste, savoir l'amour de Dieu dans le cœur et l'amour humain aussi dans le cœur, vous vous en souciez très peu. Ou bien, ce que vous appelez amour n'est qu'une idolâtrie de la créature, une passion qui, la plupart du temps, rend malheureux celui qui en est possédé.

Clara vint accompagner Eugène jusqu'à la porte, vers le sentier :

— Il est bien joli, votre jardin, lui dit-il. Est-ce vous qui cultivez ces pétunias et ces reines-marguerites ?

— Oui, et aussi ces laitues pommées ; mais c'est la Nanon qui a fossoyé le carreau. Regardez un peu ces haricots nains, comme ils sont jolis et réguliers. Nanon marquait la raie, et moi je mettais les grains ; je m'entends un peu au jardinage, depuis que Nanon m'a montré comment on s'y prend. C'est elle qui va être contente ! elle vous aime tant !

— Nous la garderons avec nous, n'est-ce pas, tant qu'elle voudra ? Il faudra lui faire une chambre sur le *solier* de la grange ; j'y ai déjà pensé. Mais c'est pourtant assez agréable, dit-il en se retournant et reconduisant Clara jusque sur le seuil, c'est pourtant assez agréable d'avoir une chaumière comme la nôtre, avec un jardin devant et le sentier à deux pas. Savez-vous que je me trouve riche, Clara ?

— Oui, et moi aussi. Dans ce moment je le sens si bien que j'en suis profondément humiliée devant Dieu. Eugène, quelle richesse que celle du cœur ! Quelle richesse plus grande encore de pouvoir prier ensemble et combattre ensemble ! Adieu, mon ami. Si les gens nous voient ainsi de leurs vergers, que diront-ils ?

— Ce qu'ils voudront ; je vais annoncer partout que nous sommes fiancés. — Mais il faut vous dire aussi tout de suite une chose à laquelle vous ne vous attendez pas ; c'est que, dès lundi, c'est-à-dire après-demain, je repartirai pour X. Je ne veux pas rester davantage chez mon oncle.

Clara devint silencieuse et baissa les yeux :

— Oui, dit-elle au bout d'un instant ; je crois que c'est bien pour nous deux, et aussi pour tous.

Chapitre XXX



Peut-être pensez-vous, mon cher lecteur, qu'Eugène et Clara ont fait trop de chemin en si peu de temps. Hier, ils ne se connaissaient pas d'une manière très intime, et les voici maintenant qui, au bout d'une heure de conversation, se promettent leur foi et se donnent la main. Ne vont-ils pas bien vite ? N'y a-t-il pas, dans leur fait, beaucoup d'imagination non réglée, qui pourrait leur être en piège, devenir même fatale pour eux ? N'eût-il pas été plus sage d'attendre quelques jours avant de se décider ?

Je vous répondrai qu'en effet, je trouve aussi que les fiançailles ont marché d'un train de poste, et j'en ai été moi-même tout surpris. Cependant, je n'ai pas tardé à comprendre qu'il ne pouvait en être autrement dans une position aussi à part. En présence de la formidable colère de son oncle, Eugène ne pouvait rester longtemps sans être fixé sur son sort ; et Clara, ayant refusé sa main d'une manière si formelle au début de leur entretien, ne pouvait non plus que la donner ensuite de la manière la plus franche et la plus entière. Mettez-vous, mon cher lecteur, à la place de ces jeunes gens. Et puis, souvenez-vous, que nous avons ici deux âmes qui ne font aucun calcul au point de vue matériel, mais veulent respirer à pleine poitrine et prendre la vie telle que Dieu la leur donnera. Les mauvais jours viendront assez pour eux ; ne troublons pas leur joie si pure : ils n'auraient que faire de nos réflexions.

En rentrant chez elle, Clara ferma la porte en dedans, crocha les contrevents tout près de la fenêtre et se promena seule un moment dans cette obscurité factice. Bientôt elle se jeta à genoux devant son Père Céleste, et répandit son âme en actions de grâce. Elle ne se sentait plus seule sur la terre, plus orpheline. Un cœur s'était donné à elle, avec une générosité dont elle sentait tout le prix. Ils étaient deux maintenant. Le visage d'Eugène et son expression de bonheur apparaissaient continuellement devant ses yeux. « Il pensait à moi depuis si

longtemps, et je ne m'en doutais pas ! je croyais à tout autre chose. Mais c'est bien heureux que je n'aie rien su jusqu'à aujourd'hui. Comment se fait-il seulement que je n'en sois pas morte de joie ? — Mon Dieu, mon Dieu, garde ton enfant dans un sentiment de paisible reconnaissance. Garde-nous tous deux en paix avec toi. Dispose le cœur de son oncle en notre faveur, ou plutôt, dispose-le à venir à Toi avec nous. Montre-moi bien tous mes devoirs, et que je les suive !

Elle rouvrit ses contrevents, retourna la clef dans la serrure et reprit son ouvrage laissé sur la table. À peine avait-elle tiré quelques aiguilles que la porte s'ouvrit. Alinde, tout essoufflée, entra sans s'annoncer.

— J'arrive, Clara, en courant de chez nous ici ; j'ai vu Eugène une minute ; il m'a tout dit. Nous étions sœurs déjà ; nous allons l'être bien davantage.

Les deux amies se jetèrent dans les bras l'une de l'autre et se tinrent embrassées pendant un instant sans rien dire.

— Mettez-vous là, dit enfin Clara. Vous, qui pouvez parler, racontez-moi tout ce que vous savez. Comme vous avez été ferme et prudente ! je vous admire beaucoup. Mais que dira votre oncle de nos décisions ?

— Il en prendra vite son parti, vous verrez. Et puis, nous ne l'épousons pas, après tout. S'il s'obstine à marier les gens comme il l'entend, il en trouvera d'autres plus dociles que nous. Eugène ne vous aurait pas connue, je suppose ; il m'aurait demandée pour obéir à son oncle, plus que par amour pour moi, — oh ! certes, je lui aurais dit *non*. Mais, du premier jour où le l'ai vu vous regarder, j'ai pensé : voilà qu'il va l'aimer ; voilà qu'il l'aime déjà. Plus tard, je me suis bien dit aussi que vous en teniez pour lui à la bonne place ; je ne vous ai fait aucune question, parce que j'avais promis le secret. Clara, je suis bien folâtre à l'extérieur, n'est-ce pas ? pourtant je puis garder un secret.

— Vous en avez gardé deux, puisqu'enfin François Chardon s'est rendu maître de votre cœur sans que vous m'ayez fait le moindre signe d'intelligence.

— Je crois bien ! ce mauvais François n'a pas voulu m'écouter, lorsque je lui ai conseillé, lors du mariage de mon frère, de s'adresser à vous. Je voulais que l'un des deux vous eût ; n'étais-je pas bien hardie ?

— Mais c'est que je l'aime beaucoup votre François, ma chère Alinde ; il ne faudra pas être plus jalouse de mon amitié pour lui, que je ne l'ai été de la vôtre pour Eugène.

— Ah ! nous verrons tout ça ! En attendant, nous allons, dès demain, faire le sujet de toutes les conversations dans le village. — La Nanon ne sait rien ?

— Non.

— En m'en allant, je le lui dirai tout chaud ; il ne faut pas qu'elle l'apprenne des autres femmes à la fontaine. Adieu. Venez un peu chez nous ce soir. François y sera.

— Je ne sais vraiment pas si j'en aurai le courage ; votre oncle pourrait s'y trouver.

— Il ne viendra pas, et d'ailleurs, vous êtes sous notre protection. Je crois vraiment que vous reprenez votre ouvrage !

— Oui, j'ai promis cette jupe pour six heures.

— Moi, je ne fais rien, si ce n'est d'aller et de venir. Il me serait impossible de tenir une aiguille. C'est déjà beaucoup si je puis peler les pommes de terre pour le dîner, dit-elle en riant. Clara, figurez-vous donc que nous sommes fiancées ! ça n'arrive pas tous les jours ; on peut bien ne pas travailler !

— Sans doute, mais je crois pourtant que François travaille aujourd'hui.

— Lui ! c'est bien sûr : est-ce qu'il n'a pas toujours été trop sage ? Je compte bien le rendre un peu moins bon, dès à présent. Si c'était même possible de le voir une fois dans une petite colère ! Avec Eugène, ce serait vite fait ; avec François Chardon, je crois qu'on aurait assez de peine.

— Ils sont excellents tous les deux, Alinde ; bénissons Dieu de nous les avoir donnés.

Alinde embrassa tendrement Clara, puis elle lui dit tout bas à l'oreille :

— Pensez-vous que je ne lui rende pas grâces, de tout mon cœur ? — puis, à haute voix : À ce soir, Clara ! Voyez donc comme le soleil est brillant.

Pendant que les deux fiancées causaient ainsi ensemble, Eugène s'entretenait gravement avec son oncle Matthias.

— Eh bien ! monsieur mon neveu, lui dit ce dernier lorsqu'il le vit entrer, as-tu déjà donné une alliance à ta belle ?

— Non, mon oncle, je n'en avais pas à lui offrir. J'ai même pu penser que je n'en aurais pas besoin, car j'ai été refusé, dès que j'ai voulu faire ma demande.

— Refusé ! elle t'a refusé ! cette gaillarde en serait-elle vraiment capable ?

— Mon oncle, si vous voulez que je puisse causer avec vous, je vous prie de laisser de côté des expressions qui ne vont pas bien dans votre bouche et me sont pénibles.

— Oh ! ne fais pas tant le délicat sur les mots, puisque tu l'es si peu sur les choses avec moi.

— Mon oncle, je vous prouverai, par toute ma conduite, — nous vous prouverons, — notre respect et notre véritable affection. — C'est bon à dire ; elle t'a donc accepté ?

— Oui, quand elle a su le mariage d'Alinde.

— Parbleu ! elle n'était pas si bête que de refuser. — Je n'ai rien à dire contre sa conduite ; mais il n'en est pas moins vrai qu'elle est la fille d'un banqueroutier qui s'est tué, et de plus une franche mômière. À ce compte-là, je ne la regarderai jamais comme ma nièce.

— La faute de son père ne peut lui être imputée en aucune manière. Clara s'est montrée une fille dévouée jusqu'au bout, et pieuse, comme il serait à désirer que toutes les femmes le fussent. Vous lui permettez, mon oncle, de vous honorer, de vous aimer, comme je vous honore et je vous aime.

— Je ne tiens pas à l'affection de cette manière-là. — Parlons de tes affaires. Je te redois 430 fr. — Les voilà dans ce sac. Tu vas sans doute les employer à des achats de bijoux : cela te regarde. Voici les papiers relatifs à ta maison et à ton champ. Les impôts sont payés pour cette année. Donne-moi une décharge de tout cela.

Eugène souscrivit la formule préparée par son oncle.

— Mais, ajouta-t-il, je vous prie de me garder cet argent sauf trente francs. Vous ne me priverez pas de votre protection, de votre appui.

— Tu n'en as plus besoin, du moment où tu te conduis d'après tes propres conseils ; emporte ces écus et tes papiers.

— Mon oncle, dit Eugène en prenant la main du vieillard qui la retira vite avec effort, pardonnez-moi. Ne voyez-vous pas que je veux vous obéir partout où je le pourrai ? Ne voyez-vous pas ma vive, ma profonde reconnaissance pour ce que vous avez fait pour un orphelin ?

— Non, je ne la vois pas ; ne cherche pas à m'attendrir, tu perdras à cela le peu de latin que tu sais. Ne venez pas me chanter « Femmes sensibles. » Laisse-moi à mes affaires. — Quand repars-tu pour rejoindre ton vieux barbouilleur de papier ?

— Après demain de grand matin.

— Alors tu n'es pas plus amoureux que ça ? Je croyais que tu allais passer au moins trois semaines aux pieds de ta belle, vivant de l'air du temps, comme on dit.

Le jeune homme ne répondit pas ; il s'assit et se cacha le visage dans les mains. Son oncle crut qu'il pleurait.

— Ne viens pas me faire une scène dans ma maison, entends-tu ! je ne suis pas d'humeur à la supporter.

Mais Eugène faisait tout autre chose que de verser des larmes ; il assiégeait, en esprit, le trône des miséricordes de Dieu.

— Mon oncle, dit-il après un moment de silence, il me semble que

vous êtes bien dur à mon égard ; toutefois, cela n'ôte rien à mon respect et à mon affection pour vous. Je ne me suis pas décidé à la démarche que je viens de faire, sans y avoir sérieusement réfléchi. S'il plaît à Dieu, je remplirai mon devoir, quelque difficile qu'il puisse être. Vous ne voulez garder ni mon argent ni les papiers, je ne vous en donnerai donc pas l'embarras. Je vais me remettre au travail après-demain, et je ne reviendrai ici que rarement, avant de m'y fixer tout de bon. Permettez-moi au moins d'avoir un asile chez vous, jusqu'à ce que je puisse habiter ma maison.

— Nous verrons cela plus tard. Je n'ai pas le temps de m'en occuper aujourd'hui. Je suis très pressé par mes affaires de campagne et autres. Tu peux manger à la maison, si ça te convient, ou mieux encore chez ton oncle Josué, si l'on t'invite.

Ayant dit cela, l'oncle irrité se leva, ferma son secrétaire, mit la clef dans la poche de son gilet et se disposa à sortir. Eugène prit le sac d'argent et ses papiers, les porta dans sa chambre, puis il se rendit à pas lents chez son oncle Josué, où la table était mise et son couvert déjà placé pour le dîner.

Il n'eut besoin d'aucune explication avec les membres de la famille, Alinde ayant raconté ce qui s'était passé. Quant à ce qui venait d'avoir lieu entre son oncle et lui, Eugène n'en ouvrit la bouche qu'à sa cousine, lorsqu'ils se trouvèrent seuls. On parla de la situation d'une manière générale ; ensuite Alinde dit qu'elle désirait attendre la fin de l'année pour se marier, afin que les deux cérémonies pussent avoir lieu ensemble. — Nous serons amis de noces les uns pour les autres, et ce sera charmant. François n'est pas si pressé qu'on ne puisse renvoyer de cinq mois. D'ailleurs, il faut du temps pour un trousseau. Eugène, va parler un peu de tout cela aux Fougères cette après-midi, et tâche qu'on arrange ainsi les choses. Puisque tu repars déjà lundi matin, mettons le temps à profit.

Eugène vint donc chez les Chardon, où il ne trouva d'abord que la mère, les deux hommes étant allés sur les bords du lac, conduire un grand char de bois de construction. Comme ils ne devaient pas tarder à être de retour, Eugène les attendit. Il raconta à la mère Chardon une bonne partie de ce qui lui arrivait ; elle s'y intéressa vivement, et l'engagea à persévérer dans la douceur et l'affection avec son oncle.

— Vous verrez, lui dit-elle qu'il en reviendra peu à peu ; il est impossible qu'il ne soit pas touché d'une conduite si différente de la sienne. Mais il faut beaucoup prier pour lui.

— Ce qui m'effraie le plus chez mon oncle, reprit Eugène, c'est qu'il parle déjà de tout cela à froid. Je crois que son parti est pris, et que ni Alinde ni moi nous n'y pourrions rien. Son orgueil est froissé, et son

antipathie pour les chrétiens augmente. Nous ferons tout ce qui dépendra de nous, et, il en sera ce que Dieu voudra. L'essentiel est qu'aucun de nous quatre ne manque à son devoir envers notre oncle. Ah ! voici votre mari et François.

Les deux amis se serrèrent la main, sans se dire autre chose que :

— *Adieu*, François.

— *Adieu*, Eugène, — comme s'ils allaient se quitter ; mais l'habitude de se dire adieu en arrivant, aussi bien qu'en partant, existe en Arpel. Elle existe encore en beaucoup d'autres villages, sans parler des nombreuses villes où elle a pénétré. Quoi qu'il en soit, après une causerie d'une demi-heure, il fut convenu que les deux mariages auraient lieu à la fois, vers la fin de l'année. — Les noces se feront ici, dit François, à mes frais pour les quatre ; je réclame ce droit d'aînesse. Clara aime beaucoup les Fougères. Espérons seulement que la neige ne viendra qu'après Noël, car si nous en avons trois pieds comme il y a cinq ans, il ne ferait pas beau se promener autour de la maison. — Je vous rejoindrai donc ce soir. Pour le moment, il faut soigner Britto et les bœufs, puis mettre les choses un peu en ordre par là, afin que ce soit fait pour demain matin. Que cela ne t'empêche pas de rester avec ma mère ; tu lui feras grand plaisir, car elle t'aime bien.

Une heure après, Eugène redescendait au village, avec de bonnes paroles dans le cœur et moins de soucis dans la tête. Inutile de dire au lecteur comment il fut accueilli par Clara et la Nanon, et combien fut douce la soirée passée en famille chez Josué. L'oncle Matthias ne parut point chez sa sœur, et le lendemain pas davantage.

Chapitre XXXI



Le dimanche matin, la plupart des habitants d'Arpel étaient déjà au courant de ce qui s'était passé le jour précédent chez les deux familles Torin et Gauty. Josué qui, au fond, était très content du mariage de sa fille aînée, ne se gêna pas d'en parler, dès le samedi au soir, avec deux ou trois voisins et amis qu'il rencontra dans la rue. Il dit aussi un mot d'Eugène et de Clara ; à la fontaine, la Caton Diadia fut questionnée par des femmes ; elle fit la sourde oreille, ou répondit en patois de son pays que cela ne la regardait pas. Mais, au sortir du temple, tout fut ébruité en un instant. François accompagna Alinde chez elle, et Eugène revint avec Clara jusqu'à la maison. Dans le sentier, quelqu'un la vit prendre le bras de son fiancé ; il n'en fallut pas davantage. La fourmière arpelienne s'agita dès lors, et le reste du dimanche fut employé en causeries interminables sur ce sujet.

— Quel dommage ! disait Isaac Duc à l'Ister, qui par hasard s'arrêta devant lui vers les trois heures ; oui, en vérité ! quel dommage que ce jeune homme ait pris une pareille décision ! Il se tord le cou, car vous comprenez, Ister, que son oncle Matthias le deshéritera. Or, voilà un orphelin sans fortune, avec une femme et des enfants sur le pavé. Tandis que s'il avait voulu suivre les sages conseils de M. Matthias, celui-ci l'aurait fait son héritier. Je trouve qu'Alinde aussi, pour une fille de bonne maison, s'est conduite avec bien de la légèreté dans cette occasion ; elle a trompé son monde, car je vous dirai, Ister (mais ceci tout à fait entre nous), que, le jour de la noce de Moïse, je l'ai vue embrasser son cousin. Or, je vous demande si une fille qui embrasse son cousin, doit épouser un autre garçon. J'avoue, quant à moi, que cela me scandalise.

— Est-ce pas, au moins ? reprit l'Ister avec sa conviction ordinaire. Qui se serait attendu à un pareil événement ? Je veux bien que la D^{lle} Clara soit charmante, une fille d'or pour le caractère, jolie comme un cœur, — mais elle est d'une pauvreté révoltante pour l'oncle

Matthias. Pendant la maladie de sa mère, je suis sûre qu'elle a eu faim plus d'une fois ; elle se privait de tout pour elle. — Et cet Eugène ! a-t-il su garder son secret ! Il paraît que son oncle est furieux contre lui, puisque la Caton est bouche close sur ce qui s'est passé entre eux. Et cependant, il couche encore dans la maison ; même il y a déjeuné ce matin. Qui sait si le vieux ne finira pas par s'adoucir et accepter Clara pour sa nièce ?

— Ah ! non, voyez-vous, Ister, ce n'est pas possible, vu le caractère de Matthias ; c'est un homme à principes, qui tient à ce qu'il veut. S'il a mis dans son bonnet une affaire, personne au monde ne lui fera changer d'opinion. Je vois déjà qu'Eugène Torin sera très malheureux ; il faudra qu'il attende au moins huit ans avant d'être nommé notaire, et d'ici là, lui et sa femme auront le temps de manger le peu qu'il possède. Alors, s'ils ont famille, ils ne sauront pas comment se retourner. Quant à Alinde, elle sera dans le bien-être. Les Chardon sont plus riches qu'on ne le croit. François est peut-être le meilleur parti d'Arpel ; je n'en excepte pas même Lucien Langlade. Mais pourtant les Fougères sont un endroit bien écarté. Si j'étais une femme, j'aurais assez de peine à me décider d'habiter là-haut.

— Est-ce pas ? on n'y voit personne. Si l'on veut savoir un peu ce qui se passe, il faut descendre au village, et ensuite remonter. Ça fait perdre du temps. Tandis qu'ici, on n'a qu'à sortir de chez soi pour rencontrer des gens à la rue.

— C'est bien comme nous disait un jour notre Monsieur. J'étais dans sa chambre, à faire mon ouvrage, lorsque tout à coup il m'appelle : — Isaac ! — Monsieur ? — As-tu l'intention de te marier ? — Moi, tout surpris de la question, je lui répons sans trop réfléchir à ce que je dis : — Si monsieur me trouvait une personne convenable, d'un bon caractère et qui eût une dizaine de mille francs, on pourrait voir. — Eh bien, me répondit-il, je n'en connais point, et je te conseille de rester vieux garçon. Tu ne sauras au moins jamais les profonds soucis que les enfants donnent à leurs parents lorsqu'ils sont grands et qu'il faut songer à les établir. Reste célibataire, si tu veux n'être pas accablé de tourments ; ou bien, marie-toi très tard et prends une vieille femme.

— Il vous dit cela, votre monsieur ?

— Tel que je vous le raconte.

— C'était un homme qui voyait clair, Isaac ; car il est sûr que j'aurais mieux fait de ne pas me marier. Voilà deux jours que mon pauvre malheureux ne quitte pas l'auberge. Ils sont là deux ou trois qui se conduisent indignement avec lui. S'ils ont une fois le nez dans le verre, ils y plongent bientôt la tête et n'en ressortent que lorsque les animaux leur font honte en revenant de la fontaine.

— Alors, Ister, pour ce qui tient au vice de l'ivrognerie, c'est une chose diabolique à extirper.

— On arracherait plutôt les entrailles de la terre, que d'arracher un ivrogne du cabaret. Hier, ces *bedans* chantaient comme des monstres horribles. Ils *contrefesient* ceux qui chantent les psaumes à l'église!

— Un homme qui boit est capable de tout.

— Que de faire le bien, Isaac. — Mais il faut que je m'en aille ; au revoir!

Eugène dina chez son oncle Matthias. Ce dernier n'ouvrit presque pas la bouche, et alla sur son lit tout de suite après le repas. La Caton eut soin de dire qu'elle ferait le café à quatre heures, pour tous, et qu'elle mettrait la petite soupière brune pour M. Eugène comme l'avant-veille ; mais Matthias n'eut pas l'air de faire attention à ces propos. — Quand il fut parti, elle engagea Eugène à venir prendre son repas à la maison, comme si de rien n'était.

— Dans quelques jours, lui dit-elle, vous verrez qu'il en reviendra. Mais si vous le quittez déjà demain, je ne répons de rien avec lui.

— Oui, je pars demain, Caton. Ayez bien soin de mon oncle. Je ne tarderai pas trop à revenir.

— Vous ne voulez pas amener ici M^{lle} Clara aujourd'hui ?

— Non, je m'en garderai bien.

— Qui sait si ça ne ferait pas plaisir à votre oncle ? Ces vieux ont quelquefois de singulières idées, dont ils ne parlent pas.

— Non, c'est inutile ; vous voyez que personne n'est venu de chez ma cousine ; il ne le regrette pas.

— Bah ! si j'étais que de vous, je lui amènerais M^{lle} Clara. Tout vieux qu'il est, il aime assez à voir les jolies filles. Il faut prendre ces sortes d'hommes, comme ils sont.

— Non, non ; il n'y a rien à faire dans ce moment, si ce n'est de prier Dieu pour mon oncle.

— Mais c'est qu'il ne peut pas souffrir qu'on prie : il se moque toujours de moi quand je fais mes dévotions.

— C'est précisément pour cela qu'il faut prier pour lui.

— S'il était de notre église, c'est un homme qui serait damné, ou bien il devrait se confesser et faire ensuite pénitence pendant plus de six mois.

— Nous avons tous besoin de changer, de nous convertir à Dieu, disent les saintes Écritures.

— Oh ! alors, monsieur Eugène, pour ça qui vient de la Bible, je n'y connais rien ; notre curé ne tient pas à ce qu'on la lise. Je ferai de mon mieux avec votre oncle, et je dirai à M^{lle} Clara de vous écrire, s'il y avait quelque chose de nouveau sur le tapis.

— Je vous serai bien obligé, Caton.

Après avoir fait quelques visites dans le voisinage, Eugène se rendit vers le soir chez Clara. Il venait lui dire adieu, car, voulant partir le lendemain à trois heures du matin, il ne pourrait la revoir. Le temps sera long, avant qu'ils puissent de nouveau passer un dimanche ensemble.

La Nanon, qui était là, comprit bientôt qu'elle devait laisser les fiancés seuls pendant quelques instants ; elle sortit donc et se promena dans le jardin, ou se tint à la cuisine, pendant qu'ils causaient dans la chambre. Si nous avions assisté à l'entretien, nous aurions entendu l'expression d'une vraie tendresse de la part d'Eugène et les réponses non moins douces de Clara. Entre ces jeunes gens, rien de folâtre ; point de ces enfantillages, très innocents, si l'on veut, mais qui cependant ne sont pas la preuve d'un esprit sérieux et grave, ni surtout très supérieur, chez ceux qui s'y livrent sans mesure. Au lieu d'appeler Clara « ma petite, » ma « toute mignonne, » etc., Eugène lui donnait simplement son nom, à moins que, de temps en temps peut-être, il ne laissât tomber la douce expression de « chère enfant, » comme Clara lui aurait dit aussi « cher ami. » Non, ces deux êtres-là prenaient la vie autrement que le grand nombre des fiancés de leur âge et de notre époque ; et certes, on peut les en féliciter.

Avant de partir, Eugène sortit de sa poche quatre rouleaux d'écus de cinq francs. C'était son argent, qu'il remettait à Clara pour qu'elle le gardât en son absence. Il ne pouvait songer à l'emporter à X., où d'ailleurs il n'en avait pas l'emploi dans ce moment. L'or n'était point la monnaie courante, en ce temps-là. Au contraire, on le considérait comme une rare exception. Le paysan, le rentier villageois, le négociant même, devaient se charger comme de véritables portefaix, dès qu'ils avaient un paiement ou une recette un peu considérable à faire en espèces. Aujourd'hui, on parle de cultivateurs qui viennent chez le banquier avec une petite hotte sur le dos, comme s'ils allaient au marché vendre des légumes. Sous quelque laitue romaine, ou à l'ombre d'un chou à feuille ridée, est un petit sachet d'où l'homme des champs tire peut-être cinquante mille francs en or et les fait porter au crédit de son compte courant, comme autrefois on portait cinquante écus à la caisse d'épargnes.

Clara fut effrayée à la vue de ces gros rouleaux pesants :

— Que voulez-vous faire de cela ici ? lui dit-elle.

— Vous prier de les mettre sous clef dans une armoire. Il y a quatre cents francs ; c'est ce qui me restait chez mon oncle. Nous en aurons besoin à la fin de l'année pour nous établir. Voici encore trente francs dont je ne saurais que faire à X ; vous vous en servirez pour ce qui

vous fera plaisir. Entendez-vous avec Alinde pour acheter vos anneaux et le mien. — Préférez-vous que je fasse cela moi-même pour nous deux ? Mais Alinde écrira sans doute pour elle, et vous êtes plus près de Genève que moi. Maintenant, chère enfant, vous allez me promettre de ne pas vous fatiguer pendant mon absence. Il ne faut pas veiller si tard. Dès demain, je vais gagner cinquante francs par mois ; je vous les enverrai, et vous prendrez sur cet argent ce qui sera nécessaire pour vos frais de ménage. Travaillez pour vous, mais non plus pour les étrangers, ou du moins très peu. Une fois mariés, vous travaillerez pour nous deux, et ce sera bien assez. Nous nous écrirons une fois par semaine, de façon à ce que la lettre nous parvienne le dimanche, si cela se peut. Cependant, il ne faudrait pas nous inquiéter, s'il y avait quelque retard. Adieu maintenant ; je pense qu'il me faut aller chez mon oncle.

— Ne voulons-nous pas, Eugène, prier ensemble pour la première fois, avant de nous séparer ?

— Oui, chère amie ; vous avez bien pensé en me disant cela.

Ils s'agenouillèrent à côté l'un de l'autre, et, la main dans la main, ils demandèrent au Seigneur sa bénédiction, sa grâce, sa protection, le secours de son Esprit, pour toute la vie. Ils le bénirent de les avoir réunis pour s'aimer dans ce monde et dans l'autre. C'est ainsi qu'ils purent se dire adieu sans trouble, sans angoisse, mais avec un vif sentiment de la paternelle bonté de Dieu à leur égard, Eugène vint saluer la Nanon et lui faire encore ses recommandations pour qu'elle ne laissât pas Clara se fatiguer autant,

— Dites-moi, Nanon, qu'est devenu mon étui à cigares ?

— Je l'ai ici ; faut-il vous l'aller chercher ?

— Attendez un instant, — Clara, j'avais l'habitude de fumer un cigare de temps en temps, lorsque je me sentais le cerveau fatigué, Vous sera-t-il désagréable de me voir fumer ?

— Non, au contraire, puisque cela vous fait du bien, J'aime assez l'odeur du tabac hors de la maison ; dans une chambre, c'est différent,

— Voulez-vous que Nanon me rende mon étui ?

— Certainement, Allez vite le chercher, Nanon, Celle-ci revint avec l'étui à la main, Eugène le mit dans sa poche et fut bientôt hors de vue, Chez son oncle, il mangea très peu, La Caton étant là, il se borna à quelques paroles insignifiantes, Mais, comme la Nanon, la brave savoyarde les laissa bientôt seuls, Eugène essaya encore une fois de toucher le cœur de son oncle,

— Non, non, laisse-moi tranquille, lui dit le terrible vieillard. J'ai soixante-deux ans ; je vais me trouver seul un de ces quatre matins, par ta faute et celle d'Alinde, Eh bien ! je verrai il me tirer d'affaire sans

vous, Peut-être vendrai-je tout ce que je possède ici. Avec le capital que je réaliserai de cette manière, et mes rentes actuelles, je vivrai comme un grand seigneur. Si la fantaisie m'en venait, je pourrais avoir une voiture; mais il n'y a pas à craindre que je prenne un cocher! Non, je m'arrangerai d'une autre manière; puisque personne n'a tenu à moi, je ne tiendrai non plus à personne. Finalement, on peut donner son bien à la Confédération. Peut-être serait-elle moins ingrate que des parents.

— Mon oncle, permettez-moi de vous répéter encore que je voudrais pouvoir vous montrer ma sincère et profonde affection. Mais comprenez pourtant que je ne pouvais épouser une personne pour laquelle je n'avais pas un sentiment plus vif que celui d'une bonne amitié. D'ailleurs, Alinde m'aurait refusé. En épousant François Chardon, elle fait un meilleur mariage qu'avec moi. Et encore vous savez bien que les unions entre parents rapprochés ne sont pas à désirer. Nous, contre qui vous êtes si fâché, nous vous aimons autant aujourd'hui qu'avant nos décisions, Pourquoi donc repousser notre affection comme vous le faites?

— Parce que vous avez voulu agir à votre guise, sans vous soucier de mes projets, Eh bien, allez! marchez! Tant mieux pour vous, si vous êtes heureux! mais vous ne savez pas ce que vous faites en me méprisant ainsi. À mon âge, me donner pour neveu un homme tout pétri de religion, et pour nièce une mômière de première classe, dont le père s'est fait sauter la cervelle! Ah! c'est beau, cela! — Quand les gens me verront, que diront-ils? que vous vous êtes moqués de moi: eh bien, moi, je ne me moquerai pas de vous. Je vous montrerai à tous que je peux me passer de votre aide. — Puisque tu pars à trois heures, va te coucher. La Caton se lèvera pour te faire du café; je ne veux pas qu'on puisse dire que tu es sorti à faim de ma maison.

— Je vous remercie, mon oncle; vous avez toujours été bon pour moi. Sur un seul point je vous ai désobéi; mais je ne pouvais faire autrement. Lorsque le cœur est pris, il n'y a plus de remède.

— Pris! pris! on fait attention! on ne se laisse pas prendre comme une bête. Pardieu! tu n'avais qu'à t'amouracher de la Caton Diadia! et puis venir me dire après: Eh! mon oncle, mon bon oncle! la Caton m'a pris le cœur! — Pough! un homme est un homme; ce n'est ni une allumette, ni un chiffon de papier. Encore une fois, laisse-moi tranquille et va te coucher.

— Je ne m'en vais pas sans vous avoir serré la main, sans que vous m'ayez pardonné.

— Eh bien, dans ce cas, c'est moi qui quitterai la place. Bonsoir et bonjour!

Matthias alluma une chandelle placée près de la vieille lampe de bronze, puis prenant la branche de celle-ci à la main, il entra dans sa chambre et en ferma la porte après lui.

Resté seul dans la cuisine, Eugène Torin ne tarda pas non plus à se retirer, dès que la domestique fut rentrée.

Chapitre XXXII



Pendant que François Chardon vient, deux fois par semaine, passer la soirée chez Alinde à son retour des champs ou des bois, son ami Eugène doit rester au bureau de M. Gamaliel Bottand. C'est la saison principale des affaires, à X. ; il ne vaudrait pas la peine de venir à Arpel de grand matin, le dimanche, pour en repartir le soir. D'ailleurs, cette double course, moitié à pied et moitié en diligence ou bateau à vapeur, ferait du dimanche un jour encore plus fatigant que ceux où le travail est obligatoire.

Surpris et charmé du retour si prompt de son commis, le vieux notaire a été sur le point de lui dire que cela comblait la *mésure* de son obligeance ; mais il s'est retenu et l'a simplement remercié. M^{lle} Emmy Bottand a été encore plus prévenante que précédemment ; elle a eu besoin de papier, de plumes, de réglets, de crayons qu'Eugène s'est empressé de lui procurer, sans attendre qu'elle posât la main droite sur son épaule. Un jour cependant, comme elle se permettait de nouveau cette marque trop simple d'amitié, il étendit le bras gauche de tout son long sur le pupitre, et M^{lle} Emmy Bottand put voir briller un anneau d'or au doigt réservé pour le droit de la fiancée. Elle retira à l'instant sa main, et demanda sans plus de façon à Eugène d'où lui venait cette bague.

— Est-ce de votre cousine ? ajouta-t-elle.

— Non, mademoiselle.

— Oh ! alors, et de qui donc ?

— De ma fiancée.

— Ah ! bien oui, par exemple ; c'est moi qui croirai cela !

— C'est pourtant la vérité.

— Et vous ne nous en avez rien dit ? pas même un mot ?

— Mais c'est bien assez tôt, mademoiselle ; je n'ai pas l'intention de me marier cette année, et nous sommes encore au mois d'août.

— Ah ! bac ! je vois bien que c'est une plaisanterie, uniquement pour

m'attraper.

— Pas du tout. C'est bien comme je vous le dis.

— Montrez-moi un peu s'il y a un nom dans cet anneau.

— Il y en a deux ; vous pouvez en être certaine.

— Si c'est vrai, je saurai bien lesquels, allez seulement.

— Je n'ai point le désir d'en faire un mystère ; du moment où vous tenez à les connaître, je suis prêt à les montrer.

Tirant l'anneau, il l'ouvrit : sur l'une des moitiés on lisait : *Clara et Eugène* ; sur l'autre, *25 juillet 1831*.

— C'est très bien, dit M^{lle} Emmy : d'où est cette demoiselle ?

— Elle est d'Arpel.

À dater de ce jour, M^{lle} Emmy Bottand n'eut plus besoin de papier ni de plumes.

Au village d'Arpel, nul ne voyait plus Matthias Torin s'arrêter dans la rue. Le dimanche, au lieu d'assister comme spectateur aux jeux publics, sur la place du village, il restait chez lui ou allait se promener seul dans la campagne. Dans ce dernier cas, il passait tête baissée sous son grand chapeau de feutre noir, une main à l'ouverture du gilet croisé, et l'autre derrière le dos, au fond d'une poche de sa veste brune. Depuis les derniers événements, il n'avait pas remis les pieds chez son beau-frère Josué, ni même reparlé à sa sœur. Alinde vint chez lui peu de jours après le départ d'Eugène et lui fit une visite affectueuse ; il ne lui répondit que par des monosyllabes, ayant l'air de regarder les mouches au plafond. — Josué le rencontrant un soir en chemin, lui demanda s'il comptait les bouder toute sa vie.

— Et pourquoi pas ? répondit Matthias ; je pense que ta fille se marie aussi pour toute sa vie.

— Mais, beau-frère, vous êtes donc sans merci pour ces jeunes gens ! voulez-vous forcer les choses ? Auriez-vous épousé, vous Matthias, la personne qu'on vous aurait présentée sans vous consulter ?

— Oui, monsieur Josué ; oui, je l'aurais épousée, si mon oncle m'en eût donné le conseil et fait les conditions que je proposais à ces deux ingrats.

— Alors, vous auriez été seul au monde de votre espèce. Eh bien, quand les choses s'arrangent d'une manière convenable je suis pour qu'on laisse agir le cœur comme il l'entend. Finalement, est-ce que François Chardon, comme position pour Alinde, ne vaut pas Eugène ? Et celui-ci n'aura-t-il pas une aimable et digne femme, dans celle qu'il choisit ? Puisque vous tenez à ce que votre fortune reste en bloc après vous, donnez-la-leur ; ce n'est ni moi, ni aucun des miens qui en serons jaloux.

— Leur donner mon bien après ce qui se passe ! j'aimerais mieux

le donner à l'hospice cantonal. — Non, vois-tu, Josué, fais tes affaires comme tu l'entends ; marie ta fille aînée avec un Chardon ; marie la cadette avec un *arrête-boeuf* ; Charles avec une *épine-blanche* : cela ne me regarde plus. Moïse n'a besoin de personne. Restons chacun chez nous, sans nous inquiéter les uns des autres. Suivant ce que la tête me chantera, je vendrai tout mon domaine, ou bien je me remarierai peut-être.

— Écoutez, beau-frère : si vous me permettez de vous donner un conseil, je vous dirai que vous feriez très bien de vous chercher une bonne femme, pour vous soigner dans vos vieux jours, et, en attendant, vous procurer un intérieur plus agréable que celui que vous avez.

— Je ne te demande ni avis ni conseil ; vous ne vous êtes pas souciés des miens, je m'inquiète assez peu des vôtres. Va à tes affaires et laisse-moi aux miennes.

Le raisin mûrissait partout. Déjà, le jour du Jeûne, on avait pu en cueillir des grappes entières. Dans le canton de Vaud, cette solennité religieuse se célébrait le second dimanche de septembre³. Après avoir été à l'église, dans la matinée, entendre une prédication sur l'ingratitude des peuples et l'indifférence des nations à l'égard de Dieu, sur les péchés publics et sur les péchés particuliers, les gens revenaient chez eux pour un bon dîner de bœuf gras ; ils allaient ensuite écouter une lecture liturgique dans la salle d'école du village, puis, le reste du jour était employé à visiter les vignes, pour juger de l'état du raisin et faire une comparaison avec les récoltes des années précédentes. Peu de temps après, les courtiers battaient la campagne ; les ventes commençaient à s'effectuer.

Eugène vint à Arpel le jour du jeûne, et il y passa le lendemain. Il s'agissait de s'entendre avec un entrepreneur, pour faire une chambre à la Nanon, sur le devant du *solier* de la grange, vis-à-vis de celle qui existait déjà à l'étage de la maison et qu'elle occupait. Percer la paroi du corridor, ouvrir une fenêtre, déterminer la grandeur de la pièce, l'enfermer de trois côtés et dessus, tels étaient les travaux à exécuter. Cela fait, il fallait poser un papier à l'ancienne chambre, qui devenait celle de Clara. La pièce du rez-de-chaussée, était consacrée au bureau d'Eugène. L'entrepreneur demandait un mois pour exécuter ces réparations, et ce n'était pas trop. Pendant qu'on travaillerait à sa chambre, Clara partagerait celle d'Alinde, tout heureuse de la recevoir. La Nanon se tirerait d'affaire seule.

Les rapports entre l'oncle et le neveu, pendant cette courte visite, furent ce qu'on pouvait attendre. Matthias ne dit rien de plus, rien de

3 - Le jeûne fédéral, qui le remplaça dès l'année suivante, fut fixé au troisième dimanche du même mois.

moins, fut de glace comme à l'ordinaire, ou tout prêt à s'emporter. Eugène vit que c'était un parti pris et qu'il n'y avait plus rien à essayer de ce côté-là. Il paraissait même que Matthias allait beaucoup moins faire broser le col de son habit par M^{me} Laure. Évidemment il mûrissait un projet dont il donnerait le secret plus tard.

Encore une fois de retour à X., Eugène eut à s'occuper tout de bon des achats de vin dont le notaire était chargé chaque année, peu avant l'époque des vendanges. M. Bottand souffrait d'une douleur assez vive à la jambe droite ; il ne pouvait plus aller et venir dans la contrée comme autrefois, et le char l'incommodait beaucoup. Une course de voiturier coûtait d'ailleurs assez cher : trente batz, soit 4 fr. 50 c. pour une demi-journée ; deux batz de bonne-main au conducteur, plus une bouteille de vin, du pain et du fromage. Ces frais diminuaient d'autant les profits du courtier ; et si l'on ne bouclait pas quelque marché, c'était de l'argent jeté au lac. — Il fut donc décidé qu'Eugène parcourrait le vignoble à pied, et traiterait avec les propriétaires de vins. Un Bernois, M. Schwartzmann, demandait 100 chars à deux batz le pot, rendu dans une cave louée à X. et payable comptant. Un Saint-Gallois, M. Elias Tschudorf, donnait aussi des ordres pour 100 chars. Un Soleurois, gros aubergiste, annonçait qu'il enverrait trois attelages de huit chevaux chacun avec des fustes prêtes à recevoir du moût. D'autres commandes étaient encore faites, soit pour des caves *logées*, soit pour des vins à *encaver*.

Le jour où Eugène allait faire sa première tournée chez les vigneron et les propriétaires, M. Bottand lui recommanda la prudence dans la manière dont il s'y prendrait avec eux.

— Laissez-les parler, lui dit-il ; faites-les parler ; tâchez de savoir ce qu'ils comptent faire ; s'ils sont embarrassés ou non de leur vin, et alors vous agissez en conséquence. Si vous remarquez du mouvement dans le vignoble ; si vous voyez des Allemands goûter le raisin dans les vignes et le trouver bon, ne faites semblant de rien, mais traitez rondement avec les paysans. Le prix étant convenu, vous écrivez le marché dans le carnet sur timbre, et vous faites signer immédiatement le vendeur. Si, au contraire, la rue est déserte, les vignes silencieuses, alors c'est le cas d'être froid : tenez-vous sur la défensive ; dites que les acheteurs ne sont pas décidés, qu'il y en a peu cette année, très peu ; que l'argent est rare, le raisin mal mûr. Dites même, au besoin, que vous n'êtes pas en mesure de terminer. C'est comme cela, mon cher ami, qu'on doit s'y prendre dans les affaires de vin, pour traiter des marchés avantageux.

— Monsieur, répondit Eugène, je vous l'ai déjà dit il y a longtemps ; je ne me livrerai point à de telles finesses, à des tromperies pareilles

envers le prochain. Si je ne puis acheter sans mentir, ne m'envoyez pas à votre place. Je ne dépasserai pas le chiffre de mes instructions ; mais travailler aujourd'hui à la baisse, pour, dans un mois, travailler à la hausse, je n'en ferai rien.

Comme Eugène achevait ces mots, un homme d'une taille ordinaire, à la figure commune et à l'air satisfait de lui-même, entra au bureau.

— Bonjour, collègue Bottand, dit-il : eh bien ! où en sont les affaires ? En passant, je viens me mettre un peu d'accord avec vous sur la marche à suivre. Pour bien manœuvrer, il faut nous donner la main. Il paraît que ça n'ira pas fort cette année ; j'ai reçu peu d'ordres. L'Alsace donnera beaucoup. Dans nos environs la récolte est phénoménale ; 12,15 chars la pose dans les bons clos. Le vin ne sera pas *de qualité*. Donc, je pense qu'il nous faut *tenir* les vendeurs et attendre qu'ils soient forcés de baisser leur gamme. Nous trouverons toujours assez de vin. On dit que les Allemands iraient jusqu'à deux batz, si l'on a encore huit grands jours de soleil. Mais le baromètre baisse ; si la pluie vient, malheur à qui aura donné ce prix. — Je crois que nous pouvons tenir ferme à sept crutz ; les gens y viendront, vous verrez. Du reste, vous en savez autant que moi ; seulement, entendons-nous pour n'offrir, soit ici, soit ailleurs, que six crutz et demi pour commencer. Est-ce convenu ?

— Si vous voulez, monsieur Barnevelt ; mais vous savez qu'il se présente parfois des cas particuliers, où il faut se décider promptement.

— C'est clair ! mais commençons par six crutz et demi, quitte à voir venir. J'enverrai mon commis l'un de ces jours à Liause et à quelques autres endroits où j'ai des clients. Si vous le rencontrez, entendez-vous avec lui.

— On pourra voir.

— Avez-vous déjà fait une tournée de ces côtés-là ?

— Pas précisément, et vous ?

— Ah ! ma foi non ! rien ne presse. Au revoir, collègue.

— Votre serviteur. Passez seulement devant la maison, monsieur Barnevelt ; la petite porte de derrière est fermée.

— Ne peut-on l'ouvrir ?

— Oh ! oui, mais elle est rouillée sur ses gonds. — C'est égal ; je vais de ce côté.

— Que pensez-vous des intentions véritables de M. Barnevelt ? demanda le notaire à Eugène, lorsque le courtier fut dans la rue.

— Tout simplement qu'il veut se hâter de faire ses achats, et qu'il a des ordres aux mêmes prix que vous.

— Je le crois aussi.

— Vous voyez donc à quoi servent les mensonges entre gens qui font le même métier.

— Il vous faut, mon cher ami, partir à l'instant et acheter aujourd'hui tout ce que vous pourrez, avant que Barnevelt ait passé avant nous. Toutefois, agissez avec *mésure*, avec prudence.

Marchands, brocanteurs, vendeurs et acheteurs pour qui la vérité n'est pas sacrée, vous voilà bien !

En arrivant à Liause peu après midi (car on se souvient que la distance est assez grande de X. à ce village), Eugène entra d'abord chez son ancien ami Jean-Charles Poudranne.

— Parbleu ! fit le vigneron, si ne voilà le neveu de l'oncle Mattathias ! Et comme va la santé, monsieur Torin ? que dit monsieur le notaire Bottand ?

— Il m'envoie vous demander si vous lui avez gardé votre vin.

— Tout de même, s'il veut mettre le prix. Mais je suis dans une colère terrible contre ce crapaud de commis à Barnevelt : excusez le mot, puisque vous êtes de la partie. Pensez voir qu'il a eu l'effronterie de m'offrir sept crutz de mon vin, aujourd'hui même ! Il a passé par là vers les dix heures du matin, et a dit qu'il rentrerait ce soir, pour terminer, si l'on voulait. Un beau million du diable, qu'on terminera ! Pour sept crutz le pot de Berne ! j'aimerais mieux boire mon vin jusqu'à la dernière goutte, au risque de me faire sauter l'estomac, plutôt que de le céder à moins de deux batz. Du vin comme celui de cette année ! et encore que les Allemands commencent à venir ! Il faudrait bien tordre le cou à ceux qui le céderont pour sept crutz.

— Vous a-t-on offert 7 ½ ?

— Il a dit qu'on verra ça ce soir, suivant les avis qu'il recevrait de Vevey. Que Vevey s'en aille au fond du lac, avec les avis qui en viennent ! mais je ne céderai pas mieux à sept et demi qu'à sept. Ici, nous voulons huit crutz, soit deux batz, payables comptant.

— Si M. Bottand achète, le vin doit être rendu franco à X.

— Sans doute, c'est la loi et les prophètes ; et un panier de raisin pour les dames, quand on mène la dernière fuste.

— Combien avez-vous de chars ?

— Ma foi, attendez voir : 4 et 3 sont 7 ; et 2, sont 9 ; et 5, sont 14.

— Si ça va bien, oui, 14 chars ; peut-être 15 ; — si ça trompe en mal, 12 seulement.

— J'achète donc vos 12 à 15 chars, rendus à X., où ils seront mesurés et payés comptant pour deux batz le pot de Berne.

— D'accord.

Eugène prit son encrier de poche, un carnet de papier timbré et sa

plume, puis il écrivit le marché, que Poudranne signa immédiatement.

— Tenez, monsieur Torin, lui dit ce dernier en rendant la plume, je ne donnerais pas ça pour un coup de canon. Ça leur apprendra de venir ravauder nos récoltes, à ces compagnons ! À présent, nous allons vite boire un verre, et vous irez chez le vieux Charançon, à l'autre bout du village. Il en a 25 chars, et je sais qu'il cédera à 7 ½ si l'on peut payer comptant. Ce n'est pas que le dit Charançon ait besoin d'argent au moins ; mais c'est un gaillard qui ne se fie à personne. Nous allons vite prendre un verre. Le verre bu, Eugène sortait :

— Et vous comptez me laisser là avec ce pot, tout seul ? attendez voir, on mangera une bouchée.

— Non, merci, une autre fois.

Plus ou moins terrorisé par les offres du commis de M. Barnevelt, Corneille Charançon s'était, en effet, décidé à accepter le prix de 7 ½ au comptant, s'il pouvait l'obtenir. Il demanda cela de lui-même à Eugène, qui inscrivit le marché à la page suivante de celui fait avec Poudranne. — De maison en maison, de village en village, il fit ainsi en une seule après-midi, des achats pour 160 chars, dont un tiers au moins, à un prix plus bas que celui des commettants de son patron. Et cela sans avoir dit des choses qui ne fussent pas vraies. Plus d'une fois, il entra dans des détails qui sans doute l'auraient entraîné trop loin ; il fut assez sage, il eut assez de calme pour s'arrêter avant d'avoir cédé à l'entraînement de la parole. Comme il repassait à Liause, le soir, il entra au cabaret pour y manger une soupe et se restaurer. Pendant qu'il était là, un jeune homme assez élégant entra aussi, demanda un cigare, un verre de kirsch et se mit à parler de vins avec l'aubergiste. Un instant après, il dit, par manière de conversation :

— Il faut aller voir si Charançon et Jean-Charles Poudranne ont fait de bonnes réflexions depuis ce matin. Je leur ai promis de revenir ce soir. Savez-vous qu'on tient joliment ferme par là autour ? Le raisin prend bonne façon et, après tout, la récolte ne sera pas considérable. N'est-ce pas aussi votre avis ?

— Oui, c'est ce qui m'a décidé à faire ma provision depuis votre visite de ce matin.

— Avez-vous été jusqu'à 8 ?

— Pas possible autrement.

— Bonsoir !

— Votre serviteur. — En voilà un qui sera joliment attrapé, dit l'aubergiste, lorsque le commis courtier fut hors de son logis. Les vins sur lesquels il compte, sont vendus.

— S'il ne les a pas, c'est probablement la faute de son patron ou la sienne propre, répondit Eugène.

— C'est clair, reprit le détaillant ; ils n'ont jamais assez marchandé. Est-ce vous, peut-être, qui avez traité avec Poudranne et Charançon ?

— Oui.

— Je vous en félicite ; ce sont les deux meilleures récoltes de Liause.

Eugène avait acheté aussi celle de M. Valcrin. Ce dernier le fit entrer à l'instant chez lui, et chercha à réparer sa bévue précédente. Il lui offrit une collation, même un char pour le reconduire une partie du chemin. — Eugène refusa le char. Il s'entretint aussi un moment avec M^{me} Valcrin, qui lui plut beaucoup. Eugène fut heureux de trouver dans cette maison des personnes qui pensaient comme lui, quoique leur position temporelle ne ressemblât guère à la sienne. Il ne cacha point à M. Valcrin qu'il avait été choqué de ce qu'on l'avait fait attendre si longtemps la première fois ; mais il convint qu'il y avait mis une irritation condamnable. En se quittant, ils se serrèrent de bon cœur la main, et M^{me} Valcrin engagea Eugène à dîner avec eux, la première fois qu'il passerait dans leur voisinage.

Quand il raconta sa journée à M. Bottand le lendemain, le vieux notaire ne revint pas d'étonnement à l'ouïe de ce que son commis avait pu et su faire si bien en peu de temps :

— C'est vraiment combler la *mésure*, dit-il, en se frottant les mains.

Chapitre XXXIII

À X., le 20 octobre 1831.



Chérien-aimée, vous me demandez un récit plus détaillé de l'emploi de mes journées ; vous voulez me suivre du matin au soir dans mes obscurs travaux. Je vais donc profiter d'une heure dont je puis disposer, pour placer devant vos yeux la vie que j'ai ici depuis quelque temps.

» Vous me direz aussi, Clara, dans votre prochaine lettre, ce que vous avez pensé, vu et fait, pendant la semaine qui finit demain.

» Vous saurez donc, chère enfant, que je suis levé dès que l'aube se montre aux fenêtres du bureau de M. Bottand. Ainsi que je vous l'ai dit, ma chambre est une grande alcôve demi-obscur, située au fond de l'étude. Mon premier soin, une fois levé, est d'ouvrir les fenêtres pour avoir de l'air frais. Là, debout devant la croisée, je fais ma lecture matinale dans le Nouveau Testament. J'ai recommencé l'Évangile de St. Matthieu ; il me semble que jamais je n'ai trouvé une si grande abondance de sagesse divine, de lumière et de force dans les saintes Écritures, que depuis mon retour ici. Ce matin, par exemple, j'ai lu les 52 premiers versets du chapitre XIII. Quelle puissance, quelle autorité il y a dans toutes ces paroles de Jésus ! Jamais, non jamais une créature seulement humaine n'eût trouvé en son propre esprit de telles pensées, pour les donner sous cette forme à un peuple affamé d'instruction et de vérité. Je vous envoie un passage, Clara : — « Le royaume des cieus est semblable à un trésor caché dans un champ ; un homme l'ayant trouvé, l'a caché, et, dans sa joie, il s'en va, et vend tout ce qu'il a, et achète ce champ. » — Pour ce qui me concerne (et je pense qu'il en est ainsi de tout chrétien) la clef des Écritures m'a été donnée avec la connaissance de Jésus comme Dieu-Sauveur. Tant que je n'ai vu en lui qu'un homme, le meilleur et le plus juste des hommes, je n'ai pas compris sa nature véritable ni l'amour de Dieu à

notre égard. Hélas! je comprenais peu de chose aussi à ma propre nature. Mais du moment où j'ai pu dire avec une foi réelle: « Mon Sauveur et mon Dieu! » il s'est fait en mon âme un profond changement. Un but nouveau s'est présenté devant moi; une direction différente a été donnée à ma vie. Je me suis senti enfant de la terre plus que jamais, à cause du mal que je porte en moi, mais je me suis senti, en même temps, enfant de Dieu par la foi en Jésus-Christ. Ce trésor caché, je l'avais trouvé; le Seigneur me l'avait donné. Comment cela est-il venu? Il me serait difficile de l'expliquer. Je sais seulement qu'après mon séjour chez Louis-Paul Auvernier, je me décidai à lire le Nouveau Testament sans opinion préconçue, comme un livre que j'aurais vu pour la première fois.

» Lorsque j'ai fermé le volume, je reviens dans mon cabinet; j'en tire la porte et je fais ma prière. Bien que je sache parfaitement que notre Père Céleste connaît d'avance tout ce que j'ai à lui dire, j'ai pris l'habitude de lui parler à demi-voix; j'ai besoin moi-même d'entendre ce que je lui dis: la pensée est mieux réglée de cette manière, que si l'on se borne à une silencieuse oraison. Faites-vous aussi cela, Clara?

» Il est alors grand jour; la domestique vient balayer le bureau et ma chambre. Pendant cette opération, ordinairement assez longue, je vais scier du bois ou bien ratisser une allée de jardin, ou nettoyer un carreau de légume. Le déjeuner est prêt. M^{lle} Bottand m'appelle, du haut d'un petit balcon qui domine la cour et le voisinage de la maison, et je viens prendre ma tasse de café avec la famille. Ensuite, nous préparons avec M. Bottand le travail de la journée. S'il y a des actes copiés, nous collationnons les expéditions avec la minute; il faut mettre à cela une grande exactitude, afin qu'aucune erreur ne soit possible. C'est dans la matinée principalement que les clients viennent au bureau pour les affaires. Tantôt il s'agit d'une procuration, tantôt d'une lettre de rente, d'une simple obligation, d'un acte d'acquis, d'une vente, etc. Ou bien, c'est un emprunteur qui charge le notaire de lui procurer une somme; — un prêteur, désireux de bien placer son argent. Une autre fois, nous avons la visite de deux époux. Ils viennent passer leur contrat de mariage, avant de se rendre au temple. Un vieillard se présente et dit qu'il veut faire son testament. Je me retire alors, pour ne pas le gêner dans ce qu'il veut expliquer à M. Bottand; cet homme amène avec lui deux amis, comme témoins de ses dernières dispositions; le notaire fait promettre à ceux-ci qu'ils ne révéleront pas avant la mort du testateur ce qu'ils vont entendre. — Voilà, en gros, nos occupations au bureau pendant la matinée. — Depuis l'ouverture des vendanges, mon travail est assez différent. Les paysans qui nous ont vendu leur vin, l'amènent de bonne heure. Ils

ont *pressé* le raisin dans la soirée, et sont partis de grand matin avec leurs boeufs et leurs chevaux. Je reçois ce vin et j'en prends note, après qu'il a été mesuré par les tonneliers. On l'encave ; il faut s'assurer que les vases sont propres, en bon état et ne risquent ni de couler, ni de sauter. Pendant la fermentation du moût, ce n'est pas une chose agréable que de descendre dans ces profondes caves ; il est difficile d'y respirer. Si la chandelle fléchit sous l'action du gaz acide carbonique, il faut se retirer à l'instant. Je n'y vais jamais le premier, vous pouvez être sans inquiétude sur ce point. Depuis le dîner, je suis quelquefois jusqu'à dix heures du soir à conduire nos gens d'une cave à l'autre et à couvrir mon carnet de chiffres indiquant des milliers de pots de vin. C'est un métier fort ennuyeux, sans doute, mais qui procure un joli gain à mon patron. J'ai été assez heureux pour faire des achats d'une manière qui l'a satisfait, bien que, pour arriver au même résultat, il s'y fût pris tout autrement. Un de ses commettants l'a même chargé de me remettre une gratification de cinquante francs, sur deux marchés avantageux que j'ai traités pour lui. Cela fait, Clara, que je pourrai vous envoyer cent francs au commencement de novembre. N'est-ce pas joli ? — Il nous vient aussi de temps en temps, de gros chars de Berne ou de Bâle. L'allemand m'est alors bien utile, soit pour les directions à donner au conducteur, soit pour la correspondance avec les destinataires.

» Et voilà donc, chère enfant, à quoi j'emploie mes journées du matin au soir. Lorsque nous serons mariés, et chez nous à Arpel, j'aurai d'autres occupations, qui me permettront de rester avec vous une bonne partie du jour. Il faudra peu de chose pour les besoins de notre ménage. Si seulement je pouvais obtenir bientôt ma patente de notaire ! alors nous serions au large, pour peu que j'eusse deux ou trois actes par semaine. Enfin, le Seigneur nous conduira. Puisqu'il nous a donné la vie, bien-aimée, il nous donnera aussi la nourriture et le vêtement. L'amour dont il remplit nos cœurs est la richesse des richesses. Je ne donnerais pas le vôtre pour le monde entier. Adieu, chère amie ; je vous embrasse vite à la dérobée, car voici un Soleurois en gilet rouge, culottes courtes, large chapeau noir dont les ailes sont attachées sur le fond arrondi ; il fait claquer un grand fouet dans la rue et s'arrête devant la maison avec son attelage à dix chevaux. C'est le père Straub, comme nous l'appelons ; il veut 5000 pots de vin, en échange desquels il nous laissera mille francs. Adieu encore. Parlez-moi un peu de nos amis François et Alinde. Bonjour, Clara !

» Votre EUGÈNE. »

» Arpel, 22 octobre 1831.

» Très cher ami. À mon retour de l'église, Nanon m'a remis votre lettre, d'un air tout glorieux. Elle était restée pour garder la maison. Depuis que nous sommes en réparations ouvertes, on ne peut guère la laisser seule. — La Nanon m'a donc montré la lettre de tout loin, comme je revenais, à onze heures. Merci, bien-aimé, de vos chères pages ; merci tout particulièrement du commencement et de la fin, et aussi du milieu. Il faut que je vous voie ; — maintenant je pourrai bien vous suivre dans vos diverses occupations.

» Ma journée, comme la vôtre, commence par une lecture dans la Parole de Dieu et par la prière ; comme vous, cher ami, je prie à demi-voix, de façon à m'entendre, mais non à ce que Nanon puisse distinguer les mots, soit de sa chambre, soit de la cuisine. Si elle est absente, — ce qui arrive encore souvent, — j'arrange d'abord l'appartement et je fais ensuite mon déjeuner. Il ne vaut presque pas la peine d'allumer du feu pour si peu de chose, mais pourtant il faut prendre une tasse de café. Comme vous pouvez le croire, c'est vite expédié. — Après cela, je fais un tour au jardin. Nous avons de superbes légumes ; où faudra-t-il les mettre pour l'hiver ? — La Nanon dit qu'on doit tenir à l'abri de la gelée les cardons, les bettes à côtes, les chicorées, etc. Pensez-vous qu'on puisse employer à cela une partie de l'écurie qui est vide ? il me semble qu'oui. Les choux peuvent très bien supporter le froid extérieur, si on les recouvre de feuilles sèches. Le vent en amène déjà dans nos environs. — On va poser le papier demain, dans la chambre ancienne. Nanon l'occupera, et j'irai ensuite chez Alinde, pour deux ou trois semaines, ainsi qu'il a été convenu. Je travaillerai à son trousseau, puis j'irai et viendrai pour m'assurer que tout marche bien ici. Vous ne me parlez pas de votre santé, cher ami ; elle est bonne, n'est-ce pas ? Ces caves et cette fermentation de vin nouveau ne me plaisent guère. Ici, la vie est beaucoup plus simple, et plus facile, qu'en pensez-vous ? Je me porte très bien. Il me semble que je n'ai jamais été aussi forte : le bonheur est un grand médecin. Après Dieu, c'est vous, bien-aimé, qui me l'avez donné. Vous demandez des nouvelles des amis François : eh bien ! ils sont charmants à voir et à entendre. Si Alinde ne vous écrit plus, ce n'est pas, au moins, par crainte de me rendre jalouse ; mais elle est très occupée. C'est une terrible chose qu'un trousseau à acheter, lorsqu'on est loin d'une ville. Ensuite, il faut combiner, couper, coudre. Vous autres hommes n'y entendez rien !.. Et puis, tous les deux jours, François passe la soirée chez le père d'Alinde. Celle-ci le fait parler, l'écoute, le regarde, et l'aiguille lui tombe des mains. Pas moyen donc qu'elle prenne la plume. — Bien qu'ils soient riches tous les deux, on peut dire qu'ils s'aiment *comme des pauvres*. Et nous, qui sommes pauvres

en réalité, nous nous aimons mieux que si nous étions riches ; pourtant, je ne sais pas ; si j'étais millionnaire, vous pouvez être assuré que j'aurais mis ma main dans la vôtre, comme la très pauvre Clara l'a fait. — Avec Alinde, François est parfaitement heureux ; il ne saura jamais être aux petits soins d'un amoureux avec elle. Cela n'est ni dans sa nature ni dans l'éducation qu'il a reçue ; mais il est toujours aimable, bon, complaisant. Je suis persuadée qu'il lui rendra la vie facile et heureuse. Alinde s'est beaucoup attachée à lui ; elle l'aime et le respecte, tout en le taquinant. François qui est grave, la laisse faire, voyant très bien où elle en veut venir avec lui. Je crois qu'ils ne s'écrivent jamais. Au reste, les lettres seraient un véritable luxe pour eux, puisqu'ils sont à quinze minutes de distance. Je me demande pourtant si deux fiancés peuvent se connaître à fond sans s'écrire ? Avec la plume, il est plus facile de définir, de rendre mieux certains traits de caractère qu'au moyen de la parole. Du reste, je ne veux rien décider sur ce point particulier.

» J'aime Alinde de plus en plus. C'est un noble cœur, sous cette vivacité de gestes et de paroles. Elle l'a bien montré, du reste, dans toute sa conduite envers nous et envers son oncle. Peu, très peu de jeunes filles élevées à la campagne, auraient su y mettre autant de délicatesse.

» Je ne vous ai jamais dit, mon cher ami, comment s'est passée mon enfance et ma première jeunesse. Nous vivions donc à V., où mon père avait des affaires. Ma mère étant ordinairement seule, occupée à nourrir les ouvriers, on me plaça dans une pension de jeunes filles, à V. même. J'avais alors douze ans, et j'y restai jusqu'à seize, époque de ma première communion. Notre maîtresse était une femme vraiment pieuse, mais d'une instruction très ordinaire. On me fit donner quelques bonnes leçons, pendant le dernier hiver. Lorsque je rentrai à la maison paternelle, ma mère voulut que j'apprisse à faire mes robes. J'allai donc travailler chaque jour dans ce but, chez une dame Cryol, qui finit par me faire d'assez bonnes conditions, lorsque je connus le métier. Ce fut alors que les affaires de mon père prirent une fâcheuse tournure. Ma mère était déjà malade. Deux ans plus tard elle était veuve. Nous restâmes encore bien des mois à V., avant de venir à Arpel. Dès lors, vous savez mon histoire aussi bien que moi-même. J'ai toujours regretté de n'avoir pas reçu une meilleure instruction ; toutefois, je pense que la volonté de Dieu à cet égard est bonne. Vous m'aidez à ne pas rester aussi ignorante que je le suis. Pendant les soirées d'hiver, vous lirez à haute voix, et moi je travaillerai devant vous, mon ami.

» J'ai rencontré plusieurs fois votre oncle Matthias. Je le salue

toujours d'une inclination de tête, et lui porte la main à son chapeau, sans l'ôter ; mais il ne dit ni bonjour, ni bonsoir. S'il savait combien je serais heureuse de lui montrer de l'affection, il ne me verrait pas d'un œil si courroucé. — Un jour, je passais devant la porte du magasin de M^{me} Laure ; il venait de faire des emplettes, et comme il avait blanchi son habit contre un sac de farine, la marchande le brossait délicatement, de sa propre main. Il paraissait se prêter à cette opération avec assez de complaisance.

» Plusieurs fois aussi, j'ai vu sa domestique, à la fontaine ou ailleurs. Elle dit qu'il parle très peu dans la maison, et toujours avec un ton froid ou mordant. Au fait, je pense qu'il est encore assez heureux d'avoir Caton pour faire son ménage, quelque impertinente qu'elle soit avec lui. C'est une fille active et fidèle, je crois.

» Quant à votre cousin Moïse, on ne le voit plus chez son père ; celui-ci dit qu'il est devenu un Chantzeron fini. Sa femme sort aussi très rarement ; elle est retenue chez elle par son petit enfant.

» L'Ister continue ses questions sous forme de réponses. Elle me demande souvent de vos nouvelles et compte bien sur votre promesse de lui faire son testament gratis, dès que cela vous sera permis. Quant au brave Isaac Duc, il ne se gêne pas de dire au premier venu que je suis la cause d'un grand malheur dans les deux familles ; et cependant il me salue toujours avec respect, demandant, chapeau bas, si mademoiselle se porte bien et a de bonnes nouvelles de monsieur Eugène. Avec des caractères pareils, il faut prendre le bon et laisser tomber le mauvais. Peut-être même aurais-je mieux fait de ne vous en rien dire. Une autre fois, si j'ai eu tort, je tâcherai de me corriger. On devient très vite médisant, lorsqu'on lâche la bride à sa plume ; il faut y faire attention. — La Nanon vous envoie ses bonnes amitiés. Encore deux grands mois, et vous reviendrez tout à fait. D'ici là, soyons reconnaissants envers le Seigneur, et prions-le de nous garder du mal. Que sa paix soit avec nous, cher ami. — Bonsoir, bien-aimé.

» Votre CLARA. »

Chapitre XXXIV



Une année s'est écoulée depuis que nous assistions aux noces de Moïse Gauty et que nous faisons connaissance avec les principaux personnages de cette histoire. Dès lors, nous avons pu les suivre dans la marche de leur vie. Les uns ont fait des progrès dans la connaissance pratique de la vérité. Alinde et Eugène sont devenus de vrais croyants à l'Évangile ; ils montrent leur foi par une conduite honorable et active. Sans doute, il y a encore beaucoup de mal en eux, comme chez Clara et chez François ; mais ils combattent leurs mauvais penchants naturels, et Dieu leur donnera la victoire. Les Auverniens continuent à marcher avec assurance dans les sentiers de la paix ; ce sont de vieux chrétiens solides, retenant ferme ce qu'ils ont reçu. — Le père Josué, lui aussi, a fait quelques pas en avant, mais non d'une manière bien déterminée ; l'impulsion n'est pas définitive ; il voit le chemin étroit, il comprend que ceux qui le suivent sont heureux et font mieux que les attardés ou les indifférents. À l'âge de Josué Gauty, les jours mauvais de la vie sont venus ; il est difficile alors, dit le sage, de prendre son plaisir en la loi de l'Éternel. Les habitudes journalières, les préjugés de l'éducation, l'attachement aux biens du monde sont de grands obstacles à l'acceptation toute simple de la bonne nouvelle du salut. Plus heureux mille fois ceux qui, dès la jeunesse, se souviennent du Créateur et observent ses commandements.

Quant aux autres acteurs de ce récit, ils sont demeurés les mêmes. Enfants du siècle par le cœur et par toutes les tendances de la vie, ils marchent à la lumière de leur propre sagesse. Espérons qu'ils comprendront aussi à leur tour, que la « folie de Dieu est plus sage que les hommes. »

Nous voici donc arrivés au moment où, d'après les arrangements connus du lecteur, on pourra s'occuper de la publication des bans de mariage de nos quatre époux.

Novembre a fait rentrer toutes les vaches dans les étables, comme

elle a ramené tous les écoliers sur les bancs. Le vin nouveau est reposé ; on peut le boire, et il est encore assez doux pour que les femmes ne frémissent pas après avoir trempé leurs lèvres dans les verres où il pétille. — Les provisions de bois sec sont à couvert depuis longtemps ; les pommes de terre dorment dans les caves chaudes et ne rouvriront leurs yeux qu'au souffle tiède du vent d'avril. — Les porcs n'attendent plus rien de bon sur la terre. Déjà plus d'un a été saisi d'un juste effroi, à l'ouïe des cris lugubres de quelque infortuné collègue, égorgé sans pitié devant la maison. — Dans les bois, les bêtes fauves ont mis leurs chaudes pelisses ; les renards qui, plus que d'autres peut-être, tiennent à leur peau, ne se promènent plus de jour dans le voisinage des maisons foraines. Ils cheminent à l'écart, surveillant leurs affaires et regardant les gens en dessous. On affirme qu'ils rient, lorsqu'ils sont parvenus à leurs fins avec une proie, ou qu'ils ont réussi à tromper le chasseur. — Les oiseaux voyageurs ont émigré dans les contrées plus chaudes ; ceux qui sont bien décidés à passer l'hiver dans notre pays se rapprochent peu à peu des habitations. Le rouge-gorge vient béqueter aux fenêtres ; le pinson demande le pain qui, plus d'une fois, lui sera volé par un hardi moineau. La sitelle en veste bleue, gilet brun-vif et grandes moustaches noires, visite les corniches des toits ; elle frappe du bec sur le fer-blanc des chéneaux qui les entourent. À la montagne, les becs-croisés font sortir les graines du sapin dont les cônes sont mûrs ; et le grand coq de bruyère, immobile sur son perchoir, ne le quitte que pour se nourrir des bourgeons résineux trouvés en abondance dans son voisinage.

Si les chalets sont déserts dans tous les alpages, les villages des montagnes, comme ceux de la plaine, n'en sont que plus habités. Chaque toit fume joyeusement. On sent qu'il fait bon dans ces demeures agrestes, remplies des biens de la terre. Le moment est donc favorable pour se mettre en ménage et vivre de la vie à deux.

Le trousseau d'Alinde est presque terminé ; celui de Clara se compose essentiellement des effets de sa mère. La chambre de François Chardon est garnie de tout ce qu'il faut pour un salon de village ; on n'y voit pas le lit, caché dans une grande alcôve. Les meubles sont en noyer superbe, qu'on admirerait même à Paris. Dans la maison d'Eugène Torin, tout est d'une propreté parfaite ; mais c'est une demeure d'orphelins pauvres, qui n'ont pas voulu s'endetter pour paraître au dehors. Peu de meubles et des plus simples ; quelques-uns appartenaient déjà aux parents d'Eugène ; ils ont été revernis. La chambre de la Nanon sera bonne, bien qu'on ne puisse y faire de feu ; la vieille fille n'a voulu ni poêle ni cheminée. Durant le jour, le foyer de la cuisine lui suffit, et jamais elle ne put dormir dans une pièce

chauffée. — Ainsi donc, tout est prêt.

Et voici pourtant qu'il ne peut être question de mariage, ni pour les uns ni pour les autres, avant de longs mois d'hiver. Il faut peu de chose dans la vie, pour que les projets les mieux conçus ne puissent être exécutés au moment fixé. Un brin d'herbe, une goutte de pluie, suffit parfois pour vous arrêter dans une route qui semblait d'abord tout unie. Expliquons-nous. Le rhumatisme dont souffrait M. Bottand, devint d'une opiniâtreté telle, que le vieux notaire se trouva dans l'impossibilité de faire autre chose que de signer des actes, après les avoir dictés à Eugène, ou laissé écrire par ce dernier. Impossible, bien plus encore, de vaquer à ses affaires de courtier. Dans cette triste situation, la famille Bottand supplia Eugène de renvoyer son mariage, au moins jusqu'à ce qu'on vît un peu d'amélioration dans l'état du malade. Plus d'une fois, M^{lle} Emmy fut tentée de retourner à l'emplette du papier et des plumes, et si elle ne posa pas sa main sur l'épaule de l'employé de son père, elle remercia vivement Eugène, lorsqu'elle sut qu'il se décidait à ne pas les abandonner. Clara et lui comprirent tout de suite qu'il y avait pour eux devoir positif à reculer leur mariage, puisque M. Bottand se trouvait dans une si fâcheuse situation. — Presque en même temps, Alinde fut atteinte de la coqueluche, qui régnait à Arpel. Elle l'avait très forte, avec des accès sifflants dans la nuit. La pauvre enfant passait donc de tristes journées ; et comme la saison était mauvaise, on pouvait craindre que la maladie ne durât bien longtemps, peut-être tout l'hiver. On n'ignore pas que cette maladie est beaucoup plus tenace chez les adultes et les personnes âgées, que chez les enfants. Bref, voilà François renvoyé aussi bien que son ami Eugène, et plus douloureusement que lui, car Clara était demeurée hors des atteintes de l'épidémie. Cela tenait peut-être, pour cette dernière, à ce qu'elle n'avait pas enduré les mauvaises journées pluvieuses des vendanges, comme son amie et la plupart des autres jeunes filles du village. — Les quatre fiancés durent donc se résigner à attendre des temps meilleurs. Ils l'acceptèrent de bonne grâce, ainsi qu'on devrait le faire toujours en pareil cas. Entre Eugène et Clara, ce fut un nouvel échange de lettres, dans le genre de celles que nous avons lues ; et pour François un motif de venir encore plus souvent chez Josué.

Le vieux Matthias était le seul membre des deux familles qui ne fût pas contrarié par ces retards. Au fond, il en était bien aise. « Cela leur apprendra, pensait-il, à vouloir se conduire par eux-mêmes et à faire les choses comme des enfants entêtés. Ah ! les voilà bien en mesure de se mettre en ménage ! Oui, ma foi ! Ma nièce, avec une coqueluche qui peut durer dix-huit mois, et l'autre avec son vieux gratte-papier

perclus de rhumatisme. Oui, mariez-vous. Tenez-vous bien au chaud cet hiver! Allez à l'église ensemble, priez, chantez des cantiques, messieurs et mesdames, ça vous va bien! vous autres gens pieux, pas plus que nous, n'êtes exempts des misères de ce monde. Ça vous apprendra à compter un peu moins sur le bon Dieu!»

Un jour, devant sa domestique, il se permit une plaisanterie d'assez mauvais goût sur les inquiétudes bien naturelles de ces pauvres fiancés; mais il trouva à qui parler avec la rude Caton Diadia. Dans ce moment-là, elle était décidée à lui réciter son catéchisme savoyard :

— Ah! lui dit-elle, vous trouvez que le M. Eugène et la D^{lle} Clara, votre nièce et François Sardon se font moquer du monde, parce qu'ils ne peuvent pas se marier! vous croyez, notre maître, qu'ils vont geler cet hiver! Eh bien! vous se trompez. Ceux qui gèlent pendant l'hiver, sont les vieux qui ont le cœur froid; et ceux dont le monde se moque, avec raison, bien entendu, sont ceux qui vont se faire broser à la rue par les dames des magasins. Oui, notre maître, voilà ceux qui risquent de geler et dont on se moque tout de bon. Quant à nous autres jeunes, ajouta-t-elle en retroussant les manches de sa camisole jusqu'au coude, on a toujours chaud. On prend la coqueluche, pour ça, n'y a rien de si sûr; mais quand on a bien toussé et bien sifflé, ça passe et on est tout guéri. Si c'est un vieux qui la prend, ma foi, il y a grand risque qu'il n'en parte.

— Si tu n'étais pas à moitié sauvage, répondit Matthias blessé au vif, je te raccourcirais la langue d'une belle manière.

— Sauvage! reprit-elle en riant et montrant de belles dents blanches; une fille sauvage, moi, la Caton Diadia! allons, notre maître, vous n'y connaissez rien. Notre curé nous a dit un jour au catéchisme, que les sauvages sont des gens très maigres, qui mangent les autres hommes et marchent les pieds en dedans. Or, moi, j'ai encore de bons bras, et je porte toujours la pointe des souliers en *dihors*.

La conversation aurait pu devenir tout de bon fâcheuse entre ces deux ennemis naturels, si elle n'avait été interrompue par deux coups frappés à la porte avec la pointe d'un bâton: Caton alla ouvrir.

— Bonjour, la fille! dit l'arrivant; le maître est-il à la maison?

— Oui, entrez; le voilà justement qui se chauffe.

— Eh! bonjour, père Mattathias! vous ne me reconnaissez pas, à ce qu'il paraît?

— Non, répondit le maître de la maison (il ne pouvait souffrir qu'on l'appelât Mattathias), non, je ne vous connais pas.

— C'est bien possible. Il y a quinze ans qu'on ne s'est vu, et dès lors on a eu le temps de se faire la barbe tous les dimanches. Vous souvenez-vous d'avoir vendu du blé à un ancien compagnon de la

caserne ?

— Ah ! je me remets à présent, c'est Poudranne de Liause.

— Lui-même, ami Torin.

— Voilà une chaise, dit Matthias sans se lever. Caton, donne une chaise.

— Bien obligé, la fille. — Oui, papa Matthias — on disait *Mattathias*, pour rire : pardi ! on sait bien que vous n'êtes pas cousin ou descendant du roi de Babylone. Voici ce que c'est : J'ai eu hier la visite de deux amis de Gex, venus avec leur char pour acheter du vin et des vaches dans nos environs. Après avoir fait leurs affaires, pour lesquelles je leur ai donné un petit coup de main, il m'ont proposé de m'emmener avec eux, et j'ai accepté, pour voir un peu leur pays. Un beau village, ma fion ! aussi plat qu'une carte. Dans ce moment, vous comprenez, on n'a pas grand'chose à faire chez nous. Et puis, tout en revenant, je voulais m'informer un peu pour du blé. Vous ne pourriez pas, par hasard, m'en remettre *un pair* de sacs ? Je paie comptant. L'année a été assez bonne, grâce au soleil de septembre, et le vin ne s'est pas mal vendu ; ça fait qu'on est en mesure.

— Tout de même, répondit Matthias ; combien vous en faudrait-il ?

— Environ cinquante quarterons, cinq bons sacs.

— Je peux vous les fournir, quoique je n'aie pas tout battu.

— Eh bien ! compère Matthias, vous me ferez voir l'échantillon et me direz le prix. Hier au soir, on a fait un peu *la vie* chez les amis d'où je viens. Diastre ! c'est que les Gesserands ne badinent pas, quand ils s'y mettent ! Les femmes ont fait des fricassées de beignets jaunes, aussi hautes que cette table ; il a fallu s'en *engorzeler* jusqu'au menton. Ils sont bons, ces beignets ; on ne sait pas les faire chez nous ; c'est d'un couvent que vient la recette.

— Pardine, s'empressa d'ajouter la Caton, la recette n'est pas bien difficile. On en fait assez à Fillinges. Pourvu qu'on ait de la fleur de farine, des œufs, du citron, de l'eau de fleur d'orange et de l'eau de cerise avec assez de sucre et de beurre, c'est bientôt expédié.

— J'ai trouvé, continua Poudranne, que c'était meilleur que nos bricelets ; seulement il faut boire. Vous n'avez pas d'idée, ami Torin, de tout ce que ces braves gens m'ont fait avaler. Ils ont du petit blanc et aussi du rouge, qui ne sont pas à dédaigner, bien qu'on ne puisse les comparer aux nôtres de Liause. Mon nouveau les avait bel et bien mis dedans. Ils ont voulu me rendre la pareille, mais il n'y ont rien pu. J'ai vu d'abord que ce vin passerait comme de l'eau claire.

— Vous prendriez peut-être un verre du mien ? dit Matthias, je vous préviens pourtant qu'il n'est pas fameux.

— Ça ne fait rien, ami Torin ; on peut toujours le goûter, par curio-

sité.

— Caton, dit Matthias, mets deux verres sur la table, et allume le falot, pendant que je vais au grenier.

— Tenez-vous le vin au grenier ? demanda Poudranne en riant aux éclats.

— Non, j'y tiens le froment, répondit sèchement son hôte.

Matthias en revint avec un échantillon de froment superbe, au grain brillant, doux à la main et bien nourri. Puis il descendit à la cave, où son orgueil de riche paysan le décida à prendre une bouteille de vin bouché, provenant d'un des meilleurs clos du pays. Rien qu'en le voyant tomber dans le verre, Poudranne dit :

— Voilà du 25, ami Matthias.

Ensuite, il le flaira, branla la tête, trinqua deux fois, puis il vida la moitié du verre en une seule gorgée, dont il garda une partie sur sa langue, avant de l'avaler.

— Est-ce du vin d'Arpel ? demanda-t-il en fermant un œil.

— Non.

— Et voulez-vous, ami Torin, que je vous dise où il a vu lever le soleil ?

— Peut-être.

— Eh bien, c'est à la Gringolette, droit au-dessus de ma vigne du Serfoin. Je connais ça, allez seulement. Je me laisse couper le petit doigt de la main gauche, si ce vin ne vient pas de la Gringolette à M. Guillemet.

— Oui, c'est vrai qu'il en vient.

— Ah ! fit Poudranne en ouvrant la bouche jusqu'aux oreilles, et en vidant le reste du verre.

— Prendriez-vous une bouchée ?

— Non, merci ; on a mangé une troupe d'omelettes ce matin, avant de partir ; je suis rassasié. Mais dites donc, ami Matthias, je veux vous faire compliment sur quelqu'un, oui sur quelque chose qui vous fera plaisir. Naturellement les affaires des autres ne me regardent pas ; j'ai déjà bien assez des miennes. Cependant, il m'est agréable de vous dire que votre neveu est bien le plus gentil garçon que nous ayons assez loin d'ici, je veux parler de celui qui a fait ses études de notaire chez M. Bottand. C'est lui qui a-t-acheté mon vin pour un Bernois, celui de Corneille Charançon du bout du village, et d'un tas d'autres propriétaires. Quand je dirais qu'il en a traité plus de 400 chars, je ne mentirais pas. Et notez que tout cela a été payé sur le pouce, à la dernière fuste. Aussi lui est-on reconnaissant dans tout notre coin. Il s'est mis d'abord à la raison, et ça s'est terminé tout de suite, sans tant *chmarotzer* ; tandis qu'avec les autres *commiss* on n'avait jamais

fini. Et ça lui a réussi. Ceux qui sont venus après votre neveu ont dû payer cinq francs, dix francs de plus par char. Ce n'est pas une grande différence, si vous voulez, mais ça met toujours les premiers marchés à une meilleure gamme pour celui qui achète. — On dit le père Bottand bien malade ; vous savez qu'il n'a qu'une fille assez bravette : Eh ! pourquoi votre neveu ? il doit y avoir par là quelque chose de solide au poste... Mais ça ne me regarde pas, dit-il subitement, voyant que l'oncle fronçait le sourcil ; — votre neveu sait ce qu'il a à faire, et son oncle Matthias peut lui donner un bon conseil. — Oui, c'est un homme qui fera son chemin, il a un bel avenir devant lui. — C'est seulement dommage qu'il ait adopté plus ou moins les nouvelles idées sur la religion, dit-il à demi-voix ; oui, c'est vraiment dommage. Mais ici, chacun est libre ; il vaut mieux qu'un homme boive peu, que de s'enivrer ; on gagne plus d'aller à l'église tous les dimanches, que trop souvent au cabaret. Dans notre village, nous avons aussi M. Valcrin, *qui en est*. Une fois notaire, et avec un oncle comme le sien, votre neveu peut faire un riche, riche mariage. Je lui souhaite bien du bonheur, car, ce n'est pas pour vous le cacher, mais j'ai eu du plaisir à lui vendre mon vin. À votre santé !

En disant ces derniers mots, Poudranne reprit son verre vide et le tendit à Matthias pour que celui-ci le remplît une seconde fois. Quand ce fut fait à moitié, l'hôte économe et sobre de son vin de la Gringollette, s'en versa un doigt, puis il renfonça le bouchon de la bouteille. Il se leva pour trinquer avec son loquace visiteur et engager ce dernier à terminer la séance.

— Et que dites-vous de ce blé ? fit-il en le mettant au jour.

— Beau, superbe ! Combien coûtera-t-il ?

— Vingt-huit batz.

— Est-ce de la grande mesure, dont vous parlez ?

— Non, mesure de Vaud. On ne parle plus de l'ancienne.

— Alors, ami Torin, c'est quatre batz de trop. On en vend du pareil à Morges, pour 24 batz.

— Eh bien, allez le chercher à Morges ; mon blé n'est pas pour vous.

— Sans rancune, au moins, mais franchement, 28 batz, c'est trop cher. Ainsi, à la revoyance, monsieur Torin. Si jamais vous passez à Liause, dites-voir bonjour à Jean-Charles Poudranne. Il vous fera goûter aussi un verre ou deux de son vin du Serfoin. Eh ! n'est-on pas tous des hommes ? Le vin est fait pour le boire entre amis, et le vendre aussi bien qu'on peut. C'est seulement désagréable qu'il nous faille toujours le livrer à cette horrible mesure de Berne⁴, pendant qu'on

4 - En 1831, l'usage, à la Côte, était de vendre le vin au pot de Berne, soit 400 pour 495 de Vaud.

l'achète dans les cabarets au pot de Vaud. — Bonjour, la brave fille ! ça me fait plaisir que vous sachiez fricasser les beignets, dont nous avons parlé. Faites-en un jour à votre maître pour son souper.

Matthias ne descendit pas avec Poudranne à la rue ; il le laissa bel et bien sortir seul et marmotta entre ses dents que ce n'était qu'un babillard, un écerelé, un avale-royaume. L'autre, cheminant du côté de Liause, disait aussi : — Quel vieux crâpin que ce Mattathias avec sa bouteille rebouchée ! Ne dirait-on pas que son vingt-cinq est de l'or fondu ? On voit bien que c'est un homme qui sort peu de chez lui et n'a point d'usage du monde.

Chapitre XXXV



e Jean-Charles Poudranne, qui s'en allait ainsi courir avec ses amis du Pays de Gex et passer une nuit dans leur village, n'était point un méchant homme. On ne peut pas dire non plus que ce fût un ivrogne, au sens précis et déterminé de ce mot, car il ne s'enivrait pas. Habitant le vignoble, vigneron lui-même, il considérait le vin, dans sa maison, comme les bergers considèrent le laitage dans les montagnes. Il en offrait au premier venu, tout bonnement, supposant que celui-ci pouvait en boire autant que lui sans se faire de mal ou perdre la raison. S'il disait un peu tout ce qui lui passait par la tête, il ne mentait pas et n'inventait rien sur le compte du prochain. A cet égard, il est juste de faire son éloge. Il allait aussi très peu au cabaret, et ne buvait jamais à sa cave, ni seul ni avec des invités. Boire au tonneau, disait-il, c'est une habitude dépravée ; on doit servir son vin au grand jour, sur la table de la cuisine, ou de la chambre, si l'on y est mieux ; et ainsi toutes les personnes de la maison peuvent en profiter. — Malgré ces qualités relatives, nous ne présentons pas Jean-Charles Poudranne comme un modèle. C'est un homme, un vigneron comme il en existe beaucoup, mais dont la physionomie morale n'est pas repoussante. On ne peut en dire autant de ces fils de la terre, dont les journées se passent à godailler de maison en maison, d'un cabaret à l'autre, soit pour y faire leurs marchés, soit pour y dire mille bêtises, y forger mille inventions bouffonnes, et s'y griser comme des brutes.

La visite du vigneron de Liause fut, en un sens, désagréable à Matthias Torin. L'éloge qu'il fit de son neveu devant la Caton, et ce que Poudranne dit de M^{lle} Bottand, rappelèrent vivement au vieillard l'état de la situation actuelle. Et puis, cela venait justement après les vertes piquées de la Caton. Il n'en fallut pas davantage pour le mettre de travers le reste du jour. Mais cela eut pourtant un bon résultat. D'abord, Matthias prit la résolution de ne plus parler du mariage d'Eugène et de celui d'Alinde devant sa domestique, ni avec personne,

et ensuite de refuser tout secours de madame Laure pour enlever les cheveux tombés sur le collet de son habit. Sur ces deux points, il se tint parole à lui-même, de façon à ce que chacun put le remarquer.

La coqueluche⁵ d'Alinde fut bien tenace ; elle dura jusqu'en janvier et ne cessa tout de bon qu'à la fonte des neiges, en février. Il aurait fallu changer d'air, mais où ? Les gens d'Arpel n'allaient pas dans le midi pour une coqueluche, puisqu'ils n'auraient pas même quitté leur village pour une maladie de poitrine. Descendre à la plaine, c'était aller chercher l'humidité et un froid plus saisissant ; s'établir au bord du lac, dans une ville, paraissait encore moins praticable. Alinde ne voulut pas en entendre parler. En hiver, nul ne va respirer l'air des montagnes ; donc, il ne fallait pas songer à quitter Arpel.

Lorsque la fiancée de François Chardon fut guérie, Eugène ne pouvait encore abandonner son vieux patron. Celui-ci gardait le lit ; on craignait même qu'il ne pût de longtemps reprendre ses occupations. Il s'était décidé à recevoir au bureau un stagiaire de vingt ans, qui travaillait sous la direction d'Eugène et faisait les choses faciles. Depuis Pâques, le nouveau venu serait en état de travailler seul.

Le mois d'avril vint enfin réchauffer de sa douce haleine les campagnes vaudoises. M. Bottand put recommencer à marcher un peu. Dans la dernière semaine de ce mois, Eugène le quitta tout de bon. On le remercia pour ce qu'il avait fait durant tout l'hiver ; le vieux courtier lui dit en particulier :

— Selon ce que pourront être nos circonstances réciproques, je vous demanderai peut-être de venir passer ici quelque temps en automne pour les achats des vins. Vous vous en êtes si bien acquitté l'an dernier, mon cher ami, que je ne puis assez vous en témoigner ma vive reconnaissance. Vous y avez mis un tact et une *mésure* bien rares à l'âge que vous avez. Je fais des vœux pour que vous soyez heureux dans le mariage que vous allez contracter. En restant dans de sages limites, vous arriverez certainement à posséder la confiance et la considération de vos commettants. Si vous vous étiez décidé à vous établir dans notre district comme notaire, peut-être auriez-vous eu un laps de temps moins considérable à attendre que dans le vôtre ; car, sauf mon collègue Balthasar, vos notaires sont encore d'un bon âge et peuvent vivre de longues années. Mais le destin vous appelle sans doute sur les bords où vous vous rendez. Je vous donne le conseil de ménager le caractère de votre oncle Torin ; agissez avec sagesse, croyez-moi.

M^{me} et M^{le} Bottand lui firent aussi un compliment à leur manière,

5 NdÉ: Maladie caractérisée par une toux convulsive, et qui attaque habituellement les enfants.

après quoi Eugène monta sur le char qui devait l'amener à Arpel avec ses effets. Les bans de mariage étaient publiés depuis quelques semaines ; la noce avait lieu le surlendemain, et les époux se mettaient tout de suite en ménage. Jusqu'à ce moment-là, Eugène pensait bien que son oncle Matthias ne lui refuserait pas une chambre dans sa maison. Il arriva donc chez lui avec sa malle. Avant de la faire décharger, il monta à la cuisine pour voir comment il serait reçu. — Excusez-moi, dit-il en entrant, mais j'ai compté sur votre bonté, mon oncle, pour me garder chez vous jusqu'à vendredi, c'est-à-dire deux jours, si toutefois je ne vous cause aucun dérangement.

— Tu peux occuper ton ancienne chambre, seul, comme je t'en ai averti.

— Je vous remercie ; on peut donc y monter ma malle ?

— Comme il te plaira.

— Attendez, monsieur Eugène, dit la Caton ; j'irai vous aider à la porter.

La forte fille descendit avec lui ; on posa la malle à terre ; Eugène paya le voiturier et celui-ci s'en alla.

— Vous avez bien fait de revenir ici, monsieur Eugène, l'oncle s'y attendait un peu. Il aurait été choqué si vous aviez été chez son beau-frère Zozué, ou à l'auberge. C'est un homme qu'il faut prendre comme il est, sans jamais lui céder quand il a tort. Est-elle pesante, cette malle ?

— Oui, assez.

La Caton la souleva en la prenant par les deux poignées, bien qu'elle pesât 130 livres.

— Oh ! fit-elle, ça ne pèse pas plus que cinq quarterons de froment. Je la porterais toute seule, si c'était nécessaire. Prenez avec la main droite ; je tiendrai assez avec la gauche, et allez seulement le premier.

Arrivés dans la chambre d'Eugène, la Caton profita d'un instant pour dire que son maître était moins difficile depuis quelque temps et n'allait presque plus causer avec M^{me} Laure la marchande.

— Excepté quand le café est fini ou qu'on a besoin de savon, ou d'autres petites provisions, il n'y remet pas les pieds, dit-elle. Si vous vous y prenez bien avec lui, si M^{lle} Clara voulait le venir voir et lui faire des amitiés, peut-être qu'il en reviendrait.

— Nous verrons, répondit Eugène ; mais je ne le pense pas.

— Vous trouverez la petite soupière brune sur la table, reprit-elle à haute voix, en marchant dans le corridor. Vous devriez la manger pendant qu'elle est chaude.

— Merci, je reviendrai un peu plus tard. Eugène courut à l'instant où son cœur l'appelait. Comme c'était joli, et propre, et frais dans cette

maisonnette arrangée par Clara ! Elle en faisait les honneurs elle-même à celui qu'elle aimait, qui en était le maître et qui allait vivre ici avec elle. Appuyée au bras de son fiancé, elle allait de place en place, lui montrant tout. Et le jardin, si bien fossoyé, semé, déjà vert en plusieurs parties. Les arbres fleuris partout. Oh ! quel moment pour commencer une vie à deux, sous le regard de Dieu !

Malgré le travail auquel Clara s'était livrée durant l'automne et l'hiver, sa beauté n'avait rien perdu de son éclat. C'était bien ici la jeune épouse au teint frais et pur, aux yeux limpides, la tête ornée d'une couronne de cheveux brillants et doux. Qu'elle serait belle, dans sa robe de mariée ! Clara n'aurait pas, comme Alinde, une montre, une chaîne et une grande broche en or ; elle avait refusé les bijoux offerts, excepté un petit médaillon contenant des cheveux d'Eugène.

Ils allèrent ensemble chez leur amie. Celle-ci, tout à fait guérie de sa longue toux, avait repris les couleurs de la santé, et sa gaieté naturelle. Alinde était aussi très jolie. Ses cheveux blonds à grandes ondes relevées lui allaient si bien ! Elle avait un peu maigri, et cela donnait à ses traits quelque chose de plus gracieux encore, de plus fin. Il fallut bien se laisser embrasser par le cousin en présence de Clara, et sans demander permission à François ; puis expliquer comment on ferait pour la noce, où et chez qui on irait dîner, etc. Il fut décidé qu'on se marierait à Arpel même, à trois heures de l'après-midi. On devait dîner chez le père d'Alinde, en famille seulement, et de là monter à pied au temple. Après la cérémonie, on se rendrait aux Fougères, pour le souper. Les Chardon invitaient leurs amis et connaissances ; les Josué qui bon leur semblait. Le lendemain tout serait fini, et chacun à ses affaires. Le dimanche, François et Alinde viendraient dîner chez Eugène et Clara. Noces bien simples et rustiques, mais où le bonheur occupait la première place, n'est-il pas vrai ?

Ces arrangements décidés, on se demanda s'il ne fallait pas essayer une dernière tentative auprès de l'oncle Matthias. Se présenter chez lui les quatre ensemble, était-ce une démarche à faire ? — La mère Gauty dit qu'oui, que son frère en serait peut-être touché, et que s'il ne voulait pas recevoir les époux, ceux-ci n'auraient plus rien à se reprocher à son égard. Josué appuyant la manière de voir de sa femme, les deux couples de fiancés se dirigèrent du côté de la maison de Matthias. En ce moment, il était nuit. Personne dans la rue ne les vit passer. Eugène entra le premier, tenant Clara par la main et l'engageant à être sans crainte. François suivait, montant l'escalier lentement, un bras passé autour de la taille d'Alinde. Caton était seule dans la cuisine, Abram venait de souper et de sortir ; l'oncle, en quête d'ouvriers au village, dit-elle, allait sans doute rentrer.

— Ça fait bien joli vous voir les quatre, leur dit la Caton ; vous avez eu une bonne idée en venant ce soir. Je vous souhaite bien du bonheur et de la santé. Je crois, monsieur Eugène, qu'il faut entrer dans la chambre ; je vais allumer une chandelle, vous y serez mieux.

— Non, dit Alinde tout émue de se retrouver chez son oncle après une si longue absence, nous pouvons très bien rester ici.

— Si fait, mademoiselle Alinde, croyez-moi. Entrez à la chambre ; ça vaut mieux pour l'oncle.

— Entrons, dit Eugène ; Caton sait bien ce qu'elle fait en nous le conseillant.

Ils attendirent en silence, pendant quelques instants. Clara ne voyait rien, mais sentait son cœur agité. C'était ici la chambre où Matthias et son neveu avaient dîné au commencement de l'année précédente et où l'oncle s'était montré si gai. Quel changement dès lors, dans leur situation à tous !

Enfin, on entendit le pas ferme de Matthias dans le corridor, puis sur les marches de l'escalier, et enfin, dans la cuisine.

— Vous avez des visites à la chambre, notre maître, lui dit la Caton.

— Des visites, à cette heure, et qui donc ?

— Entrez toujours.

Puis elle ouvrit la porte toute grande.

— Bonsoir, mon oncle, dit Eugène, chargé de prendre le premier la parole. Nous sommes venus tous quatre vous rendre nos devoirs de neveux et de nièces, et vous renouveler l'assurance de notre sincère affection. Nous vous prions d'accepter les vœux que nous formons pour vous. Permettez-nous de vous serrer la main, et veuillez nous pardonner les torts involontaires que nous avons pu avoir à votre égard.

— C'est bon, asseyez-vous seulement, répondit Matthias d'un ton sec et froid. Je vous salue, madame, et toi aussi, François. — À toi, mon neveu, et à toi, ma nièce, je répéterai ici ce que je vous ai déjà dit à l'un et à l'autre en particulier ; c'est qu'ayant voulu agir à votre guise, selon votre volonté et sans vous soucier de mes conseils, je suis complètement déchargé de mes devoirs d'oncle à votre égard. Vous allez maintenant vous conduire par vous-mêmes, comme je me conduirai aussi par moi-même : chacun pour soi, nous nous tirerons d'affaire comme nous pourrons. — Vous vous mariez donc après-demain, d'après ce qui m'a été annoncé ?

— Oui, mon oncle.

— À l'église d'Arpel ?

— Oui.

— Je vous souhaite le beau temps, car il n'est pas agréable de se

marier par la pluie ou l'orage. — Puisque vous avez pris la peine de venir me communiquer vos deux mariages, je profiterai de l'occasion pour vous faire part aussi du mien. J'épouserai M^{me} Laure dans un mois ; on publie les premiers bans dimanche. Si vous allez à l'église, comme je n'en doute pas, vous aurez le plaisir de les entendre. — Ma nièce, tu voudras bien annoncer ma décision à ta mère et à ton père ; — toi, mon neveu, à M. Bottand, si tu as à lui écrire. Oui, messieurs et mesdames, j'ai pensé que, me faisant vieux, étant désormais privé des appuis sur lesquels j'avais compté pour mes dernières années, je devais chercher à me donner un intérieur de maison plus agréable que celui dont j'aurais dû me contenter en demeurant veuf. Je ne vous demande pas votre opinion. Je me représente assez ce qu'elle doit être, et je pense que nous nous comprenons.

— Mon cher oncle, reprit Eugène en se levant de nouveau, je vous approuve complètement. Vous avez eu une très bonne et très heureuse pensée. Madame Laure sera notre tante à tous ; nous la respecterons et nous l'aimerons. En vous disant cela, je suis assuré que ma fiancée, comme Alinde et François sont du même avis que moi.

— Oui, dirent les trois ensemble.

— Nous allons maintenant vous quitter, continua le premier : que Dieu bénisse votre union, pour toute votre vie. Nous vous demandons le même souhait pour nous. Merci encore de votre confiance, mon cher oncle. Est-ce une chose dont on puisse parler avant dimanche ?

— Non, ce n'est pas nécessaire.

— Nous vous garderons le secret. Bonsoir donc, dit-il en lui tendant la main, ou plutôt en prenant la sienne.

— Bonsoir mon oncle, dit Alinde en s'approchant pour l'embrasser. Mais Matthias fit un mouvement rapide, presque brutal, et prit une chandelle pour couper court à toute marque d'amitié ; Alinde se retira en pleurant.

— Bonsoir, monsieur, dit à son tour Clara, essayant de tendre une main qui fut refusée.

— Votre serviteur, madame, répondit le terrible vieillard.

Il ne restait plus que François Chardon. Celui-ci considérait Matthias de ce regard ferme et droit, mais charitable et cordial, dont il était doué ; il ne lui tendit pas la main, mais, d'une voix lente et grave :

— Moi aussi, monsieur Torin, lui dit-il, je veux vous souhaiter le vrai bonheur. Vous le connaîtrez lorsque votre cœur se sera humilié devant le Dieu fort, et que vous aurez senti le besoin de sa grâce. C'est ce que je demande pour vous avant tout. Celui qui aime son prochain accomplit la loi, dit l'Écriture sainte. Or, la manière dont vous refusez une marque de tendresse respectueuse de ma fiancée, non-seulement me

blesse, parce qu'Alinde ne le mérite pas, mais me montre que vous n'avez pour elle aucune affection véritable du cœur. Avant d'être votre neveu, j'avais le droit de vous dire cela, même dans votre maison. Nous sommes tous de pauvres pécheurs devant Dieu, monsieur Torin, et vous avez, comme nous, besoin qu'il vous pardonne.

— Tu voudrais peut-être.... tu voudrais peut-être.... balbutia Matthias qui s'emportait et ne trouvait plus ses mots,... tu...

— Je ne veux rien, monsieur Matthias ; mais il est des cas où il faut qu'un homme s'entende dire la vérité en face.

François prit Alinde par la main et descendit le premier l'escalier sombre de la maison. Les deux autres suivirent, éclairés par la Caton, qui, ne sachant rien de ce qui venait de se passer à la chambre, dit à Eugène de ne pas tarder à rentrer, s'il voulait trouver sa soupe encore chaude.

Chapitre XXXVI



Voici ce qui avait eu lieu.

Peu après la dernière publication des bans de mariage des quatre époux, Matthias Torin vint un soir au magasin de M^{me} Laure, avec un double projet dans son esprit : celui d'acheter du savon pour une lessive et de s'en retourner tout de suite après, si la marchande avait du monde chez elle ; et celui d'avoir avec elle un entretien particulier, si elle était seule. Il ne trouva que la veuve, travaillant à la clarté d'une jolie lampe à pied bleu de ciel et à capuchon blanc.

— Bonsoir, monsieur Matthias, lui dit-elle la première.

— Bonsoir, répondit l'oncle, d'une voix encore bien douce pour un caractère aussi entier, aussi absolu, aussi rustre que le sien. J'admire, madame Laure, que vous puissiez travailler à *la lumière*, comme vous le faites avec vos propres yeux.

— J'ai la vue très bonne, grâce à Dieu. Vous venez bien tard à l'emptette, monsieur Matthias ; cela ne vous fatigue pas trop, après une journée de travail ?

— Oh ! non ; et puis, pour dire la vérité, je n'ai pas fait grand'chose aujourd'hui, si ce n'est de réfléchir à ma situation. — Veuillez avoir la bonté de peser cinq livres de votre meilleur savon blanc.

— Bien, en voici justement des morceaux secs, tout préparés. Je vais les mettre dans du papier.

— S'il vous plaît ; c'est toujours le même prix : quatre batz ?

— Oui, monsieur Matthias, toujours.

— Madame Laure, puisque nous sommes seuls, j'aimerais à causer un moment avec vous, si cela ne vous dérange pas ; mais je voudrais qu'on ne pût entendre de la rue ce que j'ai à vous communiquer.

— C'est bien facile ; il n'y a qu'à entrer ici, dit la veuve en ouvrant la porte d'une chambre.

Prenant sa lampe d'une main, elle précéda son hôte en l'engageant à la suivre, ce que Matthias fit incontinent.

La chambre en question était fort bien arrangée, et il y sentait bon. Matthias trouva cette atmosphère beaucoup plus agréable que celle de sa cuisine, autour du foyer de la Caton Diadia. Tout paysan qu'il était, cela lui plut beaucoup.

— Madame Laure, dit-il, lorsqu'ils furent assis en face l'un de l'autre, vous n'ignorez pas les deux mariages de mon neveu et de ma nièce, deux mariages absurdes qui sont pour moi un grand chagrin. Je me sentirais seul et abandonné, si je manquais de caractère ; mais j'en ai, du caractère, et, comme je les en ai avertis tous les deux, je suis bien décidé à le leur montrer. — Puisqu'ils s'éloignent de moi volontairement, puisqu'ils ne se sont pas souciés de mes projets pour eux, eh bien, qu'ils aillent ! Moi, j'irai aussi comme je l'entends. — Madame Laure, en dix mots comme en cent mille, je viens vous offrir de partager mon sort. Vous me plaisez ; je suis beaucoup plus âgé que vous, c'est vrai, mais je jouis d'une bonne santé, et je possède assez de bien pour que ma femme soit dans une grande aisance. Si donc vous n'êtes pas complètement décidée à rester veuve, voici une occasion de vous établir tout près de chez vous, avec un homme qui fera tout ce qui dépendra de lui pour que vous ne regrettiez jamais d'avoir uni votre sort au sien. Je vous parle très franchement, sans aucun détour ; excusez-moi si ce n'est pas comme cela qu'il faut faire.

— Monsieur Matthias, reprit la veuve d'une voix d'abord un peu tremblante, mais qui ne tarda pas à se raffermir, votre proposition est certainement très honorable pour moi. Elle mérite que je l'examine. Puis-je vous adresser quelques questions à ce sujet, dès ce soir ?

— Oui, sans doute ; je désire que nous sachions le plus tôt possible à quoi nous en tenir.

— Eh bien, monsieur Torin, le mariage que vous me proposez n'est pas un mariage d'inclination, c'est évident ; à votre âge, comme au mien, puisque je vais entrer dans ma quarantième année, la page de l'amour est tournée depuis longtemps. C'est donc un mariage de convenance dont il est question. À ce compte-là, il faut que je connaisse exactement la position que vous feriez à votre femme, dans votre maison, pendant votre vie, et après, si elle vous survivait. — La mienne actuelle, de position, est celle-ci : je gagne facilement ce qui m'est nécessaire, et même je puis faire quelques épargnes pour mes vieux jours. Bien que ma vie soit active et, jusqu'à un certain point, pénible et difficile par moment, elle est encore assez agréable. Je suis indépendante, malgré les allants et venants que je reçois au magasin. Par conséquent, si je devais abandonner ce que j'ai ici, il faudrait que je trouvasse ailleurs de justes compensations. Je vous parle aussi très franchement, monsieur Torin. Nous ne sommes plus des enfants, et

ceci est une affaire de très grande importance.

— Je partage entièrement votre manière de voir, répondit Matthias. Voici donc ce que je vous propose : si vous restez veuve après moi, vous aurez la jouissance de tout ce que je pourrai laisser ; ou bien, je vous assurerai tout de suite, par contrat, la propriété de vingt mille francs après ma mort. Vous pouvez choisir. En outre, si vous le désirez, j'ajouterai à ces 20 000fr. la jouissance d'une chambre et d'une cuisine dans ma maison.

— Monsieur Torin, reprit la veuve, permettez-moi de vous présenter encore deux ou trois points : d'abord, vous aurez une domestique, car je n'entends point travailler aux champs ou aux vignes ; je m'occuperai dans la maison. — Puis je veux vivre en bonne relations avec vos parents, sœur et beau-frère, neveux et nièces, même avec M^{lle} Clara.

— Vous ferez du mieux que vous pourrez avec eux ; vous serez libre à cet égard, et moi aussi ; ils seront chez eux, comme nous chez nous.

— Oui, je ne veux absolument pas être brouillée avec vos parents, qui deviendraient les miens.

— Je vous dis que vous ferez avec eux comme il vous conviendra. Pour moi, je suis décidé à ne les gêner en rien, à la condition qu'ils me laissent tranquille.

— Notre mariage, s'il devait avoir lieu, ne serait pas une cause de déshéritement pour eux ?

— Ceci, madame Laure, ne peut être réglé d'avance ; nous ne savons pas ce que l'avenir amènera.

M^{me} Laure attendit encore un moment, puis elle dit :

— Réfléchissez quelques jours, monsieur Torin ; vous reviendrez ensuite me parler.

— Non, c'est tout réfléchi : si vous êtes décidée, je le suis. Je vous dirai même que j'ai pris ma décision il y a neuf mois, c'est-à-dire depuis le moment où mon neveu m'a fait part de ses intentions au sujet de la tailleuse.

— Monsieur Torin, je vous préviens que j'ai la plus haute estime pour M^{lle} Clara.

— Tant que vous voudrez ; j'ai aussi mon opinion.

— Un dernier mot encore, monsieur Matthias. Si j'accepte vos propositions, il est entendu que j'irai à l'église aussi souvent que je le désirerai, et que vous y viendrez aussi avec moi.

— Pourvu que le ménage ne souffre pas de ces absences le dimanche, oui, vous pourrez aller au sermon. Pour moi, je réserve ma liberté. Ceci ne doit pas être un empêchement à nos projets. — Je vous demande seulement de choisir l'une ou l'autre de mes propositions, pour que, si nous sommes d'accord, nous puissions passer un

contrat le plus tôt possible. Je tiens à ce que tout soit fini au plus vite, et à ce que personne n'en sache rien avant la conclusion des mariages de mes neveux.

— Allons faire le paquet de savon, monsieur Matthias.

M^{me} Laure se leva et reconduisit son prétendant au magasin, où elle fit le paquet en question, pendant que Matthias payait. Quand ce fut fini, elle lui tendit la main en disant :

— J'accepte votre proposition de 20 000 fr. par contrat. J'espère que vous serez un bon mari pour moi, comme je désire être pour vous une bonne femme.

Le vieux Matthias prit cette main blanche et la serra fortement dans sa grosse main brune et calleuse. — Nous sommes d'accord, dit-il en mettant son savon sous le bras. Nous pouvons écrire les promesses de mariage demain à C. et passer chez le notaire Balthasar en même temps. Je partirai vers les sept heures pour aller tout préparer, et vous me rejoindrez à la cure où je vous attendrai.

— C'est convenu. Dormez bien, monsieur Matthias.

— Et vous aussi, madame Laure.

Telles furent les fiançailles de ces deux époux.

Allons maintenant rafraîchir nos cœurs en assistant aux mariages de nos quatre jeunes gens.

Le lecteur n'a pas oublié que nous sommes à la fin d'avril. Les campagnes sont partout fleuries; la violette tapisse les gazons, pendant que les grands cerisiers d'Arpel étincellent au soleil. La verdure monte déjà sur les basses côtes des montagnes. Partout la nature chante un hymne au Créateur: le grillon dans l'herbe, l'aigle dans l'espace, et jusqu'à la voix fraîche des ruisseaux.

Les deux épouses sont en robes blanches; leur chevelure est ornée de fleurs. Clara n'a, pour l'accompagner au temple, ni père ni mère; elle compte d'autant plus sur le secours de Dieu. On a fait les choses très simplement. Josué n'a pas eu besoin de mettre en bouteilles son second tonneau de vin vieux, maintenant dégraissé; il en restait assez du précédent. D'ailleurs, ils seront peu nombreux. Une demi-douzaine de Chardon; autant de Gauty; deux Chantzeron et c'est tout. Eugène et Clara n'ont pas de parents. Comme le temps est charmant, on se rend à pied à l'église, à trois heures de l'après-midi. La moitié des habitants du village se tiennent le long de la rue, pour voir passer la double noce. On remarque Isaac Duc parmi les hommes, et Ister parmi les femmes. D'avance, on peut se représenter ce que sont les conversations. La jeune orpheline, le notaire en herbe, l'héritier des Fougères et sa jolie blonde qui ne tousse plus, et le vieux Matthias en sont les sujets. Pour bien montrer qu'il s'in-

quiète peu de ce que font son neveu et sa nièce, ce dernier conduit lui-même un char de fumier à travers le village, au moment où le cortège va recevoir la bénédiction. Le vieux paysan tire ses boeufs de côté et arrête son attelage ; il se mouche pendant que tout ce joli monde passe à deux pas de lui, puis, claquant du fouet, il invite ses deux *jaillets* à se remettre en route.

— C'est pourtant triste de voir une chose pareille, dit Isaac Duc ; mettons que ces jeunes gens aient eu des torts à l'égard de leur oncle, ce n'était pourtant pas le cas de choisir le moment où ils vont se marier, pour conduire un char de fumier.

— Est-ce pas, au moins ? reprend l'Ister avec une profonde conviction. Quelle *opéniatreté!* c'est dégoûtant ! N'aurait-il pas mieux fait d'en prendre son parti, comme a fait Josué, plutôt que de n'en pas vouloir démordre ? tout également, il faudra bien qu'il en revienne un jour. À qui donner son bien, sinon à sa famille ?

— Il se remariera peut-être, Ister ; on en voit de plus vieux que lui, de moins bien portants, qui font cette folie.

— Certes ! ce n'est pas moi qui le voudrais quand même je ne suis pas riche et lui tout cousu d'argent.

— Voyez-vous, Ister, ce n'est pas un homme qui tienne précisément à l'argent. Matthias veut ce qu'il veut ; quand ça devrait lui coûter la vie, il ne renoncerait pas à sa volonté.

— Le bon Dieu pourrait bien le punir d'une manière à laquelle il ne s'attend pas. Ce char de fumier, voyez-vous, m'a révoltée. — Laquelle des deux, Isaac, trouvez-vous la plus jolie ? voyons si vous avez bon goût ?

— Je vous dirai, Ister, que des goûts et des couleurs *on n'en peut disputer*. A mon avis, il y en a une qui est belle, et l'autre jolie. Toutes deux sont très bien. S'il me fallait choisir, je serais embarrassé.

— Ah ! pourtant, M^{lle} Clara a quelque chose de plus distingué qu'Alinde.

— Oui, mais Alinde est si gracieuse ! et ses cheveux blonds sont admirables. La seconde des demoiselles de notre monsieur les avait exactement comme les siens.

— Alors vous ne trouvez pas ceux de M^{lle} Clara plus beaux ! vous n'y entendez rien, mon pauvre Zaquedu.

— Mettons que je ne sois pas un fin connaisseur, Ister ; toujours est-il que, dans les grandes soirées données par notre dame, les demoiselles en cheveux blonds étaient plus remarquées que celles qui les avaient noirs ou d'une autre nuance.

— Ah bah ! c'est vous seul, Isaac, qui les remarquez. — Et des deux époux, lequel vous plaît le mieux ?

— Je les trouve aussi bien l'un que l'autre ; mais pourtant Eugène a l'air plus monsieur que François Chardon, bien qu'ils soient habillés exactement de la même manière

— Oui, c'est vrai : ce vieux Matthias n'a point de cœur avec son *voyage* de fumier. Il m'est impossible de le digérer : est-ce pas au moins, que c'est une conduite horrible ?

Deux chars à bancs vides montaient jusqu'aux abords du temple ; ils emmenèrent aux Fougères la moitié de chaque noce ; le reste fit le chemin à pied. — La mère Chardon reçut sa belle-fille à bras ouverts ; elle embrassa tendrement aussi Clara, et bientôt les heureux époux, accompagnés des autres jeunes gens, se dirigèrent en promenade à la lisière des forêts.

À quelque distance du petit vallon des Fougères, on trouve un ravin peu profond, au bas duquel bondit un de ces ruisseaux que la fonte des neiges rend très vigoureux en cette saison. Tout à côté du chemin de descente, est une vieille scierie en loques, dont le bruit lent et uniforme accuse un système de rouage très primitif. À vingt pas est une jolie maison carrée. On passe l'eau sur un pont de pierre ; ensuite, on gravit l'autre pente du ravin, dans un sentier tracé à l'ombre des châtaigniers et des chênes, selon que le pied des promeneurs l'a lui-même marqué. — Le pont et la scierie, la maison avec son grand poirier planté devant, le chenal dans lequel passe l'onde comme un ruban d'argent ; et les prés verts, la pente boisée que gravissent nos promeneurs, tout cela fait un tableau champêtre digne d'un pinceau plus habile que le mien. Arrivés sur la première élévation, nos jeunes gens trouvèrent des taillis de chênes ouvrant leurs premières feuilles, et des hêtres d'un vert déjà brillant ; çà et là, ils traversaient un pré tout entouré de bois dans lesquels chantent les rossignols ; ou bien ils entraient dans une clairière plus serrée, dont la faux n'approche jamais. En ce moment, le gazon sauvage est d'une fraîcheur de vie qui réjouit les yeux. Cette herbe un peu rude, si l'on veut, ces fleurs jaunes si vigoureuses, c'est tout plaisir de les fouler ou de les cueillir à pleine main. Il y a là des promenades charmantes, aussi bien pour de vieux époux que pour ceux dont nous suivons à cette heure la trace dans ces prairies cachées.

Au retour, la compagnie des promeneurs s'arrêta sur la colline rapprochée de la maison. La vue était d'une beauté sans égale, et l'air si pur, qu'on distinguait presque les travailleurs sur l'autre rive du lac. Cette transparence parfaite de l'atmosphère est le signe certain d'un changement de temps ; elle annonce la pluie. Si elle vient, nous la laisserons tomber, car elle sera bienfaisante : c'est la pluie de la première saison.

Vers le soir, on se réunit pour un souper joyeux, mais non bruyant comme celui des noces de Moïse Gauty ; puis, lorsque la lune fut levée, Eugène et Clara revinrent seuls chez eux, où la bonne et fidèle Nanon les attendait.

Que s'étaient-ils dit en chemin ? Lecteur, si vous êtes jeune encore, je n'ai pas à vous l'apprendre ; si vous êtes d'un âge avancé, cherchez dans vos souvenirs. Il est des paroles inintelligibles pour quiconque n'a jamais aimé. Pour ceux qui, comme ces époux, marchent à toutes voiles dans la vie, le vent même, dans son murmure, a des accents ineffables dont nul autre qu'eux ne connaît les secrets.

Puisse la protection du ciel reposer toujours sur l'humble demeure d'Arpel, et la paix de Dieu habiter au vallon des Fougères ! N'oublions pas, toutefois, que si nos amis sont des chrétiens, c'est-à-dire des enfants de Dieu renouvelés par la foi, ils sont aussi, par nature, enfants des hommes. Ils doivent, par conséquent, veiller sur eux-mêmes et prier, afin de ne pas fléchir sous le poids de l'épreuve, ou succomber dans les tentations.

IV. LE GÉRANT.

Chapitre XXXVII



L arrive souvent, au mois de mai, qu'après une nuit de pluie rafraîchissante, on voit sortir des bois de légères vapeurs. Elle montent des gorges profondes, se réunissent peu à peu et forment bientôt un nuage considérable qui, si le temps se dégage de l'humidité, va rejoindre ses frères au-dessus de l'horizon. Mais si l'atmosphère supérieure est lourde, si quelque souffle venant des hauteurs chasse le nuage en bas, il descend dans nos vallons et y séjourne, jusqu'à ce que le soleil soit assez chaud pour le dissiper entièrement. C'est presque toujours dans la matinée que nos vergers sont imprégnés de ces vapeurs. Elles sont pour eux comme une peste qui frappe de stérilité les fleurs épanouies ou fait tomber les fruits déjà formés. — En août, lorsque la châtaigne germe au fond de son enveloppe épineuse, si le nuage intempestif vient à passer, la récolte est bien compromise. Les ténèbres sont donc malfaisantes, toujours et partout.

C'est aussi dans ce beau mois de mai que le vigneron vaudois considère avec inquiétude les signes du temps. L'air s'est rafraîchi ; les hautes Alpes ont blanchi leur tête ; plaise au Maître tout-puissant que la rosée ne se transforme pas en glaçons ! il suffit de quelques minutes avant l'aube, pour que tous ces riches coteaux soient désolés, presque morts, une heure plus tard.

Dans les petits vallons d'Arpel, sur les collines des Fougères, comme aux pentes descendant à la plaine, tout alla bien. La pluie vint arroser la terre, ainsi que nous l'avions pronostiqué le soir du mariage de nos amis. Mais le temps resta doux ; aucun nuage ne parut sur les pentes vertes ; les Arpelliens s'en réjouirent ; peu d'entre eux éprouvèrent le besoin d'en remercier le Seigneur. L'homme est, avant tout, fils de la terre ; son regard se dirige en bas, au lieu de s'élever avec reconnaissance à Celui qui donne à tous le pain quotidien.

La lune de miel fut ce qu'elle devait être pour les quatre heureux époux. Il se virent souvent le dimanche, et aussi quelquefois le soir

des autres jours. François étant plus occupé qu'Eugène, ce dernier et sa femme montaient aux Fougères, un peu avant le coucher du soleil et passaient une heure ou deux avec les Chardon. Le dimanche, c'était plutôt Alinde et son mari qui venaient au village.

L'oncle Matthias se maria dans la première semaine de juin ; il fit cela sans bruit, sans même en avertir sa sœur, ni personne de chez Josué. On apprit un jour que le mariage avait eu lieu dans une paroisse voisine, et l'on sut que M^{me} Laure était installée dans sa nouvelle habitation. Ayant remis son magasin tout entier à un jeune ménage qui venait aussi de s'établir, elle fut dispensée d'une vente en liquidation.

La pauvre Caton Diadia fut renversée en apprenant un changement si complet de situation. Comment donc ! ce vieux maître Matthias était si rusé que ça ! lui, un homme de 63 ans, pouvait abandonner son neveu, le fils de son propre frère, pour épouser une veuve de quarante ans, une dame au visage frais et qui avait les mains blanches ! Il ne se laissait donc pas brosser pour rien, même à la rue. Seulement, chacun y avait été pris. En face de la terrible réalité, le premier mouvement de la Caton fut de planter là ce vieux fou et sa nouvelle maîtresse. Elle commença même à plier sa robe des dimanches et à la mettre dans le coffre gris, qui contenait ses autres effets. Elle compta ses mouchoirs et ses bonnets, souffla sur les souliers qu'elle mettait pour aller à la messe ; puis se regardant au semblant de miroir qu'elle possédait, elle finit par se dire : « Caton, ne fais pas la folle ; les pierres sont dures partout : p't-être que ça z'-ira mieux avec la dame Laure qu'avec son mauvais diable d'homme tout seul. Tout également, les autres sont mariés. Voyons voir ce qu'ils diront de tout ça et comment les affaires s'emmancheront. Il sera toujours assez temps de leur souhaiter le bonjour. » — Cette sage réflexion faite, la Caton suspendit de nouveau sa robe au clou de la paroi ; elle remit le carton des bonnets à sa place et les souliers où elle les avait pris.

Le premier jour, M^{me} Laure la laissa faire, absolument comme elle voulut, ce dont la brave fille fut très édifiée. Le lendemain, sa maîtresse la prit à part et lui dit comment elle entendait que l'ordre de la maison fût établi. La Caton devait dire *monsieur*, en parlant de son maître, et l'appeler *madame* elle-même, sans jamais lui dire simplement *vous* ou *maîtresse*. Puis il fallait être propre sur ses vêtements, se laver souvent les mains et ne pas se faire une trace noire comme celle qu'on voyait sur sa joue gauche en ce moment-là. Ces injonctions et recommandations furent accompagnées de six aunes d'indienne pour une robe, présent qui ravit la Caton Diadia. Jamais personne ne lui en avait fait un si beau. Elle remercia beaucoup et dit en terminant :

— Je ferai de mon mieux pour contenter notre madame ; *pourvi* que vous me commandiez bien, ça veut assez aller nous deux. Mais il faut aussi que monsieur notre maître ne me *rauffe* pas pour des bêtises de rien. Mon Dieu ! quand on fait ça qu'on croit devoir faire, il n'y a pas besoin de toujours crier. Je sais bien que les autres lui ont fait du chagrin ; je n'en peux pas davantage, madame Laure. — Je vous assure pourtant que M. Eugène est bon enfant et qu'il aime bien son oncle Matthias.

— Je le sais, Caton ; aussi, lorsque mon neveu et M^{me} Clara viendront ici, je vous recommande d'être parfaitement polie et respectueuse avec eux.

— Ah ! boustre ! n'ayez pas peur que je leur fasse des mauvais compliments. Ma foi non, notre madame. Je compte bien, au contraire, les toucher la main de bon cœur. Oh ! je sais ce que c'est que de vivre, allez seulement.

« C'est une fille sauvage, se dit M^{me} Laure, quand elle fut seule, mais elle paraît avoir bon cœur. Il faudra la garder comme elle est, et la prendre pour ce qu'elle vaut. »

En fort peu de temps, grâce à la bonne entente des deux femmes et au goût de M^{me} Laure, la maison de Matthias fut arrangée convenablement. Un papier neuf, mis à la grande chambre, en fit une espèce de salon, qui reçut de nouveaux meubles. On mit des rideaux de mousseline aux fenêtres ; le plancher fut savonné et ciré. La Caton s'intéressa beaucoup à toutes ces améliorations d'intérieur. C'était presque touchant de la voir travailler ainsi de bon cœur, bien qu'elle eût vivement désiré avoir Eugène et sa jeune femme pour maîtres. Quand elle entra au salon de M^{me} Laure, elle ôta toujours ses souliers ou ses socques, afin de ménager le plancher, maintenant propre et brillant. Matthias laissait faire. Il se carrait dans le village et tenait le poing fermé au fond de sa grande poche d'habit. Le dimanche, on le voyait sortir de la maison avec sa femme, pour monter au temple ; ils marchaient d'abord à côté l'un de l'autre, mais Matthias ne tardait pas à dire à sa compagne :

— Va seulement la première, tu marches trop vite pour moi.

— Mon bon ami, que ne le disiez-vous ? j'irai moins vite (M^{me} Laure n'avait pu s'habituer à le tutoyer).

— Oui, va toujours ; tu trouveras une meilleure place.

Rencontrait-elle en chemin Eugène et Clara se donnant le bras, ceux-ci la saluaient gracieusement, mais sans s'arrêter. La première fois que cela eut lieu, elle leur dit :

— Bonjour, mon neveu ; bonjour ma nièce. Êtes-vous heureux ? oui, je n'ai pas besoin de réponse. — Ne viendrez-vous pas bientôt nous

voir ? votre visite me ferait plaisir.

— Nous irons certainement, ma tante, reprit Eugène, mais il faut pour cela que mon oncle reçoive Clara comme sa nièce et non comme une personne étrangère, ainsi qu'il l'a fait l'avant-veille de notre mariage. Nous serons aussi fort heureux de vous voir chez nous.

M^{me} Laure comprit son rôle de femme en cette occasion. Elle alla chez son neveu la première, mais seule naturellement. Clara, seule aussi, la reçut avec beaucoup d'affection et de grâce. En la quittant, sa tante lui demanda la permission de l'embrasser et la pria d'oublier la réception si froide de son oncle, l'assurant qu'à l'avenir, cela ne se répéterait plus. M^{me} Laure sut donc mettre un bon esprit, une direction habile, dans tout ce qui se rapportait à sa nouvelle et difficile position. Au retour, elle dit à son mari :

— Mais, mon cher ami, notre nièce Clara est charmante, je vous assure. Elle m'a reçu avec une affection dont j'ai le cœur touché. Soyez bien persuadé qu'elle fait honneur à notre famille.

— Honneur ! le bel honneur, ma foi ! la fille d'un banqueroutier qui s'est ôté la vie ! Encore si elle n'était pas mômière ! mais c'est elle qui a ensorcelé mon nigaud de neveu : tu verras que ce mariage tordra le cou à Eugène. Jamais il ne sera notaire ! Ils sont dans le cas de périr de faim. Que veux-tu que cet homme gagne d'ici à dix ans ? S'ils ont des enfants, ce sera la misère des misères. Tant pis pour eux ! Ils n'avaient qu'à suivre mon conseil, lui et ma nièce. Alors j'aurais vu ce que je pouvais faire pour eux. Maintenant, Eugène n'a plus besoin de moi, ni moi de lui. — Je te demande, Laure, de ne pas aller souvent chez eux et de les amener ici le moins possible ; mets-toi en garde contre les insinuations de cette jeune femme. Jamais je ne l'appellerai ma nièce ; je sens que je ne l'aime pas.

— Matthias, ce que vous dites là n'est pas bien ; ne gardez pas dans votre cœur d'aussi mauvais sentiments. Dieu pourrait vous en punir.

— Je te conseille de prendre aussi des airs religieux ; cela ne m'irait guère, je t'en préviens. Laissons ces jeunes gens chez eux, crois-moi, jusqu'à ce que la misère les tourmente. Quand ils en seront là, nous verrons.

— Écoutez, Matthias, répondit M^{me} Laure avec douceur et en même temps avec une certaine fermeté, j'ai vu toutes sortes de gens dans mon magasin, pendant plusieurs années, et je ne me suis jamais brouillée avec personne, lorsque cela dépendait de moi. Aujourd'hui, je vous avertis que je veux être la tante de votre neveu et de votre nièce, dans la mesure de mes devoirs, comme je suis aussi votre femme. Je veux la paix chez moi et avec nos parents. — Si vous désirez que nous sortions ensemble à présent, allez mettre

un autre chapeau. Mais non, j'irai chercher celui de paille qui est dans mon armoire.

En se mettant en ménage, il restait à Eugène 300 francs pour tout argent. Ses réparations et ses habits étaient payés. Clara n'avait pas de dettes. En attendant de gagner quelque chose, il fallait vivre cependant. Ils expliquèrent leur position à la Nanon, qui la connaissait déjà plus ou moins, et ils lui exprimèrent leur chagrin de ne pouvoir lui payer un petit salaire.

— Vous le pourriez sans vous gêner, leur dit-elle, que je ne l'accepterais pas. Ce que je vous demande, c'est de me laisser faire ce que je pourrai dans la maison et au jardin. Toutes les trois semaines, j'achèterai notre morceau de viande. Mais je voudrais que nous eussions un porc, dès que le jardin sera bien garni. J'irai chercher des feuilles au bois pour sa litière. Il vous faudra aussi, monsieur Eugène, reprendre votre champ cet automne. Nous y sèmerons du blé pour notre pain, et je pourrai y planter des pommes de terre. Le fumier de l'animal engraissera le terrain.

Il fut décidé qu'on arrangerait les choses de cette manière, jusqu'à ce que la situation changeât. Eugène remit cent francs à Clara pour le ménage, en lui recommandant de payer les achats à mesure, sans faire de compte chez les fournisseurs.

Comme il était très fatigué à la suite de tout ce qu'il avait dû faire chez M. Bottand pendant l'hiver, il ne se pressa pas de se mettre en quête d'occupations nouvelles. Il voulait d'ailleurs s'accorder un voyage de noces de trois ou quatre jours, avant de songer sérieusement à ses nouveaux devoirs de chef de famille. Il mit en ordre, sur le papier, ses affaires et celles de Clara ; fit une reconnaissance en Justice de paix, de tous les meubles et effets de sa femme, comme un mari sage et prudent doit toujours le faire dans les trois mois dès le mariage. Après cela, il demanda à la Nanon si elle désirait qu'il lui soignât ses petits intérêts. La bonne fille fut ravie de cette offre. Elle lui apporta donc, dans une boîte, les deux ou trois cédules qui lui étaient dues dans la contrée, et quelques coupons de la caisse d'épargnes. Eugène examina ces titres, les classa par ordre et établit une espèce de rentier à la Nanon. Ce fut là sa première opération d'agence à Arpel. Et comme l'appétit vient en mangeant, il dit un jour à la Caton si elle serait bien aise qu'il lui fit aussi un carnet pour ses affaires d'argent, afin qu'elle sût toujours où elle en était avec les personnes qui lui devaient.

— Vous me ferez bien plaisir, monsieur Eugène, lui répondit-elle : j'ai un compte avec mon frère où personne ne voit goutte, tant c'est embrouillé. La première fois que Diozet aura le temps, un dimanche,

je le mènerai chez vous, et vous nous éclaircirez tout ça.

— Non pas un dimanche, Caton ; mais le premier jour de pluie. On ne travaille pas le dimanche, ni chez les catholiques ni chez nous.

— À la bonne heure ; mais ce n'est pas travailler que de faire un compte ; travailler, c'est quand on bat le blé, qu'on va à la charrue, au bois, à la vigne, etc.

— Vous n'y êtes pas, ma brave Caton ; moi, quand j'écris, c'est absolument comme vous, quand vous râtelez, ou que vous arrachez des pommes de terre.

— Diantre la pareille ! je n'ai jamais réfléchi à ça. On ira donc, moi et Diozet, un jour de pluie. Madame la tante me laissera bien aller ; pour monsieur l'oncle, je ne veux pas lui en dire un mot. Notre madame est très charmante, savez-vous ? je m'arrange *bal* et bien avec elle. C'est seulement dommage qu'elle ait épousé ce vieux rauffin. Peut-être qu'à la longue elle l'adoucira ; mais en faudra-t-il du sucre ! Il y a des jours où je serais pour lui faire honte devant notre madame, tant je me sens en colère contre lui, mais ça ferait de la peine à votre tante ; alors je me ratiens tant que je peux.

— Vous faites bien, Caton.

Eugène mit donc en ordre les affaires de la Savoyarde. Ce ne fut pas aussi facile que pour la Nanon, car Diozet n'avait pas toute la bonne foi désirable. Il niait, par exemple, d'avoir reçu certaines petites valeurs pour lesquelles il n'existait pas de titres ou de preuves. Mais la Caton expliqua comme quoi elle avait livré cet argent dans tel endroit, tel jour, à telle heure, et que le chèvrefeuille était fleuri au bord du chemin. Diozet avouant la présence du chèvrefeuille, Eugène finit par lui faire avouer celle de l'argent qu'il avait reçu. Quand tout fut réglé entre la sœur et le frère, Caton pria Eugène de lui garder ses papiers, et de vouloir bien continuer à faire le compte avec Diozet chaque année, puisqu'il avait vu clair tout de suite dans les *embrelifocotages* de ce dernier.

— Je payerai ça qui est juste à M. Eugène, dit-elle : ah ! boustre ! je vois bien, à présent, que c'est un travail ! moi qui n'ai mené la plume que pour les deux grosses lettres de mon nom, je suis toute en transpiration, comme si j'avais cassé les mottes dans un champ.

Les titres déposés chez Eugène Torin, agent d'affaires à Arpel et candidat au notariat, se composaient donc, à ce moment-là, du dossier de Nanon Loche, de Caran au canton de Vaud ; et de celui de Caton Pélandry surnommée *Diadia*, de Fillinges en Savoie. Le premier comprenait sept titres, pour une valeur de 1004 francs ; le second, cinq papiers reconnaissances et billets, pour 640 fr. La provision du demi pour cent sur les rentrées des intérêts de ces fonds, pouvait donc

s'élever annuellement à sept ou huit batz : il y avait de quoi ne pas mourir de faim pendant trois jours ; c'était déjà quelque chose !

Chez Alinde, tout marchait sur un pied très différent. Dans un tiroir de table à ouvrage, elle trouva du chocolat, des pastilles de jus, pour le cas où la toux reparaitrait, et diverses autres petites douceurs. Il y avait aussi une bourse, présent de la belle-mère, contenant cinquante écus de cinq francs. Sur une étiquette jointe à la bourse on lisait ces mots : *Usez de tout avec actions de grâce. Celui qui donne aux pauvres, prête à l'Éternel.*

La maison était fournie de provisions de toute espèce, les armoires pleines de linge provenant du chanvre récolté aux Fougères depuis deux générations. La famine envahirait le pays que le grenier du père Chardon ne serait pas vide au bout de plusieurs années. Aux Fougères, dans cette vie à part et au milieu d'un tel bien-être, les soucis matériels de l'existence paraissaient impossibles. Avec la paix de Dieu dans le cœur, avec l'affection vive des deux époux, une mère excellente et un père qui a confiance en eux tous, comment les jours ne seraient-ils pas heureux pour cette famille ? Oui, Alinde et François Chardon jouissent d'un grand bonheur. Toutefois il faut prendre garde à son âme dans un chemin aussi large, aussi facile. Le bien-être matériel est souvent fatal pour la vie chrétienne. Celle-ci exige des renoncements et des efforts soutenus. Tel, dont les richesses vont en augmentant chaque année s'appauvrira bien vite devant Dieu, s'il n'y fait attention ; tandis que le pauvre qui lutte en vrai chrétien pour gagner le pain de sa famille, s'enrichit de foi, de vrai courage, de ce qui seul subsiste alors que tout périt ici-bas.

Chapitre XXXVIII



Le petit voyage de Clara et d'Eugène commença un jeudi matin, par une de ces belles journées de juin, qui nous montrent la nature dans toute sa gloire. Ils vinrent à pied jusqu'à **, où passait de bonne heure un bateau à vapeur. Depuis son arrivée au village d'Arpel avec sa mère, Clara n'avait pas quitté la maison pour plus d'une matinée ou d'une après-midi ; son cœur était bien joyeux à la pensée de se mettre en route pour quelques jours avec son bien-aimé, rien qu'eux deux et à pied. Eugène portait le petit sac de voyage, suspendu à un parapluie, et Clara le parasol de rigueur par un soleil déjà très chaud. Tout en marchant et causant, ils se montraient l'un à l'autre les belles fleurs des champs, les cerises déjà rouges dans le feuillage, et les oiseaux sylvains sautillant devant eux de buisson en buisson. Ils regardaient le lac, reflétant le ciel bleu dans ses ondes transparentes. Clara respirait à pleine poitrine ; Eugène marchait d'un pas ferme, réglé sur celui de sa compagne, afin de ne pas la fatiguer. Pendant la traversée sur le lac, ils virent se dérouler devant eux les riants villages de la plaine et les riches vignobles avec leurs sommets boisés cachant le plateau ; puis la longue croupe élevée du Jura, tantôt d'un bleu sombre sur ses forêts de sapins, tantôt d'un vert si frais dans ses pâturages. Ils descendirent à *** et montèrent de là à X.

— Eugène présenta sa femme à la famille Bottand. On les reçut très bien, mais ils s'arrêtèrent peu. Leur intention était de monter le même jour au Crêt des Érables, et de passer la nuit chez Louis-Paul Auvernier. Ils acceptèrent pourtant le dîner du notaire, dont la santé était encore chancelante. M. Bottand laissa voir combien il regrettait le travail de son ancien commis ; le jeune homme qui avait remplacé Eugène au bureau était d'un caractère léger ; il quittait sa plume à la moindre occasion, pour aller boire une bouteille ou jouer une partie de billard. Cela ne pouvait pas continuer avec lui, si le dit jeune homme ne voulait pas se réformer.

— Il y a des jours, dit M. Bottand, où il semble vraiment qu'il comble la *mésure*: si vous ne venez pas me donner un coup de main aux vendanges, monsieur Torin, il me sera bien difficile de manœuvrer seul avec ce gaillard.

— Si je le puis, je viendrai avec plaisir.

— Et, dites-moi, mon cher M. Eugène, vous m'avez donc annoncé la détermination subite de votre oncle Torin. Ce second mariage m'a beaucoup étonné, car il sort des limites ordinaires. En résultera-t-il quelque chose de fâcheux pour vous au point de vue de votre avenir.

— Mais je pense qu'oui, monsieur. Ma tante Laure est jeune encore, et mon oncle s'est beaucoup détaché de sa famille depuis mon mariage et celui de ma cousine. Du reste, vous voyez que nous ne pourrions être plus heureux, ma femme et moi.

— Vous habitez une jolie campagne, madame ? demanda M^{lle} Emmy.

— Oui, mademoiselle, nous avons un jardin devant la maison et un appartement agréable ; nous ne sommes que trois ; mon mari et moi, avec notre bonne Nanon, qui est plus une amie qu'une domestique.

— Le bureau de M. Torin est-il dans la maison ?

— Oui, mademoiselle. Clara voulut voir, à l'étude du notaire, la place qu'avait occupée son mari pendant quatre ans. M^{lle} Emmy l'y conduisit elle-même et répondit obligeamment à toutes ses questions. Le bureau de M. Bottand, avec son grand pupitre noir à deux plans inclinés ; son casier plein de lettres d'affaires, et des liasses énormes d'archives notariales sur de hauts rayons, tout cela ne ressemblait guère aux deux dépôts des titres de Nanon Loche et de Caton Diadia chez le pauvre Eugène Torin. Les époux se remirent en route vers les trois heures de l'après-midi. Plutôt que d'aller faire le grand détour de Liause, ils montèrent par le chemin que François Chardon avait pris en revenant de chez les Auvernier. Clara tenait peu à voir le vignoble, et Eugène ne voulait pas allonger de deux heures, pour le seul plaisir de faire une visite à M. et M^{me} Valcrin. Lorsqu'ils arrivèrent au pied de la rampe assez rapide qu'il fallait gravir, ils aperçurent un homme étendu par terre, buvant à une source au bord du chemin. Sur cette eau limpide, flottaient de longues tiges de cresson vert. L'homme se releva, lorsque sa soif fut étanchée ; il s'essuya la bouche avec le linge d'un bissac qu'il portait à l'épaule, puis salua le jeune couple d'un honnête et cordial bonjour.

— Vraiment, fit-il en regardant Eugène d'un peu plus près, si ce n'est pas monsieur Torin ! Me semblait bien reconnaître quelqu'un sur votre visage, mais sans penser à vous dans ce moment. Et la santé est bonne ?

— Très bonne, je vous remercie : la vôtre aussi ?

— Pardi ! pourquoi pas ? répondit en riant Jean-Charles Poudranne. Vous avez pu voir que je me suis joliment rafraîchi le gosier à cette source. Est-ce votre sœur, cette demoiselle ? elle est bien jolie.

— C'est ma femme.

— Ma fion ! je vous en fais compliment à tous les deux. — Ose-t-on se donner une poignée de main, madame ? Excusez le gant : — Alors, où s'en va-t-on comme ça ?

— Nous montons au Crêt.

— Très bien. — Moi, je viens de mener deux vaches et un *genisson* à la Michaude, deux grandes heures plus loin que chez les Auvernier. Cette Michaude est aussi haute que le.... — Pardon, madame : j'allais presque dire un jurement. — Oui, c'est aujourd'hui la *montée*. L'amodieur Caillet nous a fait manger du jambon où l'on n'avait pas épargné le salpêtre ; avec la chaleur qu'il fait, et la marche, ça ma donné une altération extraordinaire. Voilà pourquoi vous m'avez vu boire là, comme un bœuf, la tête dans l'eau. Alors, monsieur Torin, faudra-t-il vous garder mon vin cette année ?

— Il est possible que je vienne l'acheter pour M. Bottand, mais rien n'est décidé encore ; d'ici à la vendange il y a plus de quatre mois.

— C'est juste. Si vous venez, on pourra se voir. Vous n'êtes plus chez le père Bottand ? on dit qu'il a un jeune commiss dont on ne chante pas merveille. Ça fait trop le fendant, voyez-vous ; ça prend des airs avec nous autres, vous comprenez. Parbleu, on sait bien qu'on n'est pas des messieurs, mais pas moins on est des hommes. Quand on va au bureau du notaire, c'est tout au plus s'il vous dit de vous asseoir ! — Monsieur votre mari ne faisait pas comme ça, madame. Aussi on l'aimait et on l'aime toujours. — Dites-me voir, à propos : Votre oncle Mattathias n'était pas de belle humeur, le jour où je passai chez lui, il y a longtemps ; il savait bien le prix de son blé, car il me le fit quatre batz de plus qu'on ne le vendait à Morges. Je ne sais pas que diantre il avait.

— Vous savez qu'il s'est remarié dernièrement.

— Il s'est remarié ! *Dieu sayt avoué no*⁶ ! ah ! je ne m'étonne plus maintenant qu'il ait rebouché si vite sa bouteille de 25. Comment, il s'est remarié ! a-t-il au moins pris une bonne vieille comme lui ?

— Non, ma tante n'a pas même quarante ans.

— Le coquin ! Enfin, faites excuse, monsieur Torin ; ce n'est pas pour en dire du mal. Voyez-vous ce père Mattathias ! me semblait bien qu'il ruminait quelque chose ; il n'avait pas l'air d'écouter ce que je lui disais. Et croyez-vous que ça ira bien avec sa dame ?

6 - Dieu soit avec nous !

— Mais je l'espère. Nous désirons tous le voir plus heureux qu'il n'était.

— À la bonne heure : ça ne gâtera-t-il rien les affaires avec vous ? Excusez : ce que j'en dis, c'est uniquement par amitié.

— Je ne m'occupe pas de cela, monsieur Poudranne. Il y a quelque chose de plus durable et de meilleur que les biens de la terre. Pourvu que nous ayons la paix avec Dieu, c'est l'essentiel ; la nourriture et le vêtement se trouvent toujours.

— Peut-être bien ; peut-être bien ; ça se pourrait. Mais l'un ne gêne rien à l'autre, monsieur Torin. La religion est bonne ; il en faut, pas trop pourtant, car alors ça gêne les affaires. C'est comme le sel ; passé une certaine mesure, ça vous donne le *brûle-cou*. Non ! est-il possible ! que j'avais donc soif en arrivant ici ! — Je vois que vous êtes pressés ; je ne veux donc pas vous retenir davantage. Bon voyage, monsieur et madame.

Si vous passez à Liause en retournant, faites-moi l'amitié devenir prendre un verre de vin à la maison.

— Merci ; portez-vous bien.

— Voilà un singulier homme, dit Clara au bout d'un moment, lorsque Poudranne fut à quelque distance. Je croyais que tu lui dirais quelque chose de plus, puisqu'il parlait de l'influence de la piété.

— Peut-être aurais-je bien fait ; mais il vaut mieux, en général, être sobre de paroles religieuses avec des caractères de cette trempe. Ils en savent plus et en comprennent plus qu'ils ne laissent voir. L'essentiel est de ramener fortement leur pensée du côté qu'ils négligent. Ce Poudranne, tel que tu le vois, disant le bien et le mal d'autrui à pleine bouche, serait probablement plus empressé à rendre service au prochain dans un cas difficile, que tel prêcheur qui lui ferait de beaux sermons. C'est un type villageois du vignoble, un homme qui a des idées très arrêtées sur beaucoup de choses et dont la conduite est honorable, après tout. Il suffit parfois d'une maladie, pour rendre sérieux des gens tels que lui et toucher leur cœur. Si Poudranne était riche, il serait probablement très généreux. — Malgré le gros sel de ses paroles et l'accent désagréable qu'il y met, je préfère sa conversation à celle, toute plate et mielleuse, de notre Isaac Duc. Chez Poudranne, on sent l'homme de la terre, c'est vrai ; chez le brave Isaac Duc, on ne sent rien du tout excepté les opinions mal définies et entortillées d'un ancien maître inconnu.

Clara était bonne marcheuse, heureusement, car ils avaient fait près de quatre lieues à pied, lorsqu'ils arrivèrent au plateau des Auverniers. Du reste, ils s'étaient ménagé de longues stations de repos à la montée, afin de ne pas trop s'échauffer et se fatiguer. Là-haut, il faisait

déjà un peu frais. Le soleil rasait les roches de Pierre-lente ; encore quelques instants et il serait de l'autre côté.

Louis-Paul et sa femme reçurent les visiteurs avec cette affection tout ouverte que nous leur connaissons. Ils les remercièrent d'avoir pensé à eux et leur offrirent une chambre pour la nuit.

— Vous seriez venus quatre, dit Lucie Auvernier, que nous aurions pu facilement vous recevoir.

— En ce cas, dit Eugène, j'accepte pour quatre : voici un cheval et un char avec deux personnes, qui me paraissent se diriger du côté de votre maison.

Un bruit de roues, joint au son d'une clochette montagnarde annonça, en effet, l'arrivée d'un véhicule, venant de l'ouest. Bientôt il ne fut plus possible de douter que c'était Britto en personne, amenant ses jeunes maîtres sur un char vert, garni de deux bancs.

— Eh ! soyez les bienvenus ! s'écria Louis-Paul. Tant plus d'amis, tant mieux ! Quand il y a pour six il y a pour huit, disait Harpagon de Molière ; j'en dirais bien autant, si ce n'est davantage. Bonjour, mon cher monsieur Chardon, ajouta-t-il en lui donnant l'accolade fraternelle. Et vous, madame Alinde, voici ma femme qui se réjouit de vous embrasser. Allez vite à la maison, tous, pendant que je vais dételer et déshabiller ce beau cheval.

— Merci, merci, dit François. Avez-vous réellement de la place ? Paul-Louis-Abram, votre cousin, m'a dit en passant de conduire Britto chez lui, s'il vous gêne.

— Ah ! bien oui ! attendez, que je vais donner votre cheval à Paul-Louis-Abram ! Je vous veux tous, gens, bête et voiture. J'ai assez de foin vieux et d'avoine, sans parler de la place qu'on peut faire toujours, dit-il en débouclant les courroies du harnais, du côté où il se trouvait.

Mais François ne voulut point quitter ainsi son compagnon des bois ; il le déshabilla lui-même, le *bouchonna*, et le laissa reposer pendant un bon quart d'heure, avant de lui présenter le foin parfumé, un peu violent, dont Louis-Paul avait préparé une provision dans la grange. Après cela seulement, et le char étant mis à couvert, François rejoignit la famille. Il était parti des Fougères dans l'après-midi, suivant des chemins de montagne assez mauvais, mais où un cheval qui marche d'un bon pas et ne redoute ni les cahots ni les montées, traîne facilement un char léger. — Ce petit projet de course, arrangé la veille entre les quatre jeunes mariés, s'était donc effectué à point nommé. Alinde et Clara jouirent beaucoup du panorama qui, de là-haut, se déroule aux regards, surtout vers le soir. Elles ne connaissaient point cette contrée, moins avancée qu'Arpel pour les prairies, mais où tout se montrait plus jeune et plus frais. — Pour le souper, Alinde apportait

un pâté froid ; François tira d'un caisson quelques vieilles bouteilles, et Clara avait cueilli elle-même un panier de cerises pour les enfants. Cette réunion fraternelle fut douce et joyeuse. On causa de beaucoup de choses, sans oublier la maladie d'Eugène, cause première (après la volonté de Dieu) du plaisir qu'on avait de se connaître et de se retrouver. Le lendemain matin, ils allèrent saluer les Paul-Louis-Abram, Marc-Eustache, — l'oncle Paul-Emile, — André-Paul, — Charles-Jean et Paul-César-Etienne. Chacun de ces excellents Auvergniers eut une bonne et aimable parole pour nos amis d'Arpel. Quelques-uns ajoutèrent des vœux pour leur plus grand bonheur. L'oncle Paul-Emile, le plus âgé de tous dans ces familles, leur recommanda de se garder des idoles, comme St. Jean le faisait à ses petits enfants en la foi. Il pouvait bien n'avoir pas tort, car l'idolâtrie d'un mari pour sa femme, ou de celle-ci pour son bien-aimé, est chose commune sur la terre. Les chrétiens ont à se garder de ce côté-là, tout aussi bien que les non-croyants à l'Évangile.

Vers les quatre heures, lorsque le soleil fut moins ardent, les deux couples montèrent en char, après avoir remercié leurs amis d'un si bon accueil ; puis ils se dirigèrent du côté de la haute montagne. Leur intention était de la traverser jusqu'à un bourg français qu'on trouve au milieu d'une plaine froide, tourbeuse et mélancolique. Là, on prend une bonne route pour redescendre à la plaine vaudoise, au grand trot d'un cheval solide et bien ferré.

Britto agitait sa noire crinière, chassait les taons, évitait les grosses pierres et les creux, en parfait connaisseur du climat et du terrain. Il fallut grimper des côtes rapides, traverser des bois sombres, où le soleil se montre à peine çà et là dans de rares éclaircies. Enfin on atteignit une espèce de défilé gazonneux à la sortie duquel on trouve la route conduisant au village français où l'on devait passer la nuit.

François Chardon connaissait l'aubergiste, à qui son père avait plus d'une fois vendu des bois et qui lui en demandait encore. M. Davos invitait les Chardon depuis longtemps à venir chez lui : « C'est un pays de loups, disait-il, une Sibérie ; mais c'est égal, il y aura toujours moyen de vous recevoir comme des amis. »

En voyant trotter d'une façon si gaillarde le beau cheval de François, les naturels de l'endroit en firent promptement l'estimation : — Il vaut trente louis, disait l'un d'eux ; ah ! j'en donnerais bien trente et un, disait un autre. Le fait est que François ne voulait point le mettre à prix.

M. Davos offrit la main aux dames pour descendre de char, mais ce ne fut presque pas nécessaire. Puis, quand on les lui eut présentées, ainsi qu'à sa famille, et qu'il eut répondu par des compliments à la

française sur la beauté comparative des brunes et des blondes, et ordonné à son palefrenier Séraphin d'avoir un soin tout particulier du cheval de M. Chardon, il fit entrer les quatre Vaudois dans une salle à manger, où l'on ne tarda pas à leur servir un excellent souper. Du brochet, pris le jour même dans un lac de montagne ; deux gélinottes tirées au pied du Noir-Mont ; des fritures dont les recettes émanaient d'un cuisinier célèbre, et un dessert d'hôtel. Le vin rouge de Beaune, l'Arbois blanc Champagne, pour la fin ; du thé, du café, le Français ne négligea rien pour recevoir dignement ses hôtes suisses. Ce n'était, du reste, qu'un juste retour, car plus d'une fois il avait pris son gîte aux Fougères, et qui sait même si son père n'avait pas été l'associé des anciens Chardon porteurs de ballots ? Quoi qu'il en soit, M. Davos fut excessivement pressant à table.

— Voyons, disait-il à Alinde, une petite répétition de brochet, madame Chardon.

— Merci, monsieur, pas davantage.

— Eh bien, madame Torin ne me refusera pas ce blanc de gélinotte ?

— Impossible, monsieur, je vous suis très obligée.

— Voyons donc, monsieur Chardon fils, une petite répétition de beignets.

— J'ai fini.

— À vous, monsieur le notaire : prenez donc de cette tarte aux amandes.

— Elle est excellente, mais j'ai déjà plus qu'il ne me faut.

— Vous êtes tous des gens terribles ; je croyais que les Suisses avaient meilleur appétit. Voici, monsieur le notaire, du vin rouge que j'ai acheté moi-même à Beaune, chez le propriétaire ; je vous le garantis pur de tout mélange : il faut le goûter.

— Ne débouchez pas, je vous prie, au moins pas pour moi ; je ne prendrai plus de vin.

— Eh bien, alors, ces dames ?

— Non, s'il vous plaît, monsieur Davos.

— Je ne sais vraiment plus que vous offrir ; c'est une désolation... Ah ! mais, attendez, messieurs. J'ai du cognac pur de 1760 ; vous ne quitterez pas la table avant d'en avoir goûté, ne fût-ce qu'une coquille de noix. Ces dames y tremperont aussi leurs lèvres roses. — Monsieur Chardon fils, voyez un peu cela.

Les deux jeunes hommes goûtèrent la liqueur, qui leur parut vraiment supérieure à tout ce qu'ils avaient jamais vu en fait d'eau-de-vie.

— Eh bien ! voilà au moins l'eau-de-vie de Cognac ! dit M. Davos d'un air satisfait : blanche, fine, parfumée, douce. M. Chardon fils, une

petite répétition ; rien qu'un dé à coudre.

— Non, plus du tout ; c'est déjà cela de trop.

— Eh ! que diable ! pourtant votre père me force bien à boire de son excellent kirsch ! est-ce que je ne pourrais obtenir de vous voir prendre encore un semblant de ce vieux cognac ! Ces Suisses sont terribles, vraiment ! — Mais voilà, ils sont jeunes et ont avec eux leurs charmantes *épouses*, auxquelles ils ne voudraient pas faire du chagrin, surtout en voyage. Mesdames et messieurs, je bois à votre parfait bonheur.

Ce fut de cette manière que M. Davos leva la séance.

Chapitre XXXIX



Le retour de nos voyageurs s'effectua en une journée, sans trop de fatigue pour Britto et avec beaucoup d'agrément pour les touristes. Au lieu de prendre la route qui, en quelques heures de rapide descente, les eût conduits à Arpel, ils se dirigèrent plus à droite et se lancèrent au grand trot dans le passage de la Faucille. Ils vinrent ainsi déboucher sur la vieille ville de Gex, où ils dînèrent. Ils visitèrent l'église, placée dans une position remarquable. Les deux jeunes personnes s'appuyèrent chacune au bras de leur mari, à la vue d'un bâtiment fermé, dans lequel sans doute de saintes vies furent employées à la prière et à la méditation, mais où il est permis de penser que plus d'une existence fut détournée de sa vocation véritable et ensevelie, en quelque sorte, dans un réseau vivant de soupirs et de regrets. Le monde extérieur n'est pas le plus difficile à vaincre ; c'est celui que chaque homme porte en lui-même, au fond de son propre cœur.

De Gex, nos gens vinrent à Vesancy, d'où ils descendirent le val resserré, mais frais et gracieux, qui se termine à Divonne et monte, à droite et à gauche, sur les pentes voisines, les belles carrières de roc blanc, parfois veiné de bleu, qu'on emploie pour la base des constructions de Genève et des autres villes de la contrée. À partir de Divonne, la route pour Arpel est bien facile ; elle va droit devant soi, comme tous les chemins.

En montant au village, le char rencontra Matthias qui allait chercher du foin. Abram conduisait les bœufs du riche paysan, qui, juché dans les échelles, se tenait assis, appuyé sur ses mains. Ses neveux et nièces le saluèrent, mais il ne répondit pas, ayant l'air trop occupé de sa propre situation pour s'apercevoir d'autre chose. Lorsqu'il fut un peu plus bas :

— Sais-tu d'où ils viennent ? demanda-t-il à son domestique.

— On a dit à la fromagerie que François est allé faire un grand tour par les montagnes, depuis trois jours.

« Ils viennent sûrement de la vallée de Joux, se dit le vieillard : ces beaux messieurs et ces belles dames n'ont rien à faire. Ils peuvent perdre leur temps. Oh, sans doute, ils n'auront pas manqué de visiter la mômerie en passant ; c'en est tout plein par là-haut. Qui vivra, verra. Il faut qu'ils en aient, des écus, pour les dépenser de cette manière. »

Et cependant, grâce à l'hospitalité des Auvernier et de M. Davos, les quatre jeunes gens n'avaient pas dépensé plus d'un écu de cinq francs par personne. Ils en eussent dépensé dix ou quarante, que François Chardon était parfaitement en mesure de les trouver sans se gêner.

Dès les jours suivants, Eugène fit insérer dans les deux journaux les plus répandus et dans une feuille d'annonces du pays, l'avis suivant :

*« M. Eugène Torin, candidat au notariat, ancien employé d'une agence d'affaires, a fixé son domicile à Arpel, district de * *. Ils s'occupera de la gestion des rentiers, des liquidations et projets de partages d'hoiries, des ventes et achats de vin en commission, soins des caves, placement des capitaux, rédactions d'actes sous seing-privé, etc. S'adresser à lui-même, à Arpel, tous les jours excepté le dimanche. »*

Cette annonce fit sourire plus d'un notaire du canton ; l'oncle Matthias en poussa des gorges chaudes à sa manière, et maint riche paysan trouva que la fermeture du bureau le dimanche, était faite précisément pour éloigner les clients. « Car enfin, disaient-ils, quand voulez-vous que les gens des campagnes aient le temps d'aller parler de leurs affaires à un homme qui s'en occupe, si ce n'est le dimanche ? Peuvent-ils laisser la faux ou la charrue pour se rendre chez M. Torin ? Si celui-ci veut qu'on lui fasse gagner quelque chose, il faut qu'il se mette à notre disposition, au lieu de nous imposer une règle qui nous gêne. »

Telles étaient les réflexions de ces braves gens d'Arpel et lieux circonvoisins. En les faisant, ils ne comprenaient donc pas que, toute opinion sur le dimanche à part, ils avaient autant besoin des connaissances de l'homme d'affaires, que lui-même de l'argent gagné en travaillant pour eux. Sa charrue, à lui, c'était de les recevoir du lundi matin au samedi. Ils n'attelaient pas leurs bœufs ou leurs chevaux le dimanche, pourquoi donc voulaient-ils qu'Eugène Torin s'attelât lui-même ce jour-là, pour leur épargner la peine de revenir un autre moment et se priver de tout repos de corps et d'esprit ? Ils ne mettaient guère en pratique cette recommandation de l'apôtre : N'ayez pas égard seulement à votre intérêt particulier, mais pensez aussi à celui des autres.

Du reste, hélas ! le pauvre notaire en herbe ou le gérant en fleur, porta beaucoup plus d'arrosoirs d'eau dans son jardin, qu'il n'eut à recevoir de clients durant les premières semaines. Personne ne vint le consulter, si ce n'est une femme à moitié timbrée, qui voulait savoir si elle pourrait se divorcer. Quelques mauvais débiteurs se présentèrent aussi pour lui demander de leur procurer des sommes plus ou moins fortes, mais pour la sûreté desquelles ils n'avaient rien à offrir, ou, dans tous les cas, très peu de chose. — L'été se présentait mal pour le jeune ménage : que serait-ce donc lorsque l'hiver viendrait ? Clara ne gagnait plus rien, Eugène ayant exigé, moitié par orgueil et moitié pour lui épargner de la fatigue, qu'elle n'acceptât plus d'ouvrage de tailleuse. Elle raccommodait le linge de son mari, entretenait avec soin celui de la maison ; c'était bien, sans doute, un temps utilement employé, mais comment faire, s'il ne se présentait pas de clientèle au bureau ? Les titres de la Nanon et de Caton Diadia étaient toujours les seuls habitants du coffre-fort et s'y trouvaient fort à l'aise.

Au milieu de cet état de choses plus ou moins inquiétant, il fallait songer à un achat de bois pour l'hiver. Eugène Torin n'avait pas l'âge réglementaire, quoique marié, pour être inscrit dans le rôle des participants aux bénéfices communaux. C'était donc une dépense considérable, malgré la proximité des forêts. En général, le producteur tient à vendre cher, si l'acheteur est à sa porte ; il regrette de ne pas arriver au chiffre qu'il obtiendrait à une lieue de chez lui, sur le port d'une ville riveraine du lac. Il lui semble qu'il fait une sorte de péché, en ne gagnant pas le prix du transport d'un moule ou d'un cent de fagots. Si le bois est prêt à brûler, c'est bien autre chose encore ; il faut dans ce cas faire valoir le temps qu'il a mis à sécher, et peser sur la nécessité où se trouve le malheureux acheteur. À cette époque-là, le bois ne coûtait que 25 à 30 francs le moule ; aujourd'hui c'est dix ou vingt francs de plus ; mais l'argent valait alors davantage.

Quoi qu'il en soit, la petite réserve d'Eugène fut bien entamée par l'achat d'un moule et demi de bois dur, et cent cinquante fascines. — Pour leur nourriture, les trois habitants de la maison dépensaient très peu : quatre livres de viande leur suffisaient pour toute une semaine. La Nanon n'en mangeait presque pas. Mais il fallait un pot de lait par jour, pour le café. Puis, le beurre pour la soupe, l'huile pour la lampe, etc. — Ils avaient sans doute assez de légume vert au jardin, et un carré de pommes de terre savonneuses ; quelques poires aux espaliers : c'était quelque chose déjà, oui : peu de chose, c'est encore plus vrai.

Dans les commencements, Eugène faisait acheter une bouteille de vin, de temps en temps ; chaque soir il fumait son cigare. Bientôt il le

coupa en deux pour n'en brûler que la moitié, et quant le paquet fut fini, il ne renouvela pas la provision, malgré le désir que lui en exprima sa femme. En général, sur ce terrible sujet, c'est le contraire qui a lieu dans les jeunes ménages. Eugène montra qu'il était capable de renoncement personnel, mais comme Clara était enceinte, il exigea qu'il y eût du vin chaque jour pour elle dans la maison. Lui s'en passa fort bien, et la Nanon encore mieux.

On était alors à *la porte* des vendanges, comme on dit dans le pays. On peut manger du raisin, mais non en cueillir encore de pleins paniers. M. Bottand avait écrit qu'il comptait sur Eugène pour un mois, et celui-ci avait accepté. La pauvre jeune femme pleura bien à l'idée de cette longue séparation, mais que faire ? à qui s'adresser pour du travail ? Puisque rien ne venait au bureau, excepté quelques affaires insignifiantes qu'il n'aurait osé faire payer aux gens, il fallait bien accepter un gagne-pain honorable d'ailleurs, quoiqu'il sortit le chef de famille du poste qu'il avait choisi. Peu de jours avant le moment fixé pour le départ, on apprit la mort subite du vieux notaire. — Par conséquent, plus d'affaires à traiter pour lui, plus de vins à acheter, plus de courses dans le vignoble. Arpel n'étant point un centre viticole, les acheteurs étrangers n'y venaient pas. Cela n'en valait pas la peine, et quoique le prix du vin y fût moins élevé qu'à X., les frais de transport, plus considérables à cause de la distance, le faisaient vite arriver au même chiffre qu'ailleurs. Et puis, quand on avait sorti cinquante chars de vin des vignes d'Arpel, outre ce que les gens gardaient pour leur consommation personnelle, c'était tout. De ce côté-là donc, Eugène Torin se trouva encore sans occupation.

Impossible que cela pût durer ainsi bien longtemps. On venait le consulter sur des actes de famille, sur des liquidations, sur la manière de s'y prendre dans une affaire arbitrale, etc. ; et, la consultation faite :

— C'est bien dommage, monsieur Torin, que vous n'ayez pas votre patente de notaire, lui disait-on ; nous vous demanderions de passer l'acte. Ce sera pour plus tard, quand vous pourrez stipuler.

Et on ne lui payait rien pour le temps employé à causer avec ces gens.

Il s'adressa au bureau d'un notaire fort occupé, et demanda si on voudrait lui confier des copies à faire chez lui. Le notaire lui répondit que son étude avait plus d'employés volontaires qu'il n'en avait besoin, et que d'ailleurs ces copies rapporteraient si peu que ce n'était pas la peine d'essayer. Le mieux, ajouta-t-il, est de prendre patience jusqu'à une prochaine vacance. Eugène Torin étant le seul candidat pour le moment, par conséquent le plus ancien en date lorsqu'un poste serait libre, il l'obtiendrait indubitablement.

À mesure que l'hiver s'avavançait, la gêne augmentait dans le petit ménage. L'oncle Matthias triomphait dans son mauvais cœur.

— Hein ! disait-il à sa femme, j'avais bien prévu ce qui arrive à nos gens. Ils n'ont pas voulu me croire ; eh bien ! les voilà avec l'hiver sur le dos, un enfant à naître avant qu'il soit longtemps, et rien dans la bourse ! — D'autre part, madame ma nièce Alinde va toujours *crevant*, sans qu'on sache ce qu'elle a. Le père Chardon trouve que c'est assez ennuyeux. Il paraît que la coqueluche a laissé la poitrine délicate à cette jeune femme. — Ce n'est pas le tout, maintenant, que d'aller courir en char par les montagnes ! Nous verrons comment monsieur mon neveu se tirera d'affaire au printemps.

— Je n'aime pas, Matthias, je vous le dis franchement, je n'aime pas à vous entendre parler ainsi de votre famille. Cette haine, cette rancune que vous nourrissez dans votre cœur, sont de très mauvais sentiments. Il vaudrait beaucoup mieux venir en aide à vos parents que de les blâmer comme vous le faites à tout propos. Comme ils n'ont pas de vin, pas de fruits et peu de pommes de terre, je pense que vous vous ferez le plaisir de leur en donner.

— Moi ! leur offrir quelque chose ! ah ! tu me connais bien peu ! Quand ils viendront humblement solliciter un secours, nous verrons. Et alors encore, je leur ferai sentir qu'ils n'ont que ce qu'ils méritent. Je me suis même aperçu déjà que tu leur as envoyé du raisin par la Caton ; j'entends que cela n'arrive plus à l'avenir.

Hélas ! ce panier de raisin, Clara le trouva sur sa table, sans savoir d'où il venait, la Caton l'ayant furtivement glissé dans la maison et enlevé la serviette qui couvrait les grappes. Si Eugène avait su qu'il le devait à sa tante Laure il l'aurait probablement renvoyé. — Plus la misère approchait, moins il se sentait disposé à se plaindre de sa position. Il se soumettait à la volonté de Dieu, sans doute, mais d'une manière un peu hautaine, roide, que les hommes atteints par l'épreuve prennent facilement. L'absence de travail physique, plus encore que celle d'efforts intellectuels, aide beaucoup à fortifier cette disposition amère de l'orgueil.

S'humilier devant son oncle ! et de quoi donc ? Non, jamais il ne lui demanderait le moindre secours, ni ne recevrait de lui quoi que ce soit à titre d'assistance. Nous ne sommes plus au temps où l'on meurt de faim, pensait-il, du moins pas dans notre pays. Et si Dieu veut nous affliger, nous éprouver, sachons endurer la tentation avec courage : la délivrance viendra, si nous ne perdons pas la foi.

Son champ fut retiré au locataire, à la Saint-Martin. Tout de suite après, il acheta une pelle carrée et se mit à commencer un fossoyage, avant l'arrivée de la gelée ou de la neige. Heureusement pour lui que

ses mains s'étaient durcies en portant de l'eau, en sciant et fendant le bois. Sans cela le manche de l'outil lui eût fait lever des ampoules douloureuses. On le voyait aller au travail comme un ouvrier, portant sa bêche à l'épaule, et dans la main gauche le sabot dont il se servait pour l'enfoncer dans la terre. Pour épargner de l'ouvrage à Clara, il ôtait même la chaussure de laine à ce pied-là, pendant qu'il bêchait. — Lorsqu'on rapporta une partie de ces détails à madame Laure, elle en pleura ; Matthias, dont le cœur était dur comme le fer, se mit à rire de la compassion de sa femme.

— Il fait bien de piocher son maigre terrain, dit-il. La faim fait sortir le loup du bois. S'il vient demander des pommes de terre en mars, pour les planter, tu pourras lui en prêter, mais je défends qu'on les lui offre. Jusqu'à ce qu'il s'humilie, il n'obtiendra rien de moi ; il m'a trop blessé par son absurde mariage.

— Matthias, répondit l'ancienne marchande, si vous continuez à haïr votre propre sang comme vous le montrez en ce moment, vous me ferez horreur. En effet, je ne vous connaissais pas, lorsque je vous ai épousé ; à cet égard, vous dites bien la vérité. Tâchez au moins de ne pas me donner du regret.

— Ma chère, je suis prêt à faire pour toi ce que tu voudras. Je te donnerai même tout mon bien par testament ; mais je ne ferai jamais rien pour cette jeune femme qui, toute religieuse qu'elle en a l'air, n'a été qu'une coquette avec mon neveu, et une cause de malheurs dans ma famille. Sans elle, jamais ces deux mariages n'auraient eu lieu.

— Ni le nôtre non plus, Matthias. Avez-vous aussi du regret de m'avoir épousée ?

— Moi ? aucun : loin de là ! Mais j'ai été blessé à mort par cette fille de banqueroutier, et je ne crois pas que je puisse jamais lui pardonner.

— « Pardonne-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

Ce fut la seule réponse de M^{me} Laure à son intraitable mari. Celui-ci leva les épaules, but un verre de vin vieux et partit pour les bois.

Depuis que madame Laure avait quitté son magasin et ne recevait plus de pratiques, sa vie était bien changée. Au lieu d'avoir à parler beaucoup dès le matin, à faire l'aimable avec quiconque venait à l'emplette des marchandises, elle passait la journée à peu près seule dans la maison ou au jardin. Matthias n'était guère chez lui que pour les repas ; souvent même, quand il faisait beau temps, on portait le dîner aux champs, en sorte qu'elle ne revoyait son mari que le soir. Fatigué, pas de bonne humeur, il mangeait sa soupe et allait dormir. — Peu de personnes venaient la voir, non que son mariage eût indisposé les gens contre elle, mais parce que la maison de Matthias n'était

pas de celles où l'on se rendait volontiers pour causer. Madame Laure ne cultivait guère non plus la conversation de Caton, qui, sans s'en douter le moins du monde et malgré son désir de lui plaire, lui manquait de respect à tout moment. De cet état de choses résultait pour M^{me} Laure une quasi-solitude bien propre à la réflexion. Elle prit le goût de la lecture, sut découvrir de bons livres et se procura ainsi d'agréables heures dans son isolement. La cordialité une sorte d'aménité naturelle qui faisait le fond de son caractère, s'exerça d'une autre manière et mieux que par le passé. Elle visitait les pauvres et les malades s'intéressait aux jeunes domestiques pour leur procurer de bonnes places, et donnait souvent d'excellents conseils aux personnes qui lui en demandaient. N'ayant plus à faire venir l'eau sur son moulin, elle abandonna son ancien système de cajoleries. Des pensées sérieuses germaient peu à peu dans son esprit et dans son cœur. Bien qu'elle ne regrettât pas d'être devenue la femme de Matthias, dans la situation faite à ce dernier par son neveu et sa nièce, elle comprenait pourtant qu'elle avait accepté une position délicate, qui lui imposait de nouveaux devoirs. L'Évangile commençait à devenir pour elle autre chose qu'un simple enseignement de vérités extérieures ; son cœur se laissait toucher par une bonne prédication, tandis que celui de Matthias se fermait toujours plus à l'accès de la repentance et de la grâce. En cherchant à punir Eugène et Alinde par son mariage, le vieil oncle rencontra ce qu'il n'attendait pas ; et M^{me} Laure elle même, qui ne pensait d'abord qu'à faire un bon établissement et à bien gouverner la maison d'un mari dont elle soignerait la vieillesse, se trouvait appelée à un genre d'activité très différent de celui qu'elle avait pu entrevoir. C'est ainsi que, bien souvent, Dieu nous conduit par des chemins dont lui seul connaît les issues.

Le jour où M^{me} Laure eut avec Matthias la conversation que nous avons rapportée, elle mit sa palatine de chat de Russie, son chapeau coupé, ses bottines fourrées et se dirigea, peu après, du côté de la maison de Clara. Elle la trouva seule ; Eugène était occupé à son fossoyage et la Nanon ramassait un fagot de bois mort dans les forêts communales.

— Ma nièce, dit la bonne tante, je voudrais venir causer avec vous plus souvent que je ne le fais ; mais votre oncle ne peut souffrir que je quitte la maison lorsqu'il n'y est pas. J'ai profité de ce moment-ci pour vous dire que je serais heureuse de partager avec vous quelques produits de notre terrain, si vous vouliez bien les accepter.

— Je vous remercie beaucoup de votre bonté, ma tante, répondit Clara, mais nous tâcherons plutôt de nous tirer d'affaire par nous-mêmes, en attendant que mon mari reçoive son brevet de notaire.

Nous nous contentons de peu, et, grâce à Dieu, notre santé n'en souffre pas. Eugène, il est vrai, s'impose des privations qui me sont pénibles ; il ne boit pas de vin depuis longtemps et me force à en prendre chaque jour un peu : vous savez qu'il s'est mis au travail de la terre, en attendant mieux. Comme nous acceptons la vie telle que Dieu nous la donne, nous sommes où il nous veut et ne perdons point confiance en lui.

— Vous me permettrez pourtant, ma nièce, de vous offrir ce petit secours en argent, dit-elle en posant un rouleau d'écus sur la table. Votre position de jeune mère exigera des soins, des dépenses auxquelles mon neveu n'a peut-être pas pensé ; je vous prie donc d'accepter ceci.

— Votre bonté me touche vivement, ma chère tante mais je crois que je ne puis rien accepter. Veuillez reprendre cet argent. Si je le gardais en l'absence de mon mari, il me demanderait de vous le rendre ou le reporterait lui-même, ce qui serait encore plus fâcheux. Ainsi, ma tante, recevez l'expression de toute ma gratitude, comme si vous m'aviez obligée réellement.

Clara remit elle-même le paquet d'argent dans le panier à ouvrage de M^{me} Laure, et continua, tout en causant, à raccommo-der un gilet de son mari. Elle y mettait un dos plus chaud, pour l'hiver, et des manches de coutil afin de préserver la toile de la chemise.

— Je croyais, ma chère nièce, reprit M^{me} Laure, que vous ne me refuseriez pas le plaisir que je m'étais promis. Vous savez que je ne partage point les sentiments de votre oncle à votre égard.

— Oui, ma tante, je le sais et je vous en suis reconnaissante, dit-elle en lui tendant la main. Je voudrais pouvoir vous être utile, toute pauvre que je suis : disposez de moi dans l'occasion, vous me rendrez heureuse. Mais n'insistez pas pour me faire accepter votre généreux présent.

M^{me} Laure remporta ses dix écus et se garda bien de parler à son mari, soit de la démarche qu'elle venait de faire, soit de son insuccès. Lorsque Eugène eut mangé les pommes de terre et les choux au bouillon de bœuf qui constituaient le dîner, Clara lui raconta la visite qu'elle avait eue dans la matinée. Pendant leur conversation à la chambre, la Nanon était occupée ailleurs.

— Ai-je bien fait, dis-moi, d'avoir refusé les cinquante francs ?

— Si tu as bien fait, chérie ? tiens, voilà pour t'apprendre à en douter. Et il lui donna un tendre baiser. — Allons seulement ; j'ai mieux dîné que mon pauvre oncle aujourd'hui, et je retourne travailler de bon cœur. Tu n'as pas d'idée comme on pense à mille choses quand on pioche ainsi tout seul, et sans que cela fatigue les bras davantage. Il

y a des moments où je serais presque en train d'écrire un livre : qui sait si je ne le ferai pas quelque jour ! et puis, je pense à toi ; je pense à cet enfant que le Seigneur nous enverra dans six semaines. J'aimerais beaucoup que ce fût une fille, Clara. Comment te sens-tu aujourd'hui ? Je suis sûr que cette visite t'a donné de l'émotion.

— Non, mon ami ; je ne sais pourquoi, malgré l'affection que je me sens pour notre tante, j'étais toute décidée à ne rien accepter. Si seulement tu voulais me laisser reprendre l'aiguille pour mes anciennes pratiques !

— Ah ! non, il ne faut pas m'en parler.

— Eh bien, qu'il n'en soit donc plus question. Tu repars déjà ?

— Eh oui ! tu comprends, il faut profiter du beau temps, avant que l'hiver arrête mon ouvrage.

— Attends-moi un instant ; je t'accompagnerai jusqu'au bout du sentier.

Chapitre XL



Une petite fille brune, si ardemment désirée par Eugène Torin, se trouva être un beau garçon ressemblant à sa mère, mais avec les yeux bleus et les cheveux blonds. Il vint au monde fort et vif, comme un enfant bien constitué. De la part du père, il y eut étonnement, sans aucune déception ; bien au contraire, il bénit Dieu de la grande faveur qu'il leur faisait. Dès ce premier jour, il pria pour le nouveau membre de la famille, demandant que ce fût un enfant de Dieu.

Parmi les habitants des campagnes, il est encore un grand nombre de pères qui prétendent sérieusement au titre de chrétiens, qui communient quatre fois l'an, vont à l'église une fois par mois et observent le jeûne fédéral, mais qui n'auraient pas l'idée de prier pour l'enfant qui vient de naître. Ils le feront baptiser, lui donneront parrain et marraine, plus tard ils l'enverront au catéchisme du pasteur et l'habilleront tout de neuf pour son admission à la sainte cène. Mais prier pour que cette jeune âme appartienne de bonne heure à Jésus-Christ ; demander qu'elle ne soit pas condamnée avec le monde ; la remettre avec confiance au Sauveur, ah ! non, ils ne le feront pas. — Pour cela, il faudrait qu'ils éprouvassent eux-mêmes le besoin d'une vraie régénération. — Les catholiques pieux s'empressent de donner un nom à l'enfant et de répandre sur sa tête l'eau du baptême. Ceux qui sont bigots, scrupuleux observateurs de la pratique, s'en tiennent là, car dès-lors, tout va bien : l'Église, cette grande remplaçante de la grâce de Dieu et du Saint-Esprit, a fait son œuvre ; il n'y a plus à s'inquiéter. La forme emporte le fond, le signe devient réalité. Christianisme artificiel ! christianisme de l'homme ! ce n'est pas là ce qu'enseigne Jésus, lorsqu'il dit que le Père demande des adorateurs en esprit et en vérité.

Il est encore, à la honte de notre époque et à la honte de nos églises nationales, de certains païens qui, dès qu'un enfant arrive au monde dans leur famille, se hâtent d'ouvrir l'almanach. Est-il venu sur le

signe du *poisson*? l'enfant ne se noiera pas : sur le signe de *l'écrevisse*? il reculera, il s'appauvrira plutôt que d'augmenter la fortune de son père : sur le signe de la *vierge*? il n'aura pas de postérité, etc. Telles sont les absurdes prophéties que d'absurdes vieillards, moins éclairés que les sauvages de l'Amérique, gardent dans leur esprit ou ne craignent pas même de présenter aux parents. Et ces gens-là se disent chrétiens, disciples de Celui qui vint dissiper ici-bas les ténèbres de l'ignorance et de la superstition ! Oh ! quand les hommes voudront-ils renoncer aux fables humaines, pour s'attacher à la vérité ?

Eugène et Clara s'adressèrent donc à Dieu le Père pour le salut de leur premier-né. Ils le remirent avec confiance à Celui qui aime à bénir et qui a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants. »

Forte et vaillante, la jeune mère fut bientôt debout. Le petit Jean croissait et se développait en enfant vigoureux et sain ; du reste il n'avait rien de mieux à faire, puisqu'il passait le temps à manger et à dormir. On était au milieu de l'hiver. Eugène ne savait trop à quoi s'occuper, puisque la terre était gelée ou couverte de neige et que les affaires de gérance continuaient à être presque nulles. Cependant il fut chargé par deux frères, de préparer un projet de partage dont ils ne seraient jamais venus à bout sans lui. Lorsque son travail fut terminé, ils lui demandèrent combien ils lui devaient. Eugène répondit que ce serait à leur volonté. — Sachant qu'il n'avait pas de vin, les deux hommes lui en apportèrent un petit tonneau de cinquante pots. — Il fut aussi chargé de quelques expertises légales, dans lesquelles il fit preuve d'intelligence et de bon jugement, outre que la connaissance du code était nécessaire. Mais tout cela ne le menait à rien. Son agence n'existait encore que sur le papier.

On saigna le porc en février, la Nanon n'ayant plus une feuille de chou à lui donner ; il n'était pas gros, le pauvre animal ; cependant il fut un précieux secours pour le ménage.

L'oncle Matthias, toujours aussi dur, ne vint pas même s'informer des nouvelles de l'accouchée, bien que sa femme l'en eût prié. M^{me} Laure avait un catarrhe tenace, qui ne lui permettait pas de sortir. Elle envoya Caton, avec un paquet de biscuits et deux bouteilles du vin de la Gringolette. Le présent était accompagné de la lettre suivante :

« Ma chère nièce, ne me refusez pas le plaisir de vous offrir ces biscuits ; j'irais vous les porter moi-même, si je n'étais pas si enrhumée. Je me suis bien réjouie avec vous de la naissance de votre fils. Que Dieu le bénisse ! Croyez à ma sincère affection, ma chère nièce.

» LAURE TORIN. »

Clara demanda à Eugène de répondre, puisqu'elle ne pouvait tenir

elle-même la plume. Il le fit en ces termes :

« Ma chère tante, » Clara me charge de vous remercier de votre bonne lettre et du présent que vous lui faites. Elle accepte avec reconnaissance vos souhaits pour notre petit Jean, et ce que vous avez la bonté de nous envoyer. Veuillez aussi agréer nos vœux pour la prompte guérison de votre rhume. Croyez à l'affection sincère de vos dévoués neveu et nièce,

» E. et C. TORIN. »

— Que fait mon oncle ? demanda-t-il à la Caton en lui remettant le panier et la lettre.

— Oh ! pardi ! que ferait-il ? il grogne au coin du feu, les trois quarts du jour. Lui qui se porte bien et n'a jamais le moindre mal, il trouve singulier que notre dame tousse pendant la nuit, il dit que ça l'empêche de dormir ! pouvez-vous croire qu'il lui disait ce matin de tâcher de ne pas le réveiller si souvent. Ah ! je vous réponds que la langue me démangeait, quand j'ai entendu ça. Mais je me suis retenue ; notre Madame m'a regardée d'un air que je comprends très bien, et j'ai ravalé mon mot. Seulement un peu plus tard, quand je lui ai vu boire son verre de vin vieux à dix heures, j'ai comme ça dit qu'un de mes oncles était mort une fois, en buvant un verre de vin avant midi. Il avait avalé de travers, ça l'avait fait tousser très fort, et il s'était rompu quelque chose de mortel dans les poumons. Je ne sais pas si ça que je disais l'a surpris, mais tout de suite après avoir bu, il a toussé trois ou quatre fois.

— On dirait que vous s'enrhumez aussi, notre monsieur, lui ai-je dit ; ce serait bien mauvais, à votre âge et par le froid qu'il fait. Il ne vous faut pas comme ça boire du vin à dix heures, ça ne vous vaut rien...

— Mêlé-toi de tes affaires, m'a-t-il répondu, comme vous savez qu'il dit quand il est fâché. — Ah bien, une autre fois, je ne m'inquiéterai pas de ça qui peut vous être nuisible, notre maître ; si ça vous fait plaisir de tomber malade, je ne veux pas vous en empêcher. — Là-dessus il est sorti sans dire mot. — Il est bien joli votre petit, madame Clara ; mais il ne vous faudra pas le nourrir longtemps. Montrez voir combien il pèse ? il pèse presque douze livres ; un bon demi quarteron de blé. — Si vous avez besoin de pommes de terre, monsieur Eugène, il ne vous faudra pas vous gêner d'en demander. On en a assez et des toutes bonnes. Au revoir ! — Bonjour, Caton.

Alinde passait un mauvais hiver aux Fougères. Décidément la coqueluche lui avait laissé quelque vieux reste de son influence, et peut-être aussi que son changement de vie ne convenait pas à sa

santé. Elle était très heureuse pourtant. François et sa belle-mère l'entouraient d'affection, de soins et de prévenances. Seul, le père Chardon grommelait de temps en temps. Il avait compté sur une belle-fille qui lui donnerait un petit-fils dès la fin de la première année de mariage, et Alinde ne paraissait point disposée à lui faire un tel présent. Le médecin disait que ce qu'elle éprouvait serait passager, nullement grave ; mais qu'il fallait éviter les refroidissements, les efforts des bras ; par exemple, ne pas pétrir le pain, ne pas porter du bois ou de l'eau, etc.

Alinde ne put donc venir chez Clara au moment des couches de son amie. Eugène monta aux Fougères pour lui donner des nouvelles. Alinde était seule ce jour-là. Son mari et son beau-père étaient à la montagne ; sa belle-mère à Caran. Les deux cousins parlèrent beaucoup de leur passé, de leur vieille amitié, de leurs espérances pour l'avenir. Cela fit grand plaisir à la jeune femme ; même cela lui fit du bien. Lorsque les nerfs sont malades, il faut peu de chose pour les détendre, comme peu de chose aussi pour amener une crise nouvelle.

— Que je te remercie d'être venu ! dit-elle à Eugène, comme il allait partir. Embrasse bien Clara pour moi, en attendant que je puisse aller moi-même. Et puis écoute, cousin. Tu ne gagnes toujours que peu de chose, n'est-ce pas ? Cela me désole quand j'y pense. Ce vieux notaire Balthazar devrait bien mourir et te laisser la place. Enfin, je sais que tu prends patience en faisant tout ce que tu peux. Si vous étiez gênés cette année, François compte que tu ne demanderas de l'argent à personne qu'à lui ; souviens-toi de cela. Il en a dont il peut se passer et sera tout heureux de te le prêter sans conséquence.

— Merci, ma chère cousine, j'y avais déjà pensé. Mais je puis aller encore quelques mois avec ce qui me reste.

— Écoute encore, ne pourras-tu m'apporter bientôt ce petit garçon ? je me réjouis tant de le voir ! Ça ne te fera rien de me l'apporter, n'est-ce pas ?

— C'est qu'il fait trop froid pour lui, ma pauvre Alinde ; mais je te promets de te le montrer, dès qu'il fera un peu de bon soleil.

Le printemps venu, Eugène reprit les travaux du jardin et du champ. Durant l'hiver, il avait passé d'heureuses soirées avec sa femme et la Nanon. Il leur lut plusieurs ouvrages instructifs et intéressants, pendant que Jean dormait dans son berceau. Dès les premiers temps de son existence, l'enfant fut habitué à entendre parler, travailler autour de lui, sans que le bruit troublât son sommeil.

Ce qui restait de pommes de terre ne fut pas suffisant pour la plantation, mais Eugène se garda bien d'en emprunter à son oncle. Il en acheta quelques quarterons chez Ister, qui lui fit bonne mesure et ne

les lui vendit pas trop cher. En recevant le paiement elle lui dit :

— Est-ce pas, au moins, mon pauvre monsieur Eugène, que votre oncle Matthias a joliment attrapé son monde ? Qui se serait attendu à le voir se remarier ? Heureusement pour vous il n'aura pas d'enfant ; l'héritage vous reviendra une fois ou l'autre. Ah ! ça, quand est-ce que vous pourrez faire mon testament ? je commence à trouver le temps bien long.

— Mais vous pourriez le faire vous-même, Ister ; vous savez écrire ?

— Oui, mais je ne saurais pas ajouter les mots ; c'est difficile de faire les phrases.

— Et si je vous faisais un brouillon, que vous copieriez sur une feuille de papier timbré ?

— Alors, tout de même.

— Eh bien, dites-moi comment vous avez l'intention d'arranger vos affaires.

— Voici à quoi j'ai pensé : je n'ai pas d'enfant, est-ce pas ? mais j'ai deux nièces mariées. Mon mari est mon mari, quand même il se grise comme un malheureux qu'il est. Je pensais donc à faire héritières mes deux nièces, à charge par elles de payer dix louis de pension à mon mari, sa vie durant. Les revenus de mon bien peuvent valoir trente louis.

— Il me semble que cet arrangement est convenable, Ister ; je vous ferai le brouillon. Quels sont vos noms ?

— Ister-Suzanne Lachaud née Damioud.

— Bien ; je vous apporterai la feuille ce soir.

— Attendez, monsieur Eugène : je vais vous mettre un quarteron de pommes de terre pour votre peine.

— Non pas ; vous savez que j'ai promis de faire le testament gratis.

— Pourrait-on, plus tard, y changer quelque chose, si la fantaisie m'en prenait ?

— Oui, tant que vous voudrez.

— Bon ! eh bien, arrangez ça pour le mieux, comme j'ai dit. Ah ! je voudrais bien que vous pussiez avoir votre place, mon pauvre monsieur Eugène ! est-ce qu'on ne pourrait pas conseiller au vieux Balthazar de défunter, ou tout au moins de vous abandonner le poste ?

— Il ne faut souhaiter le mal de personne, Ister.

— Oh ! sans doute, ce que j'en dis n'est que pour badiner.

Par un beau jour de juin, Eugène travaillait au champ. Un sarcloir à la main, les pieds nus dans les sabots, un vieux chapeau de paille sur la tête, et la poitrine découverte, il butait ses pommes de terre déjà hautes de six pouces. En pensant à sa position si chétive, si misérable, il se sentait fier pourtant d'avoir un morceau de terrain à lui.

Vivre de légume et de pain, manger le salé de son porc, loger dans sa cabane avec Clara, Jean et Nanon, cette vie lui paraissait, à tout prendre, meilleure, plus digne d'un homme que celle qu'il aurait pu avoir comme employé dans un bureau d'agence. « Je suis chez moi, se disait-il ; si les jours sont pénibles au grand soleil, eh bien ! les soirées sont douces. Dieu fera cesser l'épreuve, quand il le jugera à propos. L'essentiel est que je travaille. »

Comme il faisait cette réflexion, un homme quitta la route, à quelque distance, et vint dans sa direction. Le champ d'Eugène était situé au-dessus du village, du côté opposé aux Fougères et moins haut que cette habitation. Mais la vue y était belle ; trois cerisiers assez grands y étalaient leurs feuilles et leurs fruits en ce moment.

L'inconnu qui s'approchait avait l'air misérable et affamé. Il fallut peu de temps à Eugène pour reconnaître Didier Verdin, dans ce personnage en guenilles. Mais celui-ci ne reconnut point son ancien bienfaiteur.

— Dites-moi un peu, l'ami, fit Didier en s'approchant, pourriez-vous me montrer d'ici la maison de M. Torin, agent d'affaires ? C'est une de mes anciennes connaissances : je voudrais lui dire bonjour en passant.

— Vous n'avez pas besoin d'aller chez lui pour cela, répondit Eugène ; il paraît que vous n'avez guère bonne mémoire, ou que votre vue a bien baissé.

— Comment donc ? je ne vous comprends pas.

— Il paraît bien : il faut donc vous dire que je suis Eugène Torin ; si vous ne le croyez pas, je vous demanderai ce que vous avez fait depuis le jour où je vous habillai au bord du ruisseau de T.

— Est-ce bien possible ! Quoi ! vous seriez donc aussi devenu malheureux ?

— Malheureux ? vous vous trompez, je ne suis point malheureux, et encore moins un fainéant, puisque je gagne mon pain à la sueur de mon visage. De quelle manière avez-vous gagné le vôtre, depuis que nous nous sommes rencontrés il y a deux ans ?

— Hélas ! mon pauvre monsieur Torin, mon histoire est de plus en plus lamentable. Mon oncle m'a fermé sa maison ; je n'ose me présenter nulle part dans l'état où vous me voyez ; personne ne veut me donner de l'occupation. Si cela continue, je me jeterai au lac. Je suis bien forcé de mendier, puisque chacun me repousse. Il y a des jours où je souffre cruellement de la faim.

— Que faites-vous de l'argent qu'on vous donne ? voyons, dites-moi la vérité. Ici, personne que Dieu ne nous entend.

Didier ne répondit pas d'abord, il balbutia et finit par dire qu'on lui donnait si peu de chose : un sou, de temps en temps.

— Mais que faites-vous de ces quelques sous ? Pas de réponse.

— Alors, c'est moi qui vais vous dire à quoi vous les employez : à boire, à fumer. En ce moment même vous sentez le tabac et l'eau-de-vie. — Vous avez donc persisté dans votre mauvais train ! j'avais espéré de vous autre chose. Allâtes-vous chez votre oncle, pour lui demander pardon ?

— Oui, quinze jours après vous avoir rencontré.

— Et qu'aviez-vous fait pendant ces quinze jours ? Faut-il vous le dire encore ? Vous aviez vendu la blouse neuve que je vous avais donnée, peut-être même les souliers, et dépensé l'argent dans les cabarets. Puis, quand vous n'eûtes plus rien, vous vous présentâtes chez votre oncle, n'est-ce pas ? Votre oncle eut pitié de votre état ; il vous fit habiller à neuf, vous engagea sérieusement à vous convertir ; il vous procura de l'occupation ; mais vous vous fîtes renvoyer encore une fois, soit de votre emploi, soit de chez lui. Dès lors, vous avez mené une vie de vagabond et de bandit. N'est-ce pas votre histoire ? Et aujourd'hui, vous passiez chez moi pour me raconter des mensonges et tâcher de m'émouvoir une seconde fois sur votre sort. Non, mon pauvre ami ; vous voulez ce que vous avez : si cela vous plaît, gardez-le. Mais souvenez-vous que toute vie mauvaise sera appelée en jugement. Dieu connaît toutes choses. — Avez-vous faim ? voilà du pain dans ce panier et un verre de vin dans la bouteille ; mangez et buvez. J'attendrai mon repas de midi. Asseyez-vous et prenez cela. Vous pourrez ensuite continuer votre chemin sans dire que vous avez faim et soif. Didier Verdin mangea et but sans vergogne. Quand il eut fini, il remercia Eugène et lui demanda où il avait rencontré son oncle, pour savoir si bien ce qui lui était arrivé.

— Votre oncle ! je ne l'ai jamais vu. Mais l'histoire de votre vie se lit assez sur vos traits et sur votre personne tout entière.

— Comment se fait-il, agent d'affaires et candidat au notariat, que vous soyez ici occupé à...

— Oui, dites seulement : à buter mes pommes de terre dans mon champ. Eh bien, je le fais, parce que c'est le travail que Dieu place devant moi aujourd'hui. Plus tard, je ferai autre chose. — Pourquoi ne vous mettriez-vous pas aussi à travailler comme moi ? voyons, prenez un peu cet outil, que je voie si vous êtes capable de vous en servir.

Didier essaya. Eugène lui montra comment il fallait s'y prendre pour ne pas écraser la terre fraîche ou laisser des traces après soi. Au bout de deux minutes, Didier rendit le sarcloir.

— Ah ! je m'en vais continuer ma route, dit-il ; ce travail doit bien vous fatiguer les reins ; la terre est si basse !

— Oui, cela fatigue le corps ; mais au moins on relève son âme en

travaillant, tandis qu'en rôdant comme vous le faites vous l'abrutissez de jour en jour et finirez par la tuer.

— Monsieur Torin, vous n'auriez pas à la maison une mauvaise blouse ou une chemise à me donner ?

— Non ; je suis pauvre moi-même et père de famille. Je vous défends de passer chez moi, où d'ailleurs vous trouveriez la porte fermée. Puisque vous n'avez plus faim et soif, suivez ici tout droit, dit-il en lui indiquant une direction à travers champs, vous n'avez pas besoin de vous arrêter à Arpel. Une lieue plus loin est un village, où sans doute vous trouverez à dîner. — Qu'avez-vous fait du Nouveau Testament que je vous avais remis ? Vendu, n'est-ce pas ? Oui, eh bien ! ça va avec le reste.

Didier Verdin traversa d'un pas mal affermi plusieurs morceaux de terrains labourés, entre les sillons desquels on le voyait tantôt descendre, tantôt monter, puis il disparut derrière les haies de la route qu'il n'avait pas tardé à rejoindre.

— « Oh ! misère des misères ! » se dit notre ouvrier en reprenant son outil.

Mais préalablement il s'était rendu vers une petite source voisine, pour laver le manche du sarcloir et sa bouteille. Il but ensuite de l'eau fraîche, et ne tarda pas à former ses raies, priant en lui-même pour le pauvre enfant égaré dans le grand chemin de la perdition.

Chapitre XLU



Il semble étonnant, au premier abord, qu'Eugène Torin n'ait pas su se créer une autre occupation que celle de cultiver son jardin et son petit champ. Était-ce donc pour aboutir à un résultat si chétif, si parfaitement nul, qu'il avait passé quatre années consécutives à étudier les lois et ce qui fait partie des fonctions d'un notaire, la pratique des actes publics ou particuliers, les ventes et achats de vins, les placements de fonds, et beaucoup d'autres choses qui rentrent dans l'administration d'une agence. Était-ce encore pour nettoyer ses pommes de terre qu'il avait appris l'allemand ? Puisqu'il ne trouvait rien à faire à Arpel, pourquoi y rester ? Pourquoi, par exemple, ne pas s'établir à X. tout de suite après la mort de M. Bottand, et essayer d'y recueillir à son profit la clientèle du vieux courtier ? Eugène devait la connaître et inspirer une sorte de confiance. Pour les achats de vin, il eût facilement réussi auprès des paysans. Au lieu de faire quelque vigoureux effort dans un sens ou dans un autre, le voilà, au contraire, qui s'acharne à rester chez lui, pour y employer son intelligence et son activité à des travaux quasi indignes de ce qu'il pouvait faire.

Ces réflexions sont spécieuses ; cependant elles ne sont pas très justes et manquent, dans tous les cas, d'une vraie connaissance du caractère de l'homme dont il est ici question.

D'abord, le bourg de X., où résidait M. Bottand, faisait partie d'un autre district, dans lequel trois candidats se disputèrent la succession du notaire. L'un des trois seulement pouvant être nommé, il en restait encore deux surnuméraires. — Ensuite, Eugène Torin avait toujours travaillé en vue de s'établir à Arpel, riche commune d'un cercle populeux, dans lequel le notaire Balthazar était seul titulaire d'une étude. Ce monsieur étant âgé, il paraissait judicieux d'attendre qu'il lui cédât la place. — Les gens d'Arpel, les rentiers assez nombreux qui s'y trouvaient, désiraient qu'un notaire se fixât dans ce village. Caran et quatre autres localités n'en étaient éloignés que d'une bonne demi-

lieue. Il y avait donc déjà, de ce côté-là, bien des motifs sérieux pour engager Eugène à ne pas quitter son domicile actuel, puisque d'ailleurs il était logé sans frais dans sa propre maison et que, dans peu d'années, lui et sa femme auraient droit aux répartitions communales, assez considérables à Arpel.

Mais il y avait des raisons morales plus puissantes encore pour le retenir où il était. Par ses convictions religieuses, Eugène Torin se considérait comme appelé à donner l'exemple vivant d'une vraie foi, au milieu de ses combourgeois et de ses parents. Tant que sa croyance fut vague, ou même opposée à la base du christianisme, il s'inquiéta peu des autres ou de ce qu'ils pouvaient penser de lui. Lorsque la connaissance véritable de Jésus-Christ pénétra son cœur et son âme, il se sentit responsable à un degré bien supérieur, soit auprès de son oncle, soit auprès de ses parents-et des gens d'Arpel. Ces motifs-là étant bons et honorables, on ne peut que les approuver.

Mais Eugène avait été singulièrement froissé en même temps, dans son orgueil de jeune homme, par la manière dont ses concitoyens avaient répondu à sa demande de travail. Était-ce égoïsme de leur part, manque de sympathie, intérêt grossier ? C'était peut-être tout cela à la fois. On venait le consulter sur un placement d'argent, sur les mesures à prendre pour faire la chose en règle, mais on se gardait bien de lui donner la gérance des fonds au sujet desquels on ne craignait pas de l'ennuyer. Si douze des principaux rentiers d'Arpel lui eussent confié les rentrées de leurs intérêts et la surveillance de leurs capitaux, la provision qu'il eût retirée pour sa peine, l'eût mis à l'abri du besoin, lui et sa famille, vivant aussi simplement qu'il le faisait. Mais non ; ces riches paysans se seraient crus perdus, s'ils n'avaient pas touché eux-mêmes les rentes qu'ils ne recevaient parfois de leurs débiteurs que tous les deux ans. Nul ne devait savoir qui leur empruntait, ni le chiffre de la somme ; et cependant chacun plus ou moins était au courant de ce qui les concernait. Le peu d'intérêt que ces gens montrèrent à Eugène, qui, dans un certain sens, se fixait au milieu d'eux pour leur être agréable, le blessa vivement. À son tour, il voulut leur montrer que, dût-il ne vivre que de racines, il saurait se passer de leur appui. Dans un tel sentiment il y a sans doute de la dignité et de l'énergie, mais aussi beaucoup d'amertume concentrée : aucun homme n'est parfait.

Eugène Torin continua donc à semer les carreaux de son jardin et à bêcher les sillons de son champ. Il récolta des pommes de terre, de manière à en avoir largement pour gens et bêtes, et du blé pour six mois. Quoiqu'il ne l'eût jamais fait, il battit son froment lui-même sur le plancher de sa petite grange sonore. Les gens qui passaient dans

le sentier purent entendre les coups lents et monotones de son fléau. Musique assommante pour ceux qui l'écoutent, mais bien plus dure encore pour celui qui l'exécute! — Depuis le mois de juin de cette seconde année, on avait acheté une bonne chèvre dont le lait, connu d'avance, était sans bouquet trop prononcé. Comme on avait de quoi la nourrir, elle apporterait une économie notable dans le ménage. C'était Nanon qui la trayait. Après tout, les habitants de la maisonnette étaient heureux : ils voulaient obéir à Dieu, et ils s'aimaient. Jeunes d'ailleurs, bien portants, robustes, ils avaient un lot de bonheur que plus d'un riche maladif ou inquiet échangerait bien vite contre le sien.

Jean Torin, l'héritier présomptif de ce royaume liliputien, fut sevré à quatre mois, c'est-à-dire à la fin de mai, dès qu'on eut la chèvre blanche. Il fut bientôt habitué à la soupe, comme ses parents ; c'était un gaillard qui, son année révolue, se tenait debout tout seul et allait d'une chaise à l'autre sans le secours de personne. Cela était bien nécessaire, car sa mère ne tarderait pas beaucoup à lui donner la petite sœur qu'on attendait. En effet, un second enfant vint au monde en avril, comme les prés se couvraient de violettes. Ce fut encore un garçon, mais très brun et moins grand que le premier. Pour les traits, il ressemblait à son père. En tout, c'était l'inverse de Jean : on le nomma François. Sans doute, la petite fille tant désirée par Eugène viendrait à son tour ; il fallait prendre patience et, en attendant, s'occuper des garçons qui étaient là.

Alinde aurait bien voulu avoir ce petit François à la place de son amie ; mais rien ne paraissait encore aux Fougères, en matière de nourrisson. Heureusement il n'était plus question de toux, de coqueluche ou de faiblesse quelconque pour la jeune femme. Un séjour de deux mois chez Louis-Paul Auvernier la guérit complètement de tous ses maux. Elle en revint fraîche comme une rose des montagnes et bien disposée à embellir la demeure des Chardon. Cette fois-ci elle visita Clara et lui offrit toutes sortes de bonnes choses ; en qualité de marraine du petit François, elle préparait déjà ce qu'il fallait pour son baptême et les temps futurs. Eugène ayant emprunté une première fois cent francs à François, elle en apportait cent autres, dont elle était sûre que son cousin devait avoir besoin. De chez Clara, Alinde s'en alla tout droit faire une visite à son oncle et à sa tante. Elle avait une idée en tête et voulait, coûte que coûte, leur en faire part.

Elle embrassa M^{me} Laure, qui la reçut fort bien, avec son cœur aimant et son bon caractère. Mais lorsque Alinde voulut donner à son oncle la même marque d'amitié, il se tourna de côté et la pria de le laisser.

— Vous êtes donc toujours fâché contre moi, lui dit-elle : fi ! que c'est laid ! Est-ce qu'un oncle heureux comme vous devrait garder rancune aussi longtemps à sa nièce, quand il lui a d'importantes obligations ?

— Quelles obligations ? je te trouve encore bien singulière avec tes obligations ! Qu'est-ce que je te dois ? Les mauvais compliments de ton mari, peut-être ?

— Oui, mon oncle, vous me devez beaucoup d'affection que je vous ai conservée, tandis que vous m'avez ôté la vôtre. C'est bien mal cela, et Dieu ne l'aime pas.

— Vous avez parfaitement raison, ma nièce, dit M^{me} Laure.

— Écoutez, mon cher oncle, reprit Alinde ; il faut absolument que cette inimitié sorte de votre cœur, ou plutôt de votre esprit, car au fond je sais bien que vous aimez votre famille. J'ai une grâce à vous demander, et je vous la présente devant ma tante, pour bien vous montrer que j'ai confiance en vous deux. — Autrefois, quand j'avais besoin d'argent, je vous en demandais et vous m'en donniez ; vous m'en offriez même assez souvent le premier. Aujourd'hui, ce n'est pas pour moi que je fais appel à votre générosité, puisque j'ai plus que le nécessaire, mais c'est pour vos neveux et nièce Torin, je dirai presque pour vos enfants. Les voilà avec deux garçons à élever ; et Eugène, bien qu'il travaille beaucoup, ne gagne qu'un pain noir et dur. Mon oncle, si vous faisiez un petit sacrifice en sa faveur ! Si vous achetiez au vieux M. Balthazar sa patente de notaire ? On croit qu'il la céderait pour cinq mille francs. Mon mari et moi nous nous porterons garants de l'intérêt de cette somme, jusqu'à ce qu'Eugène gagne assez pour vous la rembourser.

Lorsque Alinde eut cessé de parler, Matthias ôta son chapeau, lui fit une révérence moqueuse et répondit :

— Bien obligé, madame Chardon ! Ton mari et toi, vous pouvez aller vous promener à l'ombre des fougères ; je n'ai pas de conseil à recevoir de vous. Quant à monsieur Eugène Torin, allié Félice, qu'il jouisse à son aise de sa félicité ! Il n'a pas encore assez mangé de vache enragée.

Ayant répondu de cette manière à la chaleureuse requête d'Alinde, Matthias Torin se couvrit et tourna ses mains l'une dans l'autre en signe de contentement. M^{me} Laure prit la parole :

— Matthias, dit-elle, vous êtes beaucoup plus à plaindre que votre neveu. Lui, au moins, montre du courage et de la dignité dans son infortune ; vous, au contraire, ne laissez voir que du ressentiment et de la dureté. Je crains que vous ne soyez puni par où vous péchez. — Moi, si j'avais à ma disposition la somme nécessaire, je n'hésiterais pas à faire ce qu'Alinde vous demande, bien qu'Eugène et sa femme

ne soient que mes neveu et nièce par alliance.

— Madame ma chère femme, répondit Matthias, si vous aviez les cinq mille francs, je vous refuserais l'autorisation d'en disposer de cette manière, sachez le bien. Qu'Eugène s'humilie pour commencer ; nous verrons après.

— S'humilier ! mon oncle, dit Alinde, il n'a pas à s'humilier. Il vous aime toujours, comme je le fais aussi, mais vous repoussez notre affection ! Du reste, n'allez pas croire qu'il sache un mot de ma démarche actuelle ; il ne m'aurait pas permis de la faire, car il n'attend rien de personne et ne compte que sur son énergie et sur le secours de Dieu.

— Eh bien, puisque cela lui plaît, qu'il continue. Ne venez pas me chanter *Floribus* ou *Femmes sensibles* ! toutes ces idées de péchés, de punitions, etc., sont bonnes pour effrayer les enfants. Ce n'est pas à mon âge qu'on me mettra de pareilles fariboles dans la tête. J'aurais deux cent mille francs disponibles, que je n'avancerais pas un sou au mari de cette tailleuse, qui n'a pas seulement le courage de continuer son ancien métier.

— Mais, mon oncle, vous vous trompez étrangement sur le caractère de Clara. C'est son mari qui ne lui permet pas de faire des robes.

— Eh bien ! qu'il les fasse lui-même, dans ses moments de loisir. Ne me parle plus de ces gens ; j'ai assez d'autres choses dans la tête.

M^{me} Laure fit signe à Alinde qu'il ne fallait pas continuer. La démarche de la généreuse cousine échoua donc complètement.

Une nouvelle année n'en passa pas moins pour la jeune famille, avec beaucoup de fatigue et de soucis. Mais la santé de Clara était si bonne ; Dieu lui donna tant d'entrain et de forces, que, même avec une troisième grossesse, elle faisait face à tout dans la maison. Ces enfants qui arrivaient ainsi coup sur coup, ne lui prenaient rien de sa fraîcheur de jeune femme, chose rare au milieu d'une génération aussi débile que la nôtre.

Eugène, de son côté, apprenait à renoncer à sa propre volonté, bien qu'il ne fit rien de plus qu'à l'ordinaire pour changer sa position ou tout au moins pour l'améliorer. L'affaire la plus productive qui se présenta pour lui, fut l'arrivée d'un bel essaim d'abeilles qui se posa sur un arbre de son jardin. Personne ne venant le réclamer, il le mit dans une ruche, et, comme c'était de bonne heure (le 20 mai), la jeune colonie lui donna elle-même deux rejetons, qui fournirent ainsi la base d'un rucher. Il les établit sur une planche fixée à des soutiens placés dans le mur de la maison, au-dessus de la porte de l'écurie. Le premier des trois essaims fournit quinze livres de miel superbe, véritable présent du ciel pour la mère et pour les enfants.

Telle était la situation de cette jeune famille, lorsqu'un événement très ordinaire dans la vie, fut le point de départ de circonstances nouvelles, qui changèrent la face des choses, du tout au tout.

Chapitre XLII



n vieux garçon, M. Leroy, vivait seul depuis nombre d'années, dans sa campagne du Martinet-bleu, située entre les villages d'Arpel et de Caran. C'était une demeure d'un aspect assez étrange, bien faite pour être habitée par un propriétaire original. Comme la plupart des terrains de cette contrée, elle était formée de *hauts* et de *bas*, de mamelons et de fondrières. Elle avait des bois naturels et aussi des landes; des vergers luxuriants et des champs tout remplis de cailloux. Un ruisseau serpentait en silence dans ses plus profondes solitudes, et dégingolait ailleurs à grand bruit sur la molasse et les tufs. La maison, très bonne encore, mais d'un style bourgeois fort ancien, était cachée dans un demi-fond abrité des vents du nord par un bosquet de grands chênes où la cognée ne frappe jamais. On eût offert cent louis à M. Antonin Leroy, pour laisser couper un de ces arbres, qu'il eût envoyé promener le malencontreux acheteur. Et pourtant ce brave solitaire tenait à l'argent. Il en avait reçu déjà beaucoup de son père; lui-même, à force d'épargne, doubla, tripla sa fortune primitive, pour la laisser tout entière à un neveu qui vivait à l'étranger. — Cette manie d'amasser est commune chez les propriétaires qui, sans être paysans par l'éducation première, en ont pris les habitudes à la campagne, et n'ont pas de besoins personnels. Chez quelques-uns, c'est tout simplement de l'avarice; chez d'autres, c'est la continuation d'un mode de vivre adopté déjà par leurs parents et dont ils n'ont pas voulu dévier. Ceux-ci s'en trouvent bien; s'ils savent rester dans un juste milieu, convenable et honnête, s'ils sont bons et généreux, pourquoi les blâmerait-on? La prévoyance est recommandée au père de famille; mais il faut être sur ses gardes et ne point laisser prendre à l'argent une trop grande place dans le cœur. Du moment qu'il devient pour un homme son trésor, la vie est faussée: ce n'est plus le vrai Dieu, qui règne dans la maison, c'est celui que la Bible appelle le *Mammon de l'injustice*.

Parvenu à quatre-vingts ans, M. Leroy mourut. Son neveu M. Charles de Rostock vint s'établir avec sa femme au Martinet-bleu et prit possession du gros héritage. Déjà dans une belle position de fortune, il n'avait qu'une fille, mariée avec un négociant de Bordeaux. — Cet événement eut lieu en août de 1835, c'est-à-dire quinze mois après la visite d'Alinde à son oncle, au sujet de la patente du notaire Balthasar. Celui-ci tenait toujours ferme à la vie et ne paraissait point pressé de céder gratuitement la place à Eugène Torin.

Le troisième garçon de Clara était né à bon terme et aussi bien portant que ses frères. On le nomma Paul. Nouvelle joie pour la famille ; nouveaux soucis pour le père ; nouvel emprunt à faire chez l'ami François Chardon. — « Nouvelle vache enragée à digérer, pensa l'oncle Matthias ; si cela continue de ce train, nous aurons bientôt la douzaine. »

Or, un jour de septembre, par une des belles matinées qu'on a dans cette saison, Eugène était occupé à récolter ses pommes de terre. Il en avait de précoces dont les tiges desséchées, fondues, ne se voyaient presque plus sur le sol. Dans un cas pareil, il faut presque deviner la place où l'on doit enfoncer les deux branches du fossier, afin de ne pas percer les tubercules. À côté de cette partie du champ, des pommes de terre tardives encore vertes, montraient leurs tiges élevées, tout entrelacées les unes dans les autres, car elles étaient bien fournies. Encore aujourd'hui, le jeune père de famille avait fait plus d'une sérieuse réflexion. Mais il était, mieux que jamais peut-être, disposé à tout remettre au Père céleste qui nourrit les petits oiseaux. Il fut tiré de sa méditation par un « Bonjour ! » prononcé à quelques pas de distance.

Un homme était là avec un chien ; celui-ci, de race épagneule, blanc avec une tache brune sur la tête, marchait prudemment, comme ayant du frais, le long des pommes de terre tardives.

— Est-ce que vous permettez à mon chien d'entrer dans ce carré ? demanda l'inconnu.

— Oui, très volontiers, si cela peut vous être agréable.

« Voilà au moins un campagnard poli, » se dit l'étranger, qui répondit par un merci tout court, et fit craquer à l'instant les ressorts des marteaux de son fusil.

L'équipement du personnage était bien celui d'un chasseur. Forts souliers, guêtres de cuir montant jusqu'aux genoux sur le pantalon de laine brune ; habit gris très court, non ouvert derrière, à collet droit comme celui d'une veste militaire ; et chapeau de feutre blanc, ressemblant à un plat à barbe. Une carnassière ornée d'un filet à mailles élastiques, flottait sur le dos de cet étranger, dont la haute

stature était remarquable et bien proportionnée.

— Il y a un lièvre dans vos pommes de terre, dit-il en voyant l'allure méticuleuse de son chien. Diane ! allez et soyez sage.

Diane avança dans les tiges, la tête haute, un pied en avant, la queue tendue.... puis ne bougea plus.

— Bien, dit le chasseur, attention !

Frr ! frr ! frr ! — Un grand lièvre montra ses oreilles, se rasa sous les tiges, fit un saut de quinze pieds hors du carré, encore deux zigzags en crochets, lorsqu'un coup de fusil sec et sonore le coucha roide mort sur le terrain fraîchement remué par le propriétaire du champ.

— Diane, apporte ! dit le chasseur. L'obéissante chienne prit le lièvre par le milieu du dos et, frémissant de satisfaction, vint le déposer aux pieds de son maître.

— Voilà un superbe lièvre, monsieur, dit Eugène. Je suis bien aise que vous l'ayez eu, et votre chien mérite bien une caresse.

— N'est-ce pas ! et vous, mon ami, une pièce de deux francs pour votre complaisance : tenez.

— Je vous remercie, monsieur, reprit Eugène en souriant, mais je ne puis accepter cet argent. Gardez-le pour quelque malheureux ; vous en verrez assez autour de vous.

Cette réponse faite avec dignité et prononcée en bon français, étonna singulièrement le chasseur. Il considéra avec plus d'attention ce simple ouvrier, et vit bientôt qu'il avait devant lui un homme plus cultivé qu'il ne l'avait d'abord pensé. C'est pourquoi il lui dit :

— Je suis étranger en ce pays, monsieur, excusez-moi ; je voulais vous prier de porter ce lièvre au village, où je l'aurais pris en passant à midi ; mais je n'ose plus vous le demander maintenant. Comme la matinée est bonne pour la chasse, je désirais en profiter encore pendant une heure ou deux, avant de descendre à Arpel. Je voudrais y voir M. Torin, agent d'affaires ; on m'a dit que je le trouverais chez lui dans le milieu du jour.

— Monsieur, c'est moi, dit Eugène en s'appuyant sur le manche de son outil.

— Vraiment ! fit l'étranger, vous me surprenez ; mais, au fait, pourquoi pas ? Je vois bien d'ailleurs que vous me dites la vérité. Eh bien, monsieur Torin, je suis M. de Rostock, et je venais vous demander de m'aider à débrouiller un tas de choses dans la succession de mon oncle, M. Leroy. Vous avez fait des études de notaire, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur ; j'ai obtenu mon acte de capacité.

— Très bien, écoutez : nous causerons de cela à midi, chez vous. Indiquez-moi à peu près votre habitation ; peut-on la voir d'ici ?

Eugène montra la petite fumée bleue qui s'échappait de son toit et

ajouta :

— Si vous voulez me confier votre lièvre, monsieur, vous le trouverez chez moi à midi ; je me chargerai avec plaisir de le porter à la maison.

— C'est beaucoup d'obligeance de votre part ; toutefois, j'accepte. Si j'en tire un second, je vous prierai de le garder. À midi donc, monsieur Torin. Diane ! en route, ma belle !

Aussi étonné de cette rencontre qu'Eugène pouvait l'être de son côté, M. de Rostock prit la direction des Sablonnières d'Arpel, où l'on trouvait souvent une compagnie de perdreaux, dans les buissons de noisetiers dont ces pentes ravineuses sont garnies. Eugène couvrit le lièvre avec des herbes et se remit à son ouvrage. Le chasseur sifflotait joyeusement ; le père de famille pauvre rendait grâce à Dieu en son cœur et lui demandait sa protection pour l'entrevue qui allait avoir lieu. Il vint à la maison un peu avant l'heure, pour tout expliquer à Clara et disposer le bureau de manière à ce qu'il eût bonne façon. Le berceau de Paul fut monté dans la chambre de la mère ; on endormit l'enfant, et l'on décida que Nanon garderait les deux aînés chez elle pendant la visite de M. de Rostock. Ils allaient se mettre à table, lorsque ce dernier arriva.

— Ma foi ! dit-il en entrant, — votre serviteur, madame, — c'est sans doute M^{me} Torin, — j'ai manqué les perdreaux dans les Sablonnières, comme un grand maladroit que je suis. Mais ils ont été tirés déjà, et se lèvent d'assez loin ; c'est égal, j'aurais dû vous en apporter au moins deux, madame. Ce sera, je l'espère, une autre fois.

— Je vous remercie, monsieur, répondit Clara, mais nous n'avons guère l'habitude de manger du gibier.

— Alors, c'est un motif de plus pour vous en offrir. Tout en disant cela, le chasseur considérait un plat de superbes pommes de terre à la coque, blanches, éclatées, qui fumaient sur la table, à côté d'un carré de beurre frais arrivé de la montagne le jour même et donné par Ister à Clara. Il y avait aussi, sur un plat long, un gros saucisson rouge, chaud et tout brillant. Une carafe d'eau fraîche avec son bouchon de verre, était le seul luxe de ces humbles mais heureux époux. Évidemment M. de Rostock laissait percer des airs de convoitise : le saucisson embaumait. Clara s'enhardit, et, avec une grâce charmante :

— Monsieur, dit-elle, oserions-nous vous offrir une pomme de terre et une tranche de saucisson ?

— Madame, répondit-il, j'accepte avec reconnaissance ; je vous déclare que j'ai faim, et je vais vous le prouver tout à l'heure.

Ayant dit cela, M. de Rostock posa son fusil dans un coin, ôta sa

gibecière et s'assit sans façon sur le siège qui lui était offert. Eugène descendit à la cave, d'où il apporta du vin.

— Et encore du vin, monsieur Torin ; pour moi, ce n'était pas nécessaire ; j'en prends si peu.

— Vous en prendrez ce que vous voudrez, monsieur.

En descendant à la cave, Eugène pria Nanon de rester auprès des enfants pendant le dîner, — ce qu'elle avait déjà compris d'elle-même.

M. de Rostock trouva les pommes de terre délicates et le beurre bien supérieur à celui que le fermier de son oncle lui fournissait au Martinet-bleu. Et lorsqu'il attaqua une forte tranche de saucisson, il demanda incontinent où l'on en trouvait de pareils et comment on les faisait.

— C'est une ancienne domestique qui les prépare, à la maison, lorsque nous faisons boucherie, répondit Clara. La recette est bien simple : on les fait sécher et fumer à la cheminée pendant l'hiver ; le printemps venu on les suspend à la cave.

— Ils sont excellents, je vous en demanderai encore une tranche, madame.

M. de Rostock avait une faim de chasseur. Ce dîner rustique lui parut le meilleur repas qu'il eût fait depuis longtemps. Tout au rebours de plus d'un disciple de St. Hubert, il ne but quasi que de l'eau. Vers la fin du dîner, il prit seulement un doigt de vin, pour trinquer avec ses hôtes.

— L'eau qu'on a dans cette contrée est si bonne, dit-il, que je m'en régale comme d'une grande nouveauté. Dans le pays que j'habitais précédemment, il n'y a que de l'eau de puits. Elle est très fraîche, si vous voulez, mais non légère comme celle-ci, et elle garde un goût terreux qui n'est pas agréable. Maintenant que j'ai parfaitement dîné, auriez-vous la bonté de donner quelque chose à Diane ?

— Sans doute. Je vais le faire à l'instant.

— Je vous remercie beaucoup, madame.

— Vous serez mieux au bureau de mon mari pour causer, monsieur ; si vous voulez prendre la peine d'y entrer.

Clara ouvrit la porte. Il y avait un petit canapé sur lequel M. de Rostock s'assit. Eugène prit une chaise et se mit en devoir d'écouter.

— Oserait-on allumer un cigare ici, monsieur Torin ? demanda le riche propriétaire.

— Tout à votre aise, monsieur. Je vais vous donner du feu.

— J'en ai, j'en ai ; essayez un de ces cigares.

— Merci, monsieur, je ne fume plus ; voici une allumette.

— Vous ne fumez plus ! à votre âge, c'est quelque chose de bien rare. Le tabac vous est-il contraire ?

— Non ; mais quand on a une famille à élever, et qu'on gagne très peu, il faut savoir accepter des privations.

— Vous avez des enfants ? M^{me} Torin a l'air d'une jeune fille de vingt ans. Je vous aurais crus mariés depuis deux mois seulement.

— Nous avons trois garçons ; l'aîné n'a pas encore trois ans.

— Et où sont-ils, je vous prie ? car on ne les entend pas dans la maison.

— Le cadet dort ; les deux autres sont gardés par la domestique.

— Ma foi, on peut dire qu'ils sont sages ! Ceux de ma fille ont l'air de petits démons ; ils me cassent la tête lorsqu'ils sont autour de moi.

— Oh ! mais, madame Torin, vous avez fait du café ! dit-il en voyant Clara entrer avec la cafetière et deux tasses de porcelaine. C'est trop d'obligeance, vraiment. — Monsieur Torin, c'est un assez drôle d'homme qui m'a parlé de vous. Il se trouve au nombre des débiteurs de mon oncle, et est venu chez moi, hier, payer un intérêt qu'il devait, paraît-il, depuis longtemps. C'est un vigneron nommé *Poufranne* ou *Poudranne*. Il m'a dit vous connaître, et que vous aviez acheté son vin, il y a quatre ans. Partant de ce fait, il m'a raconté des histoires à n'en plus finir sur les gens de son village, sur les courtiers, sur les notaires, etc. — Je l'ai laissé dire à son aise, bien que je fusse pressé de lui voir les talons ; mais il a l'air d'un honnête homme.

— Je le pense aussi, dit Eugène.

— C'est ce Poudranne qui m'a appris votre nom et le lieu de votre domicile. Je ne connais encore personne en ce pays. Eh bien donc, mon oncle Leroy m'a laissé une assez grande fortune en créances et titres divers, placés par petites sommes dans la contrée qui nous avoisine. Le fisc en a pris inventaire pour le droit de mutation, mais cela n'est pas suffisant pour moi. — Je voudrais trouver un homme capable, qui eût le temps d'examiner ces papiers, qui se procurât les informations nécessaires et me fit un catalogue raisonné de toutes ces différentes valeurs. Il faudrait mettre à ce travail beaucoup de bon sens et même une certaine sagesse, afin de ne froisser personne. Cette œuvre achevée, je désirerais confier la gestion des capitaux et la rentrée des intérêts, à ce même homme, sous la condition qu'il s'en occupât d'une manière consciencieuse et me rendît compte tous les six mois. — Je payerai ce qui sera juste, et je désire même que le gérant y trouve des avantages assez élevés pour qu'il en fasse une de ses affaires principales. J'y joindrais la surveillance générale de la ferme Martinet-bleu, lorsque je serai absent. — Voulez-vous essayer d'entreprendre ce travail, monsieur Torin ? Je serai charmé de vous le remettre.

— Je vous remercie de votre confiance, monsieur, et suis tout

disposé à essayer.

— Voulez-vous commencer dès demain ?

— Oui, monsieur.

— C'est entendu. Je pars pour la chasse tout de suite après le déjeuner ; venez prendre une tasse de café au lait avec nous à sept heures et demie. Je vous remettrai une douzaine de titres, et vous commencerez l'ouvrage immédiatement. Lorsque vous aurez examiné ces papiers et fait votre rapport, je vous en passerai d'autres.

— Je serai chez vous à sept heures.

— Nous voilà d'accord. Maintenant, si vous avez la complaisance de me rendre mon lièvre, je reprendrai le chemin de la maison. Il y a quarante bonnes minutes d'ici chez moi, n'est-ce pas ?

— En allant à travers champs, vous ferez le trajet en demi-heure.

— Peut-être : mais j'ai assez de la chasse pour aujourd'hui. Je suivrai simplement la route. — Adieu, madame. Je ne veux pourtant pas partir sans avoir vu vos garçons, ni sans vous remercier encore de votre excellent accueil.

On appela Nanon, qui s'empessa d'arriver, amenant Jean par la main et portant François dans ses bras, bien que le numéro deux fût capable de marcher. Clara alla aussi chercher le petit Paul.

— Trois, il y en a bien trois, disait M. de Rostock, et tous plus beaux les uns que les autres. Je vous félicite, madame, d'avoir de tels garçons. Il faudra que je dise à ma femme de venir les voir ; elle a, en véritable Allemande, la passion des petits enfants. Votre serviteur, madame. À demain, monsieur Torin. Diane ! en route, ma belle : oui, mon enfant, ton lièvre est bien dans mon sac ; sois tranquille.

— J'irai avec vous jusqu'au bout du village, dit Eugène ; laissez-moi votre sac jusque-là.

— C'est une obligeance de plus, merci ; vous m'indiquerez le chemin.

Le chasseur, fusil au dos, et Eugène le sac à l'épaule se dirigèrent par le sentier jusqu'au village, qu'ils traversèrent ensemble. Ils se séparèrent lorsque M. de Rostock fut entré dans le chemin conduisant au Martinet-bleu.

Isaac Duc les voyant passer, fit la réflexion que peut-être Eugène deviendrait le valet de chasse de ce grand monsieur, puisqu'il portait son gibier et marchait ainsi à côté de lui.

— Au moins, pensa-t-il, ce serait un gagne-pain ; car M. Eugène est vraiment à plaindre avec sa troupe de garçons à élever. C'est pourtant bien plus commode de se marier tard ! On n'est pas encombré de famille comme ce pauvre malheureux. Notre monsieur avait raison, quand il me disait de ne pas me presser.

Chapitre XLIII



. Charles de Rostock était d'origine allemande, ainsi que son nom l'indique. Sœur de M. Antonin Leroy, sa mère avait épousé le père Rostock, à Lubeck, où elle était institutrice. Son mari vint en France, comme directeur d'une fabrique, et c'était là que leur fils unique avait été élevé.

Parvenu à l'âge de se marier, ce dernier épousa une cousine de Lubeck, M^{lle} Anna Moser, puis il succéda à son père. Il exerçait encore les fonctions de directeur, lorsque son oncle Leroy lui laissa la campagne du Martinet-bleu, et des créances pour une somme de huit cent mille francs. Grand amateur de la chasse, il se proposait de passer chaque année plusieurs mois en Suisse, si le climat des environs d'Arpel convenait à sa femme. Leur gendre et leur fille, ainsi que nous l'avons dit, demeuraient à Bordeaux.

C'était donc à quelques paroles du brave Poudranne qu'Eugène devait la visite de M. de Rostock, et allait se trouver en passe d'une affaire importante. Oui, mais c'était plus encore à Celui qui fait concourir toutes choses au bien de ses enfants. Eugène et sa femme le comprirent et en rendirent à Dieu de vives actions de grâce.

Pour bien expliquer d'emblée le caractère du riche propriétaire, nous dirons que M. Charles de Rostock était un homme habile dans sa partie, mais assez ordinaire dans ce qui fait l'essence de la vie, dans la compréhension des besoins élevés de l'âme et de ses rapports avec la Divinité. Le chimiste qui analyse toutes les substances, mettrait en vain l'âme dans ses fourneaux et dans ses creusets. Bien plus impossible d'y mettre Celui qui suspend les montagnes au crochet et qui pèse les coteaux à la balance. Le Dieu éternel, qui a dit au soleil d'éclairer la terre, ne se laissera jamais examiner comme un élément corruptible ou passager, tel que le sont les hommes dans leurs corps. Dieu se révèle; il parle d'autorité éternelle. C'est à la créature d'écouter, puis de saisir par la foi le sens du divin langage. Ces paroles mystérieuses sont dans les œuvres de la création, dans

notre conscience ; dans notre raison bien dirigée ; elles sont surtout dans la connaissance vraie de celui qui répondit à notre place et paya notre rançon.

Absorbé par les affaires, par une lutte incessante dont le but suprême est l'augmentation rapide des biens terrestres, le négociant ne donne pas, en général, à l'étude de la seule chose nécessaire, l'importance qu'elle réclame de tout homme. Avant de chercher la perle de grand prix, il faut savoir qu'elle existe, et qu'une âme vaut mieux que le monde entier. Le négociant mondain n'a pas le temps de s'occuper de son âme. Il étudiera *cette science*, quand il aura deux cent mille francs de rentes, et qu'il pourra se retirer dans quelque terre pour pêcher et chasser durant la bonne saison. — Je dis ceci d'une manière générale, toute honorable exception réservée. Mais les faits sont là, et la manière actuelle de pratiquer le négoce ne vient que trop à l'appui de ce qui précède.

Quoi qu'il en soit, M. Charles de Rostock était un homme sympathique et cordial. Très simple pour lui-même, ayant peu de besoins, il ne se fatiguait pas à comprendre des choses qu'il n'avait jamais étudiées. La religion, par exemple, pour lui, consistait à faire part de son superflu aux pauvres, et à donner, par-ci, par-là, quelque argent pour de bonnes œuvres publiques. Faire cela et se bien conduire du reste, c'était mériter le ciel, absolument comme si Dieu avait besoin qu'on lui fit l'aumône de nos restes. Chez M. de Rostock, ce n'était pas une doctrine appuyée sur le raisonnement, mais une idée préconçue, instinctive, qui n'admettait pas même la discussion. Son christianisme n'allait pas plus loin. Combien d'hommes n'en savent pas davantage ! Combien même ne sont pas arrivés à ce degré de bonté naturelle et de cordialité humaine ! Combien dont le moi sert de principe générateur à tout ce qu'ils font !

Eugène fut exact au rendez-vous. À sept heures précises, Diane aboya dans la cour du Martinet-bleu, pour annoncer la présence du nouveau venu. M. de Rostock le présenta à sa femme comme son hôte de la veille et celui qui débrouillerait les affaires de la succession de l'oncle Antonin. Eugène s'étant habillé de noir, avait bonne façon et tout à fait l'air d'un monsieur. M^{me} de Rostock en fit la remarque en allemand, à quoi M. de Rostock répondit que M. Torin en savait plus long qu'un simple tabellion de village. Celui-ci n'eut pas l'idée de se formaliser de ce qu'on disait devant lui dans une autre langue, mais plus tard il demanda à son hôte si, dans ses voyages, il avait visité les établissements d'éducation des Moraves en Allemagne.

— Non, répondit M. de Rostock ; je sais seulement que ce sont de très braves gens, un peu singuliers et qui prient le bon Dieu beaucoup

plus chez eux qu'on ne le fait en France. En avez-vous dans ce pays ?

— Oui, quelques petites congrégations dans les montagnes. Mais j'ai passé deux ans à Kœnigsfeld, où j'ai appris à aimer beaucoup ces excellents chrétiens.

— En ce cas, vous parlez l'allemand ?

— Oui, monsieur, et je regrette de n'en pas avoir tous les jours l'occasion, répondit-il dans la langue maternelle de M^{me} Anna de Rostock.

— Ah ! ma chère, continua le mari de celle-ci, cela te vient bien. Je t'ai déjà dit qu'avec les Suisses il faut être prudent. Mais M. Torin ne te gardera pas rancune, tu peux en être certaine.

— Au contraire, madame, je n'ai que des remerciements à vous adresser.

M^{me} Anna engagea la conversation en allemand avec Eugène qui ne s'en tira point mal, bien qu'il n'eût pas parlé cette langue depuis quelque temps. Le déjeuner étant achevé, M. de Rostock conduisit le futur gérant dans son cabinet et lui remit une vingtaine de créances hypothécaires et aussi quelques billets à cautions. Eugène lui fit un reçu de ces divers papiers et dit qu'il s'en occuperait tout de suite. Dans une semaine, au plus tard, il ferait son rapport. Le maître de la maison se coiffa de son armet, chapeau exactement pareil à ceux que nous portions il y a deux ans, et qui avait alors un air parfaitement baroque, puis il partit pour les marais avec son chien. Eugène revint à Arpel.

Huit jours après, ce dernier retournait au Martinet-bleu avec son registre. En tête de chaque feuillet, il avait inscrit le titre d'une créance, et, sur la page en regard, ses remarques et observations, soit sur la contexture de l'acte, soit sur la valeur réelle des hypothèques ou des cautions. Tout cela était fait avec beaucoup de soin et dans une rédaction très claire.

Eugène avait dû aller en divers lieux pour se renseigner, même il avait puisé aux sources sûres des charges hypothécaires. M. de Rostock fut enchanté de ce premier travail et se décida tout de suite à remettre à Eugène Torin la totalité des créances de la succession Leroy, pour qu'il les examinât et continuât le registre si bien commencé. Puis il lui dit :

— Dès à présent, voulez-vous être chargé de gérer toute cette affaire ? Il n'y a pas moins de 235 créances, presque toutes en lettres de rente. Ce sont des placements ridicules ; mais enfin, mon oncle avait la manie d'éparpiller ainsi son argent, et je dois lui en savoir gré. Par testament il a exprimé le désir que les titres ne changeassent pas de nature, tant que les débiteurs rempliront leur devoir. Pour moi, je

ne saurais m'astreindre à recevoir chaque année ces 235 personnes dans ma maison. Il faut leur offrir à boire et à manger, — passe encore pour la bouteille et le reste, — mais le temps ! voilà ce qui m'agace les nerfs, surtout dans la saison de chasse. Chez vous, monsieur Torin, vous n'avez pas besoin de donner autre chose qu'une quittance à ces braves gens. — Je vous payerai un appointement fixe, ou, si vous le préférez, le 2 ½, p. % des intérêts reçus chez vous ; sur les capitaux remboursés, le ½ p. %. — Cela vous irait-il ? Ou bien, mille francs par an pour toute chose. Choisissez.

— Il me semble, monsieur, qu'il est plus naturel de prendre pour base de notre arrangement, la commission que vous m'offrez ; je l'accepterai donc et ferai de mon mieux pour mériter votre confiance.

— C'est entendu. — Pour la surveillance de la campagne, — surveillance générale uniquement, — et les règlements avec le fermier, c'est une affaire à part, pour laquelle je vous offre deux cents francs. Sommes-nous d'accord ?

— Oui, monsieur.

— Eh bien, écrivez la chose, pendant que je vais boutonner mes guêtres et voir si Diane a mangé sa soupe.

— Vous me donnerez aussi une lettre-circulaire pour vos débiteurs, et une procuration, afin que je puisse, au besoin, fournir la preuve de mon mandat.

— Faites, monsieur Torin, je signerai ; il y a du papier timbré dans ce tiroir.

Lorsque M. de Rostock rentra dans son cabinet, il trouva les pièces prêtes.

— C'est bien cela, dit-il, vous m'en laisserez la copie.

— Je vais la faire tout de suite, ainsi qu'un reçu général. Maintenant, permettez-moi de vous remercier encore de votre grande confiance. En me donnant cette occupation, vous me fournirez les moyens d'élever ma famille. Dieu vous le rende en bénédictions !

— Merci, monsieur Torin. Mais je vous assure que je me trouve bien assez riche. Je ne suis pas très ambitieux, si ce n'est de ces coquins de perdreaux de vos Sablonnières. Ceux-là, il faut que je les aie, quand le diantre y serait.

La caisse aux créances fut fermée à clef ; on y ajouta un gros paquet de comptes et les livres de fermage ; tout cela fut mis sur un char à banc. M. de Rostock et Eugène s'assirent à côté l'un de l'autre, et bientôt le cocher les eut conduits à Arpel. De là, le chasseur monta aux Sablonnières, renvoyant son char avec ordre de dire qu'il reviendrait un peu plus tard que de coutume.

— Le temps est joli, pas chaud, un peu couvert ; il faut absolument,

dit-il, que je démonte un couple ou deux de perdreaux, ou que j'arrête un des capucins qu'on trouve sur vos collines.

Les capucins, c'étaient les lièvres qui, en effet, dorment volontiers dans cette saison sur les terrains graveleux, à l'ombre des pins et des genévriers.

Tel fut l'arrangement au moyen duquel notre jeune famille passa, de l'état le plus chétif, à un bien-être auquel nul ne pensait pour elle, lorsque la mort vint frapper à la porte de M. Leroy.

Tout Arpel, assez de monde à Caran et une dizaine d'agents d'affaire sur les bords du lac, furent bien étonnés en apprenant ce qui venait d'avoir lieu. Les 235 circulaires aux débiteurs firent plus que les cent bouches de la renommée. Les uns approuvaient, les autres blâmaient M. de Rostock, mais peu de gens pensèrent qu'Eugène Torin, depuis bientôt cinq ans, mangeait le pain de détresse ; et cependant il ne s'était jamais plaint de ce que Dieu le lui faisait si dur. Nanon était rayonnante de joie ; la Caton triomphait, disant que c'était elle qui avait porté bonheur à M. Eugène, en lui remettant ses comptes avec Diozet. François et Alinde donnèrent un goûtera cette occasion. On y invita les Gauty, les Chantzeron, même l'oncle Matthias et M^{me} Laure. Celle-ci vint, mais pas son mari.

— Non, va si cela te fait plaisir, dit-il ; je ne t'en empêche pas. Quant à moi, je ne veux point de raccommodage avec eux. Si ce fou d'Allemand remet la gestion de son héritage à mon neveu, c'est parce que la belle dame Clara aura su lui plaire, le jour où elle lui a fait manger des pommes de terre. C'est un homme qui ne sait pas tenir son rang. Dans six mois, peut-être, il aura changé d'opinion et reprendra le maniement de ses affaires. Du reste, ça m'est égal : qu'ils fassent ce qu'ils voudront. Je préfère qu'on ne me parle pas de ces gens-là. Il n'est pas encore notaire, et ce n'est pas avec six cents francs par an qu'ils élèveront leurs sept ou huit enfants.

— Mais ils n'en ont que trois, Matthias ; vous déraisonnez.

— Ah bah ! tu m'ennuies.

Eh bien oui ! ce fut le tour de l'oncle au cœur dur de manger la vache enragée. Nous voulons entendre par là toutes les félicitations que les gens d'Arpel lui firent avaler au sujet de ce qui arrivait à son neveu. On aurait dit qu'ils s'étaient donné le mot pour lui en rompre la tête. La Caton ne manqua pas l'occasion ; elle était pour cela trop belle.

— Notre monsieur sait-il ça qui est arrivé à son neveu ? lui demanda-t-elle une des premières et avant qu'il n'en sût un mot.

— Quoi, arrivé ? c'est sans doute quelque chose de beau !

— Oui, ma foi, que c'est beau, notre maître. C'est rien moins qu'un

grand millionnaire qui lui remet ses papiers à gouverner. Ah! c'est que : boustre! le monsieur Uzène en a de l'argent dans son bureau. Toute une grosse caisse que ce monsieur z-a-t-amenée en char aujourd'hui. À présent, votre neveu n'aura plus besoin de battre son blé tout seul à la grange, non, ma foi pas! il se peut moquer des autres. Il y a assez longtemps que vous se moquez de lui, chacun son tour dans le monde!

Fortement piqué, Matthias répondit :

— Je savais bien que les gens de ta famille étaient un peu timbrés, mais je ne les croyais pas si fous que ça.

— Fous! pe-t-être bien, qu'ils sont fous; mais il y en a d'uns et d'autres, parmi les fous. Il y en a qui sont bons; il y en a aussi qui ne valent pas grand'chose. Allez seulement demander à notre madame Laure si ça que je vous dis n'est pas la vérité.

Quelques-uns des principaux rentiers d'Arpel, deux entre autres, vinrent demander à Eugène Torin si ce qu'on disait dans le village était réel. Sur la réponse affirmative qui leur fut faite, ils proposèrent au gérant de lui remettre aussi des créances pour en percevoir les intérêts. Il les remercia, mais leur dit que, pour le moment, il ne croyait pas devoir accepter un travail nouveau, avant d'avoir mis à jour celui dont il était chargé; plus tard, on verrait.

— Il n'y a rien de plus sûr que c'est vrai, se dit alors un des deux nouveaux clients refusés. Ma foi, après tout, j'en suis bien aise, et tant mieux pour lui! Cela donne un bon renom à notre commune; et s'il y a quelque chose à gagner, il vaut mieux que ce soit au profit d'Eugène Torin qu'à celui d'un notaire ou d'un agent d'affaires des bords du lac. Mais au point où il en était, personne ne se serait attendu à cela.

Lorsque Jean-Charles Poudranne apprendrait la chose, on pouvait compter qu'il viendrait faire une visite à Eugène, et que Matthias Torin passerait un mauvais quart-d'heure avec lui s'il le rencontrait en chemin. — Comme Poudranne avait payé récemment son intérêt, Eugène attendit que son tour vînt pour lui écrire. Il s'occupa d'abord des deux cent trente-quatre autres débiteurs, ce qui lui prit du temps et fut l'occasion de bien des courses dans la contrée. L'hiver allant venir, M. et M^{me} de Rostock rejoignirent leurs enfants. En apprenant quelle était la position d'Eugène Torin et comment l'oncle Matthias se comportait avec lui, M. de Rostock se félicita une fois de plus d'avoir été utile à son gérant, tout en faisant lui-même une bonne affaire.

Les choses en restèrent donc là, et tout marcha bien pendant une nouvelle année. Disons encore, à la louange d'Eugène Torin, qu'il continuait à s'occuper de travaux manuels et d'agriculture. À sa place, beaucoup d'autres eussent pris des airs importants. Plus d'un

n'aurait pas manqué d'acheter char et cheval pour aller d'un village à l'autre en courses d'affaires. Grâce à la force de la vie religieuse et à la bonne influence de sa femme, il sut rester le même, sans changer quoi que ce fût dans sa manière de vivre ou d'être avec les gens.

Cinq années de vie dure l'avaient mûri beaucoup plus que ne l'eussent fait dix ans d'existence facile. Son oncle, au contraire, n'avait point voulu entrer dans le bon chemin où M^{me} Laure marchait de plus en plus sincèrement. Mais quelqu'un se chargerait de faire sentir à Matthias l'aiguillon contre lequel il est inutile de regimber.

Chapitre XLIV



Il me semble entendre dire à plus d'un lecteur : « Ce monsieur de Rostock est bien imprudent : à peine connaît-il un jeune homme qui se pose en agent d'affaires, qu'il lui confie la gestion d'une grande fortune, lui laisse des titres en mains et une procuration, soit pour donner quittance en cas de remboursement, soit pour replacer les capitaux reçus en son nom. N'est-ce pas agir à la légère ? est-ce ainsi que font les gens désireux de conserver ce qu'ils possèdent ? Nous pensons qu'ils y mettent de la prudence, beaucoup plus que n'en montre l'héritier de M. Leroy. »

On peut répondre à cette observation que, d'abord, M. de Rostock avait besoin d'un homme qui connût et la contrée et la personnalité de ses débiteurs, puisque les capitaux étaient tous placés dans les deux ou trois districts de cette partie du pays. Ensuite, que les garanties morales sont supérieures à certaines garanties matérielles ; que, dans le cas en question, il faudrait bien peu connaître les hommes pour ne pas avoir bonne opinion d'un père de famille qu'on a pu voir de près au champ, dans sa maison, à sa table ; un homme dont la conversation est agréable, qui parle deux langues, et dont on a sous les yeux un remarquable échantillon de travail. D'ailleurs, cet homme a fourni devant la loi les preuves nécessaires de capacité. — Enfin, quelque opinion qu'on se fasse de tout cela, nous dirons que la manière de gérer la fortune de M. de Rostock ne regardait personne que lui ; s'il s'y prend bien, c'est tant mieux pour lui ; si cela va mal, c'est tant pis pour lui encore. — Il est tel rentier qui jette, les yeux fermés, des sommes considérables dans les caisses d'une maison de banque, uniquement parce qu'elle a un nom. Il n'en connaît les directeurs et les employés pas plus que l'empereur du Japon ou le roi de Siam. Fait-il beaucoup mieux que M. de Rostock, ce rentier-là ? Moi, je crois que non, parce qu'il est impossible que, du premier au dernier, ces gens mettent à la gestion des fonds qui leur sont confiés, le même

intérêt qu'un homme qui travaille seul, sous sa propre responsabilité. Ah! certes! si j'étais riche, je serais trop heureux de trouver à ma portée quelque Eugène Torin, pour lui confier l'administration de ma fortune mobilière. Celui que nous connaissons conduisit très bien les affaires de son client. Il se montra sévère, exact; exigeant que les paiements eussent lieu à l'échéance et ne perdant pas son temps en correspondances ou en causeries inutiles. Tous les trois mois il expédiait l'argent reçu, provenant des intérêts. Si quelque remboursement de capital avait eu lieu et qu'il n'eût pas trouvé à le replacer d'une manière convenable, il le versait chez un banquier, jusqu'au moment où, d'accord avec le propriétaire, il en aurait emploi. Les revenus des titres déposés chez lui s'élevant à près de 36 000 fr., sa commission sur ce chiffre et celle sur le mouvement des capitaux, lui valut soixante louis, c'est-à-dire environ mille francs de Suisse. Il reçut en outre 200 fr. pour l'administration rurale du Martinet-Bleu. À la fin de la première année de sa gérance, il fut en mesure de rendre à François Chardon deux cents francs à compte de ce qu'il lui devait, et il lui restait en caisse de quoi suffire aux besoins du ménage. En ce temps-là, on ne parlait pas de l'impossibilité pour un jeune homme seul, de vivre à Genève ou à Paris avec 2000 fr. par an. Depuis cette époque, nous avons fait beaucoup de progrès dans la manière de dépenser l'argent, toutes choses d'ailleurs égales.

Mais reprenons le récit :

En octobre 1836, soit un an après les événements dont nous venons de parler, M. de Rostock chassait entre Caran et Arpel, comme à l'ordinaire. Eugène Torin, toujours aussi actif, allait et venait de son bureau à ses affaires extérieures, et aussi au champ. Clara se préparait à mettre au monde un quatrième garçon, puisque le troisième marchait seul: il avait quinze mois. François Chardon revenait des bois, ou faisait les semailles avec Britto, toujours alerte et vigoureux. Alinde persistait à conserver les allures d'une jeune femme sans espérance de famille. Elle soupirait en voyant Clara si riche, là où elle était si pauvre elle-même. Sa belle-mère lui disait de prendre patience: la coqueluche l'avait si fort tourmentée pendant deux ans! — Chez son père Josué, tout allait bien; Charles et la sœur cadette avaient grandi; c'étaient de beaux enfants, bientôt prêts à marier. La cave était pleine, ou ne tarderait pas à l'être; comme autrefois, les bœufs s'engraissaient dans les étables. Mais pourtant Josué avait fait quelques progrès religieux. La ténacité dure, l'âpreté excessive du caractère de Matthias, le dégoûtaient, et lui faisaient d'autant mieux apprécier les sentiments de ses enfants Chardon, ainsi que ceux de son neveu et de sa nièce Torin.

Chez Matthias, la maison était triste. Depuis quelque temps, M^{me} Laure questionnait beaucoup Clara sur sa foi, sur ses convictions chrétiennes. On reconnaissait en elle un besoin croissant de se nourrir de vérité. Toujours repoussée de ce côté-là par son mari, elle avait fini par se lier d'amitié avec sa nièce, malgré les mauvais propos de Matthias et toutes ses colères. La Caton Diadia prenait toujours le parti de sa maîtresse, lors même qu'elle ignorait de quoi il s'agissait dans la discussion entre les deux époux. D'avance, elle était sûre que le vieux avait tort.

— Moi je vous dis que c'est comme notre madame z-a dit : c'est vous qui se trompez.

— Et de quoi s'agit-il ? demandait Matthias.

— Il s'agit : pardi ! il s'agit de ça que vous dites.

— De quoi donc ?

— Il s'agit que c'est notre madame qui a raison, et que vous êtes toujours le même à la disputer. Est-ce que vous ne la laisserez donc jamais tranquille ? monstre d'homme ! Ne voyez-vous pas qu'elle est malade, notre pauvre madame ? Ah ! si le bon Dieu vous la prenait, c'est vous qui seriez puni ! oui, quel mal fait-elle d'aller chez sa nièce ? vous avez trop de bonheur d'en avoir une comme la dame Clara.

— Cette fille a une langue de serpent ! J'y mettrai ordre, va seulement.

— Moi aussi, j'y mettrai ordre. N'est-ce pas une honte de tourmenter ainsi une pauvre dame, quand vous voyez que tout ce qu'elle mange lui fait mal ?

— Est-ce ma faute, à moi, si ça lui fait mal ? pourquoi ne veut-elle pas consulter un médecin ?

— Oui, un médecin, un médecin ! courez-lui après, le médecin ! il y fera grand'chose !

Et la Caton lui lançait des regards terribles, comme si elle eût voulu le clouer à la paroi.

Un jour, M^{me} Laure arrivait de chez Clara. C'était une après-midi. Matthias lisait le journal au coin du feu, seul, dans la cuisine. Au lieu de se lever pour donner une chaise à sa femme, il la lui laissa prendre, sans quitter sa lecture. M^{me} Laure s'assit à deux pas de lui. Au bout d'un moment, il daigna baisser son papier et la regarder, par-dessus ses lunettes. Il vit qu'elle pleurait en silence.

— Et puis, et puis ! dit-il, qu'est-ce que tu as, Laure ? d'où viens-tu ? qui donc t'a causé de la peine ?

— D'où je viens, Matthias ; de chez notre nièce Clara.

— Ah ! il me semblait bien ; cette malheureuse créature ne fait que te remplir la tête de ses idées, et c'est ce qui te rend malade. Si cela

ne change pas bientôt, je te défendrai de la voir.

— La défense serait parfaitement inutile ; je ne l'observerais pas.

— Il paraît que tu reçois d'elle de bons principes ! qu'elle se mêle de mettre au monde sa troupe de garçons, mais qu'elle ne vienne plus t'inquiéter avec sa mômerie, sinon elle aura affaire à moi.

— Écoutez, Matthias, il s'agit de moi-même et non de votre nièce : que ne suis-je à sa place, seulement ! Depuis quelque temps, je renvoie de vous faire part d'une nouvelle qui vous intéresse au plus haut degré ; j'espère qu'elle sera pour vous une cause de changement véritable, et je demande à Dieu qu'il en soit ainsi : Clara attend dans deux mois son quatrième enfant.

— Et qu'est-ce que ça me fait ? répondit brusquement l'homme égoïste et dur.

— Si cela ne vous fait rien, peut-être que vous n'en direz pas autant lorsque vous saurez que, vous aussi, vous aurez un enfant à peu près à la même époque.

— Moi ! moi ! un enfant ! moi ? dit le vieillard, qui, dans son agitation, laissa tomber le journal dans le feu sans penser même à le retirer des flammes ; moi ! un enfant ! ce n'est pas possible ! ne me dis pas cela, Laure, c'est impossible !

— C'est parfaitement possible, Matthias, et même il n'y a rien de plus certain. L'enfant est vivant, je le sais ; et si vous étiez fait comme un autre, il y a longtemps que vous vous en seriez douté.

— Ah ! mon Dieu ! quelle épouvantable affaire se dit notre homme à demi-mort d'émotion et de crainte. Laure, tu ne m'abuses pas ? est-ce bien la vérité ?

— Je n'ai pas besoin de vous le redire.

— Est-il possible ? à mon âge, avoir un enfant ! à 67 ans ! que dira-t-on au village ! voilà que ça va changer toutes les affaires !

Eh oui ! l'oncle Matthias était ainsi fait. Au lieu de penser d'abord à sa femme, au lieu de lui témoigner la plus simple tendresse, la plus légère affection, il se disait tout premièrement que la naissance d'un enfant mettait à néant toutes les prétentions de ses neveux et nièces à sa fortune. Ensuite, il allait plus loin : supposant qu'il parvînt à quatre-vingts ans, l'enfant n'en aurait que treize à sa mort. Qui lui nommer pour tuteur ? qui, pour conseiller de la veuve ? — Oh ! quelle affaire sur les bras ! mais dans le cœur, rien, toujours rien !

Au bout d'un moment de cruel silence, il lui vint pourtant une pensée meilleure :

— Pauvre chère femme, lui dit-il, c'est bien pénible pour toi ; je ferai ce que je pourrai pour t'épargner de la fatigue. Si cela te fait plaisir d'aller chez Clara, vas-y seulement ; je ne veux plus t'en empêcher.

Laure lui tendit la main, toujours aussi douce que celle de l'homme était sèche :

— Merci, Matthias ; vous ne pouviez me dire quelque chose qui me fût plus agréable dans ce moment. Pour moi, dussé-je en mourir, je rends grâce à Dieu de la faveur qu'il nous accorde. Cet enfant aura une âme, une âme immortelle. Puisse-t-il être un enfant de Dieu par le cœur ! je ne demande que cela pour lui. Mais j'espère qu'il sera aussi une consolation pour vous, dans vos vieux jours.

— Pauvre chère femme, j'ai été dur envers toi, je le sens maintenant : — est-ce que la Caton sait ?...

— Je ne lui ai rien dit, mais je crois qu'elle l'a deviné, depuis longtemps déjà.

Et quelque autre personne au village ?

— Clara et son mari.

— Ah ! mon Dieu, se dit-il de nouveau en rentrant dans ses calculs : il faudra donc que tout le village en soit instruit ! quelle affaire ! quelle affaire !

— Vous apprendrez à vos dépens, Matthias, qu'il ne faut jamais se moquer de ceux qui ont une nombreuse famille ; vous voyez quels soucis vous donne déjà la probabilité d'être père, à vous qui êtes riche et savez où trouver du pain pour votre enfant.

— C'est vrai, Laure, j'ai eu tort ; mais ne comprends-tu pas que ces gens m'ont causé un immense chagrin avec leurs mariages ? Je voulais tout autre chose pour eux, et cela aurait eu lieu, sans l'influence de cette fille sur mon neveu. C'est cette influence qui a poussé Alinde du côté de François Chardon, et finalement m'a brouillé avec toute ma famille. Il faut se mettre aussi à ma place.

— Je vous comprends, Matthias ; sachez seulement bien que Clara est innocente de toute imprudence. Elle a refusé la main d'Eugène, jusqu'à ce qu'elle ait su qu'Alinde épousait François ; et jamais elle ne fit rien pour gagner le cœur de votre neveu. Eugène m'a dit lui-même qu'il était parfaitement décidé sur ce point, six mois avant de la demander en mariage. La vie de Clara, le bel exemple qu'elle a toujours donné, son caractère, ses moyens, sa charmante figure, tout devait attirer Eugène de son côté.

— À la bonne heure ; mais, en agissant ainsi, il montrait qu'il tenait plus à elle qu'à moi.

— C'est bien naturel.

— Non, ce n'était pas naturel ; elle ne lui était rien, et moi, j'étais son tuteur et son oncle.

— Oui, mais pourquoi vous obstiner à lui chercher une femme. Quand un jeune homme aime une jeune fille, il ne faut pas, tant que

l'affection dure, lui parler d'une autre personne.

— Est-ce qu'Alinde ne valait pas l'autre, qui n'a eu que la misère et, de plus, la tache de son père ?

— La faute de son père ne saurait lui être reprochée, vous le savez aussi bien que moi ; mais, voyez, Matthias, il faut que je vous dise encore ceci : vous avez de l'inimitié dans le cœur contre les personnes dont la piété et l'exemple sont une condamnation de la vie des gens du monde, et c'est là un sentiment très mauvais, que Dieu réprouve et dont il faut le prier de vous débarrasser. Si votre nièce Clara eût été une personne riche, brillante, qui eût fait à votre neveu une position, vous l'auriez portée aux nues, lors même qu'elle aurait eu un caractère difficile et désagréable. Mais parce qu'elle était pauvre et d'une piété véritable, vous l'avez prise en haine ainsi que son mari. Vous leur avez fermé votre cœur pendant cinq années, alors même qu'ils étaient souvent dans la détresse pour les nécessités de la vie.

— Ils n'avaient qu'à s'humilier.

— Ah ! oui, en effet, reprit M^{me} Laure en vraie chrétienne, oui, nous avons tous besoin de nous humilier, — mais devant notre Juge éternel.

La conversation en resta là, pour cette première fois, entre le mari et la femme. Tout honteux de ce qui aurait dû faire sa joie, Matthias n'osait presque pas sortir de la maison. Il lui semblait que chacun allait lui dire en le rencontrant : — Oh ! Matthias ! quelle chose vous arrive dans vos vieux jours !

La Caton l'observa de très près dans la soirée, sachant ce qui s'était passé dans l'après-midi. Comme il restait au coin du feu, au lieu d'aller dans son lit de bonne heure, elle lui dit tout à coup :

— Notre madame dort depuis longtemps, pourquoi n'allez-vous pas se coucher ?

— Je n'ai pas sommeil ; quand on a des soucis, ça tient éveillé.

— Il faut laisser les soucis à ceux qui sont pauvres et ont une nombreuse famille à élever. Voilà la jeune dame Clara qui va bientôt avoir son quatrième garçon, c'est ça une charge ! quatre en cinq ans et demi ! il vous faudrait être à sa place, pour voir ce que c'est.

— C'est déjà bien assez que je sois à la mienne.

— Peut-être bien, notre maître, que c'est assez. Il semble que M^{me} Laure était un peu mieux ce soir, ajouta-t-elle en le regardant avec des yeux moins courroucés. Je pense que vous serez un autre homme, dès à présent, ou bien vous n'auriez ni cœur ni âme.

— Il te faudra, Caton, avoir bien soin de ta maîtresse, entends-tu ? je serai reconnaissant, si tu te conduis toujours bien avec elle. Il y a longtemps que je ne t'ai rien donné, tiens, achète-toi une paire de

souliers avec cet écu de cinq francs.

— Je vous remercie, notre maître ; gardez votre argent. Si vous voulez me le donner plus tard, ce sera toujours à temps. Aujourd'hui je ne veux rien, non, pas même un centime de France. Je suis une fille de cœur, moi, quand même je crie de temps en temps ; et j'aime assez notre madame pour la soigner, sans que vous ayez besoin de me donner quelque chose pour ça. Tâchez seulement d'être bon avec elle ; et aussi avec la dame Clara et son mari. Ça me fera plus plaisir que d'avoir votre écu de cinq francs.

— Est-ce que tu savais depuis longtemps ?...

— Je m'en *méfiais*, sans rien savoir au juste ; mais notre madame m'en a parlé aujourd'hui.

— Tu ne peux pas te représenter combien ça me tourmente.

— Oh ! que si, notre maître, je *m'y* représente *bal* et bien. Ma mère avait justement l'âge de notre madame, quarante-quatre ans, quand elle mit au monde mon frère Claude.

— Alors, qu'arriva-t-il ?

— Pardi ! ça la fit mourir.

— Ah ! tu avais bien besoin de me le dire !

— Vous me demandez ce qui arriva : il faut pourtant répondre par la vérité. Mais nous espérons bien que notre madame Laure vivra, et aussi sa petite.

— Comment sais-tu que ce sera une fille ?

— Je n'ai pas besoin de vous l'expliquer ; allez seulement dormir.

Chapitre XLV



Une nouvelle concernant madame Laure se répandit avec une rapidité inconcevable dans tout Arpel. Les maisons foraines des Chardon en furent instruites dès le jour suivant. Comment se fit la chose ? qui donna la décharge électrique aux diverses stations du premier et principal télégraphe des humains ? Nul ne le sait encore, à moins qu'un mot, un seul et unique mot de la Caton à l'Ister, ou de la Nanon à Zaquedu, n'eût servi de signal à cette grande manifestation de la parole.

Lorsque Alinde en fut instruite par sa belle-mère, qui en avait entendu parler à la nouvelle marchande, les larmes lui vinrent aux yeux. Elle qui désirait ardemment un enfant, Dieu ne lui en donnait point ; et voilà que son oncle Matthias aurait un héritier ! — « Quelle singulière chose que la destinée humaine, pensa-t-elle encore ; mais ce que le Seigneur envoie à ses enfants est toujours bon : je ne veux point murmurer. Sa volonté soit faite. »

C'était la première fois, peut-être, que la jeune femme de François Chardon se soumettait franchement à sa position. Quelque temps après, elle put constater avec une reconnaissance bien grande, que les joies de la maternité lui seraient aussi accordées. — Clara venait d'avoir une mignonne petite fille, blonde, qui aurait certainement les joues roses comme Alinde et aussi les cheveux bouclés naturellement.

— À présent, dit la Nanon à sa chère maîtresse et amie, il faudra vous reposer longtemps, peut-être pour tout de bon. Quatre bouches comme les vôtres, c'est assez ; ou bien il vous faudrait bâtir une maison plus grande. Nous aurons déjà de la peine à loger ici ce petit troupeau dans cinq ou six ans.

On donna le joli nom d'Alice à la nouvelle venue. M^{me} Laure en fut la marraine, mais on ne fit ni festin ni gala à cette occasion. Même il ne fut pas question que M^{me} Laure allât au temple pour le baptême ; on cherchait à lui épargner toute espèce d'émotion. Dans un mois, son tour viendrait aussi, et il fallait réserver toutes ses forces pour

ce moment-là.

Sans être beaucoup meilleur à l'endroit de ses sentiments pour ses neveux et nièces, Matthias se renfermait pourtant dans un silence moins pénible que ses anciennes sorties. Pour lui-même, il s'était bel et bien habitué à sa nouvelle position. Dès que son enfant serait né et viable, il jetterait au feu son testament et songerait à en faire un nouveau. La frayeur de quelque jugement de Dieu sur sa maison le poussait à aller au culte tous les dimanches ; l'amour pour le Seigneur, hélas ! ne l'y amenait point. La crainte est parfois salutaire ; mais elle tient plutôt l'âme en suspens : pour que celle-ci se décide à franchir la ligne extérieure, il faut les ailes de l'amour. L'amour seul bannit la crainte, est-il écrit ; et encore : Celui qui aime accomplit la loi.

Vers le milieu de janvier 1837, soit environ six semaines après la naissance d'Alice Torin, Matthias envoya un soir son neveu Charles Gauty chercher un chirurgien à une lieue d'Arpel. L'homme de l'art arriva vers minuit. Sur le matin, une petite fille bien vivante respirait le même air que son père et sa mère. Qui dira le bonheur de M^{me} Laure ? Et l'orgueil de Matthias ! Celui-ci allait et venait, questionnant la Caton, qui lui disait : — Taisez-vous, et ne faites pas de bruit ; — ou bien Matthias engageait le docteur à prendre un verre de vin, un biscuit, quelque chose enfin, pour se soutenir. Celui-ci ne répondait que par monosyllabes et avait l'air préoccupé. Avant de repartir, il fit demander Clara et eut avec elle un entretien particulier ; puis il la conduisit près de l'accouchée.

— Mon oncle, dit-elle à Matthias en lui tendant la main, je vous félicite bien de votre bonheur.

Pour la première fois de sa vie, Matthias prit pourtant cette main et répondit par un merci, dans lequel l'orgueil satisfait tenait plus de place que la reconnaissance. Comme c'était grand jour, il sortit pour aller conduire ses bœufs à la fontaine. Là, il siffla joyeusement, pendant que les animaux buvaient. Il semblait à Matthias qu'il avait tout à coup rajeuni de trente ans. De retour au logis, il remonta à la cuisine.

— Le diantre vous sabote par là ! lui dit la Caton ; oui, qu'avez-vous besoin de toujours monter et descendre l'escalier ? Si vous ne pouvez vous tenir tranquille, allez se coucher à l'écurie. On voit bien que vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir un petit enfant. Ôtez vos socques ; ne pouvez-vous descendre sur vos *chaussons* ? Le médecin-z-a dit qu'il ne faut point de bruit dans la maison.

Matthias avalait la leçon sans rien dire, et certes il faisait bien.

La journée fut bonne pour M^{me} Laure jusque vers les quatre heures du soir. À ce moment-là, elle éprouva une défaillance, une sorte

d'affaiblissement qui donna la plus vive inquiétude à la sage-femme. Celle-ci fit demander à l'instant Clara. Lorsque M^{me} Laure la vit une seconde fois à ses côtés, elle lui sourit avec la plus aimable expression, puis elle dit qu'il fallait appeler son mari. Matthias arriva sur la pointe des pieds. — Mon ami, lui dit-elle, merci, vous avez été bon pour moi depuis quelque temps. Le Seigneur va frapper à la porte de votre cœur, répondez-lui. — Adieu, chère âme, chère enfant que je ne verrai pas grandir ! Clara, prenez-la, emportez-la chez vous, soyez sa mère. On lui donnera mon nom. Adieu à tous !

Dès lors, M^{me} Laure ne parla plus ; elle s'assoupit, resta sans mouvement, quoique respirant encore. À minuit juste, pendant que l'horloge sonnait au village, le Céleste époux vint chercher cette âme fidèle et la transporter dans le pays des esprits bienheureux.

Au premier moment, lorsqu'on avertit Matthias du danger survenu tout à coup à la suite de quelque accident intérieur, il lui fut impossible de croire qu'on ne le trompait pas. Laure paraissait si bien le matin ! comment serait-elle donc si malade à la fin de la journée ? Hélas ! même dans la santé, il suffit d'un rien pour couper le fil de la vie. À plus forte raison peut-il être brisé dans une crise aussi laborieuse que celle dont Matthias avait pu être témoin.

Quand tout fut fini, et qu'il vit bien que sa femme avait remis son esprit à Dieu, le malheureux vieillard donna essor à la plus grande douleur. Il poussait de véritables cris de détresse dans sa chambre, parlait seul à haute voix, tantôt proférant d'horribles imprécations contre lui-même ou contre le Maître souverain de toute vie, tantôt suppliant l'Éternel d'avoir pitié de lui et de lui rendre sa chère femme. — Eugène vint tout de suite et se tint auprès de son oncle, essayant de le ramener à la raison, d'abord, et ensuite a de meilleurs sentiments.

— Mon cher oncle, lui disait-il, il faut absolument vous calmer, vous vous ferez un mal affreux. Pensez que vous avez un enfant auquel vous vous devez, Dieu vous envoie une si grande affliction, c'est pour vous éprouver sans doute, mais, comme vous l'a dit ma bienheureuse tante, c'est pour que vous vous rapprochiez de lui. Il aurait pu vous prendre aussi votre fille...

— C'était l'enfant qu'il devait prendre, non la mère. Dieu se montre mauvais pour moi. Que veut-il que je fasse de cette pauvre créature ? Comment l'élever, à mon âge et dans ma maison ! Ah ! qu'on ne vienne pas me dire que Dieu nous aime ; il n'est bon que pour nous tourmenter.

— Il ne s'agit pas de ça, dit la Caton, qui entra avec un verre de boisson calmante. Notre maître, il s'agit de se montrer un

homme. Est-ce que toutes ces impiétés que vous dites feront revenir notre pauvre madame ? Ne voyez-vous pas que personne n'y peut plus rien ? On a fait ce qu'on a pu. Mon père n'était qu'un Savoyard, mais quand ma mère est morte, il a montré plus de courage que vous. Voyons, j'ai promis à M^{me} Laure d'avoir soin de vous ; il faut boire ça et se coucher. Il y a des pères de famille bien plus malheureux que vous.

— Point, point, il n'y en a point.

— Eh bien, encore qu'il n'y en aurait point, ça n'empêche pas que vous seriez un mauvais père, en vous rendant malade, quand vous avez un enfant qui a besoin de vous ; je veux que vous buviez ça, tout de suite, ce n'est pas trop chaud.

Matthias avala la boisson.

— Vous verrez que ça vous fera du bien, reprit la fille. À présent je veux que notre maître se couche, monsieur Eugène ; il faut le laisser. Vous resterez avec moi à la cuisine. Notre maître, si vous avez besoin de quelque chose, vous appellerez doucement ; il ne faut point de bruit dans la maison.

Ayant donné ces ordres d'un ton péremptoire, mais très calme, la Caton emmena Eugène et ferma la porte delà chambre.

Le lendemain, la douleur de Matthias prit un caractère différent. De toute la journée il n'ouvrit la bouche que pour charger Eugène, dès le matin, de faire les invitations aux parents et connaissances qui devaient accompagner le convoi. Vers le soir, il demanda à Caton ce que faisait la petite.

— Elle est très bien ; il ne faut pas que vous *inquétiez* d'elle.

Le jour de l'ensevelissement, il conduisit son neveu à la cave et lui montra où il fallait tirer le vin pour en offrir aux parents et aux porteurs, puis il n'y pensa plus. Morne et sombre, il suivit le convoi funèbre au cimetière, sans verser une larme, mais il poussa un grand cri qui fit tressaillir les assistants, lorsqu'il entendit rouler la terre sur le cercueil. De retour à la maison, il reçut les condoléances des parents, sans leur répondre un mot. Seulement il dit à Eugène : — Aie soin, mon neveu, de les faire boire et manger. — Et vous, François, dit-il aussi au mari d'Alinde, restez avec Eugène jusqu'à ce qu'ils soient tous partis.

Lorsque la maison fut vide, les deux neveux étaient vers le feu, causant avec la Caton. Matthias vint vers eux et les remercia de ce qu'ils avaient fait pour lui en cette journée. Puis il demanda s'il était resté des biscuits et des petits pains de la collation.

— Oui, dit Caton, il y en a encore trois douzaines.

— Fais-en trois parts : une pour ma sœur, une pour ma nièce Clara

et une pour Alinde. S'il y a du vin tiré dans les bouteilles, envoyez-le aux pauvres du village, comme vous voudrez. Avant de partir, Eugène et François, entrez vers moi un moment.

Matthias retourna dans sa chambre solitaire. Comme on était en hiver, la Caton avait eu soin d'entretenir bon feu au poêle, afin que son maître n'eût pas froid.

— Vous verrez, dit-elle aux deux neveux, que cet homme va devenir tout différent de ça qu'il était autrefois. Il aimait terriblement la tante, quand même il la rebourrait souvent. Elle lui a dit qu'il fallait changer, que le bon Dieu le ferait assez changer de sentiments, puisqu'il ne voulait pas s'y mettre de bon cœur lui-même. S'il se fâche contre vous, il ne faut pas lui répondre des choses dures ; il est trop malheureux. Et puis, c'est l'orgueil qui le fait souffrir. — Pour la première fois il a appelé ce soir madame Clara sa *nièce*. Je vous réponds que ce mot lui a coûté gros, tout petit qu'il est. Vous voyez qu'il ne dit rien de sa petite ; mais il y pense tant plus. — Et madame votre femme, François, comme est-ce qu'elle va ?

— Bien, je vous remercie, Caton. Vous comprenez que, dans son état de santé, elle ne pouvait venir ici aujourd'hui.

— C'est bien clair ; il faudra pourtant qu'elle vienne voir l'oncle pendant qu'il est tranquille et si affligé.

— Oui, dès que cela sera possible.

Au moment de retourner chez eux, Eugène et François entrèrent vers leur oncle. Matthias était assis devant le poêle, le dos courbé et la figure appuyée dans ses larges mains. La Caton suivait les jeunes hommes avec une chandelle, car il était nuit.

— Retourne seulement à la cuisine avec la lumière, lui dit son maître. Je préfère ne pas voir clair. Voilà des chaises, Eugène, asseyez-vous. Est-ce que vous allez partir ?

— Oui, mon oncle, il est nuit et vous avez besoin de repos.

— Oh ! le repos ! adieu le repos ! il n'y a plus de repos pour moi ! — Mais puisque vous êtes là tous deux, je veux vous demander si vous avez su exactement ce que croyait ma femme en fait de religion. En a-t-elle parlé souvent avec vous ?

— Oui, répondit Eugène, mais plus encore avec Clara qu'avec moi. Cependant je sais très bien que ma tante Laure mettait toute son espérance, toute sa foi en Jésus-Christ, notre Sauveur. Elle ne comptait point sur ses bonnes œuvres pour se présenter devant Dieu, mais uniquement sur la grâce éternelle de son Père Céleste.

— J'ai aussi entendu ma tante exprimer la même conviction plus d'une fois, ajouta François Chardon.

— Et vous deux, et vos femmes, avez-vous la même foi que celle de

ma pauvre défunte ?

— Certainement, répondirent les neveux. Il n'y a pas deux manières d'être sauvé.

— Je suis bien aise de vous entendre. Ma femme, j'en suis sûr, a été une vraie chrétienne. Et quand je pense que j'ai pu tant de fois lui dire de mauvaises paroles, presque des grossièretés ! Ah ! cela me fend le cœur, à présent qu'il est trop tard.

Les jeunes gens ne répondirent pas.

— Je ne demande pas mieux que de suivre le conseil qu'elle m'a donné en mourant, reprit le vieillard ; mais je ne vous cache pas que je ne vois en Dieu, ni un Père qui nous aime, ni un Sauveur ; c'est un Juge terrible, sans compassion et sans pitié. Priez-le chez vous pour moi ; peut-être vous écouterait-il. — Eugène, je suis incapable d'aller moi-même à la cure pour faire inscrire cette pauvre enfant ; veux-tu me rendre ce service ?

— Oui certainement, j'irai demain matin.

— C'est *Laure*, que tu indiqueras pour son nom ; voici l'acte de mariage où sont les nôtres. — Si je m'en sens la force, j'essayerai d'aller chez toi, demain, vers les dix heures. Adieu. Bonsoir, François ; je vous remercie d'être venu. Faites-mes amitiés à votre femme. Dieu vous la conserve, et aussi l'enfant que vous attendez !

Ce fut de cette manière que l'oncle quitta ses neveux. Bien que son cœur hautain fût loin de s'être rendu, l'épreuve avait déjà porté des fruits remarquables d'humilité et de bienveillance.

Chapitre XLVI



Q n'était donc au quatrième jour, depuis la mort de M^{me} Laure. Sauf l'accompagnement obligatoire du cercueil au cimetière, Matthias n'avait pas mis les pieds hors de la maison depuis son malheur. Il faudrait pourtant sortir et aller voir sa fille, dont il ne parlait presque pas, si ce n'est pour demander, de loin en loin à Caton, si la petite Laure se portait bien. Que faire de cette enfant ? comment l'élever ? où même aller chercher une nourrice ? Enfant lui-même à bien des égards, le vieux Matthias se voyait maintenant dans une dépendance complète des autres et surtout de celle qu'il avait si indignement méconnue, si haïe dans son cœur. S'il fallait reconnaître ses torts devant cette jeune femme, lui avoir la plus grande obligation qu'un père puisse contracter ici-bas, il en mourrait d'humiliation, pensait-il. Et cependant, sa chère Laure, dont il ne voyait plus maintenant que les qualités, avait remis elle-même l'enfant aux mains de Clara.

Sans saluer personne à la rue, tête baissée et son gros chapeau entortillé d'un crêpe, on le vit entrer dans le sentier conduisant à la maison de son neveu. Eugène n'était pas là dans ce moment ; ce fut Nanon qui l'introduisit auprès de Clara, dans la pièce servant de bureau et en même temps de chambre où mari, femme et enfants passaient leurs soirées ensemble.

Clara était assise sur une chaise basse, donnant le sein à la petite Laure, dont une main s'appuyait avec bonheur contre celle de sa mère adoptive. Cette vue inattendue fit tressaillir le vieux pécheur endurci. Le cœur brisé, l'âme toute en pleurs de repentance, il fut sur le point de fléchir les genoux devant celle que, dans son ancienne folie, il avait juré de ne jamais aimer.

— Ma nièce, lui dit-il, ne me maudissez pas ; ayez pitié du père comme vous avez eu pitié de l'enfant. Oh ! si vous saviez ce que j'éprouve en ce moment au fond du cœur ! mon Dieu, pardonne à un pauvre pécheur ! Je ne savais pas ce que je faisais autrefois ; mainte-

nant je commence à le comprendre.

En disant cela, cet homme de fer, qui n'avait pas versé une larme depuis plus d'un demi-siècle, pleurait et sanglotait comme un enfant.

— Mon oncle, dit Clara, en lui tendant sa main libre, je ne puis pas me lever sans déranger la petite Laure ; venez m'embrasser.

— Non, non, c'est trop, disait Matthias, en lui baisant la main.

— Embrassez-moi donc, mon oncle, nous voulons bien nous aimer dès à présent ; tout est oublié depuis longtemps, je vous assure. Je comprends si bien que vous m'avez mal jugée. — Asseyez-vous là, près de nous deux. Voyez comme elle est mignonne, notre petite Laure ; elle ressemble déjà à sa mère. Vous aurez la joie de la voir grandir et elle vous chérira. Prenez courage, mon oncle. Le Seigneur afflige ceux qu'il aime ; c'est bien étrange, n'est-ce pas ? mais c'est la vérité. — Je suis si heureuse de vous voir chez nous, reprit-elle, en lui serrant de nouveau la main ; il vous faudra venir tous les jours, au moins une fois ; quand il fera plus chaud, nous vous porterons votre fillette. Le vieillard écoutait avec ravissement ce que disait Clara. Jamais, en aucun moment de sa vie, il n'avait éprouvé un tel bonheur. C'est que son âme s'était laissée attendrir à la douce influence de la grâce divine. Les premiers sentiments d'amour, de charité vraie, avaient pénétré dans ce réduit des mauvaises passions. La maison balayée et ornée pouvait maintenant recevoir l'hôte divin qui voulait l'habiter. Ô enfants des hommes ! c'est ici votre meilleure, votre plus glorieuse portion sur la terre. Pourquoi donc en est-il si peu parmi vous qui sachent l'apprécier et la posséder ? Tous, vous voulez le bonheur cependant ; mais vous allez puiser aux sources impures de l'égoïsme ou des jouissances matérielles. Aimer, c'est la vie, c'est la félicité, aussi bien ici-bas que dans le ciel.

Lorsque Matthias fut un peu remis de son émotion, Clara sut le faire causer. Au reste, après la détente morale qui venait de se faire en lui, c'était chose facile. Au bout d'un moment, il lui dit donc :

— Mais, ma nièce, vous ne pouvez penser de continuer à être la nourrice de cette enfant, car la vôtre n'a guère que six semaines, et avec deux, cela ne pourrait aller.

— Vous croyez ! lui répondit-elle en souriant ! oh ! que si ! — Alice boit très bien le lait ordinaire ; encore une semaine, et elle sera tout de bon sevrée. Je n'aurai plus alors que celle-ci, et je vous assure que je ne compte point m'en séparer. Vous savez ce que m'a dit sa mère.

— Oui, oui, et moi aussi, je vous le dis maintenant : soyez sa mère. C'est tout ce que je peux désirer de mieux pour cette enfant.

— Il faut la bénédiction de Dieu pour toutes choses, répondit Clara.

— Dieu ne vous la refusera pas ; on voit bien qu'il vous aime, vous

et votre mari, puisqu'il vous a rendus heureux malgré moi. — Mais vous croyez réellement que vous pouvez continuer à nourrir cette petite ?

— Oui, je l'espère bien.

— Alors, que Dieu vous récompense, ma nièce !

— Mon oncle, appelez-moi Clara, tout simplement, comme vous appeliez autrefois mon mari par son nom.

— Oui, oui, ce n'est pas nécessaire : je sens que je pourrai vous aimer beaucoup plus encore que je ne vous ai haïe dans le temps.

L'enfant s'était endormie. Clara la coucha dans le berceau d'Alice, qui dormait en ce moment dans le lit de sa mère.

— Il faudra, dit Clara, m'envoyer par Caton la couchette que ma tante avait fait préparer. Puis j'irai moi-même chercher les petits objets dont Laure a besoin. Je regrette beaucoup qu'Eugène ne soit pas ici dans ce moment ; il aurait été si heureux de vous entendre. Mais il a dû aller au Martinet-bleu pour une affaire pressante. À présent, puisque vous repartez et que vous êtes bien notre oncle, je veux aussi vous embrasser.

La jeune femme passa ses bras autour du cou du vieillard et l'embrassa cordialement. Celui-ci serra la main à son ancienne Nanon et revint chez lui avec un poids immense de moins dans l'esprit et sur le cœur. La Caton s'en aperçut tout de suite :

— Eh bien ! lui dit-elle, notre maître n'a pas trouvé la dame Clara encore si méchante ? Rien qu'à votre air, il me semble qu'elle vous a bien reçu.

— Ah ! ma pauvre Caton, il n'y a pas beaucoup d'anges du bon Dieu sur la terre ; mais s'il y en a eu deux, c'est bien ma pauvre femme et ma nièce Clara. Tu ne peux te représenter comme elle est bonne pour la petite, et combien elle a été aimable pour moi.

— Quand je vous le disais ! mais vous ne vouliez pas me croire. Vous étiez un terrible homme ! Il ne faisait pas bon vous avoir pour ennemi. Ma foi, je suis bien contente que vous ayez fait la paix avec la dame Clara. Si je vous ai dit quelquefois un gros mot, quand vous m'avez excitée à la colère, j'en suis fâchée ; je tâcherai de ne plus le faire *d'ors-en-là*.

— Et moi aussi, Caton. Je veux faire mon possible pour ne plus crier et me fâcher.

— C'est bien sûr ! tout de même ça ne fait que du mal. Au premier moment, il semble qu'on est content de se dégonfler, mais ensuite, on sent qu'on a fait une mauvaise action. Est-ce qu'il ne faudra pas porter la couchette là-bas ?

— Oui, dès que tu auras le temps. Et puis, écoute : peux-tu prendre

aussi deux bouteilles de vin bouché ?

— Ma foi non, ce n'est pas possible ; la couchette est déjà pesante, car ce fou de menuisier l'a faite deux fois trop grande. Votre *bouëbette* y pourra dormir jusqu'à huit ans. Chez nous, on ne fait pas tant de façons pour les enfants ; mes frères et moi, nous avons tous couché dans la même corbeille. Et c'était mon père qui l'avait faite avec des osiers jaunes aussi gros que le doigt. Quand la paille était brisée, comme si elle avait été mangée par les rats, ces osiers nous entraient dans le dos et nous cassaient les côtes. Ah ! pardi ! la moitié du temps, on n'avait que le tablier de ma mère pour nous couvrir. — Vous porterez assez le vin vous-même, ou bien je retournerai le soir, quand il fera nuit. Pourquoi est-ce faire, ce vin ?

— C'est pour que ma nièce en boive tous les jours un verre. Je n'entends pas qu'elle s'épuise en nourrissant. D'ailleurs, j'en ai une assez belle provision, et c'est bien juste que je partage avec elle.

— Ce que c'est, tout de même, notre maître, quand un homme est bien tourné ! quelle différence ! Si vous êtes toujours comme ça, je me trouverai heureuse chez vous ; car, ce n'est pas pour vous le cacher au moins : il y a longtemps que je serais partie, si notre M^{me} Laure n'avait pas été là pour me donner du courage. À présent qu'elle n'y est plus, la chère maîtresse est-ce que je ne pourrais pas vous appeler *notre maître* tout bonnement au lieu de vous dire *monsieur* ? ça me serait plus facile.

— Comme tu voudras, Caton, cela m'est bien égal. Tel que nous venons de voir l'oncle Matthias, on pouvait espérer qu'un changement sérieux allait commencer dans son caractère et dans sa conduite. Pour qu'il en vînt là, il avait fallu ce grand châtement de Dieu, cette dure verge de l'épreuve ; et aussi, sans doute, l'aimable et profonde charité de sa nièce. Un père qui n'aurait pas été touché de tant de bonté, de tant d'affection, eût été un monstre.

Il allait chaque jour au moins une fois chez Clara, portant souvent quelque bonne chose à la main ou dans ses poches. Il faisait venir de la ville des biscuits, afin que la nourrice pût en tremper dans son vin ; envoyait un panier de belles pommes, ou bien achetait quelque jouet d'enfant pour les deux fils aînés de son neveu. À peine avait-il vu ces enfants deux fois avant d'être veuf de M^{me} Laure. Et déjà il examinait leurs caractères. Le second, François, lui plaisait mieux que Jean : était-ce parce qu'il avait les cheveux noirs et les yeux bleus, ou simplement parce que le petit garçon avait gagné sa sympathie ? on ne sait ; mais il est certain que déjà le vieux Matthias aimait cet enfant.

En apprenant comment son oncle était venu la première fois et ce qu'il avait dit à Clara, Eugène ne fut pas trop étonné. Il avait prié avec

confiance pour lui, durant ces jours d'épreuve ; puis, il sentait qu'un changement moral se préparait, déjà dès le soir du jour de l'enterrement. De son côté, François Chardon ne l'avait point non plus oublié.

Ce fut vers les Fougères, que Matthias se dirigea une après-midi. La neige était gelée, les chemins glissants. Pour éviter un accident, Alinde ne descendait pas au village. Son oncle allait donc la voir. Il n'avait pu encore se résoudre à aller chez sa sœur Gauty. Quand il arriva là-haut, après une marche difficile sur une route glacée, il se sentit fatigué. Selon leur habitude, les deux hommes étaient au bois. La mère Chardon et Alinde filaient près d'un bon poêle.

— Eh ! voilà mon cher oncle Matthias, dit Alinde en se levant sur-le-champ et venant l'embrasser. Que je vous remercie d'être venu ! Si l'on m'avait permis d'aller au village, vous m'auriez vue arriver chez vous depuis huit jours.

— Garde-t'en bien, ma pauvre enfant ; les chemins sont trop mauvais. On glisse comme sur du verre.

— C'est bien ce qu'on m'a dit. Mais j'avais grand besoin de vous voir, mon oncle. Si vous saviez comme j'ai pensé à vos chagrins, à tout ce qui vous arrive !

— Je te remercie : moi aussi j'ai beaucoup pensé à toi. — Bonjour, mère Chardon, bonjour ; — merci, merci. Oui, ma nièce, j'ai beaucoup pensé à vous. Tu diras à François que je le remercie de sa complaisance le jour de l'enterrement. Sans lui et sans Eugène, j'aurais été dans de bien grands embarras. On est heureux d'avoir des neveux qui vous aiment.

— Et des nièces, donc ! — Comment va Clara ?

— Oh ! Clara, je n'en parle pas ; je ne croyais pas qu'il y eût une créature si parfaite sur la terre. Elle est d'une bonté, d'une tendresse pour cette pauvre orpheline, que cela me fend le cœur, chaque fois que je la vois.

— Ah ! ah ! mon oncle ! vous voyez bien si nous l'avions mal jugée. Enfin, je suis trop heureuse de vous entendre. Que voulez-vous boire ? un peu de rhum avec de l'eau chaude et du sucre.

— Oui, si tu veux. — Mère Chardon, je pense qu'on prendra toutes les précautions avec votre belle-fille, afin que personne n'ait rien à se reprocher. Les reproches qu'on se fait, voyez-vous, c'est un ver qui vous ronge. Exigez donc d'Alinde qu'elle se ménage ; et qu'on ne lui fasse rien porter de lourd. Je suis bien réjoui pour vous tous de cet espoir de famille. Dieu veuille bénir la mère et l'enfant.

La mère Chardon n'en revenait pas, en écoutant l'ancien homme colère et haineux. Elle causa longtemps avec lui de sa femme, et de beaucoup de choses qu'une personne âgée trouve toujours dans son

esprit et dans son cœur pour les affligés. Matthias passa là une bonne heure. En partant, il dit à Alinde :

— Si ton mari vient à la laiterie ce soir, dis-lui de veiller un moment avec moi. S'il avait un bon livre à me prêter, il me ferait plaisir. Jusqu'à ce qu'on puisse retourner travailler à la campagne, je trouverai le temps long, et encore souvent après ce moment-là. Mais enfin, je dois tâcher de me soumettre à la volonté de Dieu. Il aurait pu me prendre aussi la petite Laure.

— Sans doute, mon oncle ; mais il vous la conservera comme une couronne pour vos vieux jours.

— Les vieux jours, ma chère, sont déjà venus ; je te recommande aussi, à toi en particulier, la petite Laure. Ce François, — qui est ton filleul, n'est-ce pas ? — est un charmant petit garçon. Ah ! le beau petit ! Je t'en souhaite un comme celui-là, ma chère Alinde. Adieu. Bonjour, mère Chardon. Vous saluerez bien votre homme ; dites-lui qu'il vienne me faire une visite dimanche prochain.

Dans son nouvel empressement à se rendre utile, Matthias demanda un jour à son neveu s'il ne serait pas bien aise d'obtenir enfin sa patente de notaire ?

— Balthazar est robuste encore, lui dit-il ; tout vieux qu'il est, il peut vivre cinq ou six ans. Si tu veux essayer de le sonder, pour savoir ce qu'il vendrait sa retraite, à condition que le conseil d'État te nommât à sa place, je ferais volontiers l'avance des fonds ; tu m'en payerais le 4 %, par simple billet.

— Je vous remercie, mon oncle. Mais puisque je gagne suffisamment pour moi et les miens, je ne veux pas entrer dans une voie qui pourrait paraître ambitieuse. Je serai notaire quand Dieu le voudra, si je dois l'être un jour. En attendant, je lui rends grâce de ce qu'il m'a toujours fourni le nécessaire, et maintenant même du superflu.

— Mais pendant les premières années, tu as dû emprunter pour ne pas mourir de faim ?

— Oui ; j'ai remboursé dès lors à François Chardon une partie ce qu'il m'avait généreusement prêté.

— Je ne peux donc pas te rendre un service d'argent ?

— Merci, mon oncle ; je vous en dois assez d'autres, depuis longtemps.

— Enfin lorsque tes garçons seront plus grands, si je peux faire quelque chose pour eux, pour ton François par exemple, je te prie de ne pas te gêner.

Tel était cet homme, après deux mois d'un changement véritable. Le cœur se dilate au souffle de l'Esprit de vie. Si mauvais soit-il naturellement, Dieu sait en faire un vase de grand prix. Des pierres même

il tirerait des enfants à Abraham. À bien plus forte raison peut-il transformer un enfant de colère en enfant de paix ! Saul, courant en blasphémateur sur le chemin de Damas, ne tarda pas à devenir l'apôtre Paul, le grand prédicateur de la grâce divine et de la justification qui s'obtient par la foi. Mais Saul avait entendu la voix du Seigneur lui-même. Matthias Torin ne fut pas frappé en plein midi par l'éclat de la lumière du ciel : un simple rayon de charité tomba juste sur son âme ; elle en reçut une vie nouvelle, qui maintenant se montrait à la gloire de Dieu.

Chapitre XLVII



Dès le mois de mars, Eugène Torin dut songer à l'exécution d'un projet formé dès l'automne. La place, décidément, lui manquait dans sa maison, où se trouvaient maintenant huit personnes. Il eut donc l'idée d'élargir son bâtiment du côté du midi, pour y faire trois petites pièces au rez-de-chaussée. Pour cela, il suffisait de prolonger le toit dans la direction voulue, et d'enfermer l'agrandissement au moyen d'une bâtisse en briques épaisses. Ce fut vite fait. L'espace obtenu fut divisé en trois parties de grandeurs inégales, mais correspondant chacune par une porte, à l'intérieur de l'ancienne maison. La pièce de devant avait aussi une entrée sur le jardin. Elle devint le bureau et fut destinée uniquement à cet usage. Celle du milieu reçut les deux petites filles ; le fond servit de chambre à coucher aux trois frères Jean, François et Paul. — On ne mit ni papiers ni vernis à ce nouvel appartement, afin de ne pas augmenter la dépense, assez forte déjà, pour la bourse de notre ami. Cependant Eugène espérait être en mesure de payer son apprentis sans contracter de dette.

Comme il s'y était pris de bonne heure, il fut possible d'habiter ces diverses pièces pendant la forte chaleur de l'été. La grange était placée sur le derrière de la maison, du côté de la montagne ; on y venait d'un passage public, qui se continuait plus loin et rejoignait la grande route d'Arpel.

À cette époque de l'année, soit en juillet, la petite Laure fut sevrée, à la grande satisfaction d'Eugène qui craignait que sa femme ne se fatiguât en la nourrissant plus longtemps. À cinq ou six mois, un enfant peut très bien se passer du lait de sa mère, à la campagne surtout, où l'air tonique et pur se renouvelle constamment. Laure et Alice mangeaient très bien des soupes blanches, et même elles avaient la passion de celles au légume vert. Les trois garçons considéraient Laure absolument comme leur petite sœur.

Matthias continuait à montrer les plus grands égards pour sa nièce

Clara ; il l'aimait et lui témoignait en même temps un respect instinctif, comme s'il eût voulu racheter par là ses anciens sentiments de mépris et de haine. Au point de vue d'une sanctification profonde, il faisait peu de progrès, cependant. Les vieilles idées si fausses du salut par les œuvres bourgeoisaient encore souvent dans son esprit naturellement hautain. Il est bien difficile de se reconnaître pécheur devant Dieu, lorsque la vie a été honorable selon le monde ; il semble que le ciel nous soit aux trois quarts acquis, parce qu'on n'est pas tombé, peut-être, dans les grossiers écarts bien connus de tel ou tel. L'homme naturel est toujours plus ou moins pharisien, bien qu'il ne jeûne pas deux fois la semaine, et qu'il soit excessivement loin de donner la dîme de son bien aux pauvres. On voit de ces excellents mondains qui parlent sérieusement de *mériter* le salut, alors que le but principal de leurs efforts est de capitaliser chaque année une grande partie de leurs revenus. L'obole qu'ils jettent dans la balance des œuvres, leur paraît suffisante pour enlever le lourd plateau de leur égoïsme, de leur manque d'amour pour Dieu et le prochain. — Matthias Torin s'était reconnu pécheur au moment de la mort de sa femme et en présence de la charité maternelle de Clara ; mais sa connaissance de l'œuvre du Sauveur étant très incomplète, il en résultait de grandes lacunes dans sa vie de chrétien, quelque remarquable qu'eût été le changement opéré dans ses dispositions intérieures. Les préjugés de l'éducation sont aussi de réels obstacles au développement de la foi chez les vieillards. Ils pensent en savoir beaucoup plus que les jeunes, et ils ont souvent le droit de l'affirmer ; mais sans le besoin de l'expiation par Jésus-Christ, l'âge ne peut être ici d'un grand secours. Le point capital est de sentir, au fond de l'âme, que, sans la vie, sans la mort et la résurrection de Christ, jamais nous n'aurions fait notre paix avec le Saint des saints. — Matthias n'a pas encore passé par cette grande lutte, « de laquelle on revient tout meurtri, mais vainqueur. » Il en reviendra lorsque sa vie entière ne sera plus à ses yeux qu'un linge souillé, et qu'il éprouvera le besoin de la grâce de Dieu pour le passé, le présent et l'avenir.

Lorsqu'il mettait en avant ses idées, soit sur le salut, soit sur des points secondaires de la foi, Eugène ne cherchait pas à discuter avec lui ; il lui abandonnait la parole. C'était plus tôt fini, et il avançait tout autant. François Chardon, au contraire, considérait comme un devoir d'instruire son oncle ; il en résultait parfois des discussions assez vives, à la suite desquelles nos deux champions se retiraient sans le moindre gain. Et si Matthias Torin rentrait en ce moment chez lui, il montrait à la Caton un esprit facilement irritable, qui rappelait à la brave fille les jours anciens.

— Oh ! notre maître, disait-elle, quelqu'un vous a fait du chagrin, puisque vous se montez comme ça. Vous n'êtes pas bon aujourd'hui, comme lorsque notre pauvre madame fut morte. Avec qui s'êtes-vous disputé ?

— Avec qui ? avec qui ? pardi, avec qui, si ce n'est avec mon neveu François Chardon ! Il est toujours à m'attaquer sur la religion, comme si je n'en savais pas autant que lui.

— Bien sûr, pauvre maître, que vous en savez pour le moins autant : peut-être encore plus, depuis que vous avez lu son gros livre sur l'Amérique. Il faut laisser dire François Sardon ; qu'est-ce que ça vous fait ? Pourvu que le bon Dieu nous fasse grâce et nous donne le ciel, c'est tout ce qu'il nous faut. Souvenez-vous de ça que notre maîtresse nous disait avant de mourir.

— Sans doute ; je ne l'ai pas oublié ; mais ne crois-tu pas, toi qui es catholique romaine, qu'il faut faire de bonnes œuvres pour *mériter* le salut ?

— Ma foi, notre maître, je crois ça que le curé nous a enseigné. Le Seigneur Jésus a été cloué sur une croix à notre place, c'est pourquoi nous devons aussi marcher dans le chemin de la croix. Je pense que ça veut dire qu'il faut se mortifier, crucifier ses passions, se pas mettre en colère, être pas rancuneux, donner tout ça qu'on peut aux pauvres et aimer le bon Dieu.

— Eh ! c'est bien clair : c'est ce que je me tue d'expliquer à François.

— Alors, que vous répond-il ?

— Il dit qu'on aurait beau donner tout son bien aux pauvres, si l'on compte là-dessus pour avancer son salut, on se trompe. Il dit que ce salut est fait, tout fait ; que Dieu nous sauve lui-même ; que l'homme le meilleur a besoin de la grâce de Dieu tout comme le plus mauvais. Mais que si nous acceptons le salut de tout notre cœur, alors nous devons glorifier Dieu par toute notre conduite et montrer ainsi que nous sommes de vrais chrétiens.

— Mais savez-vous qu'il a bien raison, François Sardon ? Je trouve que c'est une bonne explication, puisque Dieu est Dieu, et nous des méchants et des pervers.

— Ah bah ! voilà que tu veux aussi te mettre à m'instruire ! tu as déjà bien assez à réciter tes prières matin et soir.

— Je n'en dis pas tant que vous croyez, notre maître ; je n'ai pas le temps. Je les fais courtes et aussi bonnes que je sais. Le bon Dieu les entend tout de même.

— C'est assez ; ne parlons plus de ce sujet. Donne moi de l'eau chaude. Je veux me faire la barbe, afin de pouvoir aller au sermon demain. Il y a des pêches mûres aux espaliers du jardin ; il te faut

cueillir les plus belles et les mettre dans un panier. Je veux les porter à ma nièce Clara.

— Vous ne se disputez jamais, avec elle ?

— Non ; elle vaut plus qu'eux tous.

Si Eugène Torin ne croyait pas devoir accepter la discussion avec son oncle sur certains sujets religieux, Il lui arrivait assez souvent de rompre une lance avec M. de Rostock sur les mêmes points. Mais il n'y avait jamais de fâcherie entre eux ; la controverse était courtoise de part et d'autre, et il était rare que le chasseur ne gardât pas de ces conversations une nouvelle estime pour son gérant.

Un jour, ce dernier lui avait apporté le compte de sa gestion d'un semestre, ainsi que l'argent reçu. M. de Rostock examina les chiffres, reconnut les espèces et trouva le tout en règle.

— C'est très bien, monsieur Torin, dit-il ; je vous remercie de vos soins et de votre exactitude. Sans faire aucune plaisanterie, je puis bien vous dire que vous avez fait valoir le talent qui vous a été confié. Au lieu de garder mon argent dans un linge, vous l'avez mis à la banque et il m'a rapporté un intérêt.

— Il n'y a aucun mal, répondit Eugène, à prendre le texte de la Bible au pied de la lettre, quand il s'agit de choses aussi simples. Cependant Dieu confie à tous les hommes un talent, un don si vous voulez, et aucun d'eux n'a jamais su le faire valoir comme il l'aurait dû.

— Et quel est ce don ou ce talent ?

— C'est le don de l'existence. Où est l'homme qui, par une très grande partie de ses actes, peut-être même pendant toute la durée de sa vie, n'ait offensé Dieu, son Créateur ?

— Ah ! voyez-vous, monsieur Torin, c'est ici un sujet sur lequel nous aurons bien de la peine à nous entendre. Dès que vous mettez tous les hommes dans le même sac, ils sont tous de la même espèce ; il n'y a plus que des méchants : les autres ont disparu. Et cependant, il existe positivement deux sortes d'hommes sur la terre : les bons et les mauvais.

— Sans doute, monsieur, au point de vue de leurs devoirs les uns envers les autres. Mais placés en présence de Dieu, tous les hommes sont mauvais par nature et par leur propre volonté.

— Cependant, permettez que je vous mette vous-même en cause. Voilà un compte, et de l'argent que vous m'apportez ; vous avez travaillé pour moi, n'est-ce pas ? vous vous êtes donné de la peine ; vous avez pensé à ce qui, dans la gestion de mes intérêts, pouvait m'être le plus avantageux. Ne vous êtes-vous donc pas montré, en faisant cela, bon par nature et n'avez-vous pas suivi votre propre inclination pour le bien

— Je n'ai fait que mon devoir, monsieur ; et du moment où vous me payez pour mon travail, quel mérite en ai-je auprès de vous ? si j'avais agi autrement, j'aurais été un administrateur infidèle. Mais devant Dieu, ma position est très différente. En me confiant la vie, il a le droit d'exiger que je l'emploie à sa gloire, du commencement à la fin. Or, qui peut, en conscience, dire qu'il le fait ? Dieu sait bien que cela m'est impossible, puisque je vins au monde avec un héritage mortel dans le corps et dans l'âme. C'est pourquoi il veut me donner un nouveau principe de vie par une foi sincère en Jésus-Christ.

— Vous croyez donc que Jésus-Christ est venu aussi bien pour vous que pour une canaille qui passerait sa vie à faire le mal ?

— Le Sauveur est venu pour tous ; pour son disciple Jean, comme pour le brigand converti sur la croix. Il n'y a pas de différence, est-il écrit, parce que tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu. D'homme à homme, oui, les différences de culpabilité sont très grandes, et il est clair que, devant Dieu aussi, un honnête homme est placé autrement qu'un infâme coquin ; cependant, l'honnête homme ne se sauvera jamais lui-même par des œuvres ; il faut qu'il accepte aussi sa part du sacrifice de Jésus, c'est-à-dire qu'il se reconnaisse pécheur devant celui qui est la sainteté même.

— Enfin, si vous le croyez ainsi, je ne veux pas vous contrarier ; mais cette manière de voir est toute au profit de celui qui ne fait rien pour son salut.

— Non pas, monsieur ; Dieu me garde de dire ou de penser une telle chose. Celui qui ne fait rien pour son salut ne l'obtiendra pas. Il ne le veut pas, il ne s'en soucie pas. Bien plus, il le repousse. Dieu voudrait le lui donner ; il le lui offre, mais l'homme répond : je n'en ai pas besoin. — Celui qui *veut* être sauvé, reçoit le salut que Dieu lui présente ; il l'accepte avec reconnaissance, et alors, par amour pour le Sauveur, il veut résister au mal et faire le bien. — Monsieur, je comprends ainsi l'Évangile, et je crois que c'est la vraie manière de se l'approprier.

— C'est possible ; mais cela me paraît bien étonnant.

— Ce sont, est-il écrit, des pensées qui n'étaient pas montées au cœur de l'homme, mais que Dieu nous révèle par son esprit.

Ils en étaient à cet endroit de leur conversation, lorsqu'on vint dire à M. de Rostock qu'un étranger demandait à lui parler à la rue. Ils descendirent ensemble ; Eugène fut arrêté un instant par M^{me} de Rostock qui lui fit une question. — La réponse donnée, il vint à la cour. M. de Rostock avait devant lui un jeune homme qui, la casquette à la main et l'air profondément malheureux, lui racontait son histoire. — Monsieur, lui disait le personnage, qui continua sans faire attention à

Eugène, j'ai eu le malheur de tomber malade à Paris, où je travaillais dans un bureau d'agence générale ; j'ai été d'abord à l'Hospice de la Charité, où l'on m'a parfaitement soigné. Quand j'ai été mieux portant et que j'ai voulu rentrer dans ma place, elle était prise. Je me suis donc trouvé sans ouvrage, n'ayant plus qu'un petit reste d'argent. Ne sachant où me procurer de l'occupation, je me suis alors décidé à me rendre auprès d'un oncle, que j'ai à C. V. et qui est riche. La fatigue de la marche et le manque de nourriture m'ont exténué. Auriez-vous la bonté de me prêter quelques francs pour achever mon voyage ? je ne saurais à qui m'adresser dans cette contrée. Voyant votre maison à quelque distance de la route, j'ai pris la liberté de venir solliciter un secours de votre part.

Sans demander aucune autre explication, M. de Rostock ouvrit sa bourse et y prit un écu de cinq francs qu'il allait donner au voyageur nécessaire, lorsque Eugène lui toucha le bras :

— Permettez, monsieur, lui dit-il, que je vous avertisse d'une chose ; je ne veux point vous empêcher de donner un écu à Didier Verdin, mais il n'y a probablement pas un mot de vérité dans le récit qu'il vient de vous faire, si ce n'est qu'il a, en effet, un oncle riche, et que cet oncle lui a fermé sa porte depuis longtemps. Ce pauvre malheureux, que je connais très bien, ne veut pas travailler ; il préfère mendier de maison en maison, et employer à boire ou à fumer, l'argent qu'on lui donne. Il faut assister les pauvres, c'est un grand et beau devoir ; mais c'est aussi un grand péché, dont il vous sera demandé compte, Didier Verdin, que de mentir comme vous le faites et de tromper votre prochain en menant une vie de paresseux.

— Monsieur Torin, répondit le misérable, j'ai eu des torts à votre égard ; mais à tout péché miséricorde.

— Vous n'avez d'autre tort à mon égard que celui de n'avoir pas suivi le conseil que je vous donnai autrefois, avant que vous eussiez avancé aussi loin dans le chemin du vice. Aujourd'hui je vous le dis de nouveau : travaillez, vous êtes jeune et fort ; cessez de mal faire, apprenez à bien faire.

— C'est une canaille ? dit M. de Rostock. — Vous êtes donc une canaille ! tenez cependant, reprit-il en jetant l'écu à quelques pas du mendiant, j'aurais honte de remettre cet argent dans ma bourse.

Verdin salua respectueusement, ramassa l'écu par terre et prit la direction de Caran, où sans doute il se fit servir un meilleur dîner que celui autrefois offert à M. de Rostock, dans la maisonnette d'Eugène Torin.

Ce dernier raconta en quelques mots ce qu'il savait du rôdeur. M. de Rostock le remercia de l'avoir averti à temps, car, dit-il, il est bien

probable que, sans votre avis, cet homme eût tiré de moi davantage. Au point où il en est, quand il aura mangé son écu, il devrait se pendre quelque part au bord de la route, pour effrayer les vagabonds.

— Il ferait mieux de se repentir sincèrement, reprit Eugène, et Dieu lui donnerait la force de changer de vie.

Chapitre XLVIII



L'événement principal de l'automne, en cette année-là, fut la naissance d'un petit Chardon. Pour continuer la dynastie, on donna le nom de François au nouvel héritier présomptif des Fougères. Bûcheron en herbe, on voyait déjà qu'il aurait un jour la moustache de son père, car c'était un

gaillard aux yeux noirs et au front crépu. Puisque nous n'assisterons pas à son développement d'homme, souhaitons-lui de ressembler aussi à ses parents pour le caractère et les remarquables moyens. — À dater de la naissance de cet enfant, Alinde grandit beaucoup dans la bonne opinion de son beau-père ; c'était, disait-il, la plus charmante belle-fille que son fils unique eût jamais pu lui donner.

Un autre événement, moins considérable, mais qui laissa des souvenirs excellents à Arpel, fut la visite de Louis-Paul Auvernier et de Lucie. Depuis longtemps, ces bons amis du Crêt des Érables étaient invités chez Eugène Torin ; il leur était difficile de quitter maison et enfants ; amener toute la bande ne pouvait se faire, pour dix raisons. Enfin, au moment où le raisin était mûr, mais non récolté, les deux époux descendirent de leur plateau et arrivèrent à Arpel un samedi matin. On les accueillit avec la même cordialité qu'ils avaient montrée autrefois aux quatre jeunes époux. Seulement, pour qu'ils pussent mieux dormir, on pria l'oncle Matthias de leur donner l'ancienne chambre d'Eugène. Les cinq enfants Torin, surtout les deux fillettes qui n'avaient que huit et dix mois, faisaient encore souvent du bruit dans la nuit, et d'ailleurs la maison était déjà presque remplie. Matthias reçut très bien Louis-Paul et sa femme. Il recommanda à Caton de mettre tout ce qu'il fallait dans la chambre de ses hôtes, parce que, dit-il, ces gens ont été bons pour mon neveu, quand il tomba malade chez eux. Il fut entendu que Louis-Paul et Lucie déjeuneraient chez lui le dimanche matin. Tous dîneraient chez Eugène avec les Chardon, au retour du culte public. Le soir, ceux qui le pourraient, viendraient aux Fougères pour y passer une heure ou deux et

voir un peu les grands parents. Louis-Paul avait mis dans les échelles du char quelques-unes de ses meilleures fourches, et des râteliers de jardin, qu'il offrit à ses amis. Matthias eut en partage une excellente fourche en frêne doux, bien pliée, dont le manche ferme et liant se redressait de lui-même instantanément après l'effort du chargeur. Les bouts des traverses ne pouvaient s'échapper de leurs mortaises, étant fixés par des clous rivés. Cette fourche fit grand plaisir au vieux paysan, qui estimait beaucoup les choses bien faites et solides en ce genre. Il se plut à causer avec Louis-Paul, chez lui, dans la soirée du premier jour, et se fit raconter l'agriculture des habitants du Crêt, ainsi que les détails de leur vie.

— Lorsque mon neveu tomba malade chez vous, monsieur Auvernier, lui dit-il, je pensais pour lui à tout autre chose qu'à ce qui lui est arrivé. Peut-être vous en a-t-il parlé ?

— Oui, quelques mots.

— Eh bien, je voulais donc lui faire épouser ma nièce Alinde, pour qu'ils vinssent demeurer avec moi et qu'ils fussent en quelque sorte mes enfants. Ils ne s'en sont pas souciés, bien qu'ils aient toujours eu l'un pour l'autre une vive amitié. Vous savez ce qu'ils ont fait. Cela me donna contre eux une irritation extrême. Dans un âge où l'on ne doit plus penser à prendre femme, si l'on a un peu de raison, je me remarierai. Enfin, tout était ou du moins tout me paraissait sens dessus dessous entre nous tous. Je reconnais maintenant que j'ai montré une grande dureté de caractère et un bien mauvais cœur envers Eugène, et surtout envers ma nièce Clara, durant cinq ans. C'est alors que Dieu reprit à lui subitement ma chère femme, me laissant seul, moi vieillard, avec un petit enfant sur les bras, sans savoir ni ce que j'en ferais, ni même comment lui conserver la vie. — Dieu faisait tout cela pour que je me rendisse à sa volonté, et il fallut bien m'y soumettre. Ma nièce Clara fut un ange du ciel pour l'enfant ; elle se montra, dans mes tristes circonstances, animée d'un esprit que je n'avais jamais pu comprendre : cela me brisa. Dès lors, tout mauvais que je suis encore, j'ai pourtant vécu d'une autre manière avec ma famille et nourri dans mon cœur d'autres sentiments. C'est bien comme dit la Bible, monsieur Auvernier ; ce que j'avais pensé en mal, Dieu l'a fait tourner en bien à mon égard.

— Pour beaucoup de choses, monsieur Torin, le Seigneur en agit de même avec tous ses enfants qui essayent de lui résister. Mais vous devez vous trouver heureux, maintenant que vous avez foi dans sa bonté et dans son amour ?

— Oui, sans doute, je suis plus heureux. Cependant, il y a des choses que je voudrais comprendre et qui me troublent parfois. La

résurrection, par exemple : si je réfléchis un peu à ce grand jour, je m'y perds tout de suite. Croyez-vous réellement que nous ressuscitions, avec nos propres corps ?

— Je crois ce que la Parole de Dieu nous enseigne sur ce sujet ; je me garderais bien d'affirmer autre chose.

— Et puis, monsieur Auvernier, tous ces ressuscités qui seront là, où sera-t-il possible de les mettre ? Un nombre pareil ! Où pourront-ils se tenir seulement debout, à côté les uns des autres ?

— Que cela ne vous inquiète point, dit en souriant Louis-Paul ; il y aura de la place pour tous. La puissance de Dieu est sans bornes, comme l'infini. Nous aurons de l'espace tant que nous en aurons besoin pour le développement parfait de notre existence, dans le corps glorifié. Il n'est pas nécessaire de chercher, dès ici-bas, à pénétrer de cette manière dans le monde invisible. Dieu demande de nous une vie active, une piété pratique, le renoncement à nous-mêmes, l'amour du prochain, pendant que nous sommes sur cette terre. Lorsque nous en habiterons une nouvelle et que d'autres cieux auront aussi été créés, nous serons doués de facultés en harmonie avec les demeures éternelles. Aujourd'hui, le péché règne ici-bas ; il s'agit de combattre le mal qui est en nous et celui dans lequel le monde est plongé autour de nous. Les chrétiens doivent être des enfants de lumière ; il faut qu'ils glorifient leur Père céleste par une sainte conduite et par des œuvres de piété.

— C'est justement ça que notre curé nous disait, monsieur Louis-Paul, s'empressa d'ajouter la Caton ; qu'il faut se mortifier, et suivre Jésus dans le chemin de la croix.

— Votre curé, ma brave fille, a parfaitement raison ; mais je pense qu'il ne vous dit pas de faire pénitence pour effacer vos péchés, car, s'il vous prêchait cela, il serait en contradiction avec l'Évangile. Il y a beaucoup de prêtres qui enseignent cette fausse doctrine ; il y en a eu même qui, pour de l'argent, vendaient le pardon des péchés, ce qui est une abomination.

— Je ne sais pas ça que les autres curés font ou disent ; le nôtre nous a toujours recommandé de se bien conduire, de prier matin et soir, d'aller à la messe au moins une fois par mois, et d'être fidèles chez nos maîtres. Pour ça qui tient à faire maigre le vendredi, il nous laisse libres, puisqu'on est chez des protestants et qu'on ne peut pas exiger qu'ils fassent du manger rien que pour nous. Il nous a dit encore, mais de ça il n'y a pas longtemps, qu'on pouvait lire les Évangiles, — ceux qui savent lire, — pourvu qu'on lui demande les explications. C'est mon frère Diozet qui m'a raconté ça que je vous dis des Évangiles, car je ne suis pas allée chez nous cette année, à cause

de tout ce qui est arrivé à notre monsieur. Quand vous se voudrez aller coucher, la chambre z'est toute *preste*.

— Eh bien, je crois que nous irons, dit Lucie ; nous sommes un peu fatigués. Bonsoir, monsieur. Dieu vous donne une bonne nuit. — Bonsoir, dit-elle à Caton en lui tendant la main. Prions tous le Seigneur Jésus d'être avec nous, pour nous conduire dans le bon chemin.

— Oui, madame Auvernier, vous avez bien raison. Ça ne vaut rien de se chamailler pour ces affaires, comme le maître et moi nous le faisons quelquefois.

La chambre où dormirent Louis-Paul et sa femme avait une porte vitrée ouvrant sur la galerie extérieure. De là, on voyait les vergers d'Arpel ; au loin le lac et la plaine. Au lever du soleil, la vue y était belle en toute saison ; en automne, elle avait un caractère de paisible repos qui faisait du bien et disposait l'âme à s'élever au créateur. En attendant qu'on les appelât pour déjeuner, Louis-Paul et Lucie vinrent sur cette galerie et y firent leur culte du dimanche matin. Le mari lut quelques versets de la Bible ; il ajouta une courte prière à voix basse, pour les habitants de la maison, pour les enfants restés au Crêt des Érables, et pour que ce dimanche fût vraiment le jour du Seigneur sur la terre. Après cela, il se mit à chanter, Lucie faisant un second très juste, les trois versets suivants d'un cantique :

Hélas ! ils sont nombreux, les moments de nos peines ;
Souvent nos durs sentiers traversent le désert.
Mais là même, ô Jésus ! jaillissent tes fontaines ;
Là même ton rocher nous reçoit à couvert.

Ô chrétien voyageur ! ne crains pas la tempête ;
Ne crains pas du midi les brûlantes ardeurs.
Ne vois-tu pas Jésus, qui dès longtemps apprête
Le refuge où vers lui vont cesser tes langueurs.

Reprends donc le combat ; poursuis vers ta patrie
Le chemin que ton Dieu t'a lui-même tracé ;
Et pense que pour toi dans le ciel Jésus prie,
Lorsqu'ici tu te plains, de fatigue oppressé.

— Écoutez, notre maître, dit la Caton à Matthias : écoutez voir ! ils chantent sur la galerie. Elle ouvrit doucement la porte de la cuisine pour mieux entendre, et se tint là sans bouger. Lorsque les Auvernier cessèrent de chanter, la bonne Caton avait les yeux pleins de larmes.

— Ça, dit-elle à son vieux maître, qui lui-même était tout ému, — ça sont des gens du bon Dieu. Dans notre église, on en ferait des saints

après leur mort.

Dans la suite, lorsque Matthias engageait quelque discussion pénible avec sa domestique, Caton lui rappelait le cantique chanté sur la galerie par Louis-Paul, et combien il vaudrait mieux faire comme lui que de se disputer pour des choses qui n'en valaient pas la peine.

Les trois familles se réunirent donc chez Eugène, où un simple dîner du dimanche fut servi par la Nanon. Vers les deux heures, Matthias proposa d'aller manger du raisin dans une de ses vignes, avant de monter aux Fougères. Au retour, le soir, Louis-Paul fit une lecture de la Bible chez Matthias, et une prière, en présence du maître et de la domestique. Celle-ci demanda si le cantique qu'ils avaient chanté le matin était bien difficile à apprendre, et s'ils voudraient le dire encore une fois dans ce moment.

Les deux montagnards ne se firent pas presser ; ils avaient l'un et l'autre une belle voix et connaissaient la musique sacrée. La Caton essayait tout doucement de suivre l'air, par un petit murmure qui, sans aucune parole prononcée, était bien un élan sincère de l'âme vers son Dieu.

Le lendemain, on mit un sac de belles pommes dans le char des Auverniers ; Alinde envoya des châtaignes toutes fraîches ; et l'on plaça aussi sur le banc, entre les deux époux, un panier d'assez beau raisin que Matthias envoyait aux enfants de ses nouveaux amis. Ceux-ci ne tardèrent pas à reprendre le chemin du Crêt des Érables.

À peine étaient-ils partis, que M. de Rostock arriva chez Eugène. Matthias s'y trouvait encore, causant avec son neveu, dans le jardin. Cette fois-ci, le chasseur avait du gibier à plume dans sa carnassière : trois perdrix, tuées dans les Sablonnières d'Arpel, et plusieurs rois de caille, pris dans les grandes herbes jaunes des marais tuffiers. Il paraissait très content de lui-même et de Diane, qui s'était montrée d'une intelligence remarquable à la poursuite de ces oiseaux. M. de Rostock avait chaud ; le soleil d'automne est encore très vif à ce moment du jour, dans les pentes rapides exposées au midi, et la fatigue aide bien à augmenter réchauffement. Eugène offrit du vin, du sirop, de l'eau de cerise. Le chasseur refusa tout.

— Merci, merci ; je ne me soucie ni de vin ni de liqueur. Entrons à votre bureau pour causer un moment. Monsieur l'oncle, venez aussi avec nous. — Savez-vous, messieurs, de quoi j'aurais envie ?, mais il serait difficile de se le procurer à la minute ; ce serait d'une grappe de raisin.

— Eh ! monsieur, il y en a justement là un panier, que mon oncle vient d'apporter à ma femme. Entrez, vous allez être servi à souhait.

En effet, outre le panier donné à Louis-Paul, Matthias en avait laissé

un second pour Clara et les enfants : du raisin blanc, mûr et de bonne qualité.

— Voilà du raisin parfait, dit M. de Rostock en le savourant. Ne pensez-vous pas, messieurs, que cela fera de bon vin ?

— Oui, continua Matthias, il faudrait encore huit jours de chaud soleil avant de commencer les vendanges. Si l'on se hâte, comme c'est la belle habitude qu'on a ici, le vin sera inférieur à celui de l'année dernière.

— Mais ce raisin est délicieux, reprit M. de Rostock en attaquant une seconde grappe qui remplissait une assiette.

— Il n'est pas partout aussi mûr que celui-ci, qui est un échantillon de premier choix, dit Eugène.

— Je venais pourtant, monsieur Matthias, proposer à votre neveu une affaire qui peut être bonne pour lui et pour moi. La voici : — J'ai 20 000 francs chez mon banquier de Genève, à petit intérêt de dépôt, comme vous le savez, monsieur Eugène. Or, je me demandais ce matin, tout en chassant, si nous ne tirerions pas un meilleur parti de ces fonds en les employant à une petite spéculation de vin. — Si je fournis l'argent, et que vous achetiez du vin en compte à demi avec moi, cela vous irait-il ? Je n'entends rien à la manière de faire la chose, mais je me dis que si nous pouvions acheter 200 chars à 100 francs de France le char, par exemple, et le revendre au bout de quelque temps 120, nous gagnerions chacun le 10 p. % de la somme exposée. Ce serait pourtant joli. Mon fermier prétend que rien n'est plus facile. Essayons ; voulez-vous ? Je ne vous demande que l'administration des achats et de la vente ; je ferai les fonds sans retenir d'intérêt.

— Monsieur, répondit Eugène au bout d'un moment, pendant lequel son oncle dit que c'était une chose à examiner de près, — je suis très reconnaissant de votre confiance, et de l'intérêt que vous mettez à l'affaire, évidemment pour moi. Si le moment était favorable pour acheter, peut-être me laisserais-je aller à essayer. Mais je le crois mal choisi, et voici pourquoi. — Le vin de l'année précédente est bon, en quantité considérable dans le pays ; celui dont la récolte est encore dans les vignes, lui sera inférieur, décidément. Ce n'est pas une qualité propre à faire du vin vieux de choix ; il perdrait plutôt en vieillissant. Il faut donc que ce vin s'expédie nouveau. La maturité étant inégale, la récolte abondante, on peut être à peu près certain qu'il n'y aura pas de hausse sensible avant les apparences d'une récolte future. Et si celle-ci était belle, les vins actuellement pendants, mais alors dans les caves, subirait une baisse. Pour se tirer d'affaire, il faudrait se livrer à des mélanges, chose à laquelle je ne saurais

consentir. Au bout d'un an, le vin que nous aurions payé 100 francs, nous reviendrait à 120. La spéculation ne me paraît donc pas bonne. — Présentât-elle des chances de gain, qu'encore je ne vous conseillerais pas de l'essayer. C'est un commerce dangereux; il faut, en quelque sorte, être né dans une cave pour le bien connaître et, en tout cas, pouvoir le continuer d'une manière presque indéfinie. Laissons cela, croyez-moi, aux gens du métier, qui le font de père en fils. — Et puis, pour bien acheter, ce n'est pas non plus facile. Depuis six ans, j'ai perdu de vue les vigneron, sauf ceux avec lesquels je suis en rapports d'affaires pour vous. Je me souviens encore plus ou moins de tout ce qu'il faut entendre ou dire soi-même avant d'arriver à la conclusion d'un petit marché, et je me soucie peu de rentrer dans cette ornière. — Malgré ce que j'ai l'honneur de vous dire, si vous le voulez absolument, je ferai l'affaire pour vous, mais sans y être engagé moi-même pour quoique ce soit.

— Non, parbleu pas! je n'en veux plus; je croyais qu'on pouvait vendre du jour au lendemain, et être payé comptant.

— Cela n'arrive que rarement. À l'ordinaire, il faut attendre, et, quand on vend, donner des termes, ou bien consentir à un escompte à raison du $\frac{1}{2}$ p. % par mois. Il arrive même parfois qu'une cave vendue passe aux mains de cinq ou six vendeurs ou acheteurs, avant que le premier propriétaire du vin soit payé. Cela peut amener des difficultés dans les règlements de comptes.

— Allons, allons, j'en ai assez de mon idée; pour me consoler, je vais manger cette troisième grappe, monsieur Matthias. — Votre neveu est un honnête homme, un bon chrétien, mais il n'a guère d'ambition. Si ce vieux notaire de Caran ne dit pas bientôt son dernier mot, ma foi, je ne sais trop comment s'élèveront les trois garçons qui courent dans le jardin en ce moment.

— Dieu y pourvoira, répondit le père de famille. Il m'a toujours fourni le nécessaire, et même bien au delà.

— Soit. Monsieur Matthias, il vous faut manger cette perdrix. Vous ne me la refuserez pas.

— Faites excuse, monsieur; gardez votre gibier. Je n'en ai pas le moindre besoin.

— Et comment donc! j'ai bien accepté vos trois grappes de raisin. Vous prendrez cette perdrix, ou vous direz pourquoi; c'est un beau mâle; on le reconnaît à cette plaque brune en fer à cheval, qu'il a sous le ventre. Au revoir, messieurs. — Diane, ma belle, en route!

Chapitre XLIX



inq nouvelles années se passèrent. Les garçons avaient grandi, bien qu'ils ne fussent encore que des enfants. Jean Torin avait dix ans bien comptés, François bientôt neuf, Paul sept et demi; Alice et Laure six. François Chardon second, à cinq ans et trois mois, avait toute la mine d'un compagnon des bois. Grand ami du cheval de son père, il se tenait déjà tout seul sur son dos, les mains accrochées à la laine bleue d'une peau de mouton qui lui servait de selle. Britto, toujours actif sur ses jambes sèches, comptait seize hivers. Ses salières commençaient à être creuses, et ses dents allongées ne marquaient plus depuis trois ans. Malgré ces signes précurseurs de la vieillesse, Britto enlevait encore sa charge avec plus de vigueur que ne le faisait le grand blond de Moïse Gauty allié Chantzeron, cheval au corps gras, mais *sans âme*: un gros baban de cheval, bon pour faire semblant de trotter, à moins d'avoir un quarteron d'avoine dans l'estomac. — Cheval d'une autre espèce, le vieux Matthias se tenait encore aussi droit qu'à cinquante ans; et cependant il en avait soixante-quatorze. Les bras de la Caton Diadia, maintenant d'une raisonnable grosseur, n'avaient plus rien de menaçant. La brave fille était toujours au service de monsieur son maître. Le père Jean Chardon n'allait plus à la montagne, ni nulle part. À la suite d'une bronchite qui dégénéra en maladie du foie et le fit beaucoup souffrir, il était venu prendre place au cimetière d'Arpel. Alinde n'avait pas eu d'autre enfant; toujours vive et enjouée, elle continuait à embellir le petit vallon des Fougères et rendait heureux son excellent mari. — Chez Eugène, non plus, il n'y avait pas eu augmentation de famille. Clara était restée jeune et fraîche, malgré le troupeau bruyant qui l'entourait. Mais la Nanon vieillissait: heureuse dans cette famille où tous s'étaient adoptés réciproquement, elle finirait ses jours dans sa chambre sur le *solier* toujours la même depuis dix ans.

Une grande angoisse avait passé sur sa tête et dans son cœur,

comme dans ceux de Clara, d'Eugène, de tous enfin. L'année précédente, le petit François tomba malade assez gravement pour qu'on pût penser que sa jeune âme allait retourner au Père des esprits. Pendant plusieurs mois, il languit à vue d'œil, comme une plante des champs dont les feuilles et la fleur se flétrissent sans cause connue. Mais l'enfant fut rendu à ses parents, lorsqu'ils en avaient fait déjà le sacrifice ; la fleur se redressa, les feuilles reverdirent, la jeune plante se tint debout ; et maintenant elle se montrait aussi vive, aussi brillante que celles de ses frères et sœurs.

Le vieil oncle Matthias avait beaucoup souffert de la maladie de son petit préféré ; il ne pouvait accepter de voir mourir cet aimable enfant, qui déjà suivait ses bœufs à la charrue et lui rendait quelques petits services dans la maison, quand il venait le visiter. Alice était un vrai bijou de petite fille : rose, le front et le cou tout couverts de cheveux bouclés, elle était la pétulance même, un peu comme on aurait pu se représenter Alinde dans ses premières années. Laure, au contraire, était posée, beaucoup plus douce avec sa maman Clara. Le sceau des orphelins se lisait sur son beau front, déjà pensif pour une si jeune enfant. Matthias ne pouvait assez l'admirer en secret ; Laure ressemblait d'une manière frappante à sa mère, avec quelque chose de plus délicat, de plus fin dans les traits, autant du reste qu'il était possible d'en juger à cet âge. Et Eugène Torin n'était pas encore notaire. M. Balthasar persistait à y voir encore d'un œil, et à minuter de temps en temps quelque acte de partage ou de vente. M. de Rostock continuait à parcourir les Sablonnières d'Arpel et les bois de Caran avec Diane, qui pourtant se faisait vieille et l'impatientait lorsqu'elle montrait clairement sa surdité. En outre, elle souffrait de rhumatismes gagnés dans les flaques naphteuses des marais. Il fallait ne pas tarder à se procurer un élève pour le cas où la pauvre Diane prendrait ses invalides et resterait au chenil. — Jean-Charles Poudranne avait perdu toutes ses dents, à l'exception des deux grandes incisives supérieures, qui, s'allongeant d'une manière démesurée et dépassant la lèvre inférieure lorsque la bouche était fermée, donnaient à notre ami du vignoble un peu la figure d'un morse humain. Une fois chaque année, il venait payer son intérêt chez Eugène Torin. On le faisait dîner avec la famille ; on le laissait dire tout ce qui lui passait par la tête et entre ses deux grandes dents, puis notre homme reprenait le chemin de Liause, content comme un bossu. S'il avait pu causer un moment avec Matthias et boire un verre de son 34, cela allait encore mieux.

— C'est pourtant moi, lui dit-il un jour, qui suis la cause que votre neveu est le chargé d'affaires de M. Rostock, père Matthias ; car, qui diantre peut savoir si ce millionnaire aurait jamais eu l'idée de

s'adresser à lui, sans ce que je lui racontai, une fois que je vins payer mon intérêt. Voyez-vous, ami Mattathias, il faut peu de chose pour mettre un homme au-dessus, comme un rien vous le flanque à terre. Ma foi, ça me fait plaisir, un vrai plaisir de voir comme tout ça chemine bien par là. Et quelle jolie petite vous avez ! sans compliment, c'est la plus belle petite que je connaisse. Et avec ça, toujours propre comme une fraise, tandis que presque tous les enfants de chez nous sont sales comme des *bocs*. Il faut avoir du courage pour les embrasser ; mais la vôtre donne au contraire l'envie de mordre un bon morceau à ses joues. Ah ! celle-là ne manquera pas de partisans ! mais elle a un père qui saura choisir pour elle. À votre santé ! voilà du 34 comme il n'en reviendra pas deux fois avant la fin du monde, père Matthias ; il faut le ménager,.... aller doucement avec le compagnon, car, boustre ! on aurait vite les jambes coupées, si on lui montrait le mollet un peu trop haut. Assez....Assez... — Pensez que j'ai un fameux bout de chemin à auner avant d'être à Liause : il ne s'agit pas de tomber la tête la première dans les fossés. À une autre année, si l'on vit ! Nous avons vu lever la lune, déjà un certain nombre de fois, et aussi coucher le soleil, depuis que nous marchons sur le plancher des vaches ; ça c'est une affaire qu'il est bon de noter dans l'almanach. — Notre riche combourgeois, Corneille Charançon, n'est plus de ce monde depuis le jour de la foire de Gimel. Où est-il allé ? Franchement, je n'en sais rien ; il ne se trouvait bien que dans le pays des piastres, et de l'autre côté du ciel, je ne pense pas qu'on en trouve beaucoup. Il s'occupait volontiers assez peu de pauvres ; or, moi je dis que si l'on se tient bien chez soi, c'est une raison de plus pour penser à ceux qui n'ont que de l'eau dans leur marmite. Portez-vous bien, père Mattathias !

Le croirait-on ? l'idée du futur établissement de sa fille préoccupait déjà le vieillard. Avant de mourir, il aurait voulu avoir la certitude qu'elle ferait un mariage selon ses désirs à lui. Et Laure n'avait pas même six ans ! Un jour qu'elle était assise sur ses genoux il lui demanda tout à coup :

— Qui aimes-tu le plus d'entre nous tous ? (Ils étaient seuls en ce moment.)

L'enfant passa ses petites mains sur les joues maigres du vieux père et lui dit sans hésiter :

— C'est maman Clara.

— Tu fais bien, ma petite ; elle a remplacé ta mère à toi, quand le bon Dieu nous la prit tout de suite après ta naissance. Et après, qui aimes-tu ?

— J'aime papa et grand-papa.

C'était à Matthias que s'adressait ce dernier mot.

— Et encore après ?

— Après, c'est François.

— François Chardon, le petit cousin ?

— Oh ! non : François de chez nous ! tu comprends bien ; il a été si malade ! à présent, il faut lui faire beaucoup d'amitiés.

Cette disposition affectueuse de l'enfant fit grand plaisir au vieillard ; il y vit comme un acheminement à ce que lui-même désirait pour l'avenir.

Depuis trois ans, Eugène Torin avait consenti à gérer les créances des principaux rentiers d'Arpel. Au moyen d'une légère commission qu'ils lui payaient, ils étaient débarrassés d'un souci toujours assez grand, et pouvaient se dispenser de recevoir chez eux leurs nombreux débiteurs. Le coffre-fort du gérant était maintenant mieux garni que lorsque les imperceptibles dossiers de la Nanon et de Caton Diadia s'y tenaient blottis chacun à son coin. Mais cependant Eugène devait songer à augmenter ses ressources, s'il voulait faire donner seulement à l'un de ses trois fils une instruction un peu complète.

Un soir d'automne, assis sur un banc placé devant l'entrée du bureau, il causait avec Clara, dans le jardin. Il y avait là une allée assez large, en correspondance avec la porte située au bas du sentier conduisant à la cuisine, afin d'amener plus directement les gens à l'endroit où se réglaient les affaires. — De retour de l'école, les trois garçons jouaient dans cette allée, avec Alice et Laure. Leurs parents les appelèrent et les firent placer en rang d'âge devant eux.

— Papa veut vous demander à chacun quelque chose, mes enfants ; vous répondrez à sa question en vous souvenant que Dieu connaît tout ce que nous pensons.

— Voyons, Jean, dit le père, je commence par toi, qui es l'aîné. Tu es dans ta onzième année ; as-tu réfléchi quelquefois à ce que tu voudrais faire quand tu seras plus grand ?

— Oui, papa. J'aimerais à travailler avec toi au bureau, et écrire des lettres à beaucoup de ces hommes qui t'apportent de l'argent.

— Mais pour travailler avec moi, il faudra être notaire, et pour cela étudier, aller en pension, faire des examens, etc.

— Et oui, comme tu nous as raconté que tu faisais.

— À toi maintenant, François.

— Moi, je voudrais aller à la charrue, avoir des bœufs, un cheval, des vaches et des vignes, comme le grand-oncle Matthias.

— Alors, mon cher François, tu te lèveras de bon matin, tu travailleras au grand soleil et tu donneras l'exemple à tes ouvriers.

— Certainement ; je voudrais aussi savoir l'allemand, comme toi ; il

faut me le parler toujours.

— C'est bien pensé, mon garçon. — Et Paul ? tu es trop jeune encore pour avoir réfléchi à ce que tu pourras faire dans quinze ans.

— Papa, je pense souvent que je voudrais, quand je serai grand, parler aussi aux gens qui vont à l'église, comme fait M. le pasteur Voiron. Il me semble que j'aurais beaucoup de choses à leur dire.

— Et quoi, mon ami ?

— Qu'ils doivent aimer le Seigneur Jésus, et ne plus crier, ni jurer, ni boire au cabaret ; et ne plus travailler aux champs le dimanche, et être bon avec les animaux. Beaucoup d'autres choses encore.

— Pour donner de tels conseils à son prochain, il faut, mon ami, être soi-même en exemple par une excellente conduite. Et pour parler en public, du haut de la chaire, il faut avoir beaucoup étudié dans la Parole de Dieu et dans une quantité de livres.

— Je pense que je devrais faire comme tous les garçons qui sont devenus pasteurs.

— Que Dieu te dirige, mon cher Paul. — Voyons maintenant, les deux petites, ce que vous allez nous dire, à votre tour. Toi, Alice, que veux-tu faire, quand tu seras grande ?

— Je voudrais cueillir beaucoup, mais beaucoup de fleurs et de fraises dans les bois, et les apporter à maman. François Chardon dit que c'en est tout plein au-dessus des Fougères.

— Bien, mon enfant ; c'est un joli métier. Ta maman faisait des robes avant d'être mariée.

— Oh ! je ferai aussi les miennes ; tu verras comme elles iront bien !

— Et toi, ma chère Laure, dis-nous un peu à quoi tu penses dans ce moment ?

— Je pensais, papa et maman, que vous êtes tant bons pour moi, et que je vous aime bien. Je pense aussi que grand-papa est souvent seul : quand je serai plus grande, il aura besoin de moi pour le soigner et lui faire son café.

— Oui, ma chère petite : embrasse-nous, et allez seulement tous vous amuser.

Ces réponses candides donnèrent beaucoup à réfléchir aux parents. Ils prirent conseil de Dieu, priant pour que sa volonté à l'égard de leurs enfants leur fût clairement démontrée.

Trois mois plus tard, on était au premier janvier. La famille, réunie pour le déjeuner, attendait l'oncle Matthias. Il arriva bientôt, portant un paquet sous le bras. Avant qu'on se mît à table, Eugène lut un des beaux psaumes de la Bible et remercia le Seigneur au nom de tous.

Quand on eut suffisamment bu et mangé, les enfants reçurent de leurs parents, chacun quelque petit présent. L'oncle eut pour sa part

une chaude paire de bas de laine, entièrement tricotée par Laure ; et une cravate ourlée par Alice. — À son tour, le vieillard offrit à Clara un bon manteau d'hiver, dont elle avait grand besoin ; le paquet contenait aussi de l'étoffe pour deux robes semblables, destinées aux deux fillettes. Les garçons reçurent chacun, de l'oncle, un bel écu de cinq francs tout neuf. Après tout cela, le père leur dit :

— Mes chers enfants, vous souvenez-vous des réponses que vous faites à mes questions, il y a trois mois ?

— Oui, oui, oui, répondirent-ils simultanément.

— Persistez-vous dans ce que vous nous dites alors ?

— Oui, oui, oui.

— Eh bien, écoutez : Toi, Jean, et toi, Paul, vous serez placés en pension à Lausanne, dès le mois d'avril ; vous entrerez au collège, pour y faire des études régulières.

— Oui, papa, répondirent les deux frères.

— Toi, François, l'oncle Matthias est assez bon pour te recevoir chez lui, pendant toute la saison où il n'y a pas de grandes écoles. Tu devras lui obéir absolument comme à moi, dans tout ce qu'il te commandera ; tu t'appliqueras dans ton travail, et tu viendras passer les dimanches avec nous.

— Oui, papa. Je vous remercie mon oncle ; mais il vous faudra avoir aussi un cheval comme François Chardon et le cousin Charles Gauty. Je vous conduirai en char, avec ma mère, Laure et Alice.

— Nous verrons tout ça, garçon ; je ne suis pas tant pressé d'avoir un cheval.

— C'est que je veux être dragon, quand je serai grand.

— Si tu es dragon, je t'achèterai un cheval, ou plutôt, dit le vieillard en regardant son neveu, — ton père l'achètera à ma place.

— Ou bien François Chardon ; il les connaît mieux que personne.

— Et moi, papa ? dit Alice en riant, est-ce que j'irai cueillir les fleurs et les fraises ?

— Oui, ma chère petite ; avec nous et Laure, quand nous en aurons le temps.

— Allez voir tous un moment à la cuisine, dit Matthias, et porte ceci à Nanon, Laure, de ma part et de la tienne.

En disant cela il remit aux mains de sa fille quelque chose qu'il prit dans la poche de son gilet. Les enfants sortirent tous de la chambre.

— Ma chère nièce, reprit Matthias, voilà bientôt six ans que Laure est chez vous. Je sais bien qu'elle est autant à vous qu'à moi, mais pourtant je suis son père. Jusqu'à présent, je ne vous ai rien payé pour la pension, et cela n'est pas juste. À l'avenir, j'entends bien vous remettre chaque année une somme équivalente à celle que vous

dépenserez pour l'un de vos fils. Pour le temps passé, je vous prie d'accepter ceci, que votre mari placera dans son coffre-fort, avec les autres titres dont il a le dépôt, et je n'entends point par là m'acquitter de ce que je vous dois pour ma fille.

C'était un pli contenant trois titres au porteur, de mille francs de France chacun, dus par une caisse publique et rapportant un intérêt de 4 ½ pour cent.

— Tu te souviendras, Eugène, ajouta-t-il, que cette valeur est la propriété de ta femme, et tu lui remettras chaque année les intérêts. — Maintenant, j'ai encore une faveur à vous demander, pour un temps que je ne verrai pas. Il en sera ce qu'il plaira à Dieu ; mais enfin, dans le cas où ces deux enfants, François et Laure, viendraient à se prendre d'affection l'un pour l'autre, ne les contrariez pas.

— Nous ne ferons rien *pour*, mon oncle, répondit Eugène ; nous ne ferons rien *contre* non plus.

— Bien ; je ne vous demande que cela.

Comme Clara voulait essayer de remercier pour le présent qu'elle recevait, le facteur frappa à la porte. Il remit son courrier ordinaire, parmi lequel un pli volumineux se faisait remarquer. Eugène l'ouvrit :

— Lisez cela, mon oncle, dit-il : je ne pouvais vous donner de meilleures étrennes, ou tout au moins une qui vous fût plus agréable.

C'était, enfin, la nomination.

Et pourtant le vieux Balthasar n'était pas mort : mais tout cassé, n'en pouvant plus, il avait fait demander Eugène dernièrement, et lui avait offert d'abandonner son poste, à la condition de régler pour lui les affaires non terminées de son étude. Eugène accepta, n'en parla qu'à sa femme, et attendit le résultat des démarches faites. Le Conseil d'État n'hésita pas à lui envoyer son brevet, sachant qu'il possédait une excellente réputation.

Chapitre L



aujourd'hui, cher lecteur, les *enfants* sont devenus des hommes ; les *hommes* touchent à la vieillesse, les anciens ont rejoint leurs pères, depuis longtemps. Pour chacune des personnes de cette histoire, la vie a été ce qu'elle est pour toute créature humaine : une lutte, un combat ; une part de joie et de paix ; une part de douleurs et de guerre. Pour tous, le travail ; le pain quotidien mangé à la sueur du visage, qu'on le veuille ou non, même dans les jours de bonheur.

Eugène Torin ne s'est point enrichi : durant quinze années, toutes ses épargnes furent employées à l'éducation de ses enfants. Qu'est-ce qu'un chef de famille peut faire de mieux en ce monde ? l'éducation chrétienne, jointe à l'instruction, n'est-ce pas le meilleur héritage pour un fils ?

L'exercice du notariat étant libre depuis longtemps dans notre pays, pour tout candidat qui satisfait aux garanties exigées par la loi, il en résulte que cette profession honorable est moins bonne qu'autrefois. Elle ne fut d'ailleurs jamais lucrative dans les campagnes, et elle l'est bien moins encore aujourd'hui. Eugène Torin ne regrette point la fortune. Il a le bonheur très grand de voir ses enfants marcher dans le bon chemin. Voici, en quelques mots, ce qu'ils sont devenus.

Jean Torin, notaire à Caran depuis l'automne dernier, a épousé la fille unique du marchand d'étoffes qui demeure dans ce grand village. Son père lui a cédé la gestion rurale du Martinet-bleu. Le jeune homme est chargé, en même temps, de la comptabilité du magasin de son beau-père.

François Torin et Laure font très bon ménage entre eux d'eux, d'abord, et ensuite avec la Caton, qui, finalement, a trouvé qu'elle serait plus heureuse en restant au service de ses jeunes maîtres, qu'en épousant Claude Goguelu de Fillinges. De temps en temps, elle se permet de tutoyer sa maîtresse, bien qu'elle ne l'appelle jamais que « notre madame Laure » devant les étrangers, ou quand elle en parle.

Lorsque François revint d'Allemagne où il passa deux ans, elle lui dit tout de suite « monsieur François » ; le lendemain, elle ne l'appela plus que par son nom de baptême. Impossible de faire autrement, jusqu'à ce que, devenu le mari de Laure, elle lui dit dès lors « maître François. » — Un neveu du domestique Abram, qui remplaça son oncle, il y a dix ans, comme domestique dans la maison, voulut lui faire un peu la cour ; mais la Caton ne tarda pas à lui dire :

— Voyez-vous, Luis, cessez vos manières, parce qu'également elles n'amèneraient rien de bon entre nous deux : vous êtes d'une religion qui ne s'accorderait pas avec la nôtre ; ainsi, laissez tout ça, et allez seulement arracher une bonne hottée de pommes de terre. Pardine, si je voulais, je pourrais assez vivre seule à mon ménage avec ça que j'ai gagné, mais je me trouve bien ici ; j'y veux rester tant qu'on m'y voudra.

Paul Torin a terminé toutes ses études académiques et de théologie. On le dit prédicateur de talent ; il est pasteur dans le nord du canton. Sa paroisse est grande : il y a beaucoup à faire comme au reste dans tous les postes, nationaux ou libres, du pays. Il doit se marier dans quelques mois avec M^{lle} Elisa Clothly dont les parents demeurent dans un village du district de Payerne.

Alice a été fidèle à son programme de petite fille. Elle cueille des fleurs et des fraises dans les bois d'Arpel, avec sa belle-mère Alinde, pendant que son mari, François second, travaille avec notre ancien ami François premier, dans les hautes joux. Le vallon des Fougères est toujours gracieux comme autrefois. La grand'mère Chardon aime beaucoup sa petite-fille. Elle a déjà l'espoir de voir la dynastie se continuer.

Josué est mort ; le père Chantzeron est mort ; Isaac Duc est mort. Ister est morte, ainsi qu'une foule d'autres personnes d'Arpel. Chaque année, en moyenne, huit fosses sont creusées au cimetière du village. Le tour est fini, on va recommencer prochainement, pour une nouvelle génération de trépassés.

Jean-Charles Poudranne n'est pas mort ; c'est son fils aîné, Marc-Elie, qui vient payer les intérêts de la créance, toujours due à M. de Rostock. — Ce dernier essaie de chasser encore, malgré ses quatre-vingts ans. Il ne tire plus les cailles, qui sont, dit-il, trop petites pour sa vue. Nous espérons qu'il a été assez sage pour renoncer à ses idées de mériter quelque chose devant Dieu.

Didier Verdin eut une fin digne de sa vie. Un jour, ayant dépensé son dernier sou au cabaret, il voulut se présenter à la porte d'une maison de campagne pour y solliciter des secours en argent. Une avenue joignait la route, et il y avait, à l'entrée, une barrière en bois, fermée

à clef. Verdin n'hésita pas à monter sur les traverses, pour l'escalader. Mais sa tête étant lourde, et ses bras manquant de l'énergie nécessaire pour le retenir, il tomba de l'autre côté à la renverse et se brisa la nuque. Les gens de la maison le trouvèrent sans mouvement. Il fut enseveli au cimetière le plus rapproché. Telle fut la mort d'un jeune homme qui préféra la paresse à un travail honnête, le mensonge à la vérité. Sangsue toujours affamée auprès des âmes trop crédules, il n'eut pas même le temps, avant de mourir, de pousser un seul soupir de regret. N'est-il pas écrit quelque part : *le souhait du paresseux le tue parce que ses mains refusent de travailler?*

M^{lle} Bottand, c'est-à-dire madame veuve Albert Duzonche, passe la plus grande partie de l'année en pension à Liause. Elle est devenue pieuse, s'occupe d'écoles du dimanche, et s'entend fort bien avec madame Valcrin pour visiter les pauvres et les malades.

La population du Crêt a augmenté d'une manière considérable. C'est au point que cette localité écartée demande la construction d'une chapelle pour le culte public. Bien qu'il ait soixante-cinq ans, Louis-Paul fait encore des râdeaux et des fourches. Ses enfants et petits-enfants, y compris les belles-filles et les gendres, forment un total de 22 personnes. Lui et sa femme complètent ainsi les deux douzaines. La sérénité que donne une piété pratique, l'aisance trouvée dans des habitudes d'économie, d'ordre et de travail, sont le partage de ces heureux habitants. Avec les jeunes hommes, ils eurent souvent de mauvais jours à passer ; mais Dieu vint à leur secours et tout finit par rentrer dans la bonne voie.

Le soir, lorsque le soleil dore les montagnes, Eugène Torin et sa femme vont faire une promenade. Pendant leur absence, la vieille Nanon, toute courbée sous le poids des ans, garde la petite propriété. Le bureau est fermé à double tour, et le coffre-fort placé en lieu sûr. Du reste, il n'y a pas de voleurs dans la contrée. Les deux époux prennent tantôt le sentier des bois, tantôt celui des Fougères. Ou bien ils vont du côté de Garan, où la route est plus unie. Clara redoute un peu les longues montées. Dans leur solitude relative, ils sont heureux. La vie a été pour eux forte et active ; ils ont suivi le chemin du cœur, en présence de Dieu. Aussi ont-ils reçu en partage les vraies richesses : celles de la famille, celles de l'affection qui ne périt jamais. Utiles sur la terre, ils iront ainsi jusqu'à la fin.

Matthias n'a pas vu le mariage de sa fille ; mais Laure était fiancée, lorsque le vieux père dut dire adieu au soleil ici-bas. Il mourut en paix, comme un homme qui sait où il va et sur qui il s'appuie.

En Arpel, la plupart des gens continuent à vivre comme s'il n'y avait rien après l'existence terrestre. On pourrait croire que beau-

coup d'entre eux n'ont pas d'âme, mais seulement un corps dont ils doivent satisfaire tous les instincts. Au reste, hélas ! c'est la tendance universelle de notre époque. Un irrésistible courant pousse les hommes vers la matière. On ne vit qu'une fois, disent ceux qui se considèrent comme les plus intelligents. Dans le moindre village où existe un cabaret, il suffit parfois d'un simple changement d'aubergiste pour mettre une grande partie de la population en fête. Ce sont des décharges de mortiers à ébranler toutes les maisons voisines ; des réjouissances publiques, comme s'il s'agissait du salut de la patrie. Il ne s'agit pourtant que d'un vendeur de vin, dont le métier est naturellement d'en débiter le plus possible, sans s'inquiéter de savoir si cela est bien ou mal. — Vers les deux heures de la nuit, des jeunes gens ivres hurleront dans les rues comme des sauvages, en regagnant à tâtons la maison de leurs parents ; et ceux-ci ne leur demanderont pas même, le lendemain, ce qu'ils ont fait dans les ténèbres. Telle est la vie à la campagne, en beaucoup d'endroits. Dans les villes, elle est, dit-on, encore plus mauvaise, encore plus corrompue. Hélas ! que de mal sur la terre, et que peu de bien pour en contre-balancer la pernicieuse influence ! La moisson est grande, disait le Sauveur à ses premiers disciples : priez le maître d'envoyer beaucoup d'ouvriers dans sa moisson. Que le vrai chrétien ne perde donc pas courage. Puisque tant d'hommes sont sans foi, sans espérance pour la vie à venir et malheureux déjà ici-bas, il faut que celui qui aime son prochain travaille à lui faire du bien, car certainement il moissonnera en sa propre saison. Si sa vie brille comme une lumière, il est impossible que, tôt ou tard, un tel exemple ne porte pas des fruits à la gloire de Dieu.

FIN.

